RPR

BIBLIOTECA CENTRALA
A
UNIVERSITAŢII
DIN
BUCUREŞTI

No. Curent 60170 Format.....

No. Inventar 58712 Anul .....

Secţia..... Raftul .....

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Th. Carlyle

Histoire de la Révolution française

TOME II

La Constitution

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. JULES ROCHE

NOUVELLE ÉDITION

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN.

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

Inv. A. 36.251

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR

TH. CARLYLE

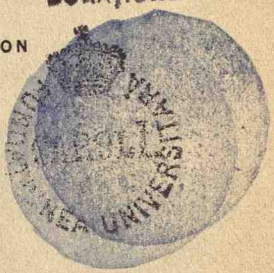
TOME II

LA CONSTITUTION

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. JULES ROCHE

5871/2

DONAȚIUNE



NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1912

Tous droits de reproduction réservés.

CONTROL 1953
BIBLIOTECA ... ARĂ
Cota 60170
Inventar 58712
RC243/02
B.C.U. Bucuresti
C58712

LA CONSTITUTION

LIVRE PREMIER

LA FÊTE DES PIQUES

I

AUX TUILERIES

La victime ayant une fois reçu son coup de grâce, la catastrophe peut être considérée comme presque accomplie. Il y a maintenant peu d'intérêt à suivre ses longs gémissements étouffés : il y a seulement à prendre note des plus poignantes agonies, des efforts convulsifs faits pour échapper à la torture, et enfin, du dernier adieu à la vie elle-même. Puis, quand tout sera fini, éteint, voyons si le sacrifié tombera comme César enveloppé avec dignité dans les plis de son manteau, ou bien ramassé dans une attitude vulgaire comme un homme n'ayant pas même la force de mourir.

Quand la royauté française fut, le 6 octobre 1789, d'une telle façon, arrachée de ses lambris, était-elle donc une victime ? La France universelle, et la pro-

clamation royale aux provinces répondent : Non. Cependant le pis est à craindre. La royauté était d'avance si décrépite, si moribonde, qu'il y avait à peine en elle assez de vie pour cicatriser une blessure. Combien de sa force, qui n'était que dans l'imagination, s'est enfui ! La canaille avait osé regarder le roi en face, et elle n'était pas morte ! Quand les corbeaux assemblés peuvent enlever l'épouvantail, et lui dire : Ici, tu resteras, et pas là ; quand ils peuvent négocier avec lui et en faire un épouvantail constitutionnel, fini au lieu d'être infini, que faut-il attendre ? Y a-t-il désormais quelque espérance, non dans l'épouvantail constitutionnel limité, mais dans ce qui reste autour de lui de force illimitée, fictive ? Car il est très-vrai de dire que toute autorité efficace est *mystique* dans ses conditions, et vient *par la grâce de Dieu*.

Au lieu de suivre les agonisantes convulsions du royalisme, il est plus intéressant d'assister au développement et aux exercices du sansculottisme ; car dans les choses humaines, et surtout dans la société humaine, toute mort n'est qu'une naissance : ainsi, quand le sceptre tombe des mains de Louis, ce n'est qu'afin que, sous d'autres formes, d'autres sceptres, fût-ce même des sceptres en piques, aient leur tour de domination. Dans un élément actif, riche d'influences nutritives, nous trouverons que le sansculottisme grandit vigoureusement, et folâtre même, non sans une certaine grâce ; car, en effet, la plupart des créatures jeunes sont folâtres. N'est-il pas, d'ailleurs, à remarquer que, de même que le chat, et l'espèce féline généralement, est ce qu'on connaît de plus cruel, de même ce que l'on connaît de plus gai

est précisément le chaton, ou le chat en croissance.

Mais figurez-vous la famille royale se levant de ses lits improvisés au lendemain de cette terrible journée ; figurez-vous la question municipale : « Où Votre Majesté voudrait-elle loger ? » et la brusque réponse du roi : « Chacun se loge comme il peut ; je me trouve suffisamment bien. » Et le voilà congédié, reconduit avec force grimaces par les fonctionnaires de l'hôtel de ville, suivis d'obséquieux tapissiers ; et le château des Tuileries est repeint, redoré, restauré en une royale résidence ; et Lafayette, avec sa garde nationale bleue, l'enveloppe galamment, comme le bleu Neptune (dans le langage des poëtes) enveloppe une île. C'est là que peuvent se rassembler les débris du royalisme réhabilité, pourvu qu'il devienne constitutionnel ; car le constitutionnalisme ne pense pas à mal. Le sansculottisme lui-même se réjouit à la contenance du roi. La poussière d'une insurrection de menades est balayée, comme peut et doit l'être toute poussière de ce monde indulgent ; et ainsi sur une arène claire, dans de nouvelles conditions, avec quelque chose même d'une nouvelle dignité, nous commençons un nouveau cours de choses.

Arthur Young a été témoin de l'étrange scène : Sa Majesté se promenant sans escorte dans le jardin des Tuileries, et des foules tricolores de toutes classes qui l'applaudissent et lui livrent révérencieusement passage : la reine elle-même commande au moins un respectueux silence ; les plus hostiles se contentent de l'éviter (1). De simples canards dans les bassins

(1) Arthur Young, t. I, p. 266-280.

royaux, font leur caquetage pour recevoir des miettes de jeunes mains royales : le petit dauphin a un petit jardin grillé, où on le voit bêcher, avec des joues empourprées et de beaux cheveux blonds, et aussi une petite cabane pour y placer ses instruments aratoires et s'y protéger contre la pluie. Quelle paisible simplicité ! Est-la paix d'un père rendu à ses enfants, ou d'un maître d'école qui a perdu son fouet ? Lafayette, la municipalité et tout le constitutionnalisme penchent pour la première donnée, et font tous leurs efforts pour la réaliser. Quant au patriotisme qui aboie et montre les dents, le patrouillotisme est là pour le maintenir ; bien mieux, la royauté en modérera les colères, par de douces caresses, et ce qui est plus efficace, par une meilleure diète. Oui, non-seulement Paris sera nourri, mais la main du roi sera vue à l'œuvre. Le mobilier des pauvres sera, jusqu'à un certain montant, dégagé par la bonté royale, et l'insatiable *mont-de-piété* devra dégorger ; des promenades en voiture à travers la ville accompagnées des cris de : *Vive le roi,* ne feront pas défaut, et de la sorte, en substance et en pompe, la royauté, si l'art de l'homme peut la populariser, deviendra populaire (1).

Ou plutôt, hélas ! ce n'est ni le père rendu à ses enfants, ni le maître d'école désarmé, mais une complication anormale des deux, et d'une foule d'autres hétérogénéités pour laquelle il n'y a pas de rubrique, si ce n'est celle-ci de nouvelle invention : *le roi Louis, restaurateur de la liberté française !* L'homme assu-

(1) *Deux amis,* t. III, p. 10.

rément, et le roi Louis comme les autres hommes, vit dans ce monde pour faire une règle même avec les déréglés ; par son énergie vitale il forcera l'absurde lui-même à devenir moins absurde. Mais, s'il n'y a aucune énergie vitale ; s'il n'y a qu'une vitale passivité? La grue royale lancée inopinément dans son domaine aqueux, montrait au moins en mordant qu'elle était là, mais quant au pauvre roi Soliveau, poussé, culbuté çà et là, selon mille chances et des volontés autres que la sienne, quel bonheur pour lui de n'être que de bois, et tout en ne faisant rien, de ne voir et ne souffrir rien ! La tâche devient ahurissante.

Pendant ce temps, pour Sa Majesté française une des plus cruelles épreuves, c'est qu'elle ne peut plus aller à la chasse. Hélas ! plus de chasse désormais, excepté la fatale chasse faite contre lui ! A peine aux prochaines semaines goûtera-t-il encore les joies du destructeur de gibier ; en juin prochain seulement, et jamais plus. Il envoie chercher ses outils de serrurier, et dans le cours de la journée, après les affaires officielles terminées, donne quelques coups de lime (1). Innocent frère des mortels, pourquoi n'as-tu pas été un obscur et substantiel faiseur de serrures, plutôt que d'être voué à ce métier public et visible à tous de faiseur de folies politiques, de non-réalités ; choses qui se détruisent elles-mêmes et qu'aucun marteau humain ne peut river et rendre cohérentes.

Le pauvre Louis n'est pas sans une certaine intelligence, ni même sans éléments de volonté ; quelque

(1) *Le château des Tuileries*, ou *Récit, etc.*, par Roussel (*Hist. parlem.*, t. IV, p. 105-219).

vivacité de caractère jaillissant parfois d'un tempérament stagnant. Si l'inertie inoffensive pouvait se sauver, ce serait bien ; mais il dormira et rêvera péniblement, et faire quelque chose ne lui est pas donné. Les antiquaires royalistes montrent encore les chambres, où, dans ces circonstances extraordinaires, étaient logées Les Majestés et leur suite. Là s'asseyait la reine lisant (car elle avait fait apporter sa bibliothèque, quoique le roi eût refusé la sienne) ; écoutant les conseils violents des violents sans conseil ; gémissant sur les temps changés ; cependant avec une sûre espérance de temps meilleurs : dans son charmant garçon rose, n'a-t-elle pas le vivant emblème de l'espérance ? C'est un ciel ténébreux, menaçant, mais avec des percées de rayons dorés, rayons de crépuscule ou d'une nuit à météores. Ici, cette chambre, de l'autre côté de l'entrée principale, est celle du roi : ici, Sa Majesté déjeunait ou faisait le travail officiel ; ici, chaque jour après déjeuner, il recevait la reine ; quelquefois avec une affection pathétique ; quelquefois avec des accès maussades ; car la chair est faible, et si elle l'interroge sur les affaires, il lui arrive de répondre : « Madame, vos affaires sont vos enfants. » En vérité, Sire, ne vaudrait-il pas mieux que vous, Votre Majesté elle-même, vous prissiez les enfants ? C'est ce que pourrait demander l'impartiale histoire, indignée que le vase le plus épais ne fût pas le plus fort, compatissante pour l'argile à porcelaine plutôt que pour l'argile à briques ; quoique en fin de compte, toutes deux furent brisées.

C'est ainsi, cependant, que dans ces Tuileries des Médicis, le roi et la reine devront passer quarante et

un mois, et voir la France déchaînée et en fermentation accomplir sa destinée et la leur; mais sombres, improductifs, fertiles seulement en rapides vicissitudes; cependant avec de douces et pâles splendeurs, de temps à autre comme celles d'un avril conduisant aux feuillages de l'été, ou d'un octobre conduisant seulement à de perpétuels frimas. Quel changement dans ces Tuileries des Médicis, depuis qu'elles étaient une paisible fabrique de tuiles ! Ou le terrain lui-même est-il frappé du destin, maudit; un palais d'Atrée? Car près de là est cette fenêtre du Louvre d'où un Capet, poussé par les furies, donna le signal de la Saint-Barthélemy ! Obscures sont les voies de l'Éternel, quand elles se réfléchissent dans le miroir du temps : la voie de Dieu est dans la mer et son sentier dans les profondeurs de l'abîme.

II

LA SALLE DU MANÉGE

Pour de crédules patriotes, cependant, il est maintenant évident que la Constitution va marcher, pourvu qu'elle ait des jambes pour la soutenir. Alerte, donc, ô patriotes, remuez-vous et faites-la; fabriquez-lui des jambes. C'est d'abord dans l'archevêché, puisque Sa Grâce est en fuite, c'est ensuite dans la salle du manége, près des Tuileries, que l'Assemblée nationale poursuit l'œuvre miraculeuse. Devant réussir s'il y a dans son sein quelque Prométhée escaladant le ciel : sans chance de réussite s'il n'y en a pas. Là,

en de bruyants débats, car les séances sont parfois orageuses, trois orateurs à certains moments, occupant à la fois la tribune, continuons à la suivre pendant de longs mois.

Athlétique, dogmatique, doué d'une longue haleine, est l'abbé Maury, cicéronien et pathétique ; Cazalès, acéré et tranchant. Du côté opposé, brille le jeune Barnave, ayant horreur du sophisme, sabrant tout sophisme, comme une lame de Damas, peu soucieux de savoir s'il sabre autre chose en même temps. Tu as un air de simplicité, ô solide Pétion, bâti en Allemand ; solide peut-être, ennuyeux assurément. Et toi, Rabaut, actif polémiste, le ton de tes discours n'est pas fait pour vivifier l'Assemblée. Avec une ineffable sérénité pose le grand Sieyès, dans les hauteurs, isolé. Quant à la Constitution, vous pouvez la discuter, la critiquer ; vous ne la modifierez pas. La politique n'est-elle pas une science qu'il a épuisée ? Froids, compassés, les deux militaires Lameth se distinguent par leurs airs moqueurs ou demi-moqueurs ; ils rembourseront bravement la pension de leur mère, quand le Livre-Rouge sera produit, et seront bravement blessés dans des duels. Un marquis Toulongeon, dont encore aujourd'hui nous remercions la plume, est assis là méditatif, stoïque, le plus souvent silencieux, acceptant ce que la destinée enverra. Thouret et le parlementaire Duport produisent des montagnes de réformes législatives, libérales, anglomaniaques, efficaces ou non efficaces. Ramas de grandeurs et de décadences. L'oison Gobel, par exemple, ou Göbel, car il est de Strasbourg, de provenance germanique, deviendra-t-il un évêque constitutionnel ?

Seul parmi tous ces hommes, Mirabeau peut discerner clairement où tout cela tend. Le patriotisme, en conséquence, regrette que son zèle semble se refroidir. Dans cette fameuse nuit de Pentecôte du 4 août, quand la foi nouvelle se révéla en feux miraculeux, et que la vieille féodalité fut brûlée, il fut remarqué que Mirabeau n'y eut aucune part, et, au fait, qu'il eut la chance d'être absent. Mais n'a-t-il pas défendu le *veto*, même le *veto absolu ;* n'a-t-il pas dit au véhément Barnave, que six cents sénateurs irresponsables formeraient de toutes les tyrannies la plus insupportable ? Ensuite, combien il était désireux de voir les ministres du roi siéger et voter dans l'Assemblée nationale ; sans doute, avec la perspective de devenir ministre lui-même ? Sur quoi l'Assemblée nationale décide, ce qui est très important, qu'aucun député ne pourra être ministre ; et lui avec sa manière impétueuse et hautaine propose comme amendement : « Aucun député se nommant Mirabeau. » Homme peut-être d'un féodalisme invétéré, de stratagèmes trop souvent penchant visiblement vers le côté royaliste ; homme suspect, que le patriotisme démasquera ! Ainsi, dans ces jours de juin, quand vient la question : « *A qui appartient le droit de déclarer la guerre ?* Vous entendez des colporteurs enroués, criant tristement dans les rues : « Grande trahison du comte Mirabeau, prix un sou, » parce qu'il demande que ce ne soit pas à l'Assemblée, mais au roi ! Demande, bien plus l'obtient ; car en dépit des colporteurs enroués et d'une vaste populace soulevée par eux jusqu'à évoquer la *lanterne*, il monte le lendemain à la tribune, fier, résolu, murmurant à ses amis qui lui parlaient de

danger : « Je le sais ; je dois sortir d'ici en triomphe, ou déchiré en morceaux : » et ce fut en triomphe qu'il sortit.

Homme au cœur robuste, dont la popularité n'était pas populacière ; qu'aucune clameur des multitudes déguenillées du dehors ou des multitudes élégantes du dedans ne pouvait détourner de sa route ! Dumont se souvient de l'avoir entendu prononcer un rapport sur la ville de Marseille : « Chaque mot était inter- » rompu de la part du côté droit par des injures, il » entendait autour de lui retentir les mots de calom- » niateur, de menteur, d'assassin, de scélérat, et » toute l'éloquence des halles. Il s'arrête un moment, » et s'adressant aux plus furieux, d'une voix miel- » leuse : J'attends, messieurs, que ces aménités soient » épuisées. » Homme énigmatique, difficile à démas- quer.

Par exemple, d'où vient son argent ? Est-ce que le profit d'un journal largement dévoré par la dame le Jay, est-ce que les dix-huit francs par jour alloués au député, peuvent répondre à ses dépenses ? Maison dans la chaussée d'Antin ; maison de campagne à Argenteuil ; des splendeurs, des somptuosités, des orgies ; vivant comme s'il battait monnaie. Tous les salons, fermés à l'aventurier Mirabeau, sont ouverts à deux battants au roi Mirabeau, la cynosure de l'Europe, que les femmes de la France contemplent en frémissant, quoique ce soit le même homme qu'au- trefois. Quant à l'argent, on peut conjecturer que c'est le royalisme qui le fournit ; et quand même ce serait le royalisme, l'argent n'est-il pas bienvenu, comme toujours est pour lui l'argent ?

Vendu, quoiqu'en pense le patriotisme, il ne peut pas l'être : le feu spirituel qui est dans cet homme, qui brillant au milieu de tant de confusions, est cependant conviction, et le rend fort, et sans lequel il n'aurait aucune force, n'est ni achetable, ni vendable ; supposez un marché, comment s'accomplirait le transfert? Le feu serait éteint. Peut-être *payé et pas vendu*, à l'inverse de ce pauvre Rivarol qui se plaignait d'être « vendu et pas payé », Mirabeau poursuivant sa carrière fougueuse, comme une comète dans la splendeur et la nébulosité, que le patriotisme télescopique peut longtemps surveiller, mais sans résultat mathématique, ne transigera pas. Homme problématique, grandement blâmable, et cependant pour nous de beaucoup le plus remarquable parmi tous. Dans une génération de myopes, de vues clignotantes, de logiciens manqués, la nature, avec une riche munificence lui avait donné la puissance du coup d'œil. Sa parole est bien accueillie quand il parle, et chaque jour de mieux en mieux accueillie ; car, seule, elle pénètre au cœur de la question ; les toiles d'araignée d'une fausse logique sont balayées ; et de sa parole on voit sortir *une chose ;* on la voit comme elle est et comment on peut s'en servir.

Malheureusement, notre Assemblée nationale a beaucoup à faire ; une France à régénérer, et la France est à court de bien des choses nécessaires, à court même d'argent. Les finances donnent assez d'embarras ; impossible d'étouffer la voix du déficit qui crie toujours, *donnez, donnez!* Pour apaiser le déficit, nous risquons un pas hasardeux, la vente des terres et des édifices superflus du clergé ; très-hasardeux,

en effet. Bien plus, la vente étant décidée, où seront les acheteurs, l'argent ayant disparu? C'est pourquoi, au 19me jour de décembre, on décrète un papier-monnaie en *assignats*, ou obligations *assignées* sur cette propriété clérico-nationale et valable au moins pour le payement de ces biens : premier acte d'une longue série de mesures financières, qui étonneront le monde. De sorte que maintenant, tant qu'il y aura des vieux chiffons, on ne manquera pas d'une valeur de circulation; quant aux objets de consommation sur lesquels elle va circuler, c'est une autre question; mais, après tout, cette conception d'assignats n'offre-t-elle pas des volumes d'enseignements à la science moderne. La banqueroute, on peut le dire, était arrivée, comme doit arriver la fin de toutes illusions; cependant avec quelle lenteur, successivement, doucement, progressivement, grâce au procédé des assignats; rien qui ressemble à la destructive avalanche; mais de lentes chutes d'une neige en poudre impalpable, averse après averse, jusqu'à ce que tout, il est vrai, soit englouti; et cependant, très-peu de ce qui a été détruit qui ne puisse se remplacer ou dont on ne puisse se dispenser, tant a fait de progrès le mécanisme moderne! La banqueroute, disons-nous, fut complète; mais après tout, l'argent lui-même est un miracle permanent.

En somme, c'est un problème d'une interminable difficulté, que cette affaire du clergé. La propriété cléricale peut être déclarée propriété nationale; les ecclésiastiques peuvent devenir des fonctionnaires soldés de l'État, mais alors, l'Église n'est-elle pas tout autre? Des règlements de toutes sortes, assez confus,

sont devenus inévitables. Les vieilles limites territoriales ne peuvent en aucun sens convenir à la nouvelle France. Aussi, la terre elle-même est-elle littéralement partagée ; les vieilles *provinces* ayant chacune leur couleur politique, deviennent des *départements* uniformes, au nombre de quatre-vingt-trois ; d'où il résulte que, comme dans un soudain dérangement de l'axe de la terre, chacun est en peine de retrouver sa nouvelle latitude. Et les vieux parlements, qu'en faut-il faire ? Les vieux parlements sont déclarés tous être « en vacances permanentes », jusqu'à ce qu'une nouvelle justice uniforme de cours départementales, de cours nationales d'appel, de tribunaux électifs, justices de paix, et autres appareils Thouret et Duport se trouvent prêts. Ils ont à siéger là, ces vieux parlements dans une inquiète attente, comme qui dirait, la corde au cou, criant quand ils le peuvent : *n'y a-t-il personne pour nous délivrer !* Mais comme heureusement la réponse est générale : *personne, personne*, ils sont devenus très-maniables, ces parlements. Ils peuvent être intimidés, même jusqu'au silence : le parlement de Paris, plus sage que la plupart, n'a pas soufflé mot. Il siége et doit siéger à l'état de vacances ; la chambre des vacations distribuant dans l'intérieur le peu de justice qui se poursuit. Avec la corde au cou, sa destinée peut être réglée sommairement. Le 13 novembre 1790, le maire Bailly se rend au Palais de justice, sans à peine attirer l'attention, et avec un cachet et un peu de cire molle, il met le scellé sur les chambres parlementaires ; et le redoutable parlement de Paris disparaît, dans le chaos, doucement comme un rêve ! ainsi disparaîtront tous

les parlements, sommairement; et d'innombrables yeux resteront secs.

Il n'en est pas de même du clergé. Car, supposant même que la religion soit morte, qu'elle soit morte depuis un demi-siècle, avec l'inexplicable Dubois, qu'elle ait émigré dernièrement avec le cardinal au collier, ou que maintenant elle se promène comme un fantôme *revenant*, dans la personne de l'évêque Talleyrand d'Autun ; cependant ne reste-t-il pas toujours l'ombre de la religion, le jargon de la religion? Le clergé a des moyens et des matériaux : ses moyens sont, le nombre, l'organisation, le poids social; ses matériaux de diverses sortes, mais le plus infime et non le moins puissant, l'ignorance publique, connue pour être mère de la dévotion.

Bien plus, il est incroyable que, dans les cœurs simples, cachés çà et là comme des grains d'or dans le sable vaseux, il puisse y avoir encore quelque foi réelle en Dieu, d'une nature si singulière et si tenace que même un Maury ou un Talleyrand pourrait servir de symbole. Enfin, à tout bien prendre, le clergé a de la force, le clergé a de la ruse et de l'indignation. C'est une affaire fatale que cette affaire du clergé ; c'est une hydre dont s'est enlacée l'Assemblée nationale, lui sifflant aux oreilles, lui lançant ses dards, ne pouvant être apaisée, tant que la vie lui reste, ne pouvant être écrasée à mort. Fatale, du premier au dernier jour! A peine après quinze mois de débats, peut-on mettre sur le papier une *constitution civile du clergé;* et puis, il s'agit d'en faire une réalité! Hélas! cette constitution civile n'est qu'un accord pour tout désaccorder. Elle divise la France d'un bout

à l'autre ; c'est une déchirure, compliquant à l'infini toutes les autres déchirures. D'un côté, le catholicisme, et ce qui en reste, avec le jargon du catholicisme ; de l'autre, un sceptique paganisme, tous deux se fanatisant dans la lutte. Quels interminables conflits de prêtres réfractaires détestés, de prêtres constitutionnels méprisés, de tendres consciences, comme celle du roi, de consciences brûlantes comme plusieurs d'entre son peuple ; le tout pour finir par les fêtes de la Raison et les guerres de la Vendée ! Tant la religion est profondément enracinée dans le cœur de l'homme, portant en elle toutes les passions extrêmes. Si l'écho mort de la religion a pu encore tant faire, que ne pouvait faire autrefois sa voix vivante ?

Les finances et la Constitution, la Loi et l'Évangile ; il y a là, certes, assez de besogne, et cependant ce n'est pas tout. Au fait, le ministère de Necker lui-même qu'une inscription en bronze, attachée par le peuple sur le linteau de sa porte, proclame *ministre adoré*, s'efface de plus en plus dans une évidente nullité. Exécution ou législation, mesures générales ou arrangements de détail, tout tombe de leurs doigts paralysés sur les épaules surchargées d'un auguste corps représentatif. Pesante tâche pour l'Assemblée nationale ! Il faut qu'elle s'occupe d'innombrables nouvelles révoltes, d'expéditions de brigands, de châteaux et de *chartiers* incendiés dans l'ouest ; car là aussi l'âne surchargé devient terriblement récalcitrant ; de cités dans le Midi pleines de haines et de jalousies, ce qui se terminera par des croisements de sabres entre Marseille et Toulon, entre Carpentras et Avignon ; de collisions royalistes dans une carrière de

liberté ; de collisions de patriotes, pour une simple différence de vélocité dans le mouvement, de Jourdan coupe-tête qui, sorti des griffes du Châtelet, s'est transporté dans ces régions méridionales pour y recruter des régiments de coquins.

Il faut qu'elle s'occupe des royalistes du *camp de Jalès*. La plaine de Jalès avec sa ceinture de collines, est au milieu des rochers des Cévennes, d'où le royalisme, ainsi qu'on le craint ou l'espère, peut se précipiter comme un déluge des montagnes, pour submerger la France. Chose singulière que ce camp de Jalès, n'existant guère que sur le papier. Car les soldats de Jalès, pour la plupart paysans ou gardes nationaux, étaient au fond du cœur de vrais sansculottes ; et tout ce que pouvaient les capitaines royalistes, était de les maintenir sous de faux prétextes, ou plutôt d'en maintenir les apparences, visibles à toutes les imaginations, comme un signe ou un épouvantail ; si par aventure, la France pouvait être reconquise par une décoration théâtrale, par la *peinture* d'une armée royaliste, appelée à la vie (1). Il fallut trois étés pour que le météore, apparaissant par intervalles, et puis disparaissant, fut finalement éteint ; et que le vieux Château de Jalès, sans qu'il y eut de camp visible aux yeux mortels, fût démoli par quelques gardes nationaux.

Il faut aussi qu'elle s'occupe de Brissot et de ses *amis des noirs*, et bientôt de tout Saint-Domingue en feu, brillant d'un feu réel, éclairant au loin les nuits de l'Océan. Il faut qu'elle s'occupe des intérêts mari-

(1) Dampmartin, *Événements*, t. I, p. 208.

times, des intérêts territoriaux, de toutes sortes d'intérêts en détresse; de l'industrie partout enchaînée, déroutée ; la rébellion seule étant en progrès; de sous-officiers, de soldats, de matelots en mutinerie sur terre et sur mer; de soldats, à Nancy, comme nous le verrons, devant être canonnés par un brave Bouillé ; de matelots, bien plus, de galériens, à Brest, devant aussi être canonnés, mais sans aucun Bouillé pour le faire. Car, en vérité, pour tout résumer d'un mot, en ces jours, il n'y avait aucun roi dans Israël, et chaque homme faisait ce qui était juste à ses propres yeux (1).

Toutes ces choses doivent occuper l'auguste Assemblée nationale, en même temps qu'elle poursuit l'œuvre de la régénération. Tristes et mornes distractions ! mais où est le remède? Achevez la Constitution, et tout homme y prêtera serment; car est-ce que les adresses d'adhésion n'arrivent pas par charretées? De cette manière, par la bénédiction du ciel et l'achèvement de la Constitution, l'insondable gouffre de feu sera comblé, avec du papier ; et l'Ordre épousera la Liberté et vivra avec elle, jusqu'à ce que ce soit trop chaud pour eux. O côté gauche, tu es digne, comme le disent les adresses d'adhésion, « de fixer les regards de l'univers, ou au moins de notre pauvre planète ».

Au surplus, il faut avouer que le côté droit fait une figure plus étrange. Génération irrationnelle ! irrationnelle, imbécile, avec la violente opiniâtreté qui

(1) *Deux amis*, t. III, ch. XIV; t. IV, ch. II, III, IV, VII, IX, XIV. Expédition des volontaires de Brest sur Lannion ; les Lyonnais sauveurs des Dauphinois ; massacre au Mans; troubles du Maine; pamphlets et extraits dans l'*Hist. parlem.*, t. III, p. 251 ; t. IV, p. 162-168.

587/2

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA

caractérise ces qualités ; génération qui ne veut rien apprendre. Des bastilles croûlantes, des insurrections de femmes, des milliers de manoirs fumants, un pays ne produisant aucune récolte que celle des piques du sansculottisme ; voilà des leçons passablement didactiques, et pourtant pour ceux-là il n'y a pas d'enseignement. Il se trouve encore des hommes desquels il a été écrit autrefois : Broyez-les dans un mortier! ou en langage plus doux : ils ont épousé leurs illusions ; ni le feu, ni l'acier, ni l'acuité d'aucune expérience ne tranchera le lien ; *jusqu'à ce que la mort nous sépare!* Que le ciel ait pitié de ces hommes ; car la terre, avec ses rigoureuses nécessités, ne peut en avoir.

Avouez, en même temps, que c'est très-naturel. L'homme vit d'espérance. Pandore, quand sa boîte de dons divins s'ouvrit, les transformant en malédictions divines, y retint cependant l'espérance. Et quand il s'agit d'un être irrationnel, dont la haute demeure a été, aux yeux de tous, démantelée, dont les ressources sont nulles, puisque c'est un être irrationnel, comment veut-on qu'il renonce à la pensée de la voir rebâtir? Avec cela, toutes choses seraient remises en place ; cela paraît d'ailleurs si ineffablement désirable ; si raisonnable, à voir les choses du bon côté. Car, ce qui a été ne doit-il pas continuer à être ; ou bien le solide monde croulera. Oui, persistez, ô insensés sansculottes de France! Révoltez-vous contre les autorités constituées, chassez vos légitimes seigneurs, qui au fond vous aimaient tant, et versaient spontanément leur sang pour vous sur les champs de bataille, comme à Rosbach et ailleurs, qui même en protégeant

le gibier vous protégeaient vous-mêmes, si vous l'aviez bien compris ; chassez-les comme s'ils étaient des loups sauvages ; incendiez leurs châteaux et leurs chartiers, comme si c'étaient les antres des loups ; et puis après ? Alors, que chaque homme lève la main sur son semblable ! dans la confusion, la famine et la désolation, regrettez les jours qui sont passés ; rappelez-les dans votre tristesse, et rappelez-nous avec eux. Les prières repentantes ne nous trouveront pas sourds.

C'est ainsi que consciencieusement avec plus ou moins de netteté, doit nécessairement raisonner et agir le côté droit. Situation inévitable peut-être ; mais des plus fausses pour lui. « Mal, sois notre bien ; » telle doit être désormais virtuellement la prière des royalistes. Plus l'effervescence devient terrible, plus vite elle passera ; car, après tout, ce n'est qu'une effervescence insensée ; le monde est solide ; il ne peut pas se dissoudre.

Pour le reste, s'ils ont quelque activité positive, ce n'est que celle des complots et des mystérieux conclaves. Des complots qui ne sauraient être exécutés, qui ne sont guère que théoriques de leur part, pour lesquels néanmoins quelques praticiens, comme le sieur Augeard, le sieur Maillebois, le sieur Bonne Savardin se mettent dans l'embarras, se trouvent emprisonnés, ou s'échappent avec peine. Il y a encore le pauvre praticien chevalier Favras, qui, non sans jeter quelque reflet sur Monsieur lui-même, y gagne la potence, au milieu des éclats retentissants du monde. Pauvre Favras, il passe toute la journée à l'Hôtel de ville, dictant ses dernières volontés, une sombre journée de février, il offre de faire des révélations, si

on lui donne la vie, refuse bravement de les faire, puisqu'on ne veut pas ; puis meurt à la lueur des torches, calme et poli, disant en manière de remarque plutôt que d'exclamation : « Peuple, je meurs innocent, priez pour moi (1) ». Pauvre Favras ; type de tant d'autres qui ont infatigablement exploité la France dans les jours qui maintenant tirent à leur fin, et qui dans des champs plus libres, auraient gagné au lieu d'exploiter ; pour toi du moins, ceci n'est pas de la théorie !

Au sein du sénat, d'ailleurs, l'attitude du côté droit est celle d'une calme incrédulité. Qu'une auguste assemblée nationale déclare au 4 août l'abolition de la féodalité ; proclame les prêtres serviteurs de l'État, avec salaire ; vote des vétos suspensifs, de nouvelles cours de justice, vote et décrète ce qu'elle veut ; publie ses volontés aux quatre coins de la France, obtienne même la sanction royale, et toutes les adhésions voulues, le côté droit persiste avec une imperturbable ténacité à considérer, et montre sans gêne qu'il considère tous ces prétendus décrets comme des caprices passagers, qui figurent sur le papier, mais n'existent pas et ne peuvent pas exister. Figurez-vous la tête de bronze d'un abbé Maury versant sur ce ton des flots d'éloquence jésuitique, le sombre d'Eprémesnil et Mirabeau Tonneau (probablement aviné) et une foule d'autres de la droite l'applaudissant. De quel visage, par exemple, Robespierre avec ses yeux verdâtres le regarde de la gauche ; et Sieyès qui renifle avec mépris ou ne daigne même pas renifler, et les tribunes qui

(1) *Deux amis*, t. IV, ch. XIX, VII ; *Hist. parlem.*, t. IV, p. 384.

murmurent ou aboient avec rage, de sorte que pour échapper à la lanterne, quand il sort, il a besoin de toute sa présence d'esprit et d'une paire de pistolets à sa ceinture; car c'est un homme des plus énergiques.

Et ici devient notable : il y a une grande différence entre nos deux espèces de guerres civiles, entre la guerre moderne *linguale* ou parlementaire, ayant pour arme la logique, et la guerre ancienne ou *manuelle* réglée par l'acier, nullement à l'avantage de la première. Dans le conflit manuel, quand vous faites face à l'ennemi, le sabre en main, un coup bien donné est définitif; car, physiquement parlant, quand on a fait sauter la cervelle, l'homme meurt honnêtement et ne vous trouble plus. Mais quelle différence quand c'est avec des arguments que l'on combat! Ici, aucune victoire définissable ne peut être considérée comme finale. Terrassez l'ennemi avec l'invective parlementaire, jusqu'à extinction de sentiment; coupez-le en deux, plaçant une moitié de son argument sur la première corne du dilemme, l'autre moitié sur la seconde, arrachez-lui pour un instant la cervelle ou la faculté pensante : cela importe peu; il se relève et renaît le lendemain, et le lendemain il recommence son feu. La chose qui pourrait logiquement l'anéantir, est peut-être encore un désidératum dans la civilisation constitutionnelle. Comment, en effet, jusqu'à ce qu'un homme puisse savoir en quelle mesure, à quel point il devient logiquement défunt, la besogne parlementaire peut-elle se poursuivre et le partage cesser ou se ralentir ?

Sans doute, ce fut quelque sentiment de cette diffi-

culté, et la claire démonstration du défaut de connaissances en cette matière, chez la nation française toute neuve encore dans la carrière constitutionnelle, ce fut la conviction qu'il verrait les ex-aristocrates continuer à marcher pendant des périodes illimitées, qui avait profondément pénétré dans l'esprit de l'ami du peuple, Marat, esprit éminemment pratique, qui y avait pris racine, comme dans un sol richement fumé, et avait fait naître le plus original plan d'action qui ait jamais été soumis à un peuple. Il ne s'est pas encore développé, mais il a germé, il pousse, avec ses racines dans le Tartare et ses branches vers le ciel. D'ici à la seconde saison, nous le verrons surgir des ténèbres sans fond, en un crépuscule désastreux, dans sa plénitude, l'arbre-ciguë, grand comme le monde, sous les branches duquel pourront se loger tous les amis du peuple en masse. « Deux cent soixante mille têtes d'aristocrates » ; voilà le calcul au juste, quoiqu'on ne tienne pas à quelques centaines en plus ou en moins ; cependant nous n'allons pas aussi haut que le chiffre rond de trois cent mille. Tu peux frémir, ô peuple ; mais c'est aussi vrai que ton existence et celle de tes amis du peuple. Tes sénateurs bavards s'arrêtent inutilement à des lettres mortes, et ne sauveront jamais la révolution. Un Marat Cassandre ne peut le faire avec son seul bras flétri ; mais avec un petit nombre d'hommes déterminé ce devient possible. « Donnez-moi », disait froidement l'ami du peuple, quand allait chez lui le jeune Barbaroux, alors son élève dans ce qu'il appelait un cours d'optique, » donnez-moi deux cents bravi napolitains, armés » chacun d'un bon stylet, avec un manteau sur le

» bras gauche pour bouclier : avec eux je traverserai » la France, et j'accomplirai la Révolution (1). » Ah! sois grave, jeune Barbaroux; car tu le vois, il n'y a rien de plaisant dans ces yeux chassieux, dans cette figure barbouillée, la plus sérieuse de toutes les choses créées; ni, en vérité, y a-t-il aucune folie, de celles du moins qui appellent le gilet de force.

Tel est le produit que le temps mûrira chez le caverneux Marat, l'homme à part, vivant dans les caves de Paris, isolé comme le fanatique anachorète dans sa thébaïde, disons plutôt le stylite vu de loin sur sa colonne et prenant de là certaines perspectives qui lui sont propres. Les patriotes peuvent sourire, se servir de lui comme d'un dogue tantôt à être muselé, tantôt à être libre de mordre, l'appeler avec Desmoulins *maximum de patriotisme* ou *Marat-Cassandre*, il n'en est pas moins étrange que ce plan de stylet et de manteau (avec quelques modifications superficielles), fût précisément celui qui devint adopté.

C'est de cette manière, dans ces circonstances, que d'augustes sénateurs régénèrent la France. Il est vrai que chacun *croit* qu'ils vont la régénérer ; et par suite de ce fait, le fait principal de leur histoire, l'œil fatigué ne peut jamais entièrement se détourner d'eux.

Mais détachons-nous un instant de cette enceinte des Tuileries, où la royauté constitutionnelle languit comme une branche coupée, malgré les efforts de Lafayette pour l'arroser, où d'augustes sénateurs ne font autre chose, au fond, que de perfectionner leur

(1) *Mémoires de Barbaroux*. Paris, 1822, p. 57.

théorie des verbes défectueux, et voyons comment réussit la jeune réalité, le jeune sansculottisme. L'observateur attentif peut répondre : il réussit à merveille, poussant de nouveaux bourgeons et développant les vieux bourgeons en feuilles et en branches. La vie française, aussi ardente qu'auparavant, mais toute en *dissolution*, n'est-elle pas pour le sansculottisme un principe des plus nutritifs ? Le sansculottisme a la propriété de vivre par ce qui fait mourir les autres choses ; par l'agitation, le trouble, le bouleversement ; bien plus, par ce qui est le symbole et le produit de tout cela : par la famine.

Dans une France telle qu'elle est, la famine ne peut manquer. Les provinces, les villes du Midi l'éprouvent à leur tour, avec ce qu'elle entraîne à sa suite, l'exaspération, les soupçons naturels. A Paris, quelques paisibles jours d'abondance suivirent l'insurrection des ménades, avec ses charretées de blé venues de Versailles, avec le restaurateur de la liberté ; mais ils ne purent durer. On est encore au mois d'octobre, quand le faubourg Saint-Antoine affamé, saisit, dans un moment de colère, un pauvre boulanger innocent, « le boulanger François (1) », et le pend à la manière de Constantinople. Et cependant, quelque singulière que puisse paraître la chose, cela ne fait pas diminuer le prix du pain ! Il devient évident qu'aucune générosité royale, aucune habileté municipale ne peut suffisamment nourrir un Paris destructeur de la Bastille. En conséquence, à la vue du boulanger pendu, le constitutionnalisme en larmes et en colère demande

(1) 21 octobre 1789 (*Moniteur*, n° 76).

la *loi martiale;* et l'obtient aussitôt, presque avant que le soleil soit couché.

C'est là cette fameuse *loi martiale* avec son *drapeau rouge*, en vertu de laquelle le maire Bailly, ou tout autre maire, n'a qu'à déployer désormais cette nouvelle oriflamme, puis, à lire ou murmurer certaine formule, et après quelques pauses, envoyer à tout rassemblement qui ne se disperserait pas des volées de mousqueterie, ou tout autre projectile propre à disperser. Loi décisive, et très-juste à une condition : c'est que tout patrouillotisme vient de Dieu et tout rassemblement vient du diable ; autrement elle n'est pas si juste. Maire Bailly, défends-toi d'en user. Ne déploie pas cette nouvelle oriflamme, *flamme* non pas d'or, mais du défaut d'or. La révolution trois fois bénie est achevée, penses-tu ? S'il en est ainsi, ce sera heureux pour toi.

Mais maintenant, qu'aucun mortel ne dise qu'une auguste assemblée nationale a besoin d'émeutes : tout ce qu'il lui fallait c'était juste assez d'émeutes pour contre-balancer les complots de la cour ; tout ce qu'il lui faut maintenant, dans le ciel et sur la terre, c'est de perfectionner sa théorie des verbes défectueux.

III

REVUE

Avec la famine et une théorie constitutionnelle des verbes défectueux faisant leur chemin, toutes les

excitations sont concevables. Il se fait un ébranlement et un changement universel de l'existence française : il s'ensuit, entre autres choses, l'élévation subite d'une multitude de figures qui passent des bas lieux aux sommités, où elles se mettent activement en besogne.

Le vétérinaire Marat, maintenant en vue comme Simon stylite, nous est déjà connu, lui et d'autres poussés dans les auteurs. Le simple échantillon de ceux qui sont à venir, qui continuent de venir du fond des royaumes ténébreux, est Chaumette, bientôt Anaxagore Chaumette ; beau parleur dans les groupes des rues; ce n'est plus un mousse sur les mâts élevés et vertigineux; c'est un tribun du peuple, avec de longs cheveux bouclés, sur la borne des carrefours; habile publiciste de second ordre, qui s'élèvera jusqu'à l'échafaud. Le clerc Tallien deviendra, lui aussi, un publiciste de premier ordre et plus. Le bibliophile Momoro, le typographe Prudhomme voient s'ouvrir de nouveaux commerces. Collot d'Herbois, jetant au vent une passion de cœur, se recueille sur les tréteaux de Thespis ; prête l'oreille, avec cette noire tête ébouriffée, aux bruits du drame de ce monde : est-ce que le mimique va devenir réel ? L'avez-vous sifflé, ô hommes de Lyon (1) ? Mieux eût valu l'applaudir.

Heureux temps pour toute espèce de mimes, pour les demi-originaux. Tout jargon boursouflé, sincère ou non, est sûr de mener loin; mais plus il est sincère plus il est puissant. Dirons-nous que l'élément

(1) *Mémoires de Buzot*, Paris, 1823. p. 90.

révolutionnaire se raréfie de plus en plus, de manière qu'il n'y a que les corps légers qui puissent surnager, jusqu'à ce qu'à la fin il ne reste à flot que la vessie gonflée. L'étroitesse d'esprit, unie à la violence, à la promptitude, à l'audace, voilà ce qui l'emporte ; ajoutez-y seulement ces deux choses : la ruse et de bons poumons. On peut aussi présupposer la bonne fortune. En conséquence, parmi toutes les classes, celle qui s'élève est la classe des avocats : témoins Basire, Carrier, Fouquier-Tinville, Bourdon, capitaine de la Basoche ; plus qu'il n'en faut. Voilà les figures que la nuit émettra de son sein fertile en miracles ; fournée après fournée. Une autre fournée, qui viendra des dernières profondeurs, ne s'est pas encore produite aux yeux étonnés, celle des moucheurs de chandelles, des laquais voleurs, des capucins défroqués, des Hébert, des Henriot, des Ronsin, des Rossignol : remettons pour en parler à aussi tard que possible.

Ainsi se remue sur la surface de la France, tout ce qui est en elle de ce que les physiologistes appellent *irritabilité ;* à plus forte raison tous ceux où l'irritabilité s'est transformée en vitalité, en vision, en force unie à la volonté ! Tout s'ébranle, et ceux qui ne sont pas à Paris y accourent. De plus en plus grand, s'élève le président Danton dans sa section des Cordeliers ; sa rhétorique et ses tropes sont gigantesques ; l'énergie éclate dans ses épais sourcils ; la menace dans son torse athlétique, le tonnerre dans les accents de sa voix « qui retentit sous les dômes ». Cet homme aussi, comme Mirabeau, a un coup d'œil naturel, et il voit où tend le constitutionnalisme,

quoique avec des pensées différentes de celles de Mirabeau.

Remarquez, d'un autre côté, comment le général Dumouriez a quitté la Normandie et le brise-lame Cherbourg, pour aller on peut deviner où. C'est sa seconde ou même sa troisième épreuve à Paris, depuis le commencement de l'ère nouvelle ; mais maintenant c'est fort au sérieux, car il a quitté tout le reste. Homme souple, élastique, infatigable, dont la vie n'a été qu'une bataille et une marche ! Non, *pas* une créature de Choiseul, « la créature de Dieu et de mon épée », répondit-il fièrement dans les jours d'autrefois. Culbutant les batteries corses sous une grêle de feu, se dégageant invincible de dessous son cheval à Clostercamp, dans les Pays-Bas, quoique mutilé par le fer de l'étrier brisé et par dix-neuf blessures, indomptable, menaçant, tenant tête jusqu'au dernier aboi, comme l'espérance abandonnée, sur les frontières de la Pologne ; intriguant, bataillant dans le cabinet comme sur le champ de combat ; errant au loin, obscur espion du roi, ou cloué dans les cavernes de la Bastille ; duelliste, pamphlétaire, passant ses années dans les projets et les luttes depuis le jour de sa naissance (1), il a ainsi fait son chemin. Esprit comprimé, incompressible ! Comme un esprit incarné en prison, ce qu'il fut en effet, perçant des murs de granit pour sa délivrance, et en faisant jaillir des éclats de feu. Et maintenant la tempête générale a aussi brisé sa caverne. Avec vingt années de moins, que n'aurait-il pas fait ! Mais ses cheveux

(1) *Mémoires de Dumouriez*, t. I, p. 28, etc.

ont une teinte grise ; son mode de penser est fixé, militaire. Il ne peut plus se développer quoique le monde soit dans un prodigieux développement ! Nous pouvons l'appeler, au total, un des Suisses du ciel ; sans foi ; demandant, par-dessus toutes choses, du travail n'importe de quel côté. Du travail, en effet, lui sera accordé, et il l'accomplira.

Et ce n'est pas seulement de la surface de la France que le troupeau des aventuriers accourt vers Paris, mais de tous les coins de l'Europe. Où il y a un corps en décomposition, là se rassemblent les aigles. Pensez combien d'Espagnols Gusman, de Fournier de la Martinique, qu'on appelle Fournier l'*Américain*, d'ingénieur Miranda, venu des Andes sont accourus ou accourent. Le wallon Peyreyra peut se vanter de la plus étrange parenté : le diplomate prince Kaunitz, dit-on, l'a négligemment laissé tomber sur la terre, pour être, comme un œuf d'autruche, couvé par le hasard, qui en fait un mangeur d'autruche. Les juifs ou Germains Frey font des affaires dans le bourbier de l'agio, lequel bourbier, agrandi par la création des assignats, est devenu un réceptacle de chiens morts. Le suisse Clavière n'a pu fonder aucune colonie de génevois sociniens en Irlande ; mais il s'est, il y a quelques années, arrêté, prophétique, devant l'hôtel du ministère des finances à Paris, s'écriant : « Le cœur me dit que j'habiterai un jour dans cet hôtel ; » et il se mit à rire (1). Le suisse Pache, avec sa tête chauve et ses allures frugales, admiré dans sa ruelle et même dans les ruelles voisines, pour son humilité

(1) Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 399.

d'esprit, et sa pensée, plus profonde que celle de la plupart des hommes ; reste là, tartufe, jusqu'à ce qu'on t'appelle ! Italiens Dufourny, flamands Proly, voltigez de ce côté, vous tous bipèdes de proie : accourez, vous dont la tête est chaude ; toi, dont l'esprit est *ingouvernable*, viens chercher le chaos, soit de la routine, soit de la ruine ; toi qui ne peux te faire connaître, toi qui es trop bien connu, si tu as quelque faculté vendable, si même tu n'as que la loquacité et l'édacité, viens ! Ils viennent, avec d'ardentes ineffabilités dans le cœur, comme des pèlerins devant une relique miraculeuse. Combien d'autres viennent comme des oisifs errants, sans but, dont l'Europe regorge, simplement à la recherche de *quelque chose !* car les oiseaux endormis, quand vous battez leurs buissons, se précipitent vers toute lumière. C'est ainsi que le baron Frédéric Trenck se trouve également ici, abasourdi, aveuglé dans les cachots de Magdebourg, cachots minotauriques, et son Ariane perdue ? Chose étrange à dire, Trenck, en ces jours, vend du vin, non, il est vrai, en bouteilles, mais en bois.

L'Angleterre aussi fournit son contingent de missionnaires. Elle a le sauveteur Needham (1), auquel fut solennellement présenté un sabre civique depuis longtemps couvert de la rouille du néant. Elle a Paine,

(1) Un gentlemann digne de confiance m'écrit, il y a trois ans, dans un sentiment que je ne puis que respecter, que son père, le défunt amiral Nesham (non *Needham* comme le disent les journalistes français) est l'Anglais auquel il est fait allusion, et de plus que le sabre n'est pas du tout *rouillé*, mais est conservé à Plymouth en bon état par lui (son fils) avec les pieux souvenirs qui s'y rattachent.

rebelle faiseur de corsets ; mal peigné, bien convaincu que lui seul, simple couturier, a fait l'affranchissement de l'Amérique, par son pamphlet du *Bon sens*, et que par conséquent il pourra bien affranchir tout ce monde, peut-être même l'autre. L'association constitutionnelle Price-Stanhope envoie des congratulations (1) ; bien accueillies par l'Assemblée nationale, quoiqu'elles viennent d'un club de Londres, que Burke et le torysme regardent de travers.

Mais de tous les étrangers, le plus notable est le baron Jean-Baptiste de Cloots, ou en effaçant les noms de baptême et de féodalité, Anacharsis Clootz de Clèves, citoyen du monde. Note bien cet homme, judicieux lecteur. Tu as connu son oncle, le perspicace et profond Cornélius de Pauw, qui, sans merci, fait justice d'illusions chéries, et démontre que les beaux et antiques Spartiates ne sont autres que les Mainotes modernes, égorgeurs et pillards (2). Anacharsis est de la même étoffe ; métal brûlant, plein de scories qui auraient pu être dégagées à la fonte, mais qui ne le seront pas. Il a parcouru toute cette planète terrestre à la recherche, pourrait-on dire, du paradis que nous avons depuis longtemps perdu. Il a vu l'anglais Burke ; il a été vu par l'inquisition portugaise, a erré, combattu, écrit ; s'occupe d'écrire entre autres choses, sur les *Preuves de la religion mahométane*. Mais maintenant comme le Scythe, son parrain adoptif, il se trouve dans Paris-Athènes, qui deviendra sans doute l'asile de son âme. Homme brillant, fort

(1) *Moniteur*, 10 novembre, 7 décembre 1789.

(2) De Pauw, *Recherches sur les Grecs, etc.*

goûté aux dîners patriotiques, plein de gaieté, d'esprit même, étourdi, tranchant, d'une bourse facile ; en costume convenable, quoique aucun mortel plus que lui ne méprisât le costume. Car sous tous les costumes, Anacharsis cherche l'homme ; et le stylite Marat lui-même ne serait pas plus prompt à fouler aux pieds un costume sous lequel il n'y aurait pas un homme. Voici la foi d'Anacharsis : il y a un paradis qu'on peut découvrir ; tout costume devrait renfermer un homme. O Anacharsis ! c'est une foi téméraire et qui mène loin. Monté sur ce dada, il me semble que tu es porté rapidement vers la cité de *nulle part*, et tu arriveras. Au moins, disons-nous, tu arriveras dans *une bonne attitude de cavalier*, ce qui est quelque chose.

C'est ainsi que tant de nouvelles personnes et tant de nouvelles choses sont venues occuper la France. Son vieux langage, sa vieille pensée, et l'activité qui en découle, sont toutes en changement, fermentant vers de nouvelles issues. Au lourd paysan assis pesamment, excédé de travail, au foyer du soir, il est venu une idée : celle de châteaux brûlés, de châteaux combustibles. Quel changement dans les cafés de la province et de la capitale ! L'*antre de Procope* a maintenant bien d'autres questions à débattre que celle des trois unités stagyrites ; non des controverses sur le théâtre, mais sur l'univers. Là, coiffés avec la queue à l'ancienne mode, ou en coiffure moderne à la Brutus, des logiciens bien frisés font leur vacarme avec le chaos pour arbitre. La spirituelle mélodie des salons de Paris a pris un nouveau ton ; sempiternelle qui a été entendue, même par le ciel aux

écoutes, depuis le temps de Julien l'apostat et avant. Du reste, aussi folle qu'autrefois.

L'ex-censeur Suard, car nous avons la liberté de la presse, peut se rencontrer là; impartial et même neutre. Le tyran Grimm roule ses gros yeux devant un avenir problématique. L'athée Naigeon, disciple bien-aimé de Diderot, chante de sa petite voix rauque, la venue d'un bel aurore (1). Mais d'un autre côté, combien de Morellets, de Marmontels, qui avaient passé leur vie à couver des œufs philosophiques, vont caquetant, dans un état voisin de la folie, sur la couvée qu'ils ont fait éclore (2) ! C'était si charmant d'avoir ses théorèmes philosophiques démontrés, couronnés dans les salons : et maintenant un peuple insensé ne veut plus s'enfermer dans le spéculatif, et demande la pratique.

Là aussi, remarquez la préceptrice Genlis, ou Sillery, ou Sillery-Genlis, car notre mari est à la fois comte et marquis, et nous avons plus d'un titre prétentieux, vide; puritaine, et cependant sans croyance; obscurcissant les conseils par des mots sans sagesse. Car c'est dans le même élément du sentimentalisme et de la femme distinguée que travaille Sillery-Genlis; elle serait volontiers sincère, mais ne peut pas être plus sincère qu'une sincère hypocrisie, laquelle après avoir pris plusieurs formes, finit par celle de la dévotion. Pour le moment, sur un cou encore d'une blancheur modérée, elle porte comme bijou une bastille en miniature, taillée simplement dans du grès,

(1) Naigeon, *Adresse à l'Assemblée nationale* (1790) *sur la liberté des opinions.*

(2) *Mémoires de Marmontel*, passim; *Mémoires de Morellet.*

mais du vrai grès de la Bastille. M. le marquis est un des émissaires du duc d'Orléans, à l'Assemblée nationale et ailleurs. Madame, pour sa part, fait l'éducation d'une jeune génération d'Orléans, dans des principes de moralité aussi raffinés qu'on peut ; rend en même temps un compte assez énigmatique de la belle mademoiselle Paméla, sa fille d'*adoption*. Ainsi la voilà dans les salons du Palais-Royal, où, par parenthèse, en dépit de Lafayette, le duc d'Orléans est revenu de sa *mission anglaise*, laquelle a été pour lui peu agréable : car les Anglais ne voulurent pas lui parler ; et sainte Anna More d'Angleterre, si dissemblable à sainte Sillery-Genlis, le vit évité par tous, dans les jardins du Vauxhall, comme un pestiféré (1), sans que son impassible figure bleuâtre perdît aucune de ses teintes bariolées.

IV

LE JOURNALISME

Quant au constitutionnalisme, avec ses gardes nationaux, il fait ce qu'il peut, et a suffisamment à faire : il lui faut, comme toujours, tendre une main persuasive, pour calmer le patriotisme, et une autre main menaçante pour déjouer les complots royalistes. Tâche fort délicate, exigeant un grand tact.

Si, par exemple, l'ami du peuple, Marat, a aujourd'hui son décret de *prise de corps*, et plonge hors de

(1) Voyez la correspondance d'Anna More, t. II, ch. v.

vue, demain on le laisse libre ; il est encouragé, comme une espèce de dogue, dont les aboiements peuvent être utiles. Le président Danton, dans une séance publique, avec sa voix vibrante, déclare que dans un cas comme celui de Marat, « la force peut être repoussée par la force. » Sur quoi, le Châtelet lance un décret sur Danton ; mais comme tout le district des Cordeliers prend fait et cause, où trouver les agents pour l'exécuter ? Deux fois encore, dans de nouvelles occasions, le Châtelet fulmine ses décrets, et deux fois encore en vain : le corps de Danton ne peut être saisi par le Châtelet ; et lui insaisissable, dût-il même fuir pour un moment, contemplera le Châtelet lui-même précipité dans les limbes.

En même temps, la municipalité et Brissot font marcher leur constitution municipale. Les soixante *districts* vont devenir quarante-huit *sections ;* beaucoup de choses seront ajustées et Paris aura sa constitution : une constitution entièrement élective, comme au surplus doit l'être tout le gouvernement français. Et cependant un élément fatal y a été introduit : celui de *citoyen actif*. Tout homme qui ne paye pas l'impôt annuel d'un *marc d'argent*, équivalant à trois journées de travail, ne sera autre chose qu'un citoyen *passif ;* aucun vote ne lui est permis ; dût-il *agir*, pendant tous les jours de l'année avec la hache et le marteau ! Inoui, s'écrient les journaux patriotes. Oui vraiment, amis patriotes, si la liberté, passion et prière de toutes les âmes humaines, veut dire la liberté d'envoyer au club des débats nationaux votre cinquante millième part d'un nouveau dévideur de paroles, alors, j'en prends à témoin les

dieux, le régal n'est pas grand. Mais si dans le palabre national, selon l'expression espagnole, il se trouve véritablement tant de bénédictions, quel tyran pourrait contester le droit de vote à un seul des fils d'Adam? Bien mieux, ne pourrait-il pas y avoir aussi un parlement de femmes avec « cris des bancs de l'opposition », ou bien « l'honorable membre prise d'une attaque de nerfs est emportée? » Je donnerais aussi volontiers les mains à un parlement d'enfants ; j'irai même plus bas si vous le désirez. La liberté, nous pouvons le craindre, est actuellement, comme le disaient les vieux sages, dans le ciel. Sur la terre, où croit-on qu'une brave petite dame de Stael (pas la fille de Necker, mais une plus malicieuse qu'elle) ait pu trouver la plus grande somme de liberté? Après mûre réflexion, sa réponse fut : *à la Bastille* (1). « Dans le ciel? » demandent quelques-uns : qu'est-ce à dire? Malheur à ceux qui le *demandent* ; car c'est là le côté misérable. Le ciel signifie beaucoup. Peut-être est-ce part dans le palabre national, peut-être pas.

Un des rameaux du sansculottisme qui ne peut manquer de fleurir est le journalisme. La voix du peuple étant la voix de Dieu, ne faut-il pas que cette divine voix se fasse entendre? Jusqu'au bout de la France et en autant de dialectes que lorsque fut bâti le premier grand Babel. Quelques accents aussi énergiques que celui du lion ; d'autres aussi tendres que celui du tourtereau. Mirabeau lui-même a son journal des journaux, avec des manœuvres génevois y tra-

(1) Dumont, *Souvenirs*, p. 6.

vaillant, et de plus il ne manque pas de querelles avec son éditeur féminin, dame le Jay, si ultra-complaisante dans autre chose.

L'*Ami du roi* de Royou poursuit sa carrière. Barère verse des pleurs de fidèle sensibilité dans *le Point du jour*, quoique la vente soit en baisse. Mais pourquoi Fréron est-il si ardent, si démocratique, Fréron le neveu de l'ami du roi ? Cette ardeur, il l'a dans le sang ; c'est Fréron *le Frelon* qui l'a engendré ; *le Frelon* de Voltaire ; qui combattit avec l'aiguillon, tant que l'aiguillon et le sac à poison lui resta, au moins comme publiciste et sur papier perdu à l'impression. Constant et illuminant, comme le nocturne allumeur de réverbère, se produit l'utile *Moniteur ;* il est maintenant devenu diurne, avec des faits et peu de commentaires ; officiel, sauf au milieu : ses habiles créateurs ont depuis longtemps disparu, avec ou sans retour, dans une profonde obscurité. L'acide Loustalot, avec sa *vigueur*, comme celle de jeunes prunes sauvages, ne mûrira jamais, mais mourra prématurément : son Prudhomme, cependant, ne voudra pas laisser mourir ses *Révolutions de Paris*, et les éditera lui-même avec beaucoup d'autres choses, imprimeur morne et tapageur.

De Cassandre-Marat nous avons souvent parlé ; mais il nous reste à dire la plus surprenante vérité : c'est qu'actuellement, il ne manque pas de sens. Il continue à croasser, mais des croassements de son gosier glacé sortent des masses de vérités sur beaucoup de choses. Quelquefois même, on pourrait s'imaginer qu'il a une perception de gaieté, et qu'il se prend à rire dans son for intérieur. Camille est plus spiri-

tuel que jamais et plus en renom ; cynique, mais toujours aussi brillant. Créature lumineuse et mélodieuse, *né*, comme il le disait avec d'amères larmes, *pour écrire en vers ;* lumineux Apollon ; si clair et d'une clarté si douce, jeté dans cette guerre de titans, où il ne triomphera pas !

Des journaux pliés et colportés se voient dans tous pays ; mais dans un élément journaliste comme celui de la France, il faut s'attendre à d'autres et plus étranges sortes. Que pense le lecteur anglais d'un *Journal-affiche*, journal placardé ; lisible pour celui qui n'a pas un sou ; en couleurs brillantes, patriotiques, attirant de loin les regards ? Voilà ce que les mois à venir vont voir à foison, à mesure que les associations patriotiques, publiques et privées, vont se développer et pourront souscrire des fonds : des feuilles, feuilles à glu, pour attraper ce qu'elles pourront ! Le gouvernement lui-même aura ses journaux placardés. Louvet, fort occupé d'un nouveau charmant roman, écrira des *Sentinelles* qu'il placardera avec quelque succès. Bertrand de Moteville lui-même, dans son extrémité, en fera malicieusement l'essai [1]. Grand est le journalisme. Chaque publiciste habile n'est-il pas le dominateur du monde, puisqu'il en est l'orateur ; quoique élu par lui-même, mais sanctionné par la vente de ses numéros ? Ensuite le monde a, s'il le faut, une méthode facile pour le déposer : celle de ne rien faire pour lui ; ce qui conclut à la famine.

Et ne croyez pas que ce soit une petite besogne que celle de ces afficheurs dans Paris ; au nombre d'envi-

(1) *Mémoires de Bertrand de Moteville*, t. II, p. 100.

ron soixante, tous avec leurs marchepieds, leurs havre-sacs ; leurs pots à colle et encore avec leurs médailles de plomb ; car ils sont autorisés par la municipalité. Un sacré collège de hérauts, régulateurs du monde, quoique n'obtenant pas le respect que mérite cette qualité dans une ère encore naissante et novice. Ils ont fait les murs de Paris didactiques, persuasifs, avec une littérature périodique toujours fraîche où tout homme peut lire en courant, journaux-placards, libelles-placards, ordonnances municipales, proclamations royales ; tout le reste, le fretin du placard grossissant la provision, ou passé avec dédain. Quelles choses incroyables dites par les murs pendant ces cinq années ! Mais tout cela est fini ; aujourd'hui engloutit hier, et sera à son tour englouti par demain, ainsi en est-il de toute parole. Bien plus, ô immortel homme de lettres, l'écrit lui-même est-il autre chose que la parole conservée pour un temps ? Le journal-placard la conserve pendant un jour ; quelques livres en font la matière de dix ans : Et puis *après ?* O *après* les années étant écoulées, ceux-là meurent à leur tour et le monde en est débarrassé. Ah ! s'il n'y avait pas dans la parole de l'homme, comme dans l'homme lui-même, un esprit qui survit à la parole matérielle perceptible à l'oreille, et tend pour l'éternité soit vers Dieu, soit vers le diable, pourquoi s'inquiéterait-il de la vérité ou de la fausseté contenue dans la parole, si ce n'est pour affaires commerciales ? Son immortalité, en vérité, soit qu'elle ait pour durée la moitié d'une vie ou une vie et demie, n'est-ce pas quelque chose de bien considérable ? L'immortalité, c'est la mortalité : il y eut certains fuyards que Fritz le Grand ren-

voya brusquement au champ de bataille, en leur disant: *R... wollt ihr ewig heben*, « prétendez-vous vivre à jamais. » J'en dirai autant à ces exterminateurs de coquins qui écrivent dans un langage à peine digne d'être imprimé.

Ceci est la communication de la pensée : quel bonheur qu'il se trouve quelque pensée à communiquer! Cependant, on ne néglige pas, dans leur sphère, les vieilles méthodes plus simples. La tente du Palais-Royal a été enlevée par un tyrannique patrouillotisme ; mais il ne peut enlever les poumons de l'homme. Voici Anaxagoras Chaumette, monté sur une borne, pendant que Tallien sédentaire remplit une tâche secondaire dans un bureau d'éditeur. Dans tout coin du monde civilisé un tonneau peut être mis debout, et tout bipède à parole articulée peut monter dessus : avec même un peu d'adresse, un tréteau portatif, un pliant peut s'obtenir par sympathie ou par argent ; l'orateur péripatéticien peut donc le prendre en main, et s'il est chassé d'ici le replacer là, disant modestement avec le sage Bias : *Omnia mecum porto*.

Tel est le journalisme, colporté, affiché, parlé. Combien il est changé depuis que le vieux Métra se promenait dans ce même jardin des Tuileries, en tricorne bordé d'or, avec un journal sous son nez, ou porté négligemment dans ses mains croisées derrière le dos, et comptait parmi les notabilités de Paris, *Métra le nouvelliste* (1) ; et à Louis lui-même il arrivait de dire : *Qu'en dit Métra?* Depuis que le premier journal vénitien se vendit un *gazza*, un liard, et s'appela

(1) Dulaure, *Histoire de Paris*, t. VIII, p. 483 ; Mercier, *Nouveau Paris*.

ainsi *Gazette*, nous sommes entrés dans un monde fertile.

V

LE CLUBISME.

Quand le cœur est plein, il cherche de mille manières, et pour mille raisons à se partager. Dans ce cas, combien est douce, indispensable la communauté, l'âme apportant une force mystique à l'âme ! Les méditatifs Germains ont été d'avis que le mot enthousiasme en général signifie simplement congrégation *Schwarmerei*. Au surplus, ne voyons-nous pas que des tisons à demi rougis, si on les accumule ensemble, jettent bientôt un éclat éblouissant?

Dans cette France telle qu'elle est, les réunions par troupes se multiplieront nécessairement, se développeront avec intensité : la vie française se répandra au dehors, et de domestique qu'elle était deviendra une vie publique. Les vieux clubs déjà éclos ont grandi et fleuri ; de nouveaux surgissent de toutes parts. C'est le symptôme certain d'un malaise social : c'est de cette manière, plus infailliblement que de toute autre, que se manifeste le malaise social, pour trouver du soulagement, et aussi de la nourriture. Dans toute tête française se formule, soit en crainte, soit en espérance, quelque image prophétique d'une nouvelle France, prophétie qui apporte en elle son propre accomplissement, ou qui toute seule est presque un accomplissement ; et chacun y tra-

vaille consciencieusement ou inconsciencieusement.

Remarquez, d'ailleurs, comment le principe aggrégatif pourvu qu'il ait pris quelque racine, va toujours se multipliant, et même dans une proportion géométrique ; comment, quand le monde entier, dans une époque aussi plastique se forme en clubs, un seul club, le plus fort ou le plus chanceux, devra, soit par attraction sympathique, soit par contrainte supérieure, devenir toujours plus fort, jusqu'à ce qu'il le devienne sans mesure ; et alors tous les autres, avec leur force, seront ou absorbés par une obéissance filiale, ou abolis par une domination hostile. Voilà ce qui doit arriver si l'esprit clubiste est universel, si l'époque est plastique. Or, l'époque est suffisamment plastique, l'esprit clubiste est universel : donc, un club souverain, absorbant tous les autres, ne se fera pas attendre.

Quel progrès depuis le point de départ du comité Breton ! Longtemps il travaille en secret, non sans activité ; vient à Paris avec l'Assemblée nationale, s'appelle *club*, s'appelle ainsi, en imitation, l'on pense, de ce généreux club anglais Price-Stanhope, qui envoya féliciter le *club révolutionnaire français*, mais bientôt avec plus d'originalité il s'intitula *club des amis de la constitution*. En outre, il loue, à un prix modéré, la grande salle du couvent des Jacobins, un des *édifices superflus*, et de là, maintenant, à ces mois de printemps, verse ses rayons sur Paris en admiration. Et ainsi, par degrés, sous le titre populaire plus court de *club des jacobins*, il deviendra mémorable en tous pays et tout temps. Jetez un coup d'œil à l'intérieur : bancs et siéges solides mais modestes ; pas

moins de treize cents patriotes choisis, des membres de l'Assemblée en bon nombre. Barnave, les deux Lameth s'y voient, parfois Mirabeau, perpétuellement Robespierre ; aussi la figure de furet de Fouquier-Tinville, avec d'autres avocats ; Anacharsis de la Scythie prussienne et un mélange de patriotes, quoique tout soit encore dans un parfait état de propreté ; avec de la décence, même de la dignité. Le président sur une plate-forme, la sonnette du président ne faisant pas défaut ; une tribune oratoire haut montée, et la tribune du public où sont admises les femmes. Quelque Français de la Société des Antiquaires a-t-il conservé le bail écrit de la salle des Jacobins, ou a-t-il été, plus infortuné même que notre grande charte, rogné par de sacriléges tailleurs ? L'histoire universelle n'est pas indifférente à cela.

Ces amis de la constitution se sont d'abord réunis simplement, comme l'indique leur nom, pour suivre les élections quand une élection vient et pour désigner les choix : de plus, pour veiller généralement à ce que la nation ne courre aucun péril ; seulement on ne sait trop comment on fera. En effet, quand deux ou trois hommes se réunissent, n'importe où, pourvu que ce ne soit pas dans une église, où l'on est tenu d'être à l'état *passif*, aucun mortel ne pourrait dire exactement, eux moins que d'autres, pour quelle œuvre ils sont réunis. Combien de fois la bouteille destinée à la joie et aux effusions du cœur, a-t-elle amené des duels et des têtes cassées, la fête promise devenant un festin de Lapithes ! Ce club des Jacobins, qui d'abord brillait resplendissant, considéré comme un nouveau soleil pour éclairer les nations, avait,

comme ont toutes choses, à traverser ses phases marquées : son feu malheureusement devint de plus en plus livide, ensouffré, menaçant, et s'éleva enfin à travers les cieux étonnés comme un présage tartaréen, une prison brûlante d'esprits en peine.

Et quel style d'éloquence ! Réjouis-toi, lecteur, de ne pas le connaître et de ne pouvoir jamais parfaitement le connaître. Les jacobins ont publié un journal de leurs débats, où ceux qui ont le cœur solide peuvent fouiller : une éloquence patriotique passionnée, tristement monotone, implacable, inféconde, excepté pour la destruction, qui fut en effet son œuvre ; mortellement ennuyeuse, quoique portant la mort. Sois reconnaissant pour l'oubli qui couvre tout cela, et félicite-toi ; que tout cadavre devienne enseveli dans le sein de la terre verte, lui apportant même une plus belle verdure. Les jacobins sont enterrés ; mais leur œuvre ne l'est pas ; elle continue comme elle peut, à *faire le tour du monde*. Elle a pu être vue, dernièrement, par exemple, avec sa poitrine velue et son œil défiant la mort, aussi loin que Missolonghi : chose étrange ! la vieille Hellade endormie a été ressuscitée, d'abord dans un état de somnambulisme qui deviendra un réveil complet, par une voix partie de la rue Saint-Honoré ! Tout meurt, avons-nous dit souvent, excepté l'esprit de l'homme, l'esprit de ce que l'homme *fait*. Ainsi, la salle des jacobins n'est-elle pas disparue, à peine existant encore dans le souvenir d'un petit nombre d'hommes ? Le marché Saint-Honoré l'a balayée, et dans cet endroit où une éloquence tristement monotone ébranlait le monde, comme la trompette du jugement dernier, il ne s'entend plus que des marchan-

dages de volailles et de légumes. L'enceinte sacrée de l'Assemblée nationale elle-même est devenue terre commune, la plate-forme du président perméable aux charrettes et aux tombereaux, car la rue de Rivoli court là. En vérité, au chant du coq (quel que soit le coq, celui-ci ou celui-là), toutes les apparitions se fondent et s'évanouissent dans l'espace.

Les *jacobins* de Paris deviennent la *société-mère*, et comptent en correspondance directe avec eux non moins de trois cents filles à la voix aigre et perçante. Quant aux correspondances indirectes que nous pourrions appeler les petites filles et la même parenté, il s'en compte *quarante-quatre mille*. Mais pour le moment nous devons noter deux choses : la première une simple anecdote. Un soir, un couple de frères jacobins sont portiers, car les membres prennent ce poste de devoir et d'honneur, par rotation et n'admettent personne qui n'ait des billets. Un des portiers était le digne sieur Laïs, un chanteur patriotique de l'Opéra, chargé d'années et dont le tuyau vocal est depuis longtemps clos sans résultats ; l'autre, jeune, nommé Louis-Philippe, premier né des Orléans, est dans ces temps récents, après des destinées sans bruit, devenu roi-citoyen, et lutte pour régner pendant un temps donné. Toute chair est herbe, soit élevée en roseau, soit couchée en gazon.

La seconde chose que nous avons à noter est historique : c'est que la mère-société, même dans sa période éclatante, ne peut contenter tous les patriotes. Elle doit expulser, pour ainsi dire, deux essaims de non satisfaits, un essaim de la gauche, un essaim de la droite. Le premier qui trouve les jacobins tièdes,

se constitue en *club des Cordeliers*, un club plus chaud : c'est l'élément de Danton, avec qui va Desmoulins. L'autre au contraire, qui trouve les jacobins trop ardents, fuit vers la droite et devient le club de 1789 ou des amis de la constitution *monarchique*. Il est appelé ensuite *club des Feuillants*, les réunions se faisant au couvent des Feuillants. Lafayette est ou devient leur chef, appuyé en tous lieux par les patriotes respectables, par la masse des hommes de la propriété et de l'intelligence, avec les plus brillantes perspectives. Ceux-là, dans ces jours de juin 1790 dînent solennellement au palais, fenêtres ouvertes, aux applaudissements du peuple, avec des toasts, des chansons animées, avec une chanson au moins, parmi les plus faibles qu'on ait jamais chantées (1). Ils seront, en temps voulu, sifflés et jetés au delà des frontières, dans une obscurité cimmérienne.

Un autre club, ouvertement royaliste, le *club des monarchiens*, quoiqu'il soit bien pourvu de fonds, et bien assis sur des sofas de damas, ne peut réaliser le plus petit enthousiasme populaire ; il ne réalise que des dédains et des murmures, jusqu'à ce que, sous peu, certains patriotes, en nombre suffisamment désordonné, s'y rendent une ou plusieurs nuits, et en prononcent brutalement la dissolution. Seule vivace est la société-mère et sa famille. Les Cordeliers pourraient, à la rigueur, rentrer dans son sein, car elle est devenue passablement ardente.

L'aspect semble fatal. Mais de telles sociétés ne sont-elles pas le commencement d'un nouvel ordre de

(1) *Hist. parlem.*, t. VI, p. 334.

la société elle-même ? Le principe aggrégatif de nouveau en travail dans une société surannée, démantelée et se dissolvant en poussière et en atomes primitifs ?

VI

JE LE JURE.

Avec ces signes du temps, il n'y a pas à s'étonner que le sentiment dominant dans toute la France persiste à être l'espérance ; ô bienheureuse espérance, seul présent fait à l'homme, avec lequel, sur les murs de son étroite prison de pierre, se peignent de beaux paysages dans une longue perspective et sur la nuit même de la mort se verse un crépuscule enchanteur ! Tu es une indestructible propriété dans le monde de Dieu ; pour les sages une bannière de Constantin inscrite dans les cieux éternels, sous laquelle ils triompheront, car le combat lui-même est une victoire : pour les fous un mirage séculaire, une ombre d'eaux tranquilles, peinte sur la terre desséchée, en vertu de quoi, au moins, leur poudreux pèlerinage, quoique hors de la bonne route, devient plus gai, devient possible.

Dans les mortels tumultes d'une société croulante, l'espérance française ne voit que les efforts générateurs d'une nouvelle et meilleure société, et chante avec une voix pleine d'assurance son gai refrain que quelque ménestrel inspiré a dans ces jours même composé pour elle ; le fameux *Ça ira*. Oui, cela ira, et il faut savoir ce qui viendra. Tous les hommes

espèrent, même Marat espère... que le patriotisme prendra le stylet et le marteau. Le roi Louis n'est pas sans espérance dans le chapitre des hussards, dans la fuite vers quelque Bouillé, dans le gain de la popularité à Paris. Mais pour savoir quel peuple à espérances il avait, il faut juger par le fait ou la série de faits maintenant à raconter.

Le pauvre Louis, avec les meilleures intentions, avec peu de clairvoyance et moins encore de décision, est arrivé à suivre, dans sa marche incertaine, tout signal qui peut lui être donné, soit en cachette par le royalisme, soit officiellement ou en cachette par le constitutionnalisme, soit enfin par quiconque peut, durant un mois, dominer l'esprit royal. Si la fuite vers Bouillé et (chose horrible à penser) la lutte civile par le sabre sont méditées en théorie et deviennent une menace d'avenir, on est bien plus près du fait de ces douze cents rois qui siégent dans la salle du manége : rois qui échappent à son contrôle, mais qui n'en sont pas encore à l'irrévérence envers lui. Si d'habiles tempéraments avec ceux-ci pouvaient réussir, combien cela serait-il mieux que des émigrés armés, des intrigues de Turin et l'aide de l'Autriche ! Bien plus, est-ce que les *deux* espérances ne peuvent pas marcher ensemble ? Les courses en carrosse dans le faubourg, nous l'avons vu, coûtent peu, et cependant ont toujours rapporté des *vivats* (1). De bonnes paroles coûtent encore moins ; plusieurs fois elles ont désarmé des colères. Dans ces jours rapides, quand toute la France se partage en départements,

(1) Bertrand de Moteville, t. I, p. 247.

quand le clergé est sur le point d'être réorganisé sur un nouveau modèle, quand surgissent les sociétés populaires et que la féodalité et tant d'autres choses sont prêtes à être jetées dans le creuset, ne pourrait-on pas faire un essai?

En conséquence, le 4 février, M. le président lit à son Assemblée nationale un court autographe, annonçant que Sa Majesté va se rendre dans son sein, tout à fait sans cérémonial, probablement dans l'après-midi. Songez, messieurs, ce que cela peut signifier, surtout comment vous pouvez arriver à décorer un peu la salle. Le bureau du secrétaire peut être descendu de la plate-forme; sur le fauteuil du président on peut glisser ce tapis de velours, d'un velours violet parsemé de fleurs de lis d'or, car le président a été préalablement averti en sous-main et il a pris conseil du docteur Guillotin. Ensuite quelque fraction de tapis de même tissu et de même couleur peut être placée devant le fauteuil à l'endroit où habituellement s'asseoient les secrétaires. Ainsi l'a conseillé le judicieux Guillotin, et l'effet se trouve satisfaisant. D'ailleurs, comme il est probable, qu'en dépit du velours à fleurs de lis, Sa Majesté ne s'asseoira pas, le président lui-même dans l'intérim, présidera debout. Et ainsi, au moment où un honorable membre discute sur la circonscription du département, les huissiers annoncent *Sa Majesté!* En personne, avec une faible suite, entre la Majesté : l'honorable orateur s'arrête court : l'Assemblée se lève debout, les douze cents rois, presque tous les tribunes faisant chorus, saluent le Restaurateur de la liberté avec des cris d'enthousiasme. Le discours de Sa Majesté, délayé dans une phraséologie convention-

nelle dit simplement ceci : Que lui, plus qu'aucun Français, se félicite de voir la France marcher à la régénération ; il est convaincu en même temps qu'ils agiront en douceur avec elle dans ce travail et ne la régénéreront pas trop rudement : tel était le discours de Sa Majesté : le grand exploit pour lui était de venir le prononcer, et de s'en retourner ensuite.

Assurément, excepté chez un peuple plein d'espérances, il n'y avait pas beaucoup à édifier là-dessus. Et cependant que n'édifièrent-ils pas. Le fait que le roi a parlé, qu'il est venu volontairement pour parler, n'est-ce pas un encouragement inexprimable? Est-ce que le rayonnement de la physionomie royale, comme des rayons du soleil concentrés n'a pas enflammé tous les cœurs d'une auguste assemblée, et par suite d'une France enthousiaste et inflammable ! Proposer une députation de remercîments, ne peut être l'heureux privilége que d'un seul homme; faire partie de la députation, le privilége d'un petit nombre. Les députés choisis sont allés, et reviennent chargés des compliments les plus flatteurs; la reine même s'est présentée à eux, le dauphin à ses côtés. Et cependant encore nos cœurs ne brûlent-ils pas d'une insatiable gratitude? Alors survient chez un autre membre le bonheur d'une bien plus haute pensée. « Je propose que nous renouvelions tous le serment national. »

Heureux membre auteur d'une proposition si bien de mise ; trompette magique de toute une Assemblée nationale impatiente de faire quelque chose, trompette de toute une France attentive ! Le président prononce le serment, déclare que chacun doit le répéter en mots distincts, *je le jure*. Les tribunes mêmes lui

font passer un écrit signé avec leur serment, et comme l'Assemblée porte alors ses regards vers cette partie de l'enceinte, tout le public des tribunes se met debout et jure encore. Et puis au dehors, voyez à l'Hôtel de ville comment Bailly, le grand jureur du Jeu de Paume, jure encore à la tombée de la nuit avec tous les municipaux et les chefs de district assemblés. Et M. Danton propose que le public prenne part au serment sur quoi Bailly avec une escorte de douze, descend le grand escalier, calme d'un geste de sa main la multitude effervescente, et reçoit les serments au milieu du roulement des tambours et d'acclamations qui déchirent le firmament. Et dans toutes les rues, le peuple joyeux avec des larmes et du feu dans les yeux, se forme spontanément en groupes, qui se prêtent serment l'un à l'autre (1) et toute la ville est illuminée. Ceci se passait le 4 février 1790, jour mémorable dans les annales constitutionnelles.

Et les illuminations ne se bornent pas à une nuit, mais durent une série de nuits. Car dans chaque district, les électeurs feront un serment spécial, et à mesure que les districts jurent, ils illuminent. Contemplez-les, district par district, sur une place ouverte, où les non-électeurs peuvent venir et voir, criant avec la main droite levée, *je le jure*, puis les roulements de tambours, les embrassades et la clameur infinie des affranchis dont peut être témoin tout tyran qui se rencontre là. Fidélité au roi, à la loi, à la constitution que l'Assemblée nationale *fera*.

Imaginez, par exemple, les professeurs de l'Univer-

(1) *Hist. parlem.*, t. IV, p. 445.

sité paradant dans les rues avec leur jeune France, et jurant d'une manière enthousiaste, non sans tumulte. Par un plus grand effort d'imagination, donnez une suffisante extension à la petite formule : elle est répétée dans chaque ville, dans chaque district de la France. Il se trouve même une mère patriote, à Lannion en Bretagne, qui assemble ses dix enfants, et donnant exemple avec sa main âgée, reçoit elle-même leur serment, vénérable vieille, portant une grande âme ! De tout cela, d'ailleurs, une Assemblée nationale doit être éloquemment touchée. Trois semaines de serments ! Jamais le soleil vit-il peuple aussi assermenté ? Ont-ils été piqués d'une tarentule à serments ? Non, mais ils sont hommes et Français, ils ont l'espérance, et chose singulière à dire, ils ont la foi, quand ce ne serait que dans l'évangile selon Jean-Jacques. O mes frères, plût au ciel qu'il en fût ainsi que vous pensez et que vous le jurez ! mais il y a les serments d'amoureux, qui, dussent-ils être aussi vrais que l'amour lui-même *ne peuvent* être tenus, sans parler du serment des joueurs, dont la nature aussi est bien connue.

VII

PRODIGES.

Telle était l'ardeur de la foi que le *Contrat social* avait fait pénétrer dans des cœurs croyants ! L'homme, comme on le dit bien, vit par la foi : chaque génération a plus ou moins sa foi propre et vit de la foi de

ceux qui l'ont précédée, fort peu sagement. Convenez, pourtant, que cette foi dans le *Contrat social* appartient aux étrangetés, et qu'une génération non encore née peut très-sagement sinon en rire, au moins s'en étonner et la considérer avec componction. Car hélas ! qu'est-ce qu'un contrat ? Si tous les hommes étaient de telle nature, qu'un simple contrat consenti ou juré pût les lier, tous les hommes alors seraient de véritables hommes, et le gouvernement une superfluité. Il ne s'agit pas de ce que toi ou moi nous nous sommes promis mutuellement, mais il s'agit des services que la balance de nos forces nous permet de nous rendre l'un à l'autre ; or, dans un monde aussi pervers que le nôtre, ce n'est pas une chose sur laquelle on puisse compter. Mais, figurez-vous un peuple et un souverain se faisant de mutuelles promesses. Comme si un peuple changeant de génération en génération, ou plutôt d'heure en heure, pouvait de quelque manière être amené à parler ou à promettre, et à parler en vrais solécismes : « Nous, prenant à témoin le ciel, lequel ciel ne fait pas maintenant des miracles ; nous, millions, toujours changeants, nous te permettons, à toi, unité incommutable, de nous *contraindre* ou de nous gouverner. » Le monde a peut-être vu peu de *fois* comparables à celle-là.

C'est ainsi néanmoins que le monde d'alors avait arrangé les choses. Et s'il ne les avait pas arrangées ainsi, quelle différence dans ses espérances, ses tentatives, son avenir ! Mais les pouvoirs d'en haut veulent qu'il en soit ainsi et non autrement. La liberté par contrat social : tel était véritablement l'Évangile de cette ère. Et tous les hommes y croyaient, comme

on doit croire aux bonnes nouvelles venues du ciel, et s'y attachaient avec l'expansion du cœur et tous les débordements de la parole ; et avec cette formule faisaient tête au temps et à l'éternité. Ne souris pas, lecteur, ou que ton sourire soit plus triste que des pleurs ! Cette foi, du reste, valait mieux que celle qu'elle avait remplacée : la foi dans un éternel néant et dans les pouvoirs digestifs de l'homme, au-dessous de laquelle aucune autre foi ne peut descendre.

Ce n'est pas que ce sentiment d'espérance universellement dominant, universellement jurant, pût être unanime.

Loin de là ; les temps étaient chargés de présages, la dissolution sociale proche et certaine, la rénovation sociale encore à l'état de problème, difficile et éloignée, quoique cependant assurée. Mais si les présages sont visibles pour l'observateur intelligent dont la foi ne repose pas sur un parti ou l'autre, ni sur les disputes interminables de Grec contre Grec, combien ne sont-ils pas plus terribles pour les pauvres royalistes qui sont parmi les acteurs ; eux pour qui le royalisme est le palladium du genre humain, pour qui, avec l'abolition de la très-chrétienne royauté et du très-Talleyrand épiscopat, toute foi religieuse doit expirer, et la nuit finale envelopper les destinées de l'homme. Dans des cœurs sérieux, pénétrés de telles convictions, les craintes doivent être profondément gravées, poussant, comme nous l'avons dit, aux complots mystérieux, à l'émigration appelant la guerre, aux clubs monarchiques, même à de plus grandes folies.

L'esprit de prophétie, par exemple, avait été considéré comme éteint depuis des siècles : néanmoins, ces

jours de décadence le ravivent, comme, au fait, c'est la tendance de tous les jours de décadence. Dans de lointains districts ruraux où n'a pas encore rayonné le philosophisme, où une constitution hétérodoxe du clergé amène la guerre au pied même de l'autel, où l'on fond les cloches pour en faire des sous, il paraît assez probable que la fin du monde ne peut pas être loin. Des vieillards atrabilaires, plongés dans leurs méditations, des vieilles femmes surtout, murmurent en paroles obscures que l'on sait ce que l'on sait. La sainte Vierge, si longtemps silencieuse, n'est pas devenue muette, et certes maintenant c'est le moment où jamais de parler. Une prophétesse, dont de négligents historiens ont omis le nom, la condition et la demeure, est entendue du public et inspire croyance à bon nombre, notamment au moine Gerle, pauvre patriote chartreux, dans l'Assemblée nationale elle-même. Elle, dans un récitatif pythonique, les yeux hagards, chante qu'il y aura un signe, que le céleste soleil lui-même fera paraître un signe ou un *faux soleil*, sur lequel dit-on, se verra imprimé la tête de Favras pendu. Écoute bien, dom Gerle, avec ta pauvre tête sans cervelle; écoute, prête l'oreille, et tu n'entendras rien (1).

Une chose digne de remarque, cependant, est ce *vélin magnétique* des sieurs d'Hozier et Petit-Jean, parlementaires de Rouen. Charmant jeune d'Hozier ! élevé dans la foi de son missel, et des parchemins généalogiques et des parchemins en général; ascétique, mélancolique Petit Jean, homme du moyen âge !

(1) *Deux amis*, t. V, p. 7.

Pourquoi ces deux hommes sont-ils venus à Saint-Cloud, où Sa Majesté était à la chasse, le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, attendant là dans les antichambres tout le long du jour, au grand étonnement des Suisses, attendant même en dehors des grilles quand on les contraignait de sortir, et renvoyant leurs valets à Paris, comme avec l'intention d'attendre sans fin ? Ils ont, ces deux hommes, un *vélin magnétique ;* sur lequel, inspirés par la Vierge merveilleusement transformée en philosophie occulte, cagliostro-mesmérienne, ils ont formulé des instructions et des prédictions pour un roi que l'on met trop à l'étroit. Par ordre venu d'en haut, ils veulent le lui présenter et sauver la monarchie et le monde. Couple bizarre de visionnaires ! Vous devriez être des hommes et du dix-huitième siècle ; mais votre vélin magnétique nous empêche de vous considérer ainsi. Dites, êtes-vous quelque chose ? Voilà la question que leur adressent les capitaines des corps de garde, le maire de Saint-Cloud, voilà ce que leur demande aussi avec force développements le comité des Recherches, non celui de la municipalité, mais celui de l'Assemblée nationale. Les semaines se passent, sans pouvoir obtenir une réponse distincte. Enfin il devient évident que la réponse doit être négative. Allez, chimères que vous êtes, avec votre vélin magnétique ; jeune chimère naïve, chimère ascétique du moyen âge ! Les portes de la prison sont ouvertes. A peine présiderez-vous encore la chambre des comptes à Rouen, puis vous disparaîtrez obscurément dans les limbes (1).

(1) *Deux amis*, t. V. p. 199.

VIII

SOLENNELLE LIGUE D'ALLIANCE.

Les sombres masses, avec les teintes du noir le plus profond, agissent activement sur cette lave brûlante de l'esprit français, devenu maintenant à l'état de fusion et de confusion. De vieilles femmes recevant le serment de leurs dix enfants sur l'Évangile de Jean-Jacques ; de vieilles femmes cherchant dans un luminaire céleste la tête de Favras ; voilà des signes surnaturels, présages de beaucoup de choses.

En fait, même pour les patriotiques enfants de l'espérance, il est évident que des difficultés existent : des seigneurs émigrants ; des parlements à l'état de mutinerie hypocrite et hargneuse (quoique avec la corde autour du cou) et par-dessus tout un déficit bien avéré de blé. Triste situation ; mais pour une nation qui espère, pas sans remède. Pour une nation qui est en fusion et en ardente communion de pensée ; qui, par exemple, sur le signal d'un meneur, lèvera en masse sa main droite, comme un régiment discipliné, jugera et illuminera jusqu'à ce que tout village, depuis les Ardennes jusqu'aux Pyrénées, ait fait son roulement de tambour, émis son petit serment et fait disparaître par l'éclat de son suif le règne de la nuit.

Si le blé manque, la faute n'en est pas à la nature ni à l'Assemblée nationale, mais à l'art et aux intrigants antinationaux. Il y a de malicieux individus,

de l'espèce des traîtres, qui ont le pouvoir de nous vexer, pendant que se fait la constitution. Endurez le mal, ô patriotes héroïques : ou plutôt, pourquoi ne pas y porter remède ? Le blé a bien poussé, il est là en gerbes ou en sacs ; seulement les regratteurs et les comploteurs royalistes, afin de provoquer le peuple aux illégalités en empêchent le transport. Vite à l'œuvre, autorités patriotiques organisées, gardes nationales armées, assemblez-vous ; unissez vos bonnes volontés ; l'union décuple la force : que l'éclat concentré de votre patriotisme frappe les fripons mystérieux d'aveuglement, de paralysie, comme l'action d'un *coup de soleil.*

Sous quel chapeau ou quel bonnet des vingt-cinq millions d'affamés a surgi d'abord cette féconde idée, car il faut qu'elle soit née dans quelque tête isolée ? C'est ce qu'on ne saurait dire. Une très-petite idée, à la portée de tout le monde ; mais idée vive et applicable, et qui se développe, soit avec grandeur ou non, jusqu'à une dimension incommensurable. Quand une nation est dans un tel état que le premier meneur venu peut agir sur elle, que ne fera pas un mot dit à propos, un acte accompli en due saison ! Il grandira certainement en une nuit comme l'arbre à fèves de l'enfant dans le conte des Fées, jusqu'au ciel, portant dans ses branches mille habitations et mille aventures. Il reste néanmoins par malheur un arbre à fèves (car le solide chêne destiné à vivre longtemps ne grandit pas ainsi), et à la nuit suivante il peut être couché horizontalement, foulé aux pieds et réduit en fumier. Mais remarquez, au moins, combien est naturelle pour toute nation agitée, qui a une foi, cette

pensée d'alliance. Les Écossais, croyant en un ciel juste au-dessus d'eux, et aussi en un Évangile, tout autre que celui de Jean-Jacques, jurèrent aussi, dans un cas extrême, une solennelle ligue d'alliance, comme des frères qui avant de se jeter en enfants perdus dans la mêlée sanglante, s'embrassent et lèvent leurs yeux vers le ciel, et ils firent prêter le serment à tout le pays, et même avec leur ténacité saxonne et presbytérienne mêlée du jargon hébreu, le firent observer plus ou moins. Car la chose fut, comme le sont en général ces choses, entendue du ciel, et en partie ratifiée par lui : elle n'est même pas encore morte, si l'on y regarde bien, ni disposée à mourir; les Français aussi avec leur gallo-ethnique excitabilité et effervescence, ont comme nous l'avons vu, une certaine foi réelle. Ils sont durement éprouvés quoique au milieu de l'espérance. Il peut donc y avoir aussi en France une ligue solennelle d'alliance nationale. Mais combien les conditions sont différentes! Quelle différence dans les développements et dans le résultat!

Notez, d'ailleurs, le faible commencement; première étincelle d'un immense feu d'artifice. Car si l'on ne peut signaler la tête particulière où la ligue prit naissance, on connaît le district particulier où se fit la première manifestation. Le vingt-neuvième jour de novembre, on put voir défiler les gardes nationaux par milliers, venus de loin et de près, avec la musique militaire, avec des officiers municipaux en écharpes tricolores se dirigeant le long du Rhône vers la petite ville d'Étoile. Là, après le cérémonial ordinaire des évolutions et des manœuvres, après des salves de mousquetterie, des fanfaronades, et tout ce que pou-

vait imaginer le génie patriotique, ils prirent par serments et protestations l'engagement de rester fidèlement associés les uns aux autres, sous la loi et le roi, et en particulier d'obtenir la libre circulation des grains de toutes sortes, tant qu'il y aurait du grain, en dépit des fripons et des regrattiers. Ceci fut l'Assemblée d'Étoile, aux derniers jours de novembre 1789.

Or, si une simple revue ordinaire, suivie d'un banquet de revue, d'un bal avec les gesticulations et les minauderies qui s'en suivent, intéresse l'heureuse ville de province, et en fait l'envie des autres villes, quel dût être l'effet de celle-ci? Au bout d'une quinzaine, la ville plus grande que Montélimart, presque honteuse d'elle-même, fera aussi bien et mieux. Dans la plaine de Montélimart, ou ce qui sonne aussi haut *sous les murs de Montélimart*, le 13 décembre est témoin d'une nouvelle réunion et protestation, avec coopération de six mille hommes et avec trois clauses remarquables votées à l'unanimité. Premièrement, que les hommes de Montélimart se joignent en fédération aux hommes déjà fédérés d'Étoile ; deuxièmement, que comptant sur la libre circulation des grains, ils jurent à la face de Dieu et de la patrie d'obéir à tous les décrets de l'Assemblée nationale et de les faire obéir *jusqu'à la mort;* troisièmement, le point le plus important, qu'un procès-verbal officiel des résolutions arrêtées sera transmis solennellement à l'Assemblée nationale, à M. de Lafayette et au restaurateur de la liberté française, lesquels en tireront les enseignements nécessaires. C'est ainsi que Montélimart constate son importance patriotique, et maintient son rang dans l'échelle municipale !

De la sorte, avec la nouvelle année le signal se trouve hissé ; car l'Assemblée nationale, quand on y fait une communication solennelle, n'est-elle pas au moins un télégraphe national ? Non-seulement le grain, tant qu'il y en aura, circulera sur le grand chemin et sur ceux du Rhône, par toute cette région du sud-est, ou monseigneur d'Artois, s'il jugeait à propos d'y faire une pointe de Turin rencontrerait une chaude réception ; mais toute province de France qui est à court de grains, ou troublée par un parlement mutin, des complots inconstitutionnels, des clubs monarchiques, ou toute autre incommodité antipatriotique, peut faire de même et mieux. Maintenant, surtout, que le serment de février a mis tout le monde en veine. De la Bretagne à la Bourgogne, sur la plupart des plaines de France, sous la plupart des murs retentit le bruit des trompettes, se déploient les bannières flottantes avec tout l'appareil des manœuvres constitutionnelles : sous les cieux printanniers, quand la nature aussi projette ses vertes espérances sous les brillants rayons d'un soleil défiguré par les tempêtes de l'Est ; mais il en est bientôt triomphant quoique avec difficulté, comme le patriotisme qui triomphe de l'aristocratie et de la rareté du grain. Là s'avancent et circulent constitutionnellement nos brillantes phalanges au son des tambours et des fifres jouant le *Ça ira*, escortés des municipaux tricolores, de temps en temps faisant halte, les mains levées, avec des salves d'artillerie qui imitent le tonnerre de Jupiter ; et tout le pays et métaphoriquement tout l'Univers les contemple. Hommes énergiques, dans leurs meilleurs vêtements, femmes char-

mantes dans leurs brillants costumes, lesquelles pour la plupart ont là des amants, tous jurent par les cieux éternels et par la terre fertile et verte, que la France est libre.

Jours mémorables, alors que les mortels (chose étonnante) se rencontrent en mutuelle communion et alliance, et que l'homme, quand ce ne serait qu'une fois dans une longue suite de siècles malheureux, est pour quelques moments véritablement le frère de l'homme ! Et puis, viennent les députations à l'Assemblée nationale, avec leurs harangues en langage déclamatoire et figuré, à M. de Lafayette et au restaurateur ; très-souvent en outre, à la mère du patriotisme siégeant sur les solides bancs des Jacobins ! Toutes les oreilles sont pleines de la fédération. De nouveaux noms de patriotes surgissent, lesquels deviendront un jour familiers : Boyer-Fonfrède, dénonciateur éloquent d'un parlement de Bordeaux rebelle, Max Isnard, éloquent rapporteur de la fédération de Draguignan ; couple éloquent d'hommes séparés par toute la largeur de la France, et qui néanmoins se rencontreront. La flamme de la fédération se développe ; elle se développe en étendue et en éclat. Ainsi les frères de la Bretagne et de l'Anjou proclament la fraternité entre tous vrais Français, et vont jusqu'à vouer tout rénégat à *la perdition et à la mort :* en outre, si dans leur harangue à l'Assemblée nationale ils se plaignent en passant du *marc d'argent* qui fait tant de citoyens *passifs*, devant la société-mère, ils demandent, puisqu'ils ne sont désormais ni Bretons, ni Angevins, mais Français, pourquoi toute la France à la fois ne ferait pas une fédération et

un serment universel de fraternité (1). Suggestion bien imaginée, datant de la fin de mars. Laquelle suggestion devra nécessairement être goûtée par tout le monde patriotique qui la répétera, la fera circuler, jusqu'à ce qu'elle devienne un bruit général, et alors les municipaux de l'Hôtel de ville devront y réfléchir et suivre le mouvement.

Une fédération universelle semble donc inévitable : le lieu est indiqué, évidemment Paris : mais le quand, le comment? A ces choses, le temps se chargera de répondre, ou plutôt il répond déjà. Car l'œuvre fédérative se poursuit toujours, se perfectionne, et le génie patriotique ajoute partisans sur partisans. Ainsi, à Lyon, à la fin du mois de mai, nous voyons jusqu'à cinquante, d'autres disent soixante mille hommes se réunir en fédération, et des multitudes de spectateurs qu'il serait difficile d'énumérer. De l'aurore à la nuit. Car nos gardes nationaux de Lyon prirent rang à cinq heures, au milieu de la rosée d'une belle matinée, se distribuant en brillant éclat sur le quai du Rhône, pour marcher de là vers le champ de fédération, au milieu de l'agitation des chapeaux et des mouchoirs de femmes, des joyeuses acclamations des voix et des cœurs de deux cent mille patriotes; des belles et des braves ! Parmi la foule d'assistants, quelle est cette figure de reine, ne cherchant aucun regard, mais les attirant tous, escortée des familiers de sa maison et de Champagneux l'éditeur patriotique, accourue de loin, l'une des premières? L'enthousiasme rayonne dans ces

(1) *Hist. parlem.*, t. IX, p. 122-147.

yeux noirs, sur cette physionomie de Minerve, où respire la dignité et une joie sérieuse : tout est joyeux autour d'elle, et elle la plus joyeuse. C'est la femme de Roland de la Platrière (1). Le rigide vieillard Roland, inspecteur royal des manufactures dans cette ville, et maintenant aussi, par élection populaire, le plus rigide de nos nouveaux municipaux lyonnais : homme qui a beaucoup gagné, si le mérite et le talent sont des gains ; mais par-dessus toutes choses il a gagné la main de la fille de Philipon le graveur de Paris. Lecteur, remarque cette bourgeoise au port de reine, belle amazone, gracieuse à l'œil, plus encore à l'esprit. Sans conscience de son mérite (comme l'est tout mérite), de sa grandeur, de sa pureté de cristal ; simple, l'enfant de la sincérité et de la nature dans un âge d'artifice, de corruption et d'hypocrisie : là, dans sa calme perfection, dans sa calme invincibilité, elle est, sans que tu le saches, la plus noble de toutes les Françaises vivantes, et cela se saura un jour. O plus heureuse pendant qu'elle est méconnue, même d'elle-même ! Pour le moment elle comtemple, sans se douter de rien, ce grand déploiement théâtral, et pense que ses jeunes rêves sont réalisés.

Cela dure, nous l'avons dit, de l'aurore à la nuit, spectacle en vérité comme il y en a peu. Des bruits de tambours et de trompettes sont quelque chose, mais figurez-vous un rocher artificiel haut de cinquante pieds, avec des marches taillées dans l'escarpement et des imitations de broussailles. Dans la

(1) *Mémoires de madame Roland*, t. I (discours préliminaire, p. 23).

cavité intérieure, car le tout est fait en planches, s'élève solennellement un temple de la concorde; sur le sommet extérieur une colossale statue de la Liberté, visible à une distance de plusieurs milles, avec sa pique et son bonnet phrygien, et une colonne civique; à ses pieds un autel rustique, l'*autel de la patrie*, le tout recouvert de lattes et de plâtre peint en couleurs variées. Représentez-vous ensuite les bannières placées sur toutes les marches du rocher; la grand'messe chantée, et le serment civique de cinquante mille fédérés, avec cette explosion volcanique du bronze et des poitrines, capable de faire reculer d'effroi la Saône et le Rhône, et les brillants feux d'artifices, les bals et les repas qui servent de clôture à cette nuit des Dieux (1). Ainsi disparaît aussi la fédération lyonnaise, ensevelie dans l'obscurité, pas entièremeut toutefois, car notre brave et belle Roland était là. Elle aussi, quoique dans le plus profond secret, écrit la description de la fête dans le *Courrier de Lyon* de Champagneux, et son article circule à soixante mille exemplaires, morceau qu'on aimerait lire aujourd'hui.

Mais en somme, Paris, comme nous le voyons, aura peu de chose à inventer, il n'a qu'à emprunter et appliquer. Et quant au jour, quel jour dans tout le calendrier est plus convenable que l'anniversaire de la Bastille? L'emplacement aussi, il est aisé de le voir, doit être le Champ de Mars, où plus d'un Julien l'Apostat a été élevé sur le bouclier, à la souveraineté de la France et du monde, où les Francs, bardés

(1) *Hist. parlem.*, t. XII, p. 274.

de fer, ont de leurs voix sonores répondu à la voix d'un Charlemagne, où depuis des siècles les sublimités sont devenues familières.

IX

SYMBOLES.

Combien sont naturelles, pour toute espèce d'hommes, dans toute circonstance décisive, les représentations symboliques ! Ou plutôt qu'est-ce que toute la vie terrestre de l'homme, si elle n'est une représentation symbolique, rendant visible la force céleste invisible qui est en lui ? Par acte et parole il cherche à la manifester avec sincérité, si c'est possible ; et à défaut de cela, avec une pompe théâtrale, laquelle aussi peut avoir sa signification. Une mascarade n'est pas rien, et dans les âges de simplicité, les mystères chrétiens, la fête des ânes, les abbés de la déraison étaient quelque chose de considérable ; c'étaient des divertissements sincères, de même que toute mascarade est un sincère désir de se divertir. Mais, d'un autre côté, que ne devait pas être une cérémonie sincèrement sérieuse ? Par exemple, une fête des Tabernacles chez les Hébreux. Toute une nation rassemblée au nom du Très-Haut, sous les yeux du Très-Haut; l'imagination elle-même s'humiliant devant la réalité, et la plus noble cérémonie, non encore devenue un cérémonial, mais restée à l'état de solennité hautement justificative jusqu'au dernier détail ! Il ne faut pas non plus entièrement dédaigner, dans notre vie

privée moderne les scènes théâtrales, où des femmes larmoyantes humectent de concert des aunes de batiste, ou des jeunes gens passionnés et barbus font des menaces de suicide; enfin toute autre représentation de ce genre : verse plutôt toi-même une larme sur ces choses.

En tout cas, on peut remarquer qu'aucune nation ne mettra ses travaux de côté, pour aller de propos délibéré faire un déploiement théâtral, sans y attacher quelque signification. Cependant, sous le rapport de prompte disposition aux représentations, la différence entre les nations, comme entre les hommes, est très-grande. Si nos amis, par exemple, les Saxons puritains, jurèrent et signèrent une fédération nationale, sans explosion de poudre ou roulement de tambours, dans une obscure réunion de High-street à Édimbourg, dans une mauvaise chambre, où l'on boit aujourd'hui de mauvaises liqueurs, c'était d'accord avec leurs manières qu'ils juraient ainsi. Nos amis gallo-encyclopédiques, au contraire, ont besoin d'un Champ de Mars vu de tout l'univers, et d'une scène auprès de laquelle l'amphithéâtre du Colisée ne serait qu'un hangar de comédiens ambulants, d'un spectacle comme à peine ou jamais notre vieux globe n'en avait contemplé. Et cette méthode, nous la considérons comme naturelle, en ce pays et dans ces temps. Peut-être d'ailleurs que la fidélité à ces deux serments ne fut pas hors de la proportion voulue avec le vaste déploiement qui les accompagna ; savoir, en proportion inverse : car les dispositions théâtrales d'un peuple se manifestent suivant une raison composée ; d'abord en raison de sa confiance, de

sa sociabilité ; de sa ferveur ; ensuite de son excitabilité, de sa porosité *qui ne retient rien*, ou bien de sa facilité d'explosion, de son ardente impétuosité qui ne dure pas.

Combien aussi est-il, encore une fois, vrai que tout homme ou nation d'hommes ayant la persuasion de faire une grande chose, n'en a jamais, dans cette chose, fait qu'une petite. O fédération du Champ de Mars, avec tes trois cents tambours, tes douze cents musiciens et l'artillerie placée de colline en colline pour annoncer la fête à toute la France en quelques minutes, est-ce que quelque Naigeon athée ne pourrait pas tâcher de porter ses regards dix-huit siècles en arrière, pour contempler les treize hommes assis à un frugal souper, pauvrement vêtus, dans une pauvre demeure juive, sans autre symbole que des cœurs initiés par Dieu au divin abîme de la douleur, sans autres paroles que *Faites ceci en souvenir de moi ;* et alors peut-être cesserait-il ses faibles et difficiles aboiements, à moins qu'il n'y soit prédestiné.

X

LE GENRE HUMAIN.

Il y a quelque chose de pardonnable dans toute fantaisie théâtrale de l'homme ; peut-être même quelque chose de touchant, comme l'articulation passionnée d'une langue qui avec sincérité bégaie, ou d'une tête qui sans sincérité balbutie, parce qu'elle a perdu la raison. Et cependant, en comparaison des explo-

sions spontanées et naturelles, telle qu'une insurrection de femmes, quel vide, quelle stérilité, quel mécompte ! On dirait de la petite bière éventée, une effervescence évaporée. De telles scènes, longtemps préméditées, fussent-elles grandes comme le monde, et le plus artistement combinées, ne sont au fond autre chose que du carton peint. Mais les autres ont leur originalité, sorties du cœur vivant de la nature : pour celles-là, la physionomie qu'elles prennent sera toujours indescriptiblement significative. Pour nous, en conséquence, que la ligne solennelle de fédération nationale soit le plus éclatant triomphe que l'on connaisse de l'art thespien ; triomphant à coup sûr ; car le parterre entier, qui comptait vingt-cinq millions, non-seulement bat des mains, mais s'élance lui-même sur les planches, et y joue passionnément son rôle. Étant ainsi, qu'elle soit traitée ainsi, avec une admiration sincère mais passagère, avec un étonnement à distance. Une nation entière en carnaval mérite bien cela ; mais elle ne mérite pas cette minutieuse description, faite avec amour, que nous avons donnée de l'insurrection des ménades. En conséquence, désormais, nous ne nous arrêterons plus soit aux fédérations antérieures, soit aux répétitions de la grande fédération, à mesure qu'elles se produisent, et que dans les plaines ou sous les murs des cités, d'innombrables bandes de musique militaire font leur bruit dans le vide.

Une scène cependant mérite d'arrêter un instant le lecteur le plus pressé : c'est celle d'Anacharsis Cloots et de la pécheresse postérité collective d'Adam : car une municipalité patriotique a son plan arrêté le

4 juin, sanctionné par l'Assemblée nationale, consenti par un roi patriote ; et quand il eût été libre de refuser, les harangues fédératives, inondées d'assurances de fidélité, ont sans doute pour lui un charme passager. Il viendra des députés des gardes nationales, tant pour cent, de chacun des quatre-vingt-trois départements de la France. De même toutes forces navales et militaires du roi, enverront leur quote-part de députés ; cette fédération des soldats nationaux, faite spontanément, a déjà été vue et sanctionnée. Pour le reste, on espère qu'il en viendra bien quarante mille ; les dépenses devant être supportées par le district qui députe ; sur quoi district et département devront réfléchir pour choisir des hommes convenables, au devant desquels voleront les frères de Paris pour leur faire bon accueil.

Maintenant donc jugez si les artistes patriotes sont affairés ; réunis en conseil pour faire que la scène soit digne des regards de l'univers. Pas moins de quinze mille hommes, piocheurs, brouetteurs, maçons, terrassiers, avec leurs ingénieurs, sont à l'œuvre au Champ-de-Mars, le creusant en un amphithéâtre national, propre à une telle solennité. Car on peut espérer que ce sera annuel et perpétuel ; une *fête des piques*, la plus notable des grandeurs de l'année : en tout cas, une nation théâtrale libre ne doit-elle pas avoir quelque amphithéâtre national permanent ? Le Champ de Mars donc est en train d'être creusé ; et le propos journalier, le rêve nocturne de la plupart des têtes parisiennes est la fédération, et cela seulement. Les députés fédérés sont déjà en route. L'Assemblée nationale tant avec son travail courant,

qu'avec l'obligation d'écouter les harangues de ces fédérés de la fédération et d'y répondre, a suffisamment de besogne. Harangue du Comité américain, aux rangs duquel se voit la figure effacée de Paul Jones où rayonnent encore quelques lueurs obscurcies, venu pour nous féliciter sur les promesses d'un jour si favorable. Harangue des vainqueurs de la Bastille, qui viennent pour « renoncer à toute récompense spéciale, à toute place particulière dans la solennité, » puisque les grenadiers du centre se montrent mécontents. Harangue du *club du Jeu de Paume*, qui entrent avec une brillante plaque de cuivre portée au bout d'un bâton, sur laquelle est gravé le serment du jeu de Paume ; laquelle plaque de cuivre, il se propose de fixer solennellement dans la localité originelle de Versailles, le 20 de ce mois, anniversaire du serment, comme un souvenir impérissable, pendant quelques années ; les membres du club dîneront à leur retour dans le bois de Boulogne (1) ; ce qu'ils ne peuvent cependant faire sans en avertir l'univers. C'est à de telles choses que l'auguste Assemblée nationale prête encore et encore une complaisante oreille, interrompant ses travaux de régénération et, avec une certaine touche d'éloquence improvisée, faisant d'affectueuses répliques, comme, il est vrai, c'est l'habitude depuis longtemps ; car il s'agit d'un peuple gesticulant, sympathique, ayant un cœur et le cœur sur la main.

Dans ces circonstances, il vint à l'esprit d'Anacharsis Cloots que pendant que tant de monde se grou-

(1) *Deux amis*, t. V, p. 122 ; *Hist. parlementaire.*

pait en club ou en comité, pour pérorer et s'entendre applaudir, il restait encore un plus grand et très-grand club à façonner, lequel, s'il prenait corps et pérorait, produirait un effet immense : à savoir le club *du genre humain !* Dans quel moment de ravissement créateur cette pensée surgit dans l'esprit d'Anacharsis ; toutes ses agonies, lorsqu'il se démenait pour donner à cette pensée une forme réalisable; subissant les railleries des froids mondains, mais les leur rendant, car c'est un homme de sarcasme raffiné ; promenant ses prédications persuasives dans les cafés, dans les soirées, plongeant au plus épais de Paris avec une obscure assiduité, et transformant sa pensée en fait, voilà ce qu'aucun des spirituels biographes de cette époque ne nous fait connaître. Qu'il suffise de dire qu'à la dix-neuvième soirée de juin 1790, les pâles rayons du soleil éclairèrent un spectacle tel que notre pauvre petite planète n'a pas souvent eu occasion de montrer : Anacharsis Cloots entrant dans l'auguste salle du Manége, avec l'espèce humaine à ses talons : Suédois, Espagnols, Polonais, Turcs, Chaldéens, Grecs, habitants de la Mésopotamie, contemplez-les tous ; ils sont venus réclamer leur place dans la grande fédération, y ayant un intérêt incontestable.

« Nos titres d'ambassadeurs, dit l'ardent Cloots, ne sont pas écrits sur parchemin, mais dans les cœurs vivants de tous les hommes. » Ces Polonais à moustaches, ces ismaélites en turbans, ces astrologues chaldéens, qui sont ici debout et muets, plaident devant vous, augustes sénateurs, par leur seule présence, bien plus éloquemment que l'élo-

quence elle-même. Ils sont les représentants muets de nations enchaînées, condamnées au silence, lourdement opprimées, et du fond de leurs sombres retraites, avec une espérance presque incrédule, ils tournent leurs regards attentifs, étonnés, vers vous, vers cette brillante lumière d'une fédération française, comme vers l'étoile du matin servant d'avant-coureur au jour universel. Nous demandons à nous asseoir ici comme des monuments muets, ébauches pathétiques de l'avenir. » De tous les bancs, de toutes les tribunes partent des applaudissements répétés ; car quel est l'auguste sénateur qui n'est pas flatté de voir dépendre de lui-même une ombre de l'espèce humaine ? Le président Sieyès, qui siége au fauteuil dans cette remarquable quinzaine, en dépit de sa petite voix, fait une réponse éloquente sur un ton grêle. Anacharsis et le comité des Étrangers auront leur place dans la fédération, à condition de dire à leurs nations respectives ce qu'ils ont vu. En même temps, nous les invitons *à l'honneur de la séance*. Un Turc à longues robes, pour réplique, salue avec une solennité orientale, et articule quelques sons confus ; mais par suite de son imparfaite connaissance du dialecte français (1), ses mots se perdent dans les airs ; et la pensée qui était en lui est restée jusqu'à ce jour à l'état de conjecture.

Anacharsis et le genre humain acceptent les honneurs de la séance, et ont en conséquence, comme le témoignent encore les vieux journaux, la satisfaction de voir plusieurs choses. En premier lieu et

(1) *Moniteur ; Hist. parlem.*, t. XII, p. 283.

avant tout, sur la motion de Lameth, Lafayette, Saint-Fargeau et autres nobles patriotes, peu importe la répugnance de quelques autres, tous les titres de noblesse, depuis le duc jusqu'au chevalier, ou au-dessous, sont dorénavant *abolis*. En même temps, les livrées ou domestiques à livrée. A l'avenir, aucun homme ou femme, se disant noble, ne sera *encensé*, sottement enfumé d'encens, à l'église ; comme c'en était l'habitude. En un mot, la féodalité étant morte depuis dix mois, pourquoi ses vains appareils et ses écussons survivraient-ils ? Les armoiries même devront être effacées ; et cependant Marat-Cassandre s'aperçoit qu'à certains panneaux de voiture, on n'a fait que mettre de la couleur sur les armoiries, et qu'elles menacent de percer de nouveau.

De sorte que dorénavant de Lafayette n'est que le sieur Motier, Saint-Fargeau est tout bonnement Michel Lepelletier ; et bientôt après, Mirabeau s'écrie fièrement : « Avec votre Riquetti vous avez dérouté pendant trois jours toute l'Europe. » Car le titre de comte n'est pas indifférent à cet homme ; et le peuple en admiration continue à le lui donner. Mais que l'extrême patriotisme se réjouisse, surtout Anacharsis et le genre humain ; car il paraît maintenant démontré qu'un seul Adam est le père de tous !

Telle fut, dans toute sa sévérité historique, la fameuse fête d'Anacharsis. C'est ainsi que le plus considérable des corps publics trouva une sorte d'organe. Par là du moins, nous pouvons juger d'une chose : c'est la singulière humeur dans laquelle se trouve et cette railleuse cité de Paris et le baron Cloots, puisque une telle exhibition pût être acceptée

comme quelque chose de sérieux et presque touchant au sublime. Il est vrai que plus tard l'envie voulut dénaturer le succès d'Anacharsis, disant qu'étant orateur accidentel du comité des étrangers, il demanda à être orateur permanent du genre humain, ce que lui seul méritait d'être, et alléguant calomnieusement que les astrologues chaldéens n'étaient que des Français ramassés dans le ruisseau et déguisés pour la circonstance ; enfin, ricanant et se moquant de lui avec cette froide méchanceté qui caractérise l'envie. Mais un homme comme lui avait une armure complète pour recevoir victorieusement ces traits, et les faire rebondir loin de lui, poursuivant avec calme son chemin.

Nous avons appelé cette fédération le plus considérable des corps publics, nous pouvons ajouter le plus inattendu : car qui eût pu penser voir toutes les nations dans la salle de manége des Tuileries ? Mais ainsi en est-il, et sûrement des choses aussi étranges peuvent survenir quand tout un peuple s'en va faisant des mascarades. N'as-tu pas, par hasard, vu toi-même quelque Cléopâtre couronnée, fille des Ptolémées, supplier presque à genoux, dans une vulgaire salle à thé, ou une obscure boutique d'épicier ; supplier, dis-je, quelque dignitaire bourgeois grossièrement inflexible, pour obtenir la permission de régner et de mourir, tout habillée pour cela, et la poche vide, avec de petits enfants, alors que soudainement les constables ont fermé la grange thespienne, et que son Antoine a supplié en vain ? Des spectres de cette sorte, visibles, voltigent à la surface de cette terre, si la scène thespienne est sévèrement traitée ; mais

combien davantage, si, comme nous l'avons dit, le parterre envahit la scène : alors véritablement, comme dans le drame de Tieck, *Verkehrte Welt*, le monde est sens dessus dessous.

Après avoir vu l'espèce humaine elle-même, il n'y aura pas de miracle à voir le *Doyen* de l'espèce. Aussi, le *Doyen du genre humain* s'est-il montré au même endroit, dans les mêmes jours : Jean Claude Jacob, serf de naissance, député de ses montagnes du Jura pour remercier l'Assemblée nationale d'avoir affranchi ses frères. Sur sa figure hâve et ridée sont creusés les sillons de cent vingt ans. Il a entendu d'obscurs patois raconter les victoires d'un immortel grand monarque, l'incendie du Palatinat, les dragonnades des Cévennes et les campagnes de Malborough, pendant que lui travaillait et suait pour donner une teinte plus verte à un petit point de cette terre. Quatre générations se sont épanouies, ont aimé et haï, et puis disparu. Il avait quarante-six ans quand mourut Louis XIV. L'Assemblée se leva spontanément comme un seul homme, rendant hommage au doyen du genre humain. Le vieux Jean doit prendre séance au milieu des députés, honorablement, la tête couverte. Là, il contemple d'un regard faible, avec ses yeux âgés, un spectacle merveilleusement nouveau ; c'est pour lui-même comme un songe, quelque chose d'incertain qui flotte au milieu de fragments de vieux souvenirs et de songes passés. Car le temps lui-même est devenu comme un rêve, quelque chose de non substantiel. Les yeux et les esprits de Jean sont fatigués, sur le point de se clore, pour s'ouvrir sur une scène bien autrement merveilleuse, et qui

sera une réalité. Une souscription patriotique, une pension royale lui sont accordées ; et il retourne joyeux chez lui ; mais deux mois après, il quitta tout, et entra dans sa voie inconnue (1).

XI

COMME A L'AGE D'OR.

Pendant ce temps, Paris toujours allant et venant, jour par jour, heure par heure, vers le Champ de Mars, il devient douloureusement démontré que les terrassements ne pourront être achevés. La surface est si vaste : trois cent mille pieds carrés ; car, depuis l'École militaire qui devra être montée en bois avec balcons et galeries, jusqu'à la barrière du côté de la rivière (où il y aura aussi du bois représentant un arc de triomphe), on peut compter quelques milliers de mètres en longueur ; et pour la largeur, depuis cette avenue ombragée au sud jusqu'à l'autre correspondante au nord, quelques milliers de pieds. Tout cela doit être creusé, brouetté vers les côtés, élevé en collines d'une assez grande hauteur, car il faudra les fouler, les affermir, et tailler sur la pente trente rangées de bancs, bien garnis de gazon et recouverts de solides planches ; et ensuite notre vaste, pyramidal *autel de la patrie* au centre, devra aussi être élevé avec bon nombre de marches. Œuvre de la force, accompagnée de jurons ; c'est l'amphithéâtre

(1) *Deux amis*, t. IV, p. 3.

d'un monde. On n'a devant soi que quinze jours; et à ce train languissant, il faudrait autant de semaines. Ce qui est singulier aussi, c'est que les terrassiers semblent travailler mollement ; ils ne veulent pas faire double journée, même avec l'offre d'un double salaire, quoique leur journée ne soit que de sept heures ; ils déclarent brutalement que le tabernacle humain demande des intervalles de repos !

Est-ce une secrète corruption des aristocrates ? Ils sont bien capables de cela. Il y a seulement six mois, n'a-t-on pas acquis la conviction que le Paris souterrain (car nous habitons au-dessus de catacombes et de carrières, comme dans un chemin intermédiaire entre le ciel et l'abîme, avec le vide sous nos pieds) était chargé de poudre pour nous faire sauter. Il fallut qu'une députation des Cordeliers allât faire un examen ; et on trouva que la poudre avait été enlevée (1). Détestable, incurable engeance ; demandant en foule des passe-ports dans ces jours sacrés ! Des troubles, des émeutes, des incendies de châteaux se voient dans le Limousin et ailleurs ; car ils sont fort occupés. Entre le meilleur des peuples et le meilleur des rois restaurateurs, ils voudraient semer la méfiance. Avec quels ricanements sataniques ils verraient avorter cette fédération, attendue par l'univers !

Et cependant, ce n'est pas faute de terrassiers qu'elle avortera. Tout homme qui a des bras et un cœur français peut s'y mettre ; et cela se fera. Le premier lundi de juillet, à peine le canon du signal a-t-il tonné, à peine les languissants quinze mille

(1) Journaux du 23 décembre 1789 ; *Hist. parlem.*, t. IV, p. 44.

mercenaires ont-ils déposé leurs outils, et que les yeux des spectateurs se tournaient douloureusement vers le soleil encore haut dans l'horizon, quand un patriote, puis un autre, le feu dans les yeux, saisissent une pioche et une brouette, et se mettent résolûment à la besogne. Des vingtaines, des centaines suivent l'exemple, et bientôt il se trouve quinze mille volontaires bêchant et brouettant, avec des cœurs de géants; et le tout se fait en bon ordre avec cette adresse spontanée qui est en eux : d'où résulte un tel avancement dans le travail, qu'il équivaut à celui de trois ateliers de mercenaires ; et lorsque les dernières teintes du crépuscule s'effacent dans l'ombre, la besogne se termine par des acclamations de triomphe que l'on entend ou dont on entend parler au delà de Montmartre.

Le jour suivant, la population enthousiaste attendra avec ardeur que les outils soient libres. Ou plutôt pourquoi attendre? Il y a des pelles ailleurs ! Et alors éclate cette splendeur d'enthousiasme parisien, cette expansion cordiale, cet amour paternel, dont, si l'on en croit les chroniqueurs, il ne s'était pas vu d'exemple depuis l'âge d'or. Paris, hommes et femmes, se précipite vers l'extrémité sud-ouest, la pelle sur l'épaule. Des flots d'hommes, sans ordre, ou avec cet ordre qui fait ranger l'un près de l'autre les compagnons de travail, réunis naturellement ou accidentellement, s'avancent vers le Champ de Mars. Ils marchent sur trois rangs, au son d'une musique discordante, précédés de jeunes filles portant des branches vertes et des bannières tricolores; ils épaulent comme des mousquets leurs pelles et leurs pioches, et d'une seule

voix chantent le *Ça ira*. Oui, pardieu ! ça ira, crient les passants dans les rues. Tous les corps de métiers sont en marche, toutes les associations de citoyens, publiques ou privées, depuis les plus grands jusqu'aux plus humbles; les colporteurs eux-mêmes ont cessé de crier pendant un jour. Les villages voisins accourent : leurs hommes valides s'avancent au son du violon, du tambourin et du triangle; sous la conduite du maire ou du curé, portant aussi la pelle et l'écharpe tricolore. Il y a maintenant cent cinquante mille travailleurs, même à certaines heures, deux cent cinquante mille; car, dans l'après-midi, chaque homme finit à la hâte sa journée, et s'empresse d'accourir. La ville entière en mouvement : vers la place Louis XV, par toutes les avenues, se précipitent des masses vivantes se portant au sud le long de la rivière. Ce sont autant de travailleurs; et pas des travailleurs pour rire, mercenaires; mais de vrais travailleurs qui s'y mettent librement : chaque patriote s'évertue contre la glèbe opiniâtre, creuse et brouette avec toute l'énergie qui est en lui.

Aimables enfants! Ils font aussi eux-mêmes *la police de l'atelier*, l'ordre, la discipline, avec cette promptitude de volonté et cette adresse improvisée qui leur appartiennent. C'est un vrai travail de frères; toutes distinctions confondues, abolies, comme c'était au commencement, alors qu'Adam lui-même bêchait. Des moines tonsurés à longues robes, à côté de porteurs d'eau à jaquettes courtes, d'élégants *incroyables* bien frisés, avec des queues à l'hirondelle et une tournure patriotique; de noirs charbonniers à côté de blancs faiseurs de perruques, ou même de porteurs

de perruques, car avocats et juges sont là, avec tous les chefs de districts ; de modestes nonnes travaillant en sœurs près des joyeuses nymphes de l'Opéra, puis d'autres femmes qu'en des circonstances ordinaires on appelle infortunées ; le chiffonnier patriote et l'habitant parfumé des palais ; car le patriotisme, comme la naissance et aussi comme la mort, nivelle tout. Les imprimeurs viennent en procession, ceux de Prudhomme, coiffés en bonnets de papier sur lesquels on lit en caractères imprimés : *Révolutions de Paris*, ainsi que le remarque Camille ; et demandant que dans ces grands jours, il y ait aussi un *Pacte des écrivains*, une fédération des éditeurs (1). Beau spectacle à contempler ! Le linge de neige et le fin pantalon font contraste avec la chemise de couleur souillée et la culotte d'ouvrier ; car chacun a mis habit bas, et met en action quatre membres actifs et un musculaire patriotique. Les uns manient la pioche, les autres s'attellent avec de longues cordes à la brouette ou au tombereau surchargé, tous joyeux, avec un seul cœur. On voit tirer l'abbé Sieyès avec ardeur, avec souplesse, quoique trop mince pour de grands efforts, à côté de Beaumarchais qui peut séduire des rois, quoiqu'il n'en soit pas un. On ne voit pas tirer l'abbé Maury ; mais les charbonniers ont apporté un mannequin à son image et le font tirer en effigie. Qu'aucun auguste sénateur ne dédaigne la besogne : le maire Bailly, le généralissime Lafayette, sont là ; et seront, hélas ! là *encore* un autre jour ! Le roi lui-même vient regarder ; aux acclamations immenses de *Vive le roi !* et soudain

(1) Journaux du temps ; *Hist. parlem.*, t. V, p. 381-406.

avec les pelles sur l'épaule, on forme autour de lui une garde d'honneur. Qui veut venir, vient; pour travailler, ou regarder, ou bénir le travail.

Des familles entières sont venues. Nous en voyons une complète formant trois générations : le père piochant, la mère bêchant, les enfants brouettant, le vieux grand-père, blanchi par quatre-vingt-treize années, portant dans ses bras le plus petit de tous, frétillant et n'étant d'aucune aide, lequel cependant pourra en faire le récit à ses petits-fils ; enfin, l'avenir et le passé contemplent à la fois, et les voix à demi éteintes et les voix à demi formées chantent ensemble leur *Ça ira*. Un cabaretier amène du vin en offrande patriotique. « Ne buvez pas, mes frères, si vous n'avez pas soif, afin que le tonneau dure plus longtemps » : et personne ne boit, que les hommes évidemment épuisés. Un élégant abbé regarde en ricanant : « A la brouette ! » lui cria-t-on ; et lui d'obéir, par crainte de pire : néanmoins un brouetteur patriote plus sage arrive, lui crie : *Arrêtez !* puis, déposant sa brouette et saisissant celle de l'abbé, la roule rapidement, comme chose infectée, hors de l'enceinte du Champ de Mars, et la vide là. Puis survient un personnage, en apparence homme de qualité ou d'une certaine fortune, qui dépose à terre son habit, son gilet, ses deux montres, et se met au plus épais du travail : « Mais vos montres? » lui crie-t-on. « Est-ce qu'on se méfie de ses frères? » répond-il; et les montres ne furent pas touchées. Quel charme dans cette noblesse de sentiments ! C'est beau comme cette gaze légère appelée fil de la Vierge, belle et bon marché ; mais n'ayant aucune résistance. Belle gaze, à bon marché,

ombre transparente de la matière première des vertus, qui n'est pas tissée en devoir et ne risque pas de l'être, tu vaux mieux que rien, et aussi tu vaux moins.

De jeunes garçons des pensions, des étudiants des collèges crient : *Vive la nation!* et regrettent de n'avoir « que leurs sueurs à donner. » Mais que parlons-nous des garçons? Les plus belles Hébés, les plus charmantes femmes de Paris, avec leurs légères robes aériennes et leurs ceintures tricolores, sont là, bêchant et roulant la brouette avec les autres; l'éclat de leurs yeux éclairé par l'enthousiasme, et leurs longs cheveux gracieusement échevelés. Rude est la besogne pour leurs petites mains; mais elles poussent la brouette patriotique, et même la font remonter jusqu'au sommet du terrassement (avec l'aide d'une petite voie tracée que le bras du premier homme venu leur fait avec bonheur); et puis redescendent la pente en bondissant, pour reprendre une nouvelle charge, leurs longues tresses et leurs rubans tricolores flottant derrière elles, gracieuses comme les Heures couleur de rose. Oh! lorsque ce soleil du soir illuminait le Champ de Mars et teintait de ses feux les épais bocages qui étendent leurs ombrages des deux côtés, rayonnant directement sur les dômes et sur les quarante-deux fenêtres de l'École militaire, et en faisant autant de plaques d'or poli, a-t-il jamais, sur sa vaste route zodiacale, contemplé pareil spectacle? Un jardin vivant parsemé et embelli de belles fleurs, offrant toutes les couleurs du prisme; les plus belles mêlées aux plus utiles, toutes s'épanouissant et travaillant fraternellement, échauffées par un seul sentiment, ne fût-ce que pour quelques jours; ne fût-

ce que pour une fois et non pour deux ! Mais chaque nuit tombe dans l'éternité ; ces nuits-là pareillement. Le rapide voyageur qui court à Versailles a tiré la bride sur les hauteurs de Chaillot, et a regardé quelques instants par delà la rivière, racontant à Versailles ce qu'il a vu, non sans larmes (1).

En même temps, de tous les points de la boussole arrivent les fédérés : les ardents enfants du Midi qui se glorifient de leur Mirabeau ; les calmes montagnards du Jura ; les subtils Bretons avec leur vivacité gaélique ; les Normands, supérieurs à tous dans les transactions commerciales, tous maintenant animés par le noble feu du patriotisme. Leurs frères de Paris marchent au devant pour les recevoir ; avec des solennités militaires, des embrassades fraternelles, et une hospitalité digne des âges héroïques. Ces fédérés assistent aux débats de l'assemblée ; des tribunes leur sont réservées. Ils se joignent aux travaux du Champ de Mars ; chaque troupe nouvelle veut mettre la main à la bêche et fournir une pelletée de terre à l'autel de la patrie. Mais comment faire revivre les fleurs de rhétorique ? Car c'est un peuple sentimental, et la sublimité des adresses est nécessaire à une auguste assemblée et à un restaurateur patriotique. Le capitaine des Bretons fédérés, dans un accès d'enthousiasme, se met à genoux, et les larmes aux yeux, remet son épée au roi larmoyant. Pauvre Louis ! Ces jours, comme il le dit depuis, furent parmi les plus brillants de sa vie.

Les revues aussi ne peuvent manquer ; revues

(1) Fourier, t. II, p. 81.

royales des fédérés, avec le roi, la reine, et une cour tricolore pour spectateurs : s'il pleut, ce qui est trop fréquent, nos volontaires fédérés défilent sous les voûtes intérieures, la royauté se tenant debout à l'abri. Là, s'il survient un temps d'arrêt, les plus beaux doigts du monde peuvent vous prendre doucement par la manche, et demander d'une voix charmante : « Monsieur, de quelle province êtes-vous ? » Heureux qui peut répondre, en baissant d'un geste chevaleresque la pointe de son épée : « Madame, d'une province sur laquelle régnaient vos ancêtres. » Cet heureux avocat provincial, maintenant fédéré provincial, sera récompensé par un sourire de soleil et par ces mots mélodieux adressés au roi : « Sire, voici vos fidèles Lorrains. » Certes, à ces jours de fête, il y a quelque chose de plus gai dans ce costume bleu et rouge de garde nationale, que dans le sombre vêtement noir et gris de l'avocat provincial aux jours de travail. Car le même Lorrain, trois fois béni sera, ce soir, posé en faction à la porte de la reine, et se dira qu'il pourrait mourir mille morts pour elle : puis ensuite, à la grille extérieure, et même une troisième fois, elle le verra ; même il l'y contraindra, en lui présentant les armes avec emphase, et « faisant sonner son mousquet » : et dans le salut de la reine il y aura encore un sourire de soleil, et le petit Dauphin blond, trop pressé, sera admonesté : « Saluez donc, monsieur ; ne soyez pas impoli » et là-dessus, comme une brillante planète voyageant dans les cieux, accompagnée de sa petite lune, elle poursuivra sa route (1).

(1) *Récit d'un fédéré lorrain* (*Hist. parlem.*, t. IV, p. 389-91).

Mais à la nuit, lorsque le terrassement patriotique est suspendu, imaginez les droits sacrés de l'hospitalité. Lepelletier Saint-Fargeau, un simple député, mais d'une grande fortune, a journellement cent convives; la table du généralissime Lafayette en reçoit le double. Dans d'humbles parloirs, comme dans les somptueux salons, la coupe passe à la ronde, couronnée par les sourires de la beauté, soit venant de la grisette au pied léger, soit de la dame à la démarche altière ; car toutes deux offrent également leur beauté et leurs sourires aux braves.

XII

BRUIT ET FUMÉE.

Et ainsi, maintenant, en dépit des complots aristocratiques, des terrassiers de mauvaise volonté et même du destin (car il y a eu aussi beaucoup de pluie), le Champ de Mars, au 13 du mois, est dûment en état, bien foulé, arrangé, appuyé de solide maçonnerie ; le patriotisme peut le parcourir en admiration et, pour ainsi dire, en repassant son rôle, car dans chaque tête il y a une inexprimable image du lendemain. Veuille le ciel qu'il n'y ait pas de nuages ! Mais déjà se forme un nuage des plus sombres ; une municipalité égarée parle de n'admettre le patriotisme à la solennité qu'avec des billets ! A-t-il fallu des billets pour nous admettre au travail et à ce qui a précédé le travail? Avons-nous pris la Bastille avec des billets? La municipalité égarée reconnaît son erreur, et, au

milieu de la nuit, des roulements de tambour annoncent au patriotisme réveillé en sursaut qu'il pourra se passer de billets. Remets donc ton bonnet de nuit, et avec des grognements inarticulés, significatifs de beaucoup de choses, rendors-toi en paix. Demain est mercredi matin, jour dont la mémoire se conservera dans les fastes du monde.

Le matin vient, froid pour un matin de juillet; mais une telle fête ferait sourire le Groënland. A chaque entrée de l'amphithéâtre national (ayant une lieue de circuit, avec des issues ménagées par intervalles) se presse le flot vivant, se répandant sans tumulte sur tous les espaces. L'École militaire a des tribunes, des dais voûtés, où la menuiserie et la peinture ont rivalisé pour la gloire des autorités supérieures; à l'entrée du côté de la rivière, des arcs de triomphe portent des inscriptions, sinon brillantes d'esprit, au moins faites dans un bon esprit et très orthodoxes. Bien haut dans les airs, au-dessus de l'autel de la patrie, sur de grands appuis de fer, se balancent suspendues nos antiques *cassolettes* ou vases à encens, répandant leurs parfums qui s'élèvent on ne sait trop vers quelles divinités, si ce n'est vers celles de la mythologie païenne. Deux cent mille patriotes et, ce qui vaut deux fois mieux, cent mille femmes patriotes, toutes vêtues et ornées comme on peut l'imaginer, sont assis dans l'attente.

Quel tableau! ce cercle vivant, brillant de mille couleurs, se développant sur le penchant et le sommet de trente tertres, occupant, pourrait-on dire, les rameaux verts des arbres des avenues, car le tronc est enseveli sous les tertres; et, sur le fond, une ver-

doyante terre d'été, avec les rayonnements des eaux, et les blanchâtres étincellements des monuments de pierre : petit tableau émaillé dans le centre de ce vase d'émeraude ! Et le vase est loin d'être vide. La coupole des Invalides a aussi sa population, ainsi que les moulins lointains de Montmartre ; sur les clochers éloignés, sur les beffrois de villages invisibles se tiennent des spectateurs avec des longues-vues. Sur les hauteurs de Chaillot sont des groupes ondulants ; enfin, de loin et de près, tout le cercle des hauteurs qui enveloppent Paris forment comme un seul et vaste amphithéâtre, couvert de populations que l'œil se fatigue à mesurer. Bien mieux, les hauteurs, comme il a été dit, ont du canon, et une batterie flottante est sur la Seine. Quand l'œil ne porte pas, l'oreille est avertie, et toute la France n'est véritablement qu'un seul amphithéâtre ; car, dans toute ville pavée, dans tout hameau non pavé, les hommes sont aux écoutes jusqu'à ce que le sourd tonnerre du canon retentisse dans leur horizon et les avertisse qu'ils peuvent commencer à prêter serment et à faire feu (1). Mais maintenant, avec des flots de musique, s'avancent les fédéraux en nombre, car ils se sont réunis sur le boulevard Saint-Antoine et aux environs ; ils marchent à travers la cité avec leurs quatre-vingt-trois bannières de départements, avec des bénédictions, non bruyantes, mais cordiales ; vient ensuite l'Assemblée nationale, qui prend place sous son vaste dais ; vient la royauté, qui prend place sur un trône élevé à côté ; et Lafayette se montre sur son cheval blanc ; puis les fonc-

(1) *Deux amis*, t. V, p. 168.

tionnaires civils. Puis les fédérés forment des danses en attendant le moment de leurs évolutions militaires et de leurs manœuvres régulières.

Évolutions et manœuvres n'obligent pas la plume des mortels de les décrire; l'imagination vagabonde s'y refuse et déclare que ça n'en vaut pas la peine. Il y a les marches et les contre-marches, au petit pas, au pas accéléré, au pas redoublé. Le sieur Motier, ou généralissime Lafayette, car c'est une seule et même personne, et il est pendant vingt-quatre heures général de la France à la place du roi, le sieur Motier s'avance avec sa sublime allure chevaleresque, descend solennellement les marches de l'autel de la patrie en vue du ciel et de la terre, retenant son haleine, et sous le grincement des cassolettes qui se balancent, faisant étinceler la pointe de son épée, prononce le serment *au roi, à la loi, à la nation* (pour ne pas parler de la circulation des grains), en son nom et en celui de la France armée. Sur quoi, l'on fait ondoyer les bannières avec force acclamations. L'Assemblée nationale répète le serment, chaque membre debout à sa place; puis le roi, d'une voix très-distincte. A ce serment du roi, que la voûte du firmament retentisse de vivat, que les citoyens affranchis s'embrassent, chacun serrant cordialement la main d'un frère, et que les fédérés armés entre-choquent leurs armes! par-dessus tout, que les batteries flottantes parlent à leur tour! Elles ont parlé aux quatre coins de la France. De colline en colline éclate le tonnerre, faiblement entendu, hautement répété. Quelle pierre lancée, et dans quel lac! Les cercles n'allant pas en diminuant d'Arras à Avignon, de Metz à Bayonne!

Le roulement se fait à Orléans et à Blois, dans un récitatif tonnant; Le Puy le répète parmi ses montagnes de granit, Pau, près du berceau de Henri IV. Au lointain Marseille, le rougeâtre horizon de la soirée en devient témoin ; sur les profondes eaux bleues de la Méditerranée, le château d'If, au milieu des teintes rouges du crépuscule, lance des gueules de chaque canon ses langues de feu, et tout le peuple s'écrie : La France est libre! O glorieuse France, qui te manifeste ainsi en bruit et en fumée, et as pour récompense le *bonnet* de la liberté ! Dans toutes les villes aussi, des arbres de la liberté peuvent être plantés avec ou sans utilité. N'avons-nous pas dit que c'est le plus haut degré qu'ait atteint sur cette planète l'art thespien, le plus haut peut-être qu'il puisse atteindre.

Malheureusement, il faut encore l'appeler l'art thespien, car, voyez sur ce Champ de Mars ces bannières nationales; avant qu'il y eût aucun serment, elles ont dû être bénies : opération très-louable, car, assurément, sans la bénédiction du ciel accordée ou même *cherchée* hautement ou tacitement, aucune bannière terrestre, aucune entreprise ne pourrait triompher. Mais, ici, quel moyen d'y arriver? Par quel fil métallique trois fois divin de notre Franklin le feu miraculeux sera-t-il emprunté au ciel pour en descendre lentement, apportant la vie et la santé aux âmes humaines? Hélas ! par le moyen le plus simple : par deux cents individus tonsurés, en aubes blanches, avec ceintures tricolores, et rangés sur les marches de l'autel de la patrie, ayant à leur tête pour interprète le guide des âmes, Talleyrand-Périgord! Voilà ceux qui agiront comme fil métallique aussi loin qu'ils

le pourront. O cieux azurés, cieux profonds, et toi, terre verte, terre nourricière, sources toujours bondissantes, vieilles forêts qui mourez pour renaître, montagnes de pierre qui semblez mourir journellement à chaque nuée de pluie, qui cependant n'êtes pas encore mortes ni abaissées depuis les siècles des siècles, et qui ne pouvez renaître, dit-on, que par de nouvelles explosions du monde, par des bouillonnements et des élancements qui inonderont l'atmosphère! ô toi, grand TOUT mystérieux, insondable, vêtement et demeure de l'INNOMMÉ, et toi, esprit parlant de l'homme qui est le moule et l'image de l'insondable, de l'innommé, — n'y a-t-il pas ici un miracle? Et prétendre qu'un seul mortel en France puisse, non pas croire, mais s'imaginer croire qu'un Talleyrand et deux cents pièces de calicot blanc soient aptes à faire ce miracle!

Ici cependant, nous avons à remarquer, avec les historiens affligés du temps, que tout à coup, quand l'évêque Talleyrand, avec sa longue étole, avec sa mitre et sa ceinture tricolore, grimpait les marches de l'autel pour accompagner le miracle, le ciel matériel se noircit; un vent du nord, versant une froide brume, se mit à rugir, et il tomba bientôt un déluge de pluie. Triste à contempler! Nos siéges à trente étages tout autour de l'amphithéâtre sont instantanément bigarrés de parapluies, pauvre ressource dans une telle foule! Nos antiques cassolettes deviennent des pots à eau; la fumée de l'encens sort en sifflant et se transforme en une vapeur boueuse. Hélas! en guise de vivat, il n'y a qu'un furieux grain, un immense clapotement. De trois à quatre cent mille humains

sentent qu'ils ont une peau, fort heureusement imperméable. La ceinture du général est ruisselante d'eau; toutes les bannières militaires penchent la tête, ne flottent plus, mais restent immobiles comme métamorphosées en bannières d'étain. Bien plus triste encore est la position de ces cent mille, selon le témoignage de l'historien, qui forment l'élite des beautés françaises! Leurs mousselines neigeuses toutes éclaboussées et souillées; la plume d'autruche réduite piteusement à la carcasse d'une plume; tous les chapeaux perdus, le carton intérieur converti en colle! La beauté ne se pavane plus dans ses robes décorées, comme la déesse des amours se révélant à demi dans les nuages de Paphos, mais lutte comme dans un désastreux emprisonnement; car les formes sont toutes accentuées, et maintenant il n'y a plus de consolation que dans des interjections sympathiques, des ricanements et un parti pris de bonne humeur. Le déluge persiste, une nappe d'eau continue, une colonne liquide; la mitre même du gardien des âmes en est remplie, non plus une mitre, mais un seau à incendie, débordant sur sa tête vénérable. Sans s'en émouvoir, le gardien des âmes, Talleyrand, accomplit son miracle; la bénédiction de Talleyrand, autre que celle de Jacob, descend sur les quatre-vingt-trois bannières départementales de la France, lesquelles tâchent de flotter avec toute la reconnaissance que cela mérite. Vers trois heures, le soleil reprend ses rayons; les évolutions qui restent peuvent se faire sous un ciel brillant, quoique avec des décorations endommagées (1).

(1) *Deux amis*, t. V, p. 143-179.

Au soir du mercredi, notre fédération est consommée; mais les fêtes durent toute la semaine et se prolongent dans la semaine suivante, des fêtes que n'aurait pu égaler aucun calife de Bagdad, aucun Aladin avec sa lampe. Il y a des joutes sur la rivière, avec leurs culbutes dans l'eau, des éclaboussures, et des vociférations. L'abbé Fauchet, le *Te Deum* Fauchet, prononce pour sa part, dans la rotonde de la Halle aux blés, l'oraison funèbre de Franklin, en mémoire duquel l'Assemblée nationale vient de prendre un deuil de trois jours. Les tables de Motier et de Lepeletier ploient de nouveau sous les viandes, les salles retentissent de toasts patriotiques. Dans la cinquième soirée, qui est le sabbat chrétien, il y a un bal universel. Paris, au dedans et au dehors, est en danse, hommes, femmes et enfants, au son de la harpe et du violon. Même les hommes à tête grise ou chauve veulent battre encore une mesure sur cette planète sub-lunaire; des nourrissons encore sans parole, ce que nous appelons des *enfants*, νήπια τέκνα, s'agitent dans les bras et étendent leurs petits membres rebondis, impatients d'exercer leurs muscles sans savoir pourquoi. La plus solide poutre plie plus ou moins; toute solive craque.

Au dehors, sur le sein même de la terre, voyez les débris de la Bastille tout illuminés, allégoriquement décorés; un arbre de la liberté, haut de soixante pieds; à son sommet, un énorme bonnet phrygien, sous lequel le roi Arthur et sa Table ronde auraient pu dîner! Dans les profondeurs de la perspective est une lugubre lampe solitaire, rendant obscurément visible une des cages de fer, à demi enterrée, et quelques

pierres des cachots ; la tyrannie rentrée sous terre ; tout disparu, excepté l'enceinte ; le reste couvert de lampes en festons, d'arbres en nature ou en carton ; puis un simulacre de grotte de fées, avec cette inscription en gros caractères : *Ici l'on danse*. Comme, en effet, cela avait été confusément entrevu par Cagliostro (1), prophétique charlatan des charlatans, lorsque, il y a quatre ans, il quitta l'obscure prison pour tomber dans une prison plus obscure, celle de l'inquisition romaine, qu'il ne devait pas quitter.

Mais les fêtes de la Bastille ne sont rien auprès de celles des Champs-Élysées. C'est là, vers ces champs justement nommés Élyséens, que tendent tous les pas. Des festons de lampes leur donnent l'éclat du jour ; de petites coupes garnies d'huile, comme autant de mouches luisantes, illuminent gracieusemet les plus hautes feuilles ; il y a des arbres tout parsemés de feux variés qui versent au loin la lumière sous les ombres du bois. Là, à ciel ouvert, de robustes fédérés, avec des compagnes de rencontre, légères comme Diane, mais moins sévères et moins prudes, conduisent leurs rondes de danse à travers la nuit parfumée ; bien des cœurs sont touchés et enflammés ; rarement notre vieille planète, dans son ombre immense qu'on appelle la nuit, n'a enveloppé une pareille salle de bal. Oh ! si, selon le dire de Sénèque. les dieux contemplent avec faveur l'homme de bien luttant avec l'adversité, que doivent-ils penser de vingt-cinq millions d'hommes pris au hasard qui en triomphent pendant huit jours et plus ?

(1) Voyez ses lettres au peuple français (Londres, 1786).

C'est ainsi cependant que la fête des piques s'est passée, en joies et en danses. Les galants fédérés regagnent leurs départements dans toutes les directions, avec les nerfs ébranlés, le cœur et la tête échauffés ; quelques-uns d'entre eux même, comme le respectable ami strasbourgeois de Dampmartin, entièrement « brûlé par les liqueurs » et devant payer les joies par la mort (1). La fête des piques s'est usée dans les danses, est devenue défunte, à l'état de fantôme d'une fête, ne laissant plus derrière elle qu'une vision dans la mémoire des hommes, l'endroit même où elle se passa n'étant plus reconnaissable, car les hauteurs du Champ de Mars sont réduites de moitié (2). Ce fut, sans doute, une des plus mémorables manifestations nationales. Jamais, ou presque jamais, serment ne fut prononcé avec plus d'effusion de cœur, d'emphase et de surexcitation joyeuse, et cependant, un an après, il était irrémédiablement mis à néant. Ah! pourquoi? Quand il fut articulé avec tant de ravissement, poitrine contre poitrine, et vingt-cinq millions de cœurs brûlant tous ensemble, ô destinées inexorables, pourquoi? D'abord parce qu'il fut prononcé avec une trop grande surexcitation ; ensuite et surtout, parce que le péché était venu dans le monde, et avec le péché la misère. Si nous y regardons de près, ces vingt-cinq millions, avec leur bonnet phrygien, n'ont plus désormais *au-dessus* d'eux aucune force pour les maintenir et les guider ; ils n'ont en *eux-mêmes* aucune direction, aucune règle de con-

(1) Dampmartin, *Événements*, t. I, p. 144-184.

(2) Dulaure, t. VIII, p. 25.

duite. Comment donc, quand ils vont tous se précipitant d'un tel pas dans des voies inconnues, sans frein, sans but, ne doivent-ils pas infailliblement échouer? car, en vérité, cette terre et son travail n'ont rien d'une fédération couleur de rose. Ce n'est pas avec des éclats de sentimentalisme, c'est avec bien d'autres munitions que l'homme doit affronter le monde.

Il est sage, en tout cas, de *ménager votre feu*, de le couvrir plutôt et de le conserver comme une chaleur naturelle et toujours vivante. Les explosions les plus impétueuses et les mieux dirigées sont problématiques, souvent futiles, toujours terriblement ruineuses; mais imaginez-vous un homme, une nation d'hommes consommant toute sa provision de feu dans un seul feu d'artifice! De même avons-nous vu des mariages passionnés (car les individus, comme les nations, ont leurs fortes marées), célébrés avec des éclats de triomphe et de tumulte, qui portaient les vieillards à secouer la tête. Mieux vaudrait une gaieté sérieuse, car l'acte est important. Couple passionné! plus vous vous sentez triomphant et au-dessus des mots terrestres, qui semblent avoir tous disparu, plus grandes seront vos douleurs en trouvant que les maux terrestres sont encore existants. « Et pourquoi existent-ils? criera chacun de vous; parce que ma fausse moitié a fait l'hypocrite; oui, le mal a disparu, de mon côté du moins; j'avais fait pour cela ou j'aurais fait tout ce qu'il fallait. » En conséquence, la trop douce lune de miel se change en de longues années de vinaigre, corrosif peut-être comme celui d'Annibal.

Dirons-nous donc que la nation française a conduit

le roi ou a contraint le roi de la conduire à l'autel nuptial de la patrie d'une manière trop passionnée, et puis que, pour célébrer les noces avec des démonstrations et un éclat dignes de la circonstance, elle a étourdiment mis le feu au lit ?

LIVRE II

NANCY

I

BOUILLÉ.

A Metz, sur la frontière nord-est, vivait un certain brave, nommé Bouillé, dernier refuge de la royauté dans ses difficultés et ses pensées de fuite, qui a, depuis quelques mois, passé par intervalles devant nos yeux, sinon lui, au moins son ombre. Que nos regards maintenant s'arrêtent sur lui d'une manière fixe, jusqu'à ce qu'il devienne pour nous une substance et une personnalité. L'homme lui-même en vaut la peine; sa position et sa manière de procéder en ces jours solennels jetteront la lumière sur bien des choses.

Car il en est de Bouillé comme de tous les autres officiers commandants, seulement à un degré plus prononcé. La grande fédération nationale n'a été qu'un vain bruit, ou pire, le dernier et le plus bruyant toast, à pleins verres, dans le repas de Lapithes, en l'honneur des faiseurs de constitution, comme un éner-

gique défi aux choses existantes ; comme si, avec des acclamations, l'on pouvait fermer toute issue à l'inévitable qui déjà frappait aux portes. Ce dernier toast national, on peut le dire, ne fait qu'ajouter à l'ivresse ; de sorte que plus il proclame hautement la fraternité, plus promptement et plus sûrement il doit conduire au cannibalisme. Les fédérés militaires ont regagné leurs domiciles ; les plus inflammables, mourant sous l'influence des liqueurs et des tendresses, ne sont pas encore refroidis ; les scènes éclatantes sont à peine effacées des yeux et brillent encore dans la mémoire des hommes, que la discorde reparaît encore, plus sombre que jamais. Voyons comment, en tournant nos regards vers Bouillé.

Bouillé, pour le moment, commande la garnison de Metz, et au loin, en long et en large, tout l'est et le nord, ayant été désigné récemment par un acte du gouvernement, avec la sanction de l'Assemblée nationale, comme un des quatre généraux supérieurs. Rochambeau et Mailly, hommes et maréchaux de renom dans ces jours, quoique bien effacés aujourd'hui, sont deux de ses collègues ; le vieux et austère radoteur Lückner, bien oublié maintenant, sera probablement le troisième. Le marquis de Bouillé est un zélé royaliste, nullement contraire à des réformes modérées, mais ennemi décidé des immodérées ; homme longtemps suspect au patriotisme, qui a plus d'une fois donné de l'embarras à l'auguste assemblée, parce qu'il ne voulait pas, par exemple, comme il était tenu de le faire, prêter le serment national, mais remettait toujours sous un prétexte ou l'autre jusqu'à ce qu'un autographe de Sa Majesté le lui

demandât comme une faveur. Là, dans ce poste, sinon d'honneur, au moins d'éminence et de danger, il attend silencieux et concentré, très-incertain de l'avenir. « Seul », comme il le dit, ou presque seul parmi les vieilles notabilités militaires, il n'a pas émigré, mais pense toujours, dans ses moments atrabilaires, que pour lui aussi il n'y aura rien à faire que de traverser les Marches. Il pourrait aller, par exemple à Trèves ou à Coblenz, où seront un jour sous le drapeau les princes exilés, ou bien à Luxembourg, où le vieux de Broglie traîne une vie oisive et languissante ; ou bien n'y a-t-il pas ce grand abîme obscur de la diplomatie européenne, où les Calonne et les Breteuil commencent à errer dans un demi-jour ?

Au milieu d'innombrables résolutions confuses, sans autre projet bien arrêté que celui d'essayer de rendre service à Sa Majesté, Bouillé attend, luttant autant qu'il le peut pour maintenir son district fidèle, ses soldats obéissants, sa garnison complète. Il poursuit encore avec son cousin Lafayette, par lettres et messagers, une mince correspondance diplomatique ; d'un côté, des protestations chevaleresques et constitutionnelles, de l'autre, une gravité et une brièveté militaires. Cette mince correspondance devient de jour en jour plus mince et plus vide, jusqu'à ce qu'elle soit presque réduite à rien (1). Homme vif, irascible, prompt à désarmer, décidé à entreprendre, avec d'énergiques résolutions comprimées, avec de la valeur et même de la téméraire audace ; homme qui était beaucoup mieux à sa place dans les îles de l'Inde occidentale,

(1) Bouillé, *Mémoires* (Londres 1797), t. I, ch. VIII.

où il pouvait d'un bond de tigre enlever aux Anglais Nevis et Montserrat, que dans cette condition d'étouffement, muselé et enchaîné dans des filets diplomatiques, prévoyant une guerre civile qui peut ne jamais arriver. Il y a peu d'années, Bouillé devait conduire aux Indes une expédition française pour conquérir ou reconquérir Pondichéry et le royaume du soleil ; mais le monde est soudainement tout changé, et lui avec. La destinée ne voulut pas l'engager dans cette autre voie, mais dans celle-ci.

II

ARRIÉRÉ ET ARISTOCRATIE.

Le fait est, quant à l'aspect général des choses, que Bouillé lui-même n'en augure rien de bon. L'armée française, depuis les anciens jours de la Bastille et même antérieurement, est universellement dans un état fort équivoque et empirant de jour en jour. La discipline, qui est de tout temps une sorte de miracle agissant par la foi, commence à se relâcher, et l'on n'a guère en perspective l'espoir de la voir renaître. Les gardes françaises avaient risqué un jeu désespéré, et tout le monde sait comment ils s'y prirent pour le gagner et en recueillir le prix. Dans ce bouleversement général, nous avons vu les combattants mercenaires refuser de combattre. Les suisses mêmes de Château-Vieux, qui sont une espèce de Suisses français de Genève et du pays de Vaud, se sont, dit-on, récusés. Des déserteurs se glissent du côté populaire ;

le Royal-Allemand même, quoique ferme au poste, a l'air déconcerté. En un mot, on vit le règlement militaire, sous la forme de ce pauvre Besenval, avec ce camp agité ingouvernable après deux jours de martyre sur le terrain du Champ de Mars, se voiler pour ainsi dire des ombres de la nuit et partir par la rive gauche de la Seine pour chercher refuge ailleurs, la place étant devenue trop brûlante pour lui.

Mais quel nouveau terrain chercher ? quel remède essayer ? Des quartiers qui ne sont pas infectés : cela, sans doute, avec une discipline sévère, était ce qu'il y avait de mieux à tenter. Hélas ! dans tous les coins, depuis Paris jusqu'au moindre hameau, gît l'infection. La contagion séditieuse est partout ; imbibée, propagée par le contact et par la parole, elle a gagné jusqu'au dernier des soldats. Il y a des propos entre hommes en uniforme et hommes sans uniforme ; des hommes en uniforme lisent les journaux, y écrivent même. Il y a des pétitions ou plutôt des remontrances publiques ; il y a des associations particulières et de secrets émissaires, du mécontentement, de la jalousie, de l'incertitude, une humeur hargneuse et soupçonneuse ; toute l'armée française fermente dans un foyer obscur qui jette de sinistres lueurs, ne présageant rien de bon pour personne.

De sorte que, au milieu de la dissolution générale de la révolte, nous avons à subir la révolte la plus profonde, la plus effrayante de toutes, celle du soldat. Stérile et désolant à envisager sous tous ses aspects est l'esprit de révolte ; mais combien plus terrible sous la forme d'une mutinerie militaire ! L'instrument même de l'ordre et de la répression, par lequel tout

est réprimé et maintenu, est devenu précisément le plus terrible instrument du désordre, semblable au feu, notre indispensable serviteur dans tous les besoins, quand il se fait notre maître en se faisant incendie. La discipline, nous l'appelons une sorte de miracle. En fait, n'est-ce pas miraculeux qu'un homme puisse en faire mouvoir des centaines de milliers, dont chaque unité peut-être ne l'aime pas et, individuellement, ne le craindrait pas, et qui pourtant doit lui obéir, aller et venir, marcher et s'arrêter, donner la mort et même la recevoir comme si le destin avait prononcé, le mot d'ordre devenant littéralement un mot magique.

Lequel mot magique une fois oublié, le charme est rompu. Les légions d'esprits qui vous servaient humblement se dressent devant vous en furies menaçantes ; votre arène si bien ordonnée devient un lieu de tumulte infernal où le malheureux magicien est déchiré membre par membre. Les rassemblements militaires sont des rassemblements ayant des fusils en main, ayant de plus la mort suspendue sur leurs têtes ; car la mort est le châtiment de la désobéissance, et ils ont désobéi. Donc, si tous les rassemblements sont à proprement parler composés de frénétiques agissant avec frénésie, avec des accès intermittents de chaud et de froid, passant alternativement de la rage à la terreur, considérez donc ce que doit être un rassemblement militaire avec un tel conflit de devoirs et de pénalités, tourbillonnant entre le remords et la fureur, et ayant à la main, lors des accès de fièvre chaude, un fusil chargé. De la part du soldat individuellement, la révolte est effrayante et tellement dangereuse qu'il faut, non la plaindre,

mais la détester. C'est une classe de mortels bien anormale que ces pauvres tueurs à gages ! Avec une franchise qui, pour le moraliste de nos jours, semble surprenante, ils ont juré de devenir des machines, et néanmoins ils sont encore en partie des hommes. Qu'aucune autorité prudente ne leur rappelle ce dernier fait, mais que toujours la force, l'injustice surtout, s'arrête du côté sûr de ce point culminant ! Les soldats, comme nous le disons souvent, se révoltent ; s'il n'en était pas ainsi, plusieurs choses de ce monde qui sont transitoires deviendraient permanentes.

Au-dessus de toutes les plaintes générales que tous les fils d'Adam articulent sur leur sort d'ici-bas, dominaient, chez les soldats français, deux griefs principaux. D'abord, leurs officiers étaient des aristocrates ; ensuite ils les frustraient de leur solde : deux griefs ou plutôt disons un grief capable de devenir une centaine ; car, dans ce premier fait, « les officiers sont des aristocrates, » quelle multitude de corollaires sont là à portée ! C'est un puits sans fond, une source de griefs coulant toujours ; c'est pour ainsi dire une matière première avec laquelle on peut individuellement donner un corps à des griefs sans fin. Péculat de solde ! le grief a pris corps, il est fait tangible, peut se dénoncer, s'exhaler, ne fût-ce qu'en paroles de colère.

Et malheureusement cette grande source de griefs existe véritablement. Presque tous les officiers sont des aristocrates ; c'est dans leur sang, dans leur moelle. Par la force de la loi, nul homme ne peut prétendre même à un misérable emploi de lieutenant de milice s'il ne prouve à la satisfaction du blason

quatre générations de noblesse ; non-seulement il faut être noble, il faut encore quatre générations ! Ceci est un progrès imaginé il y a peu d'années par un certain ministre de la guerre accablé de demandes de brevets : progrès qui fut, en effet, un soulagement pour le ministre de la guerre assailli, mais qui augmenta la brèche déjà béante entre la roture et la noblesse, et même entre la noblesse nouvelle et la noblesse ancienne ; comme si déjà, avec la nouvelle et l'ancienne, puis avec l'ancienne et la plus ancienne, il n'y avait pas assez d'éléments de lutte ; dans le choc général des hommes qui enfin voient et entendent, dans ce singulier gouffre où tous les contrastes sont allés ensemble au fond, ou vont y aller avec vacarme, sans retour, s'en allant partout. On peut se demander si ces nobles espèrent rester toujours en haut de l'échelle ; apparemment que non.

Il est vrai qu'en temps de paix extérieure, où il n'y a pas de batailles, mais simplement des exercices, la question de l'avancement peut paraître quelque peu théorique ; mais, en regard des droits de l'homme, elle est continuellement pratique. Le soldat a juré fidélité, non uniquement au roi, mais aussi à la loi, à la nation. Nos commandants aiment-ils la révolution ? disent tous les soldats. Malheureusement non ; ils la détestent et aiment la contre-révolution. Les jeunes gens à épaulettes avec du sang noble dans les veines, empoisonnés de l'orgueil de leur noblesse, se moquent ouvertement, l'indignation déguisant mal le mépris, de nos droits de l'homme comme d'un nouveau genre de toile d'araignée qui doit tomber sous le balai. Les vieux officiers, plus prudents,

gardent le silence; leurs lèvres bien closes ne trahissent pas leurs sentiments. Mais on devine ce qui se passe en eux. Qui sait même si, sous le prétexte plausible du commandement, le mot d'ordre n'est pas la contre-révolution elle-même, la vente aux princes exilés ou au kaiser autrichien; les traîtres aristocrates plaçant un bandeau sur le peu de clairvoyance de nous autres gens du peuple. C'est de cette manière que s'exerce la plainte générale, symptôme désastreux, produisant en place de la confiance et du respect la haine et le soupçon sans limite, l'impossibilité du commandement et de l'obéissance, et alors que ce second et plus tangible grief se présente universellement à l'esprit de l'homme du peuple. Péculat de solde! péculat de la plus méprisable espèce, qui existe, et depuis longtemps! Mais à moins que les droits de l'homme et tous les droits possibles ne soient des toiles d'araignée, il n'existera pas plus longtemps.

Le système militaire en France semble mourir d'une sorte de suicide. De plus, naturellement, dans cette cause le citoyen est opposé au citoyen. Le soldat trouve des auditeurs sans nombre et une sympathie sans limite parmi les patriotes des basses classes, choses qui ne font pas défaut à l'officier dans les régions élevées. L'officier se pare, se parfume pour aller aux tristes soirées des *non émigrants*. Là il conte ses maux; ne sont-ce pas les maux de la majesté et de la nature? Il fait part en même temps de son gai défi, de sa ferme résolution. Les citoyens et surtout les citoyennes voient le bon et le mauvais; ce n'est pas le système militaire seul qui mourra par

le suicide, mais beaucoup d'autres choses avec lui. Il y aura, comme on disait, un renversement plus radical que tout ce que l'on a vu jusqu'ici, le complet renversement de cet enfer noir, brûlant et sulfureux, sur lequel tout repose et croît.

Mais quelle action ces choses auront-elles sur l'esprit du rude soldat, avec ses pédanteries militaires, son ignorance de tout ce qui n'est pas champ de manœuvres, l'inexpérience de l'enfant avec la férocité de l'homme et la véhémence du Français? Depuis longtemps, dans les cantines et les corps de garde, les commentaires sur les airs maussades, les mille et une tracasseries entre commandant et commandés défrayent les longues journées militaires. Demandez au capitaine Dampmartin, un officier de cavalerie intelligent et littéraire, qui aime à sa manière le règne de la liberté, dont le cœur a pourtant souvent été profondément froissé dans ces chaudes régions du sud-ouest et ailleurs ; il a vu les émeutes, les combats civils en plein jour et à la lueur des torches, et l'anarchie plus haïssable que la mort. « Des troupiers insubordonnés et pleins de vin, — ayant rencontré le capitaine Dampmartin et un autre sur les remparts, où il n'y a ni moyen de l'esquiver ni moyen de l'éviter, — font ponctuellement le salut militaire, car nous les regardions en face avec calme, mais le font d'une manière hargneuse, presque insultante ; une autre fois, ils laissent toutes leurs chemises en chamois et leurs buffleteries superflues dont ils sont las en tas à la porte du capitaine, et nous rions comme rient les ânes en mangeant des orties. » Une autre fois, ils lient ensemble deux grosses

cordes à fourrage, vomissant des imprécations, avec l'intention bien arrêtée de pendre le quartier-maître. Toute cette récapitulation de souvenirs et de regrets est inscrite par le digne capitaine (1). Les hommes murmurent de vagues mécontentements ; les officiers abandonnent leur poste et émigrent par dégoût.

Ou bien consultons un autre officier littéraire, pas encore capitaine, sous-lieutenant seulement dans le régiment d'artillerie de La Fère, un jeune homme de vingt et un ans, ayant quelque droit de parler ; le nom de celui-là est Napoléon Bonaparte. A quelle hauteur est parvenu ce sous-lieutenant promu, il y a cinq ans, de l'école de Brienne comme ayant été reconnu capable en mathématiques par La Place. Il est durant ces mois en garnison dans l'ouest, à Auxerre, logé peu somptueusement « chez un barbier à la femme duquel il ne rendit pas les respects d'usage, » ou bien au Pavillon, dans une chambre aux murs dénudés, et pour tout mobilier, un lit médiocre sans rideaux, et dans l'embrasure de la fenêtre, une table couverte de livres et papiers ; dans une chambre à côté, sur un matelas grossier couchait son frère Louis. Pourtant il est en train d'écrire son premier livre ou pamphlet, éloquent et véhément, *Lettre à M. Matteo Buttafucico*, notre député de la Corse, peu patriote mais aristocrate, indigne de la députation. Joly, de Dôle, est son éditeur. Le sous-lieutenant littéraire corrige les épreuves, et tous les matins, à quatre heures, il part à pied d'Auxonne à Dôle ; après avoir parcouru ses épreuves,

(1) Dampmartin, *Événements*, t. I, p. 122.

il partage un très-modeste déjeuner avec Joly et retourne de suite à sa garnison, où il arrive avant midi, ayant marché l'espace de vingt milles dans la matinée.

Ce sous-lieutenant peut remarquer que dans les salons, dans les rues, sur les grands chemins, dans les auberges, partout l'esprit des hommes est prêt à prendre feu; que le patriote, dans un salon ou au milieu d'un groupe d'officiers, peut se sentir découragé de se trouver au centre d'une majorité hostile, mais dès qu'il arrive dans la rue ou parmi des soldats, il lui semble que toute la nation est avec lui; qu'il y avait, après le fameux serment « *le roi, la nation, la loi,* » un grand changement. Auparavant, s'il en avait reçu l'ordre, il aurait tiré sur le peuple au nom du roi, mais maintenant au nom de la nation il s'y refuserait; d'ailleurs les officiers patriotes, quoique plus nombreux dans l'artillerie et le génie, étaient encore en minorité, mais ayant le soldat avec eux, ils gouvernaient le régiment et avaient souvent à délivrer les officiers leurs camarades de périls et de mauvais pas. « Un jour entre autres, un membre de notre ordinaire créa une émeute en chantant à la fenêtre de notre salle à manger : *O Richard, ô mon roi!* et je fus obligé de le soustraire à la fureur de la populace (1) ».

Que le lecteur multiplie tout ceci par dizaines de mille et qu'il l'étende avec de légères variantes sur tous les camps et toutes les garnisons de la France ! L'armée paraît sur la pente d'une mutinerie universelle.

(1) Norvins, *Histoire de Napoléon*, t. I, p. 47. — Las Cases, *Mémoires*.

Mutinerie universelle ! il y a de quoi faire frémir le constitutionnalisme et une auguste assemblée. Il serait urgent de faire quelque chose, mais quoi ? Nul homme ne peut l'indiquer ; Mirabeau propose même que puisqu'on en est arrivé à ce point, on licencie les 280 000 soldats pour réorganiser l'armée. Cela, cria-t-on de toutes parts, est impossible, surtout aussi brusquement. Et pourtant, répondons-nous, d'une manière ou d'une autre c'est inévitable ; une telle armée, avec ses quatre générations de nobles, son péculat de solde et ses hommes tressant des cordes pour pendre leur quartier-maître, ne peut subsister à côté d'une telle révolution. Vous n'avez d'alternative qu'une dissolution lente, chronique, ou une nouvelle organisation prompte et décisive, une agonie de plusieurs années ou concentrée dans une heure. Avec un Mirabeau pour ministre ou gouverneur, la dernière eût été choisie ; sans un Mirabeau, naturellement ce sera la première qui prévaudra.

III

BOUILLÉ A METZ.

Pour Bouillé, dans son cercle au nord-est, ces choses-là ne sont pas tout à fait ignorées. A plusieurs reprises, la fuite au delà des frontières lui apparaît comme un moyen de sortir d'embarras ; néanmoins il reste ici et continue la lutte dans l'espérance d'une amélioration, espérant le mieux, non par une nouvelle organisation, mais par une heureuse contre-révolution et un retour vers le passé. Quant au reste,

il lui est démontré que cette dite fédération nationale, ces serments continuels et cette fraternisation entre le soldat et le peuple ont fait un mal incalculable. Tant de choses qui fermentaient en cachette paraissent au grand jour et deviennent publiques. Des gardes nationaux et des soldats de ligne s'embrassent solennellement sur les champs de manœuvres, boivent ensemble, prêtent des serments patriotiques, se jettent dans le désordre des processions des rues, des acclamations constitutionnelles et antimilitaires et des ovations; sur quoi, le régiment de Picardie, entre autres, est rangé en carré dans la cour de la caserne et est harangué sévèrement par le général lui-même, qui obtient ainsi une assurance de repentir.

De loin comme de près, les rapports constatent que les murmures de l'insubordination deviennent de plus en plus bruyants. On a vu des officiers renfermés dans la salle de l'ordinaire, assaillis de demandes pressantes où perçaient même des menaces. Le meneur insubordonné est chassé avec un congé jaune, chose infâme que l'on appelle *cartouche jaune!* Mais à sa place, dix nouveaux meneurs se présentent, et la cartouche jaune cesse d'être un déshonneur. Au bout de quinze jours au plus, un mois après la sublime fête de Pâques, toute l'armée française, réclamant ses arrérages, formant des clubs, fréquentant des sociétés populaires, est dans un état auquel Bouillé ne trouve d'autre nom que celui de mutinerie. Bouillé sait cela mieux que d'aucuns et en parle d'après une terrible expérience. Citons un exemple entre plusieurs.

C'était dans les premiers jours d'août, impossible aujourd'hui de savoir la date précise, quand Bouillé, au moment de partir pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, était encore une fois subitement appelé au quartier de Metz. Les soldats étaient en rang de bataille, les mousquets chargés, les officiers tous là par contrainte. Toutes les voix demandaient avec emphase le payement des arriérés. Le régiment de Picardie s'était repenti, mais nous le voyons en récidive; l'immense espace est hérissé d'hommes armés qui mugissent la révolte. Le brave de Bouillé s'avance vers le premier régiment et ouvre la bouche pour faire entendre la voix du commandement, mais n'obtient que des plaintes discordantes, réclamant tant de milliers de livres qui sont légalement dus. Le moment est critique ; il y a environ 10 000 soldats dans la garnison de Metz, tous paraissant animés du même esprit.

Bouillé est ferme comme un roc ; mais que faire ? Un régiment allemand, appelé de Salm, est peut-être, pense-t-on, de meilleure composition ; néanmoins, Salm aussi peut avoir entendu parler du précepte : *Tu ne voleras pas;* Salm peut aussi savoir que l'argent est de l'argent. Bouillé s'avance confiant vers le régiment de Salm, prononce quelques paroles de conciliation ; mais, ici encore, on lui répond par le cri de quarante-quatre mille livres et quelques sols, le cri devenant de plus en plus menaçant à mesure que la colère de Salm monte. Et comme ce cri n'obtient ni numéraire ni promesse de numéraire, il finit par une volte-face simultanée et un pas de charge énergique, l'arme au bras, de la part de Salm, vers la maison du colonel, dans une rue adjacente, pour y prendre

le drapeau et la caisse du régiment. Ainsi se comporte Salm, ferme dans la foi que *meum* n'est pas *tuum*, et que des discours mielleux ne sont pas quarante-quatre mille livres et quelques sols.

L'indomptable Salm dévore l'espace au pas accéléré. Bouillé et les officiers, l'épée tirée, sont obligés de se précipiter au double pas de charge, ou plutôt de courir peu militairement, afin de prendre les devants, stationner sur l'escalier extérieur, et de s'y maintenir en défiant la mort avec ce qu'ils possèdent d'armes blanches, Salm avançant impitoyablement rang sur rang en face d'eux, animé de dispositions faciles à deviner, mais qui, heureusement, ne sont pas encore montées au diapason de l'assassinat. Là se tient Bouillé, certain de la résolution d'un homme au moins, avec un calme sévère, attendant le résultat. Ce que peut faire l'homme le plus intrépide, le général le plus vaillant, Bouillé le fait. Quoiqu'il y ait un piquet de barricades à chaque extrémité de la rue et que la mort soit devant ses yeux, Bouillé trouve moyen d'envoyer chercher un régiment de dragons, avec ordre de charger ; les officiers de dragons montent à cheval, les hommes s'y refusent. De ce côté, il n'y a pas pour lui d'espoir ; la rue, comme nous l'avons dit, barricadée, toute voie terrestre fermée, et rien que la voûte indifférente du ciel au-dessus de sa tête, peut-être, par-ci, par-là, un propriétaire peureux met le nez à la fenêtre, faisant des vœux pour Bouillé, tandis que, sur le pavé, la nombreuse canaille fait des vœux pour Salm : comme deux chariots acculés dans une impasse ou comme deux lutteurs enlacés dans une lutte suprême. Pendant deux

heures ils sont ainsi en présence : l'épée de Bouillé brillant dans sa main, une audacieuse résolution ombrageant son front, durant deux heures aux horloges de Metz. Bourru et silencieux est Salm, faisant pourtant entendre de loin en loin quelques vociférations; mais il ne fait pas feu. Parfois, poussé par les clameurs de la populace, un grenadier lève son fusil sur le général, qui le regarde comme le ferait un général en bronze, et l'arme est de suite abattue par un caporal.

Dans cette attitude extraordinaire nous apparaît le brave Bouillé pendant deux heures, d'abord comme une ombre ; puis cette ombre prend corps et se dessine. Au reste, comme Salm ne l'a pas fusillé dans le premier moment, le danger diminue. Le maire, un homme infiniment respectable, avec ses municipaux et écharpes tricolores, réussit à obtenir accès, fait des remontrances, pérore, promet, et finalement persuade à Salm de rentrer au quartier. Le lendemain, notre respectable maire ayant prêté l'argent, les officiers payent comptant la moitié de la somme due ; avec cette liquidation, Salm se pacifie pour le moment, et tout rentre dans le calme (1).

Des scènes comme celles de Metz ou, du moins, des avant-coureurs de pareilles scènes, étaient universels en France. Dampmartin, avec ses cordes à fourrage nouées et ses piles de vestes chamois, est à Strasbourg, dans le sud-est ; dans ces mêmes jours ou plutôt dans ces nuits, Royal-Champagne vocifère : *Vive la nation ! au diable les aristocrates !* avec une trentaine de chandelles allumées. A Heslin, dans le nord-ouest,

(1) Bouillé, page 140.

le député Renbelle est fâché d'annoncer qu'à Bitche, la garnison est sortie de la ville, tambours en tête, a cassé ses officiers et est rentrée en ville le sabre en main. Une assemblée nationale ne devrait-elle pas s'occuper de cet état de choses ? La France militaire est toute possédée d'une humeur âcre, inflammatoire, qui s'exhale de toutes les manières ; c'est un continent entier de cendres qui fument, et qui, au premier coup de mauvais vent venant de n'importe quel côté se transformerait en un vaste continent enflammé.

Le patriotisme constitutionnel est naturellement alarmé de cet état de choses. L'auguste assemblée siége avec zèle, délibère, mais n'ose conclure avec Mirabeau sur une dissolution instantanée et sur la dispersion immédiate ; elle trouve naturellement les palliatifs plus faciles. Un grief pour le moins, celui des arrérages, sera redressé. Un décret qui, sous le nom du décret du 6 août, fit dans son temps beaucoup de bruit, fut élaboré à cet effet. Des inspecteurs visiteront avec des caporaux élus et des soldats sachant écrire, vérifieront les arrérages dus et les solderont. C'est bien si, par ce moyen, le brasier fumant peut être éteint ; sinon, comme nous le disions, un fort vent, une étincelle ou une collision pourrait tout faire sauter.

IV

ARRIÉRÉS A NANCY.

Nous devons toutefois observer que de tous les districts celui de Bouillé paraît le plus inflammable.

C'est toujours vers Bouillé et Metz que la royauté voudrait fuir : l'Autriche est tout près ; ici, plus que partout ailleurs, le peuple divisé regarde au delà de la frontière, dans cet océan troublé de la politique et de la diplomatie étrangères, les uns avec espoir, les autres avec crainte, mais tous avec une mutuelle exaspération.

C'était en ce jour que parurent certaines troupes autrichiennes, paisiblement en marche sur l'angle d'une de ces régions. Alors se précipitèrent des quatre points cardinaux, le fusil sur l'épaule, vers Stenai, environ trente mille gardes nationaux pour voir de quoi il s'agissait. C'était simplement une affaire de diplomatie : l'empereur autrichien, pressé d'arriver en Belgique, avait obtenu le droit d'abréger ainsi la route. Le mouvement obscur de la politique européenne avait étendu un voile sur tout l'espace, passant sur sa route comme l'ombre fuyant du condor ; de là résulte le vol précipité des trente mille, croassant et gloussant. Mais, pour ajouter aux autres complications, comme nous le disions, le peuple est ici très-divisé ; les aristocrates abondent, et les patriotes ont à surveiller et les aristocrates et les Autrichiens. Cette région c'est la Lorraine ; pas si éclairée que la vieille France, elle se souvient de l'ancienne féodalité ; bien mieux, elle se souvient encore qu'elle avait un roi et une cour en propre, ou plutôt les splendeurs d'une cour et un roi sans en avoir les charges. Et puis, par contre, la société mère, qui siége dans les églises jacobines de Paris, a des filles dans ces villes, filles à langues perçantes, à l'humeur âcre ; jugez combien peu la mémoire du bon roi Stanislas et des

siècles de féodalité impériale peuvent s'accorder avec le nouvel évangile, et quelle virulence de discorde doit en résulter. En tout ceci, les officiers prennent une part d'un côté et les soldats de l'autre, et même la part principale ; les soldats, d'ailleurs, d'autant plus excités qu'ils sont plus nombreux, une province frontière en nécessitant un plus grand rassemblement.

Telle est la situation de la Lorraine, mais surtout de la capitale. La jolie cité de Nancy, aimée de la féodalité en décadence, où le bon roi Stanislas a vécu et brillé, possède une municipalité aristocratique, mais aussi une terrible fille de la société mère jacobine. Elle a environ quarante mille âmes de population divisée, et trois forts régiments, entre autres le suisse Château-Vieux, cher aux patriotes, depuis qu'il a refusé ou est censé avoir refusé de combattre aux jours de la Bastille. Ici malheureusement, plus que partout ailleurs, semblent concentrées toutes les mauvaises influences ; ici surtout la jalousie et la haine peuvent se donner carrière. En conséquence, depuis plusieurs mois l'homme a été excité contre l'homme, le débarbouillé contre le non débarbouillé, le soldat patriote contre le capitaine aristocratique, et avec d'autant plus d'amertume que s'est accumulée une longue liste de rancunes.

Des rancunes sans nom et des rancunes avec nom, car la colère est d'une nature positive et journellement, ne fût-ce qu'un coup d'œil, un son de voix, les plus petites commissions ou omissions, tout est porté en compte sous la dénomination de *divers*, afin d'être additionné en un total formidable. Par exemple,

au mois d'avril dernier, dans ce temps des préliminaires de la fédération, lorsque les gardes nationaux et les soldats partout jurèrent fraternité, et que partout la fédération se généralisa, se prépara à célébrer la grande fête nationale des Piques, on s'est aperçu que les officiers, à Nancy, jetèrent du froid sur cette grande affaire de fraternité, qu'ils hésitèrent à paraître à la fédération de Nancy, et que quand ils y furent, ce fut en redingote et en négligé, au point d'avoir à peine du linge propre; que même au moment où les couleurs nationales passaient, un de ces officiers sans nécessité apparente, prit occasion de cracher (1).

De bien petits articles que tout cela, pour un journal de compte courant, mais quand ils se multiplient à l'infini! La municipalité aristocratique, se prétendant constitutionnelle, se tient assez tranquille. Mais il n'en est pas de même de la société jacobine; de ses cinq mille adultes mâles, encore moins de ses cinq mille femmes; il n'en est pas de même de la noblesse à quatre générations en épaulettes, à moustaches ou sans moustaches; ni des patriotes renfrognés de Château-Vieux, ni du bouillant régiment d'infanterie du roi, ni des chauds troupiers du Mestre-de-Camp. Nancy, entouré de murailles, à l'aspect si gai et si coquet, avec ses rues droites et spacieuses, son architecture à la Stanislas, sa féconde alluvion de la Meurthe, si brillant au milieu de ses champs de blé jaune, en ce mois de moisson, n'est intérieurement qu'un foyer de discorde, d'anxiété et d'effervescence, toujours prêt à faire explosion. Que Bouillé

(1) *Deux amis*, t. V, p. 117.

y fasse attention, si cette chaleur universelle militaire, que nous comparons à un vaste champ de chanvre fumant, prend feu de quelque côté, si c'est ici, à Nancy, en Lorraine, sa barbe pourrait en être roussie.

De son côté, Bouillé est assez occupé, mais seulement d'une surveillance générale, faisant déguerpir de Metz son régiment pacifié de Salm, et d'autres régiments tolérables, les dirigeant vers le sud, dans des cantonnements ruraux tels que Vic, Marsal et les environs, sur les bords d'eaux stagnantes ; où il y a abondance de fourrages et un terrain de manœuvres isolé, où les facultés spéculatives du soldat peuvent être comprimées par l'exercice. Salm, comme nous disions, n'avait reçu (naturellement sans murmurer) que la moitié de ses arriérés. Néanmoins, cette scène de l'épée tirée peut avoir élevé Bouillé dans l'esprit de Salm, car les hommes et les soldats aiment l'intrépidité et une prompte et inflexible décision, même quand ils en souffrent. Et de fait, n'est-ce pas là une qualité fondamentale pour tout homme, qualité qui n'est par elle-même presque rien, puisqu'on la trouve chez les animaux inférieurs, tels que les ânes, les chiens et même les mulets, mais qui, employée à propos, est la base indispensable de tout.

De Nancy et de ses agitations, Bouillé, commandant en chef, ne sait rien de particulier, mais comprend qu'en général les troupes, dans cette cité, sont ce qu'il y a de plus mauvais. Les officiers, et cela depuis longtemps, font ce qu'ils veulent et malheureusement font mal. Cinquante congés jaunes, délivrés dans une seule journée, démontrent certes une position

difficile. Mais que pense le patriotisme de certains fusiliers légers, envoyés ou supposés être envoyés pour insulter le club des grenadiers : songez à des grenadiers spéculatifs avec leur salon de lecture ; il s'ensuit des huées et des sifflets jusqu'à ce que le spéculatif grenadier tire l'épée, et surviennent alors des batteries et des duels ! Bien plus, n'a-t-on pas envoyé visiblement ou probablement des matamores du même calibre, déguisés en soldats, pour chercher querelle aux citoyens ; d'autres fois, déguisés en citoyens, pour chercher noise aux soldats. Car on a pris un certain Roussière, maître d'escrime, sur le fait, et quatre officiers assez jeunes, qui le poussaient en avant, s'enfuirent précipitamment. Le maître d'armes Roussière, conduit au corps de garde, fut condamné à trois mois de prison, mais les camarades demandèrent pour lui un congé jaune, pour lui surtout. De plus, on le fit venir à la parade, on le coiffa d'un casque en papier sur lequel était inscrit « Iscariote », on le conduisit aux portes de la cité, et il lui fut solennellement ordonné de disparaître à tout jamais.

Sur tous ces soupçons, ces accusations et cette bruyante procédure, se renouvelant continuellement, les officiers devaient naturellement jeter des regards d'indignation et de mépris, peut-être même se sont-ils laissés aller à exprimer leurs sentiments, et bientôt après ils s'enfuirent vers les Autrichiens.

De sorte que quand, ici comme ailleurs, vint la question des arrérages, l'humeur et les procédés furent des plus envenimés ; le régiment Mestre-de-Camp obtint, au milieu des plus bruyantes réclamations, quelque trois louis par homme, empruntés,

comme toujours, à la municipalité. Le suisse Château-Vieux veut en réclamer autant, et reçoit de suite à la place les étrivières, accompagnées des huées et des sifflets de la part des femmes et des enfants. Le régiment du Roi, las d'espérances différées, saisit la caisse militaire et la conduit au quartier; mais le lendemain la ramène de même à travers les rues, ce dont les populations sont frappées de stupeur. Des parades non ordonnées ont lieu avec force clameurs, où les spiritueux entrent pour une part, des objurgations, de l'insubordination, la hiérarchie militaire allant à vau l'eau. Tel est l'état de Nancy dans les premiers jours d'août, la sublime fête des Piques n'étant pas encore âgée d'un mois.

Le patriotisme constitutionnel, à Paris comme ailleurs, peut bien frémir en apprenant ces nouvelles. Le ministre de la guerre, Latour du Pin, court essoufflé à l'Assemblée nationale avec un message écrit (qui dit) : « Tout brûle, tout presse. » L'Assemblée, sur l'impulsion du moment et d'après sa demande, rend un décret qui ordonne la soumission et le repentir, si tant est que cela puisse produire de l'effet. D'un autre côté, le journalisme jette de tous ses gosiers des cris enroués de condamnation et d'approbation élégiaque. Les quarante-huit sections élèvent la voix; le brasseur retentissant, ou plutôt appelons-le le colonel Santerre, n'est pas muet dans le faubourg Saint-Antoine. Car, dans l'intervalle, les soldats de Nancy ont envoyé une députation de dix des leurs, munis de documents et de preuves, et qui viennent faire la contre-partie de « *Tout brûle* », lesquels dix mandataires, avant d'arriver à l'Assem-

blée, sont jetés en prison par le vigilant La Tour du Pin sur un ordre du maire Bailly. Certes, c'était inconstitutionnel, car ces hommes avaient des congés délivrés par leurs officiers. Là-dessus, le faubourg, indigné et incertain, ferme ses boutiques. Bouillé est-il traître et vendu à l'Autriche? en ce cas, ces pauvres soldats ne se sont révoltés que par patriotisme.

De nouvelles députations, députations de gardes nationaux, partent de Nancy pour éclairer l'Assemblée. Ils rencontrent en chemin les dix premiers émissaires non pendus, et continuent dès lors avec une meilleure perspective, mais ne réussissent à rien. Des députations, des messagers, des ordonnances, lancés au grand galop des chevaux, des alarmes, des rumeurs à cent voix, s'entre-choquent dans un va-et-vient continuel, semant partout le vertige. Ce n'est que dans la dernière semaine d'août que M. de Malseigne, nommé inspecteur, se rend au siège de la révolte avec pleine autorité, avec du numéraire et « le décret du 6 août. » Il doit liquider les arrérages ; justice sera faite ou du moins le tumulte sera apaisé.

V

L'INSPECTEUR MALSEIGNE.

Quant à l'inspecteur Malseigne, nous voyons qu'il est de stature herculéenne, et nous présumons qu'il a de formidables moustaches (les officiers *royalistes* ne rasent plus maintenant la lèvre supérieure) ; qu'il a

un indomptable cœur de taureau ; et aussi, malheureusement, une épaisse tête de taureau.

Le 24 août 1790, il ouvre la séance comme commissaire inspecteur, appelant à lui les caporaux élus et les soldats qui savent écrire. Il trouve que les comptes de Château-Vieux ne sont pas bien réglés ; il demande un délai et un examen, se met à haranguer, à réprimander, au milieu de murmures trop distincts. Le lendemain matin, il reprend la séance, non à l'hôtel de ville, comme le conseillaient de prudents municipaux, mais encore dans la caserne. Malheureusement Château-Vieux, qui a passé la nuit à murmurer, ne veut entendre parler ni de délai, ni d'examen ; Malseigne passe des reproches aux injures, auxqelles répondent des cris persévérants de : « *Jugez tout de suite ;* » sur quoi M. de Malseigne veut se retirer tout en colère. Mais Château-Vieux, remplissant toutes les cours, a placé des sentinelles à chaque porte. En vain M. de Malseigne veut obtenir passage ; on le lui refuse, quoiqu'il soit secondé par le commandant Denoue. A toute ses instances on répond : « *Jugez tout de suite.* » Voilà une complication.

L'intrépide M. de Malseigne tire son épée et veut forcer la sortie. Désordre et confusion. L'épée de M. de Malseigne se brise, il empoigne celle du commandant Denoue : la sentinelle est blessée. Enfin, comme on répugne à le tuer, il force le passage, suivi de tout Château-Vieux en désarroi. Nouveau spectacle pour Nancy ! M. de Malseigne marche à pas précipités, mais sans courir, se retournant de temps en temps, et présentant la pointe de son épée. Il arrive ainsi, sans blessure, à la maison de Denoue,

qui est aussitôt investie par les soldats, qui ne peuvent pénétrer, parce qu'ils sont arrêtés par une haie d'officiers formée sur l'escalier. M. de Malseigne fait sa retraite par une porte de derrière, et se rend à l'hôtel de ville, agité mais inébranlable ; des gardes nationaux lui servent d'escorte. Le lendemain, de l'hôtel de ville, il envoie de nouveaux ordres, de nouvelles propositions pour arranger les affaires avec Château-Vieux. Mais Château-Vieux ne veut rien écouter. Enfin, au milieu du tumulte, il ordonne que Château-Vieux se mette en marche le lendemain matin, pour prendre ses quartiers à Sarrelouis. Château-Viieux refuse nettement de marcher ; M. de Malseigne *prend acte* du refus, le fait constater par notaire, précaution qui pourra lui servir.

On est à la fin du jeudi, à la fin même de l'inspection de M. de Malseigne, qui a duré environ cinquante heures. En cinquante heures, voilà où il en est arrivé. Le régiment du Roi, le Mestre-de-Camp, flottent incertains, Châteaux-Vieux est debout, ainsi que nous l'avons vu. Vers le soir, un aide de camp de Lafayette, placé là pour parer aux difficultés, envoie des émissaires de tous côtés pour convoquer la garde nationale. Le sommeil des habitants est troublé par le galop des chevaux, par les appels faits aux citoyens : tout patriote constitutionnel doit endosser l'uniforme de combat et se diriger vers Nancy.

Et c'est ainsi que l'inspecteur herculéen a passé tout le jeudi, au milieu des municipaux terrifiés et de bruyantes confusions ; puis le vendredi et le samedi. Château-Vieux en dépit des actes notariés, ne veut pas marcher. Environ quatre mille gardes nationaux

font leur entrée par divers côtés, incertains sur ce qu'on leur demande, encore plus incertains sur ce qu'ils peuvent obtenir. Car tout est incertitude, commotion, méfiance. Le bruit court que Bouillé, commençant à se remuer dans les cantonnements de l'est, n'est qu'un traître royaliste, que Château-Vieux et les patriotes exaltés sont vendus à l'Autriche, dont probablement M. de Malseigne est l'agent. Mestre-de-Camp et le régiment du Roi sont encore flottants. Château-Vieux, loin de se mettre en marche, promène dans les rues deux voitures avec des drapeaux rouges ; et le lendemain matin répond aux officiers : « Payez-nous, et nous vous suivrons jusqu'au bout du monde. »

Dans ces circonstances, vers le soir du samedi, M. de Malseigne juge à propos d'inspecter les remparts, à cheval. Il se met en route avec une escorte de trois cavaliers. A la porte de la ville, il ordonne à deux des hommes d'attendre son retour. Avec le troisième, sur qui il peut compter, il galope vers Lunéville, où se trouve un certain régiment de carabiniers, pas encore à l'état de mutinerie. Les deux cavaliers laissés en arrière s'inquiètent bientôt, devinent ce qui se passe et donnent l'alarme. Des soldats de Mestre-de-Camp, au nombre de cent, sellent leurs chevaux avec une précipitation frénétique, comme s'ils étaient vendus à l'Autriche, et se mettent pêle-mêle au galop à la poursuite de leur inspecteur. Les voilà qui courent, et l'inspecteur court, remontant avec fracas et cliquetis la vallée de la Meurthe, pour gagner Lunéville, à travers un pays étonné, presque aussi étonnés eux-mêmes.

Quelle chasse! semblable à celle d'Actéon; mais Actéon de Malseigne a de l'avance et gagne son but. Aux armes, carabiniers de Lunéville! pour châtier des mutins, qui insultent votre officier général, qui insultent vos quartiers. Surtout faites feu tout de suite, de peur qu'avec des pourparlers vous ne refusiez de tirer. Les carabiniers font feu sur les premiers arrivés de Mestre-de-Camp, qui s'arrêtent stupéfaits et se retirent promptement sur Nancy, dans un état de folle fureur. Plus de doute : vendus à l'Autriche, tant par régiment; on dit les sommes, et le traître Malseigne en fuite! A l'aide, ô ciel! terre, à l'aide! Vous aussi, patriotes, on vous a vendus comme nous.

Le régiment du Roi, surexcité, prépare ses armes; Mestre-de-Camp se met tout entier en selle. Le commandant Denoue est saisi et jeté en prison avec un sarreau de toile. Château-Vieux enfonce les magasins, distribue aux patriotes trois mille fusils. L'Autriche aura fort à faire. Hélas! les malheureux chiens de chasse ont chassé leur chasseur, et maintenant courent en aboyant, ayant perdu la piste, dans un état de rage.

Alors se fait une marche tumultueuse à travers la nuit; puis une halte sur les hauteurs de Flinval, en vue de Lunéville éclairée. Enfin, de longs pourparlers à quatre heures du matin.

L'accord se fait; les carabiniers cèdent; Malseigne est livré. Après quelques heures de confusion, on le met en route, les gens de Lunéville, profitant des loisirs du dimanche, pour assister à son départ, pour regarder passer Mestre-de-Camp avec son inspecteur captif. Mestre-de-Camp se met donc en marche, les

gens de Lunéville regardant. Mais voilà qu'au détour de la première rue, notre inspecteur au cœur de fer prend encore son essor : au milieu du cliquetis des sabres, du bruit de la mousqueterie, il s'échappe au grand galop, avec une seule balle logée dans son justaucorps en buffle.

Homme herculéen ! Et cependant c'est une fuite sans succès. Car les carabiniers, auprès desquels le ramène une cavalcade effrénée, se tiennent tranquillement auprès de leurs feux nocturnes, délibérant sur l'Autriche, sur les traîtres et sur la colère de Mestre-de-Camp. De sorte qu'après cette course échevelée, de Malseigne est conduit le lendemain lundi, à travers les rues de Nancy, dans une voiture ouverte, ayant auprès de lui un soldat le sabre en main ; assailli de cris furieux, traversant une haie de gardes nationaux, au milieu d'une confusion de Babel ; conduit enfin à la prison, auprès du commandant Denoue. C'est le logement final de l'inspecteur Malseigne (1).

Assurément, il est temps pour Bouillé d'accourir. Tout le pays des environs, troublé par des feux d'alarme, par des villes illuminées, par les cris furieux des troupes errantes, a été sans sommeil pendant plusieurs nuits. Nancy, avec ses gardes nationaux incertains, ses distributions de fusils, ses soldats mutinés, avec ses colères et ses noires paniques, n'est pas une ville, mais un asile d'aliénés.

(1) *Hist. parlem.*, t. V, p. 206-251.

VI

BOUILLÉ A NANCY.

Hâte-toi, brave Bouillé : si un prompt secours ne vient pas, tout est en feu, et l'étendue du feu ne peut se mesurer. Beaucoup de choses, aujourd'hui, dépendent de Bouillé : selon ce qui va se passer avec lui, l'avenir entier peut prendre des directions différentes. Si, par exemple, il hésitait et ne venait pas; s'il venait pour échouer; si tous les soldats de France tournaient à la mutinerie, la garde nationale tirant en sens contraire, le royalisme tirant sa rapière, le sans-culottisme saisissant la pique; et si l'esprit du jacobinisme, encore jeune, environné de rayons solaires, parvenu subitement à la maturité, s'environnait des flammes d'enfer; de même que certains mortels, dans une seule nuit de crise terrible, ont vu grisonner leurs cheveux.

Le brave Bouillé s'avance rapidement avec sa vieille inflexibilité, et, se renforçant en route de soldats venus de l'est, de l'ouest et du nord ; et le mardi matin, dernier jour du mois, il s'arrête en concentrant ses forces, malheureusement peu nombreuses, au village de Frouard, à peu de distance de la ville. Il n'y a pas dans le monde un fils d'Adam chargé d'une tâche plus problématique. Mer inflammable de doute et de péril ! Bouillé n'est sûr que d'une chose : son inébranlable résolution, laquelle chose, il est vrai, en vaut beaucoup d'autres. Il y mit, du reste, la plus

grande fermeté : « La soumission, ou un combat sans merci, et la destruction ; vingt-quatre heures pour faire votre choix. » Tels furent les termes de sa proclamation. Trente copies ont été envoyées à Nancy, lesquelles furent interceptées et non distribuées par la poste (1).

Cependant, à onze heures et demie du matin, comme par mesure de réponse, arrive à Frouard une députation des régiments mutinés, et aussi des municipaux de Nancy. Bouillé les reçoit dans une vaste cour attenante à son logement, le fidèle régiment de Salm, invité à assister à l'entrevue. Les mutins se prononcent avec un ton décidé qui paraît à Bouillé de l'insolence, et heureusement à Salm aussi. Salm, oublieux des incidents de Metz, demande que les scélérats soient pendus sur l'heure et sur place. Bouillé ne veut pas de la pendaison, et répond que les soldats mutins n'ont qu'une chose à faire, et une seule : de délivrer avec contrition MM. Denoue et Malseigne, de s'apprêter à marcher du côté où on les enverra, de se soumettre et de se repentir suivant le décret de l'Assemblée nationale, et suivant les termes de sa proclamation. Voilà ses conditions, inaltérables comme les décrets du destin. Si les députés mutins ne les acceptent pas, ils feront bien de s'en aller, et promptement ; car dans peu d'instants son mot doit être : « En avant. » Les députés mutins se retirent donc ; les municipaux, quelque peu inquiets sur leur propre sort, aiment mieux rester avec Bouillé.

Le brave Bouillé, quoique ferme et résolu, ne se

(1) Bouillé, *Mémoires*, t. I, p. 153-176 ; *Deux amis*, t. V, p. 251-271.

dissimule pas sa position. A Nancy, des soldats rebelles, des gardes nationaux incertains avec une nombreuse distribution de fusils, il peut rencontrer dix mille combattants, tandis qu'avec lui est à peine un tiers de ce nombre, se composant de gardes nationaux irrésolus et de régiments à peine pacifiés, régiments, à cette heure, pleins de zèle, mais qui peuvent changer d'un moment à l'autre. Bouillé doit s'abandonner à la fortune qui, parfois favorise les braves.

A midi et demi, les députés mutins ayant disparu, le tambour bat ; on se met en marche vers Nancy. Que Nancy se tienne bien, car Bouillé a de la vigueur et de la détermination.

Or, comment Nancy peut-il prendre une détermination ? C'est moins une cité qu'un asile d'aliénés. Château-Vieux veut qu'on se défende à outrance, contraint la municipalité à inviter, au bruit du tambour, tous les citoyens au courant de l'artillerie à venir aider à la manœuvre du canon. D'un autre côté, le régiment du Roi est rassemblé dans sa caserne, se désolant d'apprendre que Salm marche avec l'adversaire, et criant de ses mille gosiers : *La loi, la loi !* Mestre-de-Camp tempête avec des jurements profanes, s'agitant avec un mélange de terreur et de furie. Les gardes nationaux regardent de tous côtés, ne sachant que faire. Quelle cité confuse ! autant de plans que de têtes ; tout le monde ordonnant, personne n'obéissant ; nulle part du repos, excepté chez les morts qui dorment sous terre, ayant fini leur temps.

Et voici Bouillé qui arrive, fidèle à sa parole. A

deux heures et demie, les éclaireurs rapportent qu'il est à environ une demi-lieue des postes, s'avançant en ordre de bataille, traînant du canon et ne respirant que destruction. Une nouvelle députation, composée de municipaux, de mutins, d'officiers, va au-devant de lui, demande avec instance un délai d'une heure. Bouillé accorde une heure. Alors, au bout de ce temps, ne voyant paraître ni Denoue, ni Malseigne, il fait battre le tambour et se remet en marche. Vers quatre heures, les citadins, terrifiés, peuvent le voir face à face. Ses canons roulent en avant; son avant-garde à trente pas de la porte Stanislas. Il s'avance comme une planète, poussée par les lois de la nature. Mais qu'y a-t-il? Un drapeau parlementaire; prière de faire halte. Malseigne, Denoue, sont en route pour venir; les soldats sont repentants, prêts à se soumettre et à marcher. Le dur regard de Bouillé ne s'altère pas. Cependant le mot de *halte* est prononcé. Jamais il ne vit de plus heureux moment. Joie des joies! Malseigne et Denoue se présentent, escortés par des gardes nationaux, intacts ; ils saluent Bouillé. Bouillé fait quelques pas de côté pour leur parler, ainsi qu'à quelques chefs de la ville; ayant déjà désigné les barrières par lesquelles chaque régiment mutin doit se mettre en route.

Ce colloque avec les deux officiers généraux et les principaux de la ville était assez naturel; néanmoins on eût désiré que Bouillé l'eût ajourné, et ne se fût pas mis de côté. En présence de ces masses tumultueuses et inflammables, s'avançant l'une contre l'autre; celle-ci d'oxyde nitrique, celle-là de feu grisou sulfureux, ne valait-il pas mieux se placer entre

elles pour les tenir séparées jusqu'à ce que l'espace fût nettoyé? De nombreux traînards de Château-Vieux n'ont pas suivi leurs colonnes, qui se retirent par les barrières désignées, et prennent position en plein champ. Les gardes nationaux sont dans un état de folle incertitude ; la populace, avec ou sans armes, seule dans le délire est persuadée qu'elle est trahie, vendue aux Autrichiens, vendue aux aristocrates. Elle a des canons chargés, avec la mèche allumée, et l'avant-garde de Bouillé est à trente pas de la barrière. Nul commandement dans cette masse inflammable, où le feu couve avec une épaisse fumée. Elle ne veut pas ouvrir la barrière, lorsqu'elle en est sommée, et déclare qu'elle préfère ouvrir le feu du canon. « Ne tirez pas, ô mes amis, ou ce sera à travers mon corps ! » s'écrie le jeune et héroïque Desilles, capitaine au régiment du Roi, et il enveloppe de ses bras l'instrument meurtrier. Château-vieux, avec force menaces et jurements, arrache le jeune héros, qui, sans être ébranlé au milieu de jurements plus prononcés, s'asseoit sur la lumière. Les cris redoublent, les jurement retentissent plus fort, et puis, hélas ! l'éclat d'abord d'un, puis de deux ou de trois coups de fusil : le jeune officier roule sanglant dans la poussière. Alors, dans le délire du moment, la mèche est approchée du canon, et le tonneau de mitraille jette à terre environ cinquante hommes de l'avant-garde de Bouillé.

Malheur ! Cet éclat du premier projectile devient un formidable signal de mort, une conflagration de Tophet. Avec une rage démoniaque, l'avant-garde de Bouillé se précipite à travers la porte Stanislas ;

dans sa marche de feu, elle balaye les mutins, ou les force à chercher asile dans les caves, d'où ceux-ci continuent leur feu. Les régiments campés dans la plaine, entendant la mousqueterie, reviennent précipitamment par la plus proche barrière ; Bouillé s'élance au galop, furieux, ne pouvant faire entendre sa voix, et alors commence dans Nancy, comme dans le vestibule fatal de Niebelongues, un massacre hideux. Alors se produisent des scènes désolantes de fureur, comme la colère du ciel en permet rarement parmi les hommes. Des caves et des greniers de chaque coin de rue, Château-Vieux et le patriote ouvrent un feu meurtrier sur les meurtriers soldats de Bouillé. Un capitaine de la garde nationale, criblé de balles reçues dans on ne sait quels rangs, demande à être couché sur le drapeau pour mourir. Une femme patriotique, dont on ne connaît pas le nom, crie à Château-Vieux de ne pas tirer le canon, et ses cris ne suffisant pas, jette un seau d'eau sur la lumière (1). Il faut se battre — il ne faut pas se battre — avec qui veux-tu te battre? Si le tumulte pouvait réveiller les vieux morts, le Bourguignon Charles le Téméraire pourrait se lever de sa rotonde ; jamais il ne fut entendu autant de bruit en cet endroit, depuis que lui, plein de rage, perdit dans les fossés son diamant et sa vie.

Trois mille hommes, au compte de quelques-uns, sont là couchés, mutilés et sanglants. La moitié de Château-Vieux a été fusillé sans l'aide d'une cour martiale. La cavalerie est impuissante, aussi bien

(1) *Deux amis*, t. V, p. 268.

Mestre-de-Camp que ses adversaires. Le régiment du Roi est resté dans les casernes et s'y tient palpitant. Bouillé, armé des terreurs de la loi, et favorisé de la fortune, triomphe définitivement. En deux heures meurtrières, il a pénétré dans les deux grandes places indomptables, quoique avec perte de quarante officiers et de cinq cents hommes ; les débris dispersés de Château-Vieux cherchent un asile. Le régiment du Roi, désormais calmé, offre de prendre les armes et de se mettre en marche dans un quart d'heure. Bien mieux, les pauvres apaisés demandent une escorte et l'obtiennent, quoiqu'ils soient au nombre de mille, ayant chacun trente cartouches ! Le soleil n'est pas encore couché, quand est décidée la paix sanglante : les régiments mutinés s'en vont tristement par trois routes, et dans Nancy s'élèvent les lamentations des femmes et des hommes, la voix des pleurs et des désolations. La cité pleure ses morts qui ne se réveillent pas. Les rues vides ne sont occupées que par les patrouilles victorieuses.

C'est ainsi que la fortune, favorisant les braves, a tiré Bouillé, comme il le dit lui-même, de cet effrayant péril, « par les cheveux de la tête. » Homme intrépide, homme de fer, que ce Bouillé ! S'il avait été à la place du vieux Broglie dans les jours de la Bastille, tout, peut-être, eût été différent. Il a éteint la mutinerie et une guerre civile acharnée ; non pas pour rien, comme nous le voyons, mais à un taux que lui et le patriotisme constitutionnel ne trouvent pas cher. Et même, Bouillé lui-même, dans des discussions qui suivirent, déclare froidement que c'est contre ses sentiments particuliers, et pour obéir au

devoir militaire, qu'il a agi ; la guerre civile sans merci étant la seule chance. Des discussions, avons-nous dit, suivirent. La guerre civile est, à la vérité, un chaos, et dans tout chaos vital il se forme un nouvel ordre de choses ; mais comment croire que le nouvel ordre sortant de ce chaos puisse être Louis XVI avec une monarchie à deux chambres ? C'est comme si l'on jetait deux as cinq cents fois de suite, tout autre dé devant être fatal à Bouillé. Remercie plutôt la fortune et le ciel, ô intrépide Bouillé, et ne tiens pas compte des discussions. La guerre civile, éclatant en ce moment universellement en France, eût conduit à tel ou tel résultat ; mais l'arrêter à temps partout où elle se rencontre et partout où on le peut, c'est le devoir d'un homme et d'un officier général.

A Paris, si agité, si divisé, jugez de l'effet produit quand les estafettes, en plein galop, apportent les nouvelles. Les félicitations sont bruyantes et l'indignation est profonde. Une auguste assemblée, à d'immenses majorités, adresse à Bouillé de chauds remercîments : une lettre autographe du roi, les voix des fidèles, celles des constitutionnels, tout cela est sur le même ton. Des funérailles nationales solennelles, pour les défenseurs de la loi tués à Nancy, sont célébrées au Champ de Mars ; Bailly, Lafayette et les gardes nationaux, excepté un petit nombre qui proteste, y assistent. Avec une pompe appropriée aux circonstances, avec le calicot épiscopal rehaussé par la ceinture tricolore, l'autel de la patrie est enfumé par les cassolettes d'encens ; le vaste Champ de Mars est tendu tout autour d'un drap mortuaire,

tandis que Marat déclare que toutes ces dépenses de cérémonies et de drap mortuaire seraient beaucoup mieux employées en pain, qui, dans ces jours de famine, pourrait servir au patriote vivant. D'un autre côté, le patriotisme vivant du faubourg Saint-Antoine, fermant bruyamment les boutiques, se réunit au nombre de quarante mille, et avec de formidables cris, sous les fenêtres de l'Assemblée nationale qui votait ses remercîments, demandant vengeance pour les frères massacrés, la mise en jugement de Bouillé et la destitution immédiate du ministre de la guerre, La Tour du Pin.

A la vue et au bruit de ces choses, ce n'est pas La Tour du Pin, mais c'est le *ministre adoré*, Necker, qui juge bon, le 3 septembre 1790, de se retirer doucement, presque secrètement, sous prétexte de « rétablir sa santé. » En route pour la Suisse natale, non comme il est venu naguère, mais trop heureux de l'atteindre vivant, il y a quinze mois nous l'avons vu arrivant, avec escorte de cavalerie, au son des clairons et des trompettes ; et aujourd'hui, à Arcis-sur-Aube, tandis qu'il s'en va sans escorte et sans bruit, la populace et les principaux l'arrêtent comme fugitif, et sont sur le point de le massacrer comme traître. L'Assemblée nationale, consultée à ce sujet, lui permet de s'en aller comme une nullité.

En dépit des quarante mille, l'Assemblée nationale persiste dans ses remercîments, et le royaliste La Tour du Pin reste ministre. Les quarante mille s'assemblent le lendemain, aussi bruyants que jamais, se précipitent vers l'hôtel de La Tour, trouvent sur le perron des canons avec mèche allumée, et sont

contraints de se retirer ailleurs, de digérer leur fiel ou de se réabsorber dans le sang.

Pendant ce temps, en Lorraine, les meneurs de Mestre-de-Camp, qui ont distribué les fusils, sont désignés pour être jugés, mais ne le seront jamais. Plus dur est le sort de Château-Vieux. Par la loi suisse, Château-Vieux est livré à une cour martiale composée de ses officiers. Laquelle cour martiale sommairement (en quelques heures) en a fait pendre vingt-trois, et envoyer une soixantaine enchaînés aux galères ; et ainsi, en apparence, finit l'affaire. Des hommes pendus disparaissent pour toujours de la terre ; mais après la chaîne et les galères, il peut y avoir une résurrection triomphale. Résurrection pour le héros enchaîné, et même pour le coquin ou le demi-coquin. L'Écossais John Knox, le héros que nous connaissons, fut un jour assis aux rames d'une galère française, et même jeta leur Vierge Marie par-dessus le bord au lieu de l'embrasser, comme Vierge de bois qui, naturellement, pouvait surnager. Ainsi, hommes de Château-Vieux, ramez patiemment et non sans espérance.

Mais voici qu'à Nancy, l'aristocratie se pavane triomphante, brutale. Bouillé est parti le second jour. Une municipalité aristocratique se montre aussi cruelle qu'elle avait été lâche. La société des Jacobins est supprimée ignominieusement comme la source de tout le mal ; les prisons sont pleines ; le patriotisme battu murmure, non tout haut, mais profondément. Ici et dans les villes voisines, des balles aplaties, ramassées dans les rues de Nancy, sont portées aux boutonnières ; des balles aplaties en tuant le patrio-

tisme! on les porte en souvenir de vengeance. Des mutins déserteurs errent dans les bois, et demandent l'aumône avec le mousquet au poing. Tout est dissolution, rancune mutuelle, douleur et désespoir, jusqu'à ce que viennent des commissaires de l'Assemblée nationale avec une légère teinte de constitutionnalisme dans leurs cœurs; ils relèvent doucement les personnes à terre, et abaissent doucement ceux qui se placent trop haut; réinstallent la société des Jacobins, rappellent les mutins déserteurs, nivelant graduellement toutes choses, et s'efforçant avec sagesse d'apaiser et de calmer. Avec ces nivellements et ces apaisements, d'une part, avec les services funéraires, les cassolettes, les cours martiales et les remercîments nationaux, de l'autre, le monde officiel a terminé sa besogne. Les balles aplaties tombent des boutonnières, et la terre, couverte de cendres noires, reverdit.

C'est là « l'affaire de Nancy », ou, comme quelques-uns l'appellent, « le massacre de Nancy », à proprement parler, le revers de cette trois fois glorieuse fête des Piques, la face de la médaille ayant formé un spectacle digne des dieux. La face et le revers sont toujours près l'un de l'autre; l'une se montrait en juillet, l'autre en août. Les théâtres, même à Londres, étalent en brillantes décorations « la fédération du peuple français » célébrée dans des drames. Le drame de Nancy, quoiqu'il ne soit représenté sur aucun théâtre, vit pendant plusieurs mois d'une manière spectrale, dans le souvenir des Français. Car le bruit de cette mêlée vole à travers toute la France, pénétrant villes et villages, dans les clubs, dans les restaurants, et provoque en petit la répétion des combats,

toujours avec ces assertions contraires : C'est bien fait ! ou bien : C'est odieux ! De là des disputes, des duels, des hostilités, de vains jargons ; de là une préparation à de nouvelles explosions qui nous attendent.

En attendant, n'importe à quel prix, la mutinerie est domptée. L'armée française ne s'est pas levée dans un universel délire, ni débandée d'un coup, anéantie pour être renouvelée. Elle doit mourir d'une manière chronique et peu à peu avec des révoltes partielles comme celles des matelots de Brest et autres semblables, avec des hommes mécontents, insubordonnés, des officiers plus mécontents, à moustaches royalistes, chevauchant isolés ou en corps au delà du Rhin (1). Un mécontentement morbide, un morbide dégoût de tous côtés ; l'armée moribonde, impuissante à tout service, jusqu'à ce que d'une manière inattendue, semblable au phénix, avec de longues agonies, elle meure et renaisse ; et puis s'élance forte, plus forte, très-forte.

Voilà les actes que Bouillé était destiné à accomplir. Sur quoi, qu'il rentre dans l'obscurité, et dans les cantonnements de Metz, commandant assidûment l'exercice, et faisant de mystérieuses diplomaties, avec des plans qui se succèdent et s'annulent, devenu comme auparavant un vain fantôme, l'espoir de la royauté.

(1) Dampmartin, t. I, p. 249.

LIVRE III

LES TUILERIES

I

ÉPIMÉNIDE.

Non, rien n'est mort dans l'univers; ce que nous appelons mort n'est que changé; ce sont des forces qui travaillent en sens inverse ! « La feuille qui pourrit dans les vents humides, » a dit quelqu'un, « possède encore de la force; sans cela comment pourrait-elle *pourrir* ? » Notre univers entier n'est qu'un assemblage de forces; de mille forces diverses; depuis la gravitation jusqu'à la pensée et la volonté; la liberté de l'homme entourée des nécessités de la nature : de tout cela rien ne sommeille jamais, tout est toujours éveillé et actif. La chose qui gît isolée et inactive, jamais tu ne la découvriras; cherche partout, depuis la montagne de granit qui depuis la création se réduit lentement en poussière, jusqu'au nuage de vapeur fugitif, jusqu'à l'homme qui vit; jusqu'à l'action de l'homme, jusqu'à la parole qu'il prononce. Nous le savons, la parole prononcée s'enfuit irrévocablement :

de même aussi, mais plus vite encore, l'action accomplie. « Les dieux eux-mêmes, » dit Pindare, « ne peuvent annuler l'action accomplie. » Non : ce qui est fait reste toujours fait, lancé dans le temps infini; qu'elle reste longtemps en vue ou qu'elle disparaisse très-vite, une action produit son effet et grandit, nouvel et indestructible élément, dans l'infinité des choses. Qu'est-ce donc que cette infinité de choses que nous appelons univers, sinon une action, une somme totale d'actions et d'activités ? La somme totale vivante et facile à faire, de trois choses, — que le calcul ne peut ni additionner, ni porter sur ses tablettes; et cependant c'est la somme nettement tracée de : Tout ce qui a été fait, tout ce qui se fait et tout ce qui se fera ! Comprends-le bien, la chose que tu considères, est une action, le produit et l'expression d'une force exercée : l'ensemble des choses est une conjugaison sans fin du verbe *faire*. Un vaste océan de force, de pouvoir *faire ;* océan et fontaine, la force y roule et y circule, s'enfle comme une vague et se divise en une multitude de courants ; un océan large comme l'immensité ; profond comme l'éternité ; harmonieux, beau, terrible et incompréhensible ; c'est là ce que l'homme appelle existence et univers. Cette image de flammes aux mille teintes, à la fois secret et révélation, est le reflet tel que son cœur et son pauvre cerveau peuvent le peindre, d'une demeure sans nom dans une lumière inaccessible ! Depuis la voie lactée, depuis l'origine des jours, tout tourne et tout roule autour de *toi*, toi-même tu tournes, dans ce point de l'espace dans lequel tu te trouves maintenant et dans le moment que marque ta montre.

En dehors de tout transcendantalisme nous savons que toutes les choses humaines sont continuellement en mouvement; c'est une série d'actions et de réactions, un travail progressif, traversant un certain nombre de phases et suivant des lois invariables pour arriver à un but déterminé à l'avance; n'est-ce pas là une simple vérité de perception qu'un esprit vulgaire pourrait appeler un *truism*? Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de dire, sans que nous en soyons bien convaincus : La graine que nous avons semée poussera! Elle aura l'été pour fleurir, et après l'été vient toujours l'automne pour la faner. La graine n'est pas seule assujettie à suivre cet ordre ; les transactions, les arrangements, les philosophies, les sociétés, les révolutions françaises, en un mot, tout ce que l'homme fait en ce bas monde, suit le même ordre. Le commencement comprend la fin et tout ce qui y mène ; comme le gland contient le chêne et ses destinées. C'est bien solennel, pensons-nous, — malheureusement, heureusement aussi, nous n'allons pas au delà! Toi, tu peux commencer ici ; le commencement t'appartient, il est ici : mais où sera la fin, comment sera-t-elle, pour qui sera-t-elle? Tout croît, tout cherche, tout subit ses destinées : remarque combien de choses croissent comme croissent les arbres, que *nous* y pensions ou non.

De sorte que quand votre Épiménide, votre somnolent Peter Klaus, appelé depuis Ripvan Winkle, s'éveille, il trouve un monde changé. Tant de choses ont changé pendant ses sept ans de sommeil! Tout ce qui est en dehors de nous change sans que nous y pensions; il en est de même de ce qui est en nous.

La vérité qui hier encore était un problème indécis, est devenue aujourd'hui une conviction que nous brûlons d'énoncer; demain la contradiction la transformera en une exaspération fanatique et enragée; — les obstacles l'ont affaiblie, elle est tombée dans une inertie maladive; la satisfaction ou la résignation l'ont réduite au silence. Aujourd'hui n'est pas hier, ni pour l'homme ni pour les choses. Hier nous avons vu le serment d'amour, aujourd'hui nous entendons les malédictions de la haine. La volonté n'y est pour rien : oh non, on ne pourrait en hâter l'arrivée. L'éclat doré de la jeunesse se serait-il terni de lui-même pour se changer en sombre vieillesse? — Il est terrible, ce mystère du temps qui nous enveloppe et dans lequel nous sommes profondément enfoncés. Nous sommes les fils du temps, nous sommes façonnés et tissés de temps. Sur nous, sur tout ce que nous avons, tout ce que nous voyons et tout ce que nous faisons se trouve écrit : Ne te repose pas, ne t'arrête pas; en avant, accomplis ta destinée!

Les temps de révolutions se distinguent surtout par la *rapidité* avec laquelle ils s'écoulent; aussi, en temps de révolution, notre dormeur miraculeux pourrait s'éveiller plus tôt, sans que le miracle en soit amoindri. Ce n'est pas cent ans, ni sept ans qu'il lui faut dormir; souvent il ne faut même pas sept mois. Imaginez, par exemple, que quelque nouveau Peter Klaus, satisfait par le jubilé du jour de la Fédération, se soit couché immédiatement après la bénédiction de Talleyrand. Persuadé que tout est sauvé *maintenant*, il s'endort tranquillement sous la charpente de l'autel de la patrie pour y dormir non pas vingt et un

ans, mais un an et un jour. Les canonnades de Nancy sont si loin de lui qu'elles ne sauraient troubler son sommeil; ni les noirs draps de mort, ni les requiems, ni les coups de fusil, ni la fumée de l'encens, ni les concours; rien de tout ce qui se passe au-dessus de sa tête ne le trouble : Peter dort au milieu de tout cela. Il dort ainsi pendant une année entière; depuis le 14 juillet 1790 jusqu'au 17 juillet 1791 : ce jour-là, ni Klaus, ni Épiménide, fussent-ils de plomb, ne pourraient continuer à dormir; la mort seule le pourrait : ainsi donc notre miraculeux Peter Klaus s'éveille. Tu ouvres de grands yeux, ô Peter! Le ciel et la terre ont toujours le joyeux aspect de juillet et le Champ de Mars est couvert par la foule : mais les cris de joie se sont changés en cris de folie, de terreur et de vengeance; il n'y a plus de bénédiction de Talleyrand ni de bénédiction de n'importe qui; on n'entend que malédictions, imprécations et lamentations, nos canons sont prêts à faire feu; l'encens ne brûle plus; on ne voit plus flotter les bannières des quatre-vingt-trois départements; on ne voit plus que le sanguinaire drapeau rouge. — Pauvre fou! L'un était contenu dans l'autre, l'un *était* l'autre *moins* le temps; de même aussi le vinaigre dont se servait Hannibal pour dissoudre des rochers, était contenu dans le doux vin nouveau. L'année passée nous avions cette douce fédération; cet amer déchirement en est la même substance, rendue plus vieille par les jours écoulés.

De nos jours, on ne voit plus dormir des Klaus ou des Épiménides miraculeux; et cependant n'y a-t-il pas beaucoup d'hommes assez épais ou assez légers pour accomplir le même miracle naturellement, c'est-

à-dire les yeux ouverts ? Ils ont des yeux, mais ils ne voient pas plus loin que leur nez. Tel homme peut avoir l'œil pétillant de vivacité et paraître non-seulement voir, mais voir de part en part ; il est assidu à son cercle de personnages officiels ; s'il rêve, c'est pour croire que c'est là le monde entier. Comme si là où notre vision se termine ne commençait pas l'inanité ; comme si la fin du monde ne se révélait pas elle-même — à vous ? Lorsque votre personnage officiel, assidu, pétillant de vivacité (appelez-le par exemple Lafayette), s'arrête brusquement, après un an et un jour, effrayé par le bruit du canon, il ne fait pas une mine moins effarée que le premier Peter Klaus venu.

Lafayette peut faire un pareil miracle naturel ; et non-seulement lui, mais d'autres personnages, officiels ou non officiels ; en général tout le peuple français en est capable. De temps en temps il tressaille comme le dormeur miraculeux qui, après un sommeil de sept ans, se réveille avec stupeur au bruit que fait le peuple lui-même. La liberté est entourée de nécessités si étranges ; la vie de l'homme est un mélange si singulier de somnambulisme conscient ou inconscient, volontaire ou involontaire ! Si quelqu'un dans le monde s'est étonné de voir le serment de la fédération dégénérer en mitraille, ce sont certes les Français eux-mêmes qui avaient prêté ce serment et qui maintenant se mitraillent.

Hélas ! les injures devaient revenir. La sublime fête des Piques, avec son effusion d'amour fraternel inconnu depuis l'âge d'or, n'a rien changé. L'effervescence de ces vingt-cinq millions de cœurs n'est pas encore calmée ; elle est même plus vive. Aucun com-

mandement n'exerce plus aucune pression sur ces millions de citoyens; leur seule loi, c'est le serment mélodramatique de la Fédération, loi qu'ils se sont imposée eux-mêmes. Le *Tu dois*, faisait partie de l'ancien état social de l'homme, dont le bonheur et la fortune dépendaient alors de son obéissance à la loi. Malheur à lui si, poussé par la nécessité, il vit en révolte, dans un isolement déloyal et s'il ne prend plus pour loi que son simple *je veux!* Mais l'évangile de Jean-Jacques est venu, et son premier sacrement a été célébré : Tout est en effervescence, tout fermente de plus en plus, les changements se succèdent, tour à tour obscurs et brillants.

Chassés par le dégoût, les capitaines aux moustaches royalistes montent, l'un après l'autre, leur cheval de bataille ou leur bidet de guerre rossinante, et se dirigent d'un air menaçant, vers le Rhin, jusqu'à ce que tous soient partis. L'émigration civile ne cesse pas non plus; un seigneur après l'autre, s'en va à cheval ou en voiture; on l'y engage, on l'y force même. Car le paysan même le méprise s'il ne rejoint pas ses amis sur le champ de bataille. Peut-il souffrir qu'on lui envoie une quenouille : soit qu'on la lui expédie par la poste gravée sur une plaque de cuivre, soit qu'on la fixe réellement au-dessus de sa porte, comme s'il n'était qu'un Omphale et non un Hercule? Voilà l'écusson que se hâtent de lui envoyer ses amis de l'autre côté du Rhin jusqu'à ce qu'il se lève à son tour pour partir; alors un nouveau seigneur quitte ses terres sans pouvoir les *emporter*.

Ajoutez ensemble une longue suite de mots irrités, et vous aurez les disputes; ajoutez ensemble ces dis-

putes avec les chagrins cuisants qu'ils produisent, et vous aurez les émeutes et les révoltes. Les choses les plus vénérables cessent l'une après l'autre d'être vénérées ; les flammes dévorent l'un après l'autre tous les châteaux en même temps qu'un incendie spirituel et invisible consume l'une après l'autre toutes les autorités. Tout un ancien système s'écroule pièce par pièce, tantôt avec bruit et fracas, tantôt sans bruit et sans éclat : demain tu ouvriras les yeux et tu ne le verras plus.

II

LE VIGILANT.

S'endorme qui veut dans les bras de l'espérance pour jouir d'une courte vision, comme Lafayette, qui « toujours regarde le danger auquel il vient d'échapper comme le dernier de ceux qui le menacent ». — Il n'est pas l'heure de s'endormir, nous ne sommes pas là pour gaspiller notre temps.

Le sacré collége des Hérauts d'une *nouvelle* dynastie, nous parlons des soixante et quelques afficheurs avec leur insigne en plomb, ne dort pas. Tous les jours, armés de leur pot à colle et de leur pinceau, ils revêtent à neuf les murs de Paris en couleur d'arc-en-ciel. Collége autoritatif-héraldique, disons-nous, ou au moins magico-thaumaturgique, non pas à cause du journal qu'ils placardent, mais parce qu'ils porteront la conviction dans quelques âmes humaines. Les colporteurs criaillent, les chantres des rues se mettent à

l'unisson; le grand journalisme s'enfle et fait du fracas, véritable caverne d'Éole ; de tous ses gosiers sortent des cris qui vont se faire entendre dans tous les coins de la France et y entretenir toute espèce de feu.

On compte (1) à peu près cent trente-trois de ces gosiers ou journaux. Il y en avait de tous les calibres : depuis vos Chénier, vos Gorsase, vos Camille jusqu'à votre Marat, jusqu'à votre Hébert qui commence son *Père Duchêne* ; ceux-ci combattent, tantôt avec des arguments solides, tantôt avec des plaisanteries vives et légères, pour les droits de l'homme. Les Durosoy, les Royan, les Peltier et les Galleau, variant aussi leur tactique et y faisant même entrer quelquefois des parodies trop profondes, combattent pour l'autel et le trône. Quant à Marat, l'ami du peuple, sa voix ressemble à celle de la grenouille taureau ou du butor sur les bords des étangs solitaires, invisibles pour les hommes ; il est toujours seul à tonner en coassant d'indignation, de soupçon et de chagrin incurable. Le peuple court à la ruine, la faim elle-même l'attendait : « Mes chers amis, s'écrie-t-il, votre indigence n'est pas le fruit de vos vices ou de votre paresse ; vous avez le droit de vivre tout aussi bien que Louis XVI, ou le plus heureux du siècle. Quel est l'homme qui peut dire qu'il a le droit de dîner quand vous n'avez pas de pain (2) ? » Regardez où vous voulez ; vous verrez d'un côté le peuple qui s'affaisse, de l'autre le triste sieur Motier, le traître Riquetti Mirabeau, des

(1) Mercier, t. III, p. 163.

(2) *Ami du peuple*, n° 306. Voir d'autres citations dans l'*Hist. parlem.*, t. VIII, p. 139, 149, 428-433 ; t. IX, p. 85-93, etc.

traîtres partout ou des ombres, des simulacres de charlatans dans toutes les places élevées ! On ne voit que des hommes à la démarche affectée, faisant des grimaces et des discours spécieux et portant des habits bien brossés ; au dedans ils sont creux. Il n'y a que charlatans politiques, charlatans scientifiques et académiques ; ils ont les uns pour les autres une tendresse de camarade et une espèce d'esprit public charlatan ! Le grand Lavoisier lui-même, ni aucun des quarante, ne peut échapper à cette rude langue, qui ne manque pas de sincérité fanatique et qui, chose singulière, possède un certain bon sens riche et caustique. Et les « trois mille maisons de jeu » qui sont à Paris ; bas-fonds où se réunissent tous les filous de l'univers ; véritables cloaques d'iniquité et de débauche, — tandis que sans bonnes mœurs la liberté est impossible ! Là, dans ces cavernes de Satan, quelqu'un le sait et le dénonce avec persévérance, les mouchards du sieur Motier se réunissent et s'associent pour s'engraisser comme des vampires du sang de ce peuple qui est sur le point de mourir de faim. « O peuple ! » s'écrie-t-il souvent avec un accent à déchirer le cœur. Trahison, tromperie, vampirisme, crétinisme, de Daniel à Beershebe ! L'âme de Marat souffre de ce spectacle : comment la guérir ? Ériger « huit cents gibets », dans des rues convenables, et commencer par hisser « Riquetti sur le premier ! » C'est là la simple recette de Marat, l'ami du peuple.

Tel est le bruit que font les cent trente-trois ; et on serait tenté de croire qu'ils ne suffisent pas ; il y a en France des coins obscurs où les journaux n'arrivent pas, et cependant il y a partout un « appétit de nou-

velles tel qu'on n'en avait jamais vu dans aucune contrée. » L'expéditif Dampmartin profite-t-il d'un congé pour quitter Paris et s'en retourner chez lui (1), il ne peut dépasser les « paysans qui l'arrêtent sur la route et l'accablent de questions » ; le maître de poste ne sortira ses chevaux que quand vous vous serez pour ainsi dire disputé avec lui, mais il vous demandera toujours, quoi de neuf? A Autun, en dépit de l'obscurité de la nuit et de la rigueur du froid, car nous sommes en janvier 1791, vous serez forcés de roidir vos membres fatigués par le voyage, de recueillir vos pensées et de parler à la multitude du haut d'une fenêtre s'ouvrant sur la place du marché. » C'est la méthode la plus courte : *Ceci*, mes chers chrétiens, sont les actions qu'une auguste assemblée me paraît accomplir ; c'est là la grande nouvelle, il n'y en a point d'autres.

Now my weary lips I close
Leawe me, leave me to repose (2) !

Ce bon Dampmartin ! — Mais, en somme, les nations ne restent-elles pas d'une manière étonnante fidèles à leur caractère national, qui sans doute circule dans leur sang? Il y a environ dix-neuf siècles, Jules César remarqua déjà avec son coup d'œil vif et sûr comment les Gaulois guettaient les voyageurs. « C'est une habitude chez eux, dit-il, d'arrêter les voyageurs, même par force, et de s'informer de ce que chacun d'eux peut avoir entendu ou vu sur

(1) Dampmartin, t. I, p. 184.

(2) Maintenant, je clos mes lèvres fatiguées ; laisse-moi, laisse-moi me reposer !

n'importe quel sujet : dans leurs villes, le commun peuple obsède le négociant de passage et lui demande de quelles régions il arrive et ce qu'il y a appris. Sur la foi de ces rumeurs et de ces ouï-dire, ils décident les questions les plus importantes ; nécessairement ils se repentent, le moment d'après, d'avoir ajouté foi à ces bruits incertains, beaucoup de voyageurs ne leur répondant que par des fables pour leur faire plaisir et pour s'en débarrasser (1). » Dix-neuf siècles se sont écoulés, et le bon Dampmartin, harassé de fatigue, par un froid d'hiver, pérore de nouveau du haut d'une fenêtre d'auberge, probablement à la pâle lumière des étoiles ou d'une lampe à huile de poisson ! Ce peuple ne porte plus le nom de Gaulois ; il est devenu *tout à fait braccatus*, il a pris des culottes et supporté assez de changements : certains Francs, Germains farouches, se sont précipités sur lui et ont, pour ainsi dire, bâti une voûte sur son dos. Depuis ce temps-là les Germains ont toujours continué leur rôle d'une manière morose et tenace, ils ont dompté et bridé ce peuple gaulois, car Germain veut dire *guerre-man*, homme de guerre, homme qui fait la guerre. Ainsi donc le peuple gaulois s'appelle maintenant peuple français ou descendant des Francs : cependant, le vieux celtisme gaulois et gaëlique, avec sa véhémence, sa promptitude effervescente, tout ce qu'il avait de bon et de mauvais en ceci, ne s'est-il pas conservé, sauf quelques petites altérations ?

Inutile d'ailleurs de dire qu'au milieu de cette violente confusion le clubisme prospère et s'étend. Déjà

(1) *De bello gallico*, liv. IV, p. 5.

la société mère du patriotisme, le club des Jacobins, paraît dominer tous les autres clubs ; elle a fait pâlir presque jusqu'à l'extinction finale la pauvre lumière lunaire du club monarchique. La société mère, disons-nous, semble souveraine ; elle est entourée de lumière solaire et ne brille pas encore d'un éclat infernal ; les autorités municipales la vénèrent, non sans la craindre ; elle compte dans son sein les Barnave, les Lameth, les Pétion, membres de l'Assemblée nationale, et surtout Robespierre, qu'elle préfère à tous les autres. Les Cordeliers avec leur Hébert, leur Vincent, leur bibliopoliste Momoro, gémissent hautement de voir un maire tyrannique et un sieur Motier les déchirer avec la *tribula* aiguë de la loi, apparemment dans le but de les supprimer à force de tribulations. J'ai déjà donné à entendre comment la société mère des Jacobins engendre d'un côté les Cordeliers, de l'autre les Feuillants : les Cordeliers sont un « élixir ou une double distillation du patriotisme jacobin ; » les Feuillants sont une dilution faible et très-étendue de ce même patriotisme : la société mère réabsorbera les premiers dans son sein maternel et plongera les derniers dans le néant après une lutte orageuse ; elle engendre et élève trois cents société filles ; celles-ci grandissent, correspondent entre elles, font des essaims et travaillent continuellement : sous une vieille figure, le jacobinisme envoie des filaments organiques dans les coins les plus reculés de la France dissoute et en confusion ; elle l'organise à nouveau : c'est cette action du jacobinisme qui est, à proprement parler, le grand fait de l'époque.

Le constitutionnalisme passionné, et plus encore le

royalisme, voyant leurs propres clubs tomber et mourir, accuseront sans doute le clubisme d'être la racine de tout le mal, et cependant le clubisme n'est pas la mort, c'est une nouvelle organisation, c'est-à-dire la vie sortie de la mort : il détruit, il est vrai, les restes de l'ancien système, mais il est nécessaire, indispensable au nouveau. Que l'homme puisse coopérer et rester en communion avec l'homme, c'est en cela que consiste la force miraculeuse. Le patriotisme dans la cabane ou dans le hameau ne gémit pas comme une voix dans le désert ; il peut aller à la ville voisine ; et là, dans une des sociétés filles, il se manifeste par une harangue ou par une action quelconque mise en avant par la Mère du Patriotisme elle-même. Tous les clubs constitutionnels et autres semblables tombent les uns après les autres, comme on voit se tarir les sources trop peu profondes. Le jacobinisme seul est descendu à la profondeur des nappes d'eau souterraines; il peut, toujours *rempli*, couler avec une abondance continue, comme un puits artésien. Jusqu'à ce ce que la nappe souterraine se soit elle-même desséchée, jusqu'à ce que tout soit inondé et submergé et que le déluge de Noé soit lui-même submergé !

De son côté, Claude Fauchet, dans le but de préparer le genre humain au nouvel âge d'or qui va sans doute s'ouvrir, a fondé son *Cercle social,* avec des clercs, des bureaux de correspondance et ainsi de suite, dans le ressort du Palais-Royal. C'est le *Te Deum* Fauchet ; le même qui fit un discours sur la mort de Franklin, dans la vaste rotonde de la Halle aux blés. Cet hiver, au moyen d'une presse d'imprimerie et de quelques discours mélodieux, il fait parler

de lui jusqu'aux barrières les plus éloignées. « Dix mille personnes respectables » écoutent ce « procureur général de la vérité » (c'est la dignité qu'il s'est lui-même conférée), et son sage Condorcet ou quelque autre coadjuteur éloquent. Procureur général éloquent! Il parle toujours, bien ou mal, disant des choses crues ou mûres telles qu'il les pense : tout cela ne manque pas de lui être utile, cela le conduit à un évêché ; peu importe que ce soit un évêché constitutionnel. Fauchet se montre comme un individu ayant la langue bien pendue, des poumons solides et un cœur vigoureux : il débite une foule de choses et des meilleures, sur le droit, la nature, la bienveillance, le progrès ; les idées qu'il émet sont-elles panthéistes ou non, en ce moment il nous suffit d'examiner son esprit vigoureux. L'affairé Brissot était depuis longtemps d'avis d'établir précisément quelque *Cercle social* analogue : il en a même fait l'essai « Newman-street Oxford-street » à Babylone-Brouillard ; il a abandonné l'idée, à ce qu'on dit. en mettant subrepticement l'argent dans sa poche. Fauchet, et non Brissot, était destiné à être l'homme heureux ; le généreux Brissot n'en chantera pas moins du fond de son cœur un *Nunc, Domine*, solidement entonné (1). Mais « dix mille hommes respectables » : que de grosseur ont pourtant certaines choses par rapport à leur grandeur! Ce cercle social, pour lequel Brissot chante si sincèrement son *Nunc, Domine,* qu'est-ce ? Malheureusement ce n'est que du vent et de l'ombre. La chose la plus réelle qu'on puisse y trouver mainte-

(1) Voir Brissot, *Patriote Français ;* Fauchet, *Bouche-de-fer*, etc. (extrait de l'*Hist. parlem.*, t. VIII, IX. etc.).

nant est peut-être ceci : un « procureur général de la vérité » prit un jour la forme d'un corps pour vivre en fils d'Adam, pendant quelques mois ou quelques instants sur notre terre ; et les dix mille personnes respectables attendues sont encore dans le chaos et la nuit l'a réabsorbé lui-même.

Cent trente-trois journaux de Paris ; le Cercle social régénérateur ; des discours dans la société mère et dans les sociétés filles, sur les balcons des fenêtres d'auberge, au coin de la cheminée ou à la table à manger ; — c'est en cela que consiste la polémique qui souvent se termine par un duel ! Ajoutez-y l'accompagnement constant des murmures d'une profonde discorde : la rareté du travail et la rareté des vivres. L'hiver est froid et rigoureux ; de temps en temps une foule déguenillée, semblable à un étendard de détresse, noir et déchiré, fait de sombres queues devant les boutiques des boulangers. Cette nouvelle année d'une république glorieuse est la troisième année de disette. Dans ces saisons de détresse, l'homme riche quand il est invité à dîner se sent obligé par la politesse d'apporter son pain dans sa poche : comment le pauvre dîne-t-il ? Et votre glorieuse révolution nous a valu cela, s'écrie l'un. Et notre glorieuse révolution est habilement *pervertie* par de noirs traîtres, dignes de la lanterne, s'écrie un autre. Qui peindra le gouffre profond dans lequel tourne la France, brisée en mille éclats incohérents ? Aucune langue humaine ne saurait raconter les disputes qui existaient sous tous les toits français, ni les paroles mordantes qu'on prononçait et dont la somme totale constitue la révolution française. Quelles lois

dirigeaient l'action qui s'accomplissait invisible au milieu de cette incohérence aveugle? Les hommes regardent l'incommensurable avec étonnement et non avec mesure; ils n'en connaissent pas les lois, ils ne font que voir, selon les degrés différents de leur instruction, les nouvelles phases et les résultats des événements produits par ces lois. La France est une masse galvanique monstrueuse, dans laquelle agissent toutes sortes de forces et de substances plus étranges que les forces chimiques et galvaniques ou électriques; ces substances s'électrisent l'une l'autre, positivement et négativement, elles remplissent d'électricité vos bouteilles de Leyde, — au nombre de vingt-cinq millions! Quand les bouteilles deviennent pleines, il se produit de temps en temps une explosion.

III

LE SABRE A LA MAIN.

C'est cependant sur une base si merveilleuse, que la loi, la royauté, l'autorité, et tout ce qui existe encore en fait d'ordre visible, doivent se maintenir aussi longtemps que possible. Comme autrefois le vieil Anarch dans le conflit des quatre éléments, une auguste assemblée a étendu son pavillon sur tout ce désordre; elle est entourée par les ténèbres sans bornes de la discorde; elle repose sur l'incertitude sans fond de l'abîme et y entretient un vacarme continuel. Autour d'elle, le temps, l'éternité et le vide;

elle fait ce qu'elle peut, ce qu'il lui est donné de faire.

Jetons une fois de plus un coup d'œil sur ce qu'elle fait; nous voyons qu'elle se démène avec persévérance au milieu d'interruptions sans fin pour établir une théorie constitutionnelle des verbes défectifs (1). Mirabeau du haut de la tribune avec tout le poids de son nom et de son génie en impose à la violence des Jacobins; celle-ci par contre se fait jour dans le club des Jacobins où l'on fait contre Mirabeau des lectures violentes. Cet homme suit une voie mystérieuse, discutable; une voie difficile et pourtant il n'a pas de compagnon. Le patriotisme pur ne le compte pas parmi ses élus; le royalisme pur l'abhorre : et cependant il domine le monde. Laissons-le s'avancer seul, sans compagnon, d'un pas ferme et sûr vers son but, — le jour luit encore pour lui et la nuit n'est pas encore venue.

Mais la bande élue des patriotes purs est petite; elle compte à peine une trentaine de membres qui se tiennent à l'extrémité gauche, séparée de la foule. Un vertueux Pétion, un incorruptible Robespierre, le plus ferme et le plus incorruptible des hommes aigris et légers; les triumvirs Barnave, Duport, Lameth, grands par leurs discours, par leurs pensées et par leurs actions, chacun à sa manière; le vieux maigre Goupil de Prefeln : c'est de ceux-ci et de ceux qui les suivront que dépend le patriotisme pur.

C'est parmi les trente aussi, qu'il faut placer Philippe d'Orléans, il s'y distingue, quoiqu'il se fasse

(1) Journal de Camille (*Hist. parlem.*, t. IX, p. 366-85).

rarement entendre, il est dans un triste et obscur embarras, après être, pour ainsi dire, *arrivé* au chaos ! On parle par moments de lieutenance et de régence ; dans l'assemblée elle-même se débat la question de la succession du trône « dans le cas où la branche actuelle viendrait à faillir » ; et Philippe, dit-on, se promenait silencieusement dans les corridors, attendant avec anxiété l'issue de ces débats : mais tout cela se réduisit à néant ; Mirabeau, perçant cet homme de son regard, a dit dans son rude langage : « Ce j... f... ne vaut pas la peine qu'on se donne pour lui. » Tout tomba dans le néant, et en attendant, dit-on, la monnaie de Philippe est partie ! Pouvait-il refuser un peu d'argent à ce patriote si bien doué de tout ce qui n'était pas de l'argent, lui qui manquait de tout *excepté* de monnaie ? Aucun pamphlet ne s'imprime sans argent, ou du moins, ne s'écrit sans la nourriture qu'on se procure avec l'argent. Sans argent l'homme le plus entreprenant ne peut bouger de place ; tout projet patriotique, individuel ou autre, exige de l'argent. Combien plus doit-il en falloir pour des intrigues qui s'étendent au loin et qui ne vivent et n'existent que par l'argent ; elles s'étendent au loin avec un appétit de dragon pour l'argent, elles sont capables d'engloutir des principautés ! C'est ainsi qu'a roulé le prince Philippe, au milieu de ses Sillery, Laclose et autres fils de la nuit : il était le centre des machinations les plus étranges et les plus sombres. Quelles trahisons spéciales, quels stratagèmes, quels essais de nuire, avec ou sans but, proposait-on dans ces réunions ? Personne (si ce n'est le génie qui les préside, le prince du pouvoir de l'air) n'a quelque

chance de le savoir. La conjecture de Camille est la plus probable : ce pauvre Philippe se serait embarqué dans une spéculation traîtresse comme précédemment il s'était embarqué dans un des premiers ballons ; mais, épouvanté de la nouvelle position dans laquelle il venait d'entrer, il aurait bientôt rebroussé chemin et serait redescendu plus sot qu'avant ! Créer la suspicion surnaturelle, telle fut sa fonction dans l'époque révolutionnaire. Mais maintenant qu'il a perdu sa corne d'abondance, sa monnaie toute prête, que peut-il encore perdre ? Le malheureux sera obligé de se vautrer et de se débattre dans de profondes ténèbres, dans ce pitoyable élément de mort. Nous le verrons encore émerger une ou deux fois, s'efforçant de sortir de cet épais élément de mort : ce sera en vain. Pour un moment, pour la dernière fois il revient à la surface ou plutôt y est lancé, il acquiert même une espèce de célébrité, — pour s'enfoncer ensuite à tout jamais !

Le *côté droit* persévère aussi ; il montre même plus d'animation que jamais, quoique de ce côté l'espoir soit bien près de s'évanouir. Le coriace abbé Maury, lorsque les obscurs royalistes de province lui serrent la main avec des transports de gratitude, répond en secouant sa tête d'airain impassible : « Hélas ! monsieur, tout ce que je fais ici est tout aussi bon que *rien*. » Le brave Faussigny, qui ne paraît que cette fois-ci dans l'histoire, s'avance avec frénésie au milieu de la salle en s'écriant : « Il n'y a qu'une manière d'en finir, c'est de tomber le *sabre à la main* sur ces gaillards-là (1), » et il désigne nos trente élus de

(1) *Moniteur*, séance du 21 août 1790.

l'extrême gauche! Là-dessus on fait du bruit, puis viennent les clameurs, les disputes, les regrets, — l'évaporation. Les choses mûrissent et deviennent franchement incompatibles, et on appelle cela une « scission ». Cette provocation farouche et théorique de Faussigny eut lieu en août 1790; nous ne serons pas encore au mois d'août de l'année suivante, que déjà les deux cent quatre-vingt-douze élus du royalisme feront leur « scission » finale d'une assemblée livrée aux factions et secoueront sur elle la poussière de leurs pieds.

A propos de cette affaire du sabre à la main, il faut noter ici une autre chose qui s'y rattache. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de duels : nous avons dit comment, dans toutes les parties de la France, d'innombrables duels eurent lieu. Des camarades en discussion renversent leur coupe de vin, rejettent les armes de la raison et de la repartie, pour aller se battre en champ clos; ils se quitteront saignants, peut-être ils ne se quitteront pas et tomberont tous deux, traversés de part en part par l'épée, terminant à la fois leur vie et leur colère, — mourant comme meurent les fous. Cela a duré depuis longtemps et cela dure encore. Mais à présent il semblerait que dans le sein même d'une auguste assemblée ce traître royalisme ait choisi, dans son désespoir, un nouveau système de combattre le patriotisme : celui de le tuer par une série de duels systématiques! « Des spadassins » de ce parti font des rodomontades, on peut les acheter pour quelques liards. L'œil jaune du journalisme avait vu « douze spadassins » arrivés récemment de la Suisse, ainsi qu'un « nombre considérable

d'assassins s'exerçant dans les salles d'escrime, s'appliquant au tir au pistolet ».

Tout député patriote distingué peut être provoqué, il échappera une fois ou dix fois ; il arrivera forcément un temps où il tombera, et la France pleurera. Combien Mirabeau n'a-t-il pas reçu de cartels ! surtout pendant qu'il était le champion du peuple. Des cartels par centaines ; comme la constitution doit être faite avant tout et que son temps est précieux, il répond toujours par une espèce de formule stéréotypée : « Monsieur, je vous ai placé sur ma liste, mais je vous avertis qu'elle est longue et que je ne fais pas de préférence. »

N'avions-nous pas en automne le duel de Cazalès et de Barnave ; ces deux maîtres des joûtes oratoires ne se sont-ils pas rencontrés pour échanger des coups de pistolet? Cazalès, chef des royalistes, que nous appelons « Noirs », avait dit dans un moment de passion : « Les patriotes sont de simples brigands », et en parlant ainsi, il avait lancé ou paru lancer un coup d'œil étincelant du côté de Barnave ; celui-ci n'avait pu se contenter de répondre par un autre coup d'œil, il lui fallait un rendez-vous. Le deuxième coup de Barnave porta sur le chapeau de Cazalès. La pointe antérieure du feutre triangulaire, tel que les mortels le portaient alors, amortit le coup et sauva ce beau front de quelque chose de plus que d'une blessure passagère. Qu'il eût été facile au sort de se tourner en sens inverse et le chapeau de Barnave n'eût peut-être pas été aussi bon ! Le patriotisme fit alors sa grande protestation contre le duel en général ; des pétitions furent adressées à l'auguste assemblée pour

la prier de mettre fin, par une loi, à ce barbarisme féodal. Barbarisme et solécisme ; car arrivera-t-on à convaincre quelqu'un en lui soufflant dans la tête une demi-once de plomb ? Certes que non. Barnave fut reçu à bras ouverts aux Jacobins, mais on lui fit des reproches.

Se rappelant ce duel, et fort de la réputation qu'il s'était faite en Amérique, où il passait pour être d'une témérité exagérée et pour manquer plutôt de cervelle que de cœur, Lameth refusa, sans grande émotion, d'aller se battre avec un jeune gentilhomme de l'Artois, arrivé exprès à Paris pour le provoquer ; il l'engagea d'abord froidement à attendre, ensuite il permit froidement à deux de ses amis de se battre à sa place et de donner une leçon au jeune gentilhomme ; ce qu'ils firent en effet. Procédé un peu froid ; il satisfit les deux amis, Lameth et le jeune gentilhomme bouillant. On aurait pu s'imaginer que la discussion en resterait là. Cependant il n'en fut pas ainsi. Lameth, en allant à la fin du jour reprendre ses occupations de député, rencontre dans les corridors de l'assemblée une foule de royalistes qui l'accueillent avec des *brocards*, des signes de mépris, des fanfaronnades et des insultes ouvertes. La patience humaine a ses limites : « Monsieur, dit Lameth en s'adressant à un certain Lautrec, ayant une bosse ou une difformité naturelle quelconque ; monsieur, si vous étiez homme à vous battre ! — « J'en suis un, moi ! » s'écrie le jeune duc de Castries. Lameth, impétueux comme la foudre, répondit : « Tout à l'heure. » Aussi, quand les ombres du crépuscule s'épaissirent sur le bois de Boulogne, on vit deux hommes au regard de lion, au geste rapide, en

garde; le pied droit en avant, parant et poussant la botte; coups d'épée, attaque en tierce et en quarte, appliqués à se transpercer l'un l'autre. Voyez : Lameth, plus ardent à toucher son adversaire, se lance à corps perdu et de tout le poids de son corps ; mais Castries se jette adroitement de côté : Lameth ne perce que l'air, et, fendu à fond, va embrocher son bras gauche dans l'épée que lui présente Castries. Sur quoi, à la vue du sang et de la pâleur du blessé, le duel cesse, le chirurgien pose un appareil, et l'honneur est satisfait des deux côtés.

Mais cela n'aura-t-il donc pas de fin? Lameth le chéri est couché avec une blessure profonde : il n'est pas hors de danger. De noirs aristocrates tuent traîtreusement les défenseurs du peuple ; ils les combattent, non par des arguments, mais à coups de rapière. Et les douze spadassins venus de la Suisse, et le nombre considérable d'assassins s'exerçant au tir au pistolet? Le patriotisme songe et médite le mal avec une ferveur toujours croissante, toujours s'étendant, pendant l'espace de trente-six heures.

La trente-sixième heure écoulée, le samedi 13, on contemple un nouveau spectacle : la rue de Varennes et le boulevard des Invalides, qui en est proche, sont couverts d'une multitude mélangée. L'hôtel de Castries semble devenu fou, possédé du diable, et vomit par chacune de ses fenêtres « des lits, des peintures, des images, des commodes, des chiffonnières, des poteries et des cloches, tout cela au milieu des acclamations continuelles du peuple et sans le moindre vol ; car de tous côtés retentit le cri de : « Qu'il soit pendu celui qui volera un clou » ! C'est là un *Plebis-*

citum, ou un décret iconoclastique irrégulier du commum peuple qu'on n'aurait pas manqué d'exécuter. — La municipalité tremblotte, délibère si elle doit sortir le *drapeau rouge* et proclamer la loi martiale. Dans l'Assemblée nationale, une partie des membres se lamente, une autre partie a peine à retenir ses applaudissements ; l'abbé Maury est incapable de décider si la populace iconoclastique monte à quarante mille ou à deux cent mille individus.

Les députations, les messagers rapides se succèdent, car le peuple se trouve de l'autre côté de la Seine. Lafayette et ses gardes nationaux, sans *drapeau rouge*, se mettent en marche, apparemment sans trop se hâter. De plus, arrivé sur les lieux, Lafayette salue en ôtant son chapeau, avant de donner l'ordre de mettre les baïonnettes au bout des fusils. A quoi bon? La cour de cassation plébéienne, comme Camille l'a justement appelée, a fait son œuvre ; le peuple s'avance, la veste déboutonnée, les poches retournées : il avait fait le sac de l'hôtel, un juste ravage, mais non un pillage! Le héros des deux mondes, avec une patience inépuisable, fait des remontrances ; il dissipe la foule et la tranquillise en la persuadant par une espèce de douce contrainte, sans toutefois faire rentrer les baïonnettes. Le lendemain, tout avait repris son cours ordinaire.

Le duc de Castries, en examinant ce qui venait de se passer, put écrire avec raison au président, se transporter lui-même vers les frontières pour y lever un corps d'armée, ou exécuter n'importe quel projet. Le royalisme abandonne complétement cette méthode de discuter, et les douze spadassins s'en retournent

en Suisse — ou dans le pays des songes par la porte de corne, l'un ou l'autre de ces pays étant leur patrie. De plus, l'éditeur Prudhomme est autorisé à publier une chose curieuse : « Nous sommes autorisé à publier, » dit le stupide et bruyant éditeur, « que M. Boyer, champion des bons patriotes, est à la tête de cinquante *Spadassinicides*. Son adresse est : passage du Bois de Boulogne, faubourg Saint-Denis (1). » Une des plus étranges institutions que celle du champion Boyer et de ses Spadassinicides ! Leurs services sont cependant inutiles, le royalisme ayant abandonné la méthode à la rapière comme complétement impraticable.

IV

FUIR OU NE PAS FUIR.

Voici la vérité : la royauté sent que tous les jours elle approche de plus en plus de sa misérable fin. De l'autre côté du Rhin, il devient certain que le roi n'est plus libre dans les Tuileries. Ceci, le pauvre roi peut bien le nier de sa bouche officielle, mais au fond du cœur il sait bien que c'est la vérité. La constitution civile du clergé ; le décret de banissement contre les dissidents ; il ne peut pas même s'opposer à ce dernier, bien que sa conscience le lui ordonne : après deux mois d'hésitation, il le signe aussi. Ce fut le 21 janvier 1791 qu'il le signa, et pourtant, pour le

(1) *Révolutions de Paris* (*Hist. parlem.*, t. VIII, p. 440).

malheur de ce pauvre cœur, il y aura un autre 21 janvier !

Que deviennent les prêtres dissidents exilés ? D'invincibles martyrs suivant les uns, d'incorrigibles traîtres chicaneurs suivant les autres. Ainsi est arrivé ce que nous avions prédit : avec la religion, ou avec le jargon et l'écho de la religion, toute la France est séparée en deux parties par une nouvelle solution de continuité compliquant et envenimant toutes les anciennes blessures ; — pour les guérir, il faudra une cruelle opération dans la Vendée !

Malheureuse royauté, malheureuse majesté, Représentant Héréditaire (peu importe le nom que nous lui donnions), dont on attend beaucoup et auquel peu est donné ! Les gardes nationaux bleus entourent les Tuileries : un Lafayette, petit pédant constitutionnel, simple, étroit, inflexible comme de l'eau changée en glace mince ; que le cœur d'une reine ne peut aimer. L'Assemblée nationale, son drapeau déployé, nous savons où, se tient tout près, continuant son éternel vacarme. Au dehors, rien que les révoltes de Nancy, le sac de l'hôtel de Castries, des émeutes et des séditions, des émeutes au nord et au sud, à Aix, à Douai, à Belfort, à Uzès, à Perpignan, à Nîmes, à Avignon, cette incurable ville des papes : un continuel craquement, un petillement d'émeutes sur toute la surface de la France ; — preuve que l'émeute se propage avec une rapidité électrique. Et le dur hiver, les grèves affamées des ouvriers ; ce sourd grognement de la misère, son fondamental et base de toutes les autres discordes !

Le plan de la royauté, si toutefois on peut dire

qu'elle ait un plan arrêté, est comme toujours, de fuir vers les frontières. En vérité, c'est le seul plan qui puisse lui laisser le moindre espoir ! Fuyez vers Bouillé ; entouré de canons et protégé « par vos quarante mille Allemands fidèles », menacez, sommez l'Assemblée nationale de vous suivre, sommez la partie royaliste, la partie constitutionnelle et la partie vénale ; dispersez le reste par la mitraille s'il le faut. Laissez le jacobinisme et la révolte, avec un cruel désespoir, fuir dans l'espace infini, chassés par la mitraille. Tonnez sur la France par la bouche des canons ; ordonnez à la révolte de cesser et ne la suppliez pas. Régnez ensuite avec la plus large constitution possible ; rendez la justice, aimez la générosité ; *soyez* le pasteur de ce peuple indigent et non son tondeur ou un simulacre de pasteur. Faites cela si vous osez. Si vous n'osez pas, alors, au nom du ciel, allez vous coucher ; je ne connais pas d'autre alternative convenable.

Je crois même que cela pourrait se faire : il suffirait d'un homme qui en soit capable. Car si un gouffre aussi indescriptible de confusions babyloniennes (tel que notre époque) ne peut être calmé par un seul homme, s'il faut pour cela du temps et des hommes, un seul homme peut modérer ses fureurs, peut les contre-balancer et les dominer et se tenir sur son bord sans être englouti, ainsi que plusieurs hommes et plusieurs rois l'ont fait dans ces jours. Un homme peut beaucoup ; les hommes obéissent à l'homme qui sait (*Kens*) et qui peut (*Cans*) et ils l'appellent respectueusement *Kenning* ou *King*, roi. Charlemagne ne commanda-t-il pas ? Voyez s'il a eu des temps bien

doux pour commander ; il pendit « quatre mille Saxons sur le pont du Weser », lors d'une redoutable attaque ! Qui sait, peut-être existe-t-il, l'homme capable dans cette même France divisée et fanatique ? Un homme taciturne au teint olivâtre, en ce moment lieutenant d'artillerie et qui a autrefois étudié les mathématiques à Brienne ? Le même qui se promenait le matin en corrigeant des épreuves à Dôle et partageait un repas frugal avec M. Joly ? Oui, un tel homme est né dans le pays du général célèbre Paoli, son ami, pour voir de vieilles scènes dans sa Corse natale et pour essayer ce que la démocratie peut produire de bon.

La royauté n'en finit pas d'exécuter son plan d'évasion, et cependant elle ne l'abandonne pas ; son espoir est variable ; elle est indécise en attendant que la fortune décide. On commence dans le plus grand secret une correspondance active avec Bouillé ; il existe aussi un plan, qui apparaît plus d'une fois, celui de conduire le roi à Rouen (1) : plan sur plan, naissant et disparaissant comme les *ignes fatui* en temps d'orage, tout cela ne conduit à rien. « Vers les dix heures du soir », le Représentant Héréditaire joue au whist, en *partie carrée*, avec la reine, avec Monsieur son frère, et avec Madame. L'écuyer Campan entre mystérieusement et apporte un message qu'il ne comprend qu'à moitié : un certain comte d'Inisdal attend avec anxiété dans l'antichambre ; le colonel national, capitaine de service cette nuit, est gagné ; des chevaux de poste sont prêts tout le long de la route ; une partie

(1) Voyez *Hist. parlem.*, t. VII, p. 316. Bertrand de Moleville, etc.

de la noblesse se tient sous les armes et est décidée à agir ; Sa Majesté veut-elle consentir à partir avant minuit ? Silence profond ; Campan attend l'oreille tendue. « Votre Majesté a-t-elle entendu ce qu'a dit Campan ? » demanda la Reine. « Oui, je l'ai entendu, » dit Sa Majesté en continuant de jouer. « Campan vient de dire un joli couplet », ajouta Monsieur qui de temps à autre faisait le plaisant. Sa Majesté continue toujours à jouer sans répondre. « Après tout, il faut dire quelque chose à Campan », remarque la reine. « Dites à M. d'Inisdal, répondit le roi, et la reine appuya sur ses paroles, dites à M. d'Inisdal que le roi ne peut pas *consentir* à être enlevé. » — « Je le vois ! » dit d'Inisdal, en s'en allant et en s'enflammant de colère : « nous courons le risque et nous devons recevoir le blâme si l'entreprise échoue (1). » Il disparaît, son plan s'évanouit comme un feu de paille. La reine resta jusque tard dans la nuit, à emballer ses joyaux : mais ce fut inutile ; dans la pâle flamme de la colère s'était éteint le feu de paille.

Dans tout cela il y a fort peu d'espoir. Hélas ! avec qui fuir ? nos fidèles Gardes du corps sont dispersés depuis l'insurrection des femmes ; ils sont retournés chez eux ; plus d'un s'est dirigé du côté du Rhin vers Coblenz et les princes exilés : le brave Miomandre et le brave Tardinet, ces deux fidèles, ont reçu dans une entrevue nocturne avec les deux majestés, leur *viatique* en louis d'or et des remercîments sincères des lèvres de la reine ; malheureusement Sa Majesté se tenait le

(1) Campan, t. II, p. 185.

dos au feu sans parler (1); maintenant ils traversent les provinces en dînant et en racontant minutieusement leur évasion et les horreurs insurrectionnelles. De grandes horreurs, mais qui disparaissent devant d'autres plus grandes encore. Mais en somme, quelle chute de l'ancienne splendeur de Versailles! Ici dans ces pauvres Tuileries, un brasseur colonel national, le sonore Santerre, parade officiellement derrière la chaise de Sa Majesté. Nos hauts dignitaires se sont tous enfuis de l'autre côté du Rhin : il n'y a plus rien à gagner à présent à la cour; il ne reste que des espérances pour lesquelles on risquerait sa vie. D'obscurs hommes d'affaires fréquentent les escaliers dérobés; avec leurs ouï-dire, leurs projets en l'air et leurs fanfaronnades inutiles. De jeunes royalistes, au théâtre du Vaudeville, « chantent des couplets comme si cela pouvait servir à quelque chose. On peut aussi rencontrer des capitaines en congé, des seigneurs incendiés, au café de Valois et chez Méat le restaurateur. » Là ils s'excitent les uns les autres dans leur ardeur loyale; ils boivent les vins qu'ils peuvent se procurer, à la confusion du sans-culottisme : ils montrent des poignards perfectionnés et faits sur commande, et osant beaucoup, ils dînent (2). C'est dans ces endroits et à l'époque dont nous parlons que l'épithète de *sans-culotte* fut appliquée pour la première fois au patriotisme indigent; dans le siècle passé, nous avions Gilbert Sans-culotte le poëte indigent (3). Être privé de culotte : triste privation;

(1) Campan, t. II, p. 199-21.
(2) Dampmartin, t. II, p. 129.
(3) Mercier, *Nouveau Paris* t. III. p. 204.

mais si vingt millions la supportent elle devient plus efficace que la plupart des possessions !

Cependant, au milieu de ce vague et obscur tourbillon de fanfaronnades, de projets en l'air, de poignards faits sur commande, il se révéla un *punctum saliens* de vie et de possibilité : le doigt de Mirabeau ! Mirabeau et la reine de France se sont vus ; ils se sont séparés avec une confiance mutuelle ! C'est une chose étrange, secrète comme un mystère ; mais il n'y a pas à en douter. Mirabeau monte un soir à cheval ; il se dirige d'une manière tout à fait inattendue, vers l'ouest, pour voir son ami Clavière à sa maison de campagne ? Avant d'entrer chez son ami Clavière, le cavalier rêveur alla frapper à une porte de derrière du jardin de Saint-Cloud : un certain duc d'Aremberg ou quelque autre, était là pour l'introduire ; la reine n'était pas loin : c'est sur le rond-point le plus élevé du jardin de Saint-Cloud qu'il aperçut la figure de la reine ; il lui parla, seul avec elle sous le vide dôme de la nuit. Quelle entrevue ; après toutes nos recherches, elle reste pour nous un secret plein de mystères, comme le serait un colloque des dieux (1) ! Elle l'appelait « Mirabeau », nous avons lu quelque part qu'elle « en fut charmée », de ce sauvage Titan, maintenant soumis. Une des qualités les plus honorables de ce grand cœur, si malheureux, fut sans contredit de reconnaître, en dépit de tous les préjugés, toute espèce de talent en présence duquel elle se trouvait et de s'approcher avec confiance de Mirabeau, de Barnave et de Dumouriez. Noble cœur

(1) Campan, t. II, chap. XVII.

impérial, il éprouvait une attraction instinctive pour tout ce qui avait quelque élévation ! « Vous ne connaissez pas la reine », dit un jour Mirabeau dans une confidence ; « sa force d'âme est prodigieuse ; elle est homme par son courage (1) ». Ainsi dans le silence de la nuit, sur le sommet de ce petit monticule, la reine a parlé à Mirabeau ; celui-ci a baisé loyalement la main royale et dit avec enthousiasme : « Madame, la monarchie est sauvée ! » — Possible ? Les puissances étrangères, mystérieusement sondées, donnent des réponses favorables (2) ; Bouillé est à Metz et pourrait trouver quarante mille Allemands sûrs ; avec un Mirabeau comme tête, un Bouillé comme bras, on peut réellement faire quelque chose, si le destin n'intervient pas.

Mais figurez-vous de quel voile aux mille plis, de quel manteau d'obscurité la royauté devait s'envelopper pour méditer ces choses. Il y avait des hommes avec des « billets d'entrée » ; il y avait des chevaliers consultants, de mystérieux conspirateurs. Songez si, enveloppée comme elle l'est, la royauté conspirante peut échapper à l'œil scrutateur du patriotisme, aux yeux de lynx, au nombre de dix mille, fixés sur elle et voyant dans les ténèbres ! Le patriotisme connaît la plupart de ces choses ; il connaît les poignards faits sur commande et peut désigner les boutiques où on les a pris ; il connaît les légions de mouchards du sieur Motier ; les billets d'entrée, les hommes noirs ; il sait comment un plan d'évasion succède à l'autre, ou

(1) Dumont, p. 211.

(2) *Correspondance secrète* (*Hist. parlem.*, t. VIII, p. 169-73).

semble lui succéder. Rappelez-vous aussi les couplets chantés au théâtre du Vaudeville ; ou ce qui est pire, les chuchotements et les mouvements de tête significatifs des traîtres en moustaches. Enfin, imaginez-vous les hauts cris d'alarme poussés par les cent trente-trois journaux de Paris et l'oreille de Denys des 48 sections veillant jour et nuit.

Le patriotisme est patient, mais sa patience a une limite. Le *café de Procope* a envoyé, visiblement le long des rues de Paris, une députation de patriotes, pour adresser aux mauvais éditeurs des remontrances en paroles pleines de confiance ; c'était curieux à voir et à entendre. Les mauvais éditeurs promirent de s'amender, mais ne le firent point. Il y eut plusieurs députations chargées de demander le changement des ministres; le maire Bailly se joignait même au cordelier Danton; et ils ont réussi. A quoi cela servit-il? Des charlatans par nature ou des charlatans forcés de l'être, la race est éternelle. Les ministres Duportail et Dutertre sont-ils plus à ménager que les ministres La Tour du Pin et Cicé. Ainsi roule le monde dans sa confusion.

Qu'est-ce donc que le pauvre patriote français, dans ces jours malheureux, lui qui est poussé par les influences et les évidences les plus contradictoires ; que doit-il croire, qui doit-il suivre? Tout est incertitude, excepté son malheur et son indigence; une glorieuse révolution, merveille de l'univers, ne lui a procuré ni la paix ni du pain; elle est corrompue par des traîtres difficiles à découvrir. Des traîtres qui habitent les ténèbres et qui sont invisibles, ou qu'on aperçoit par moments dans un crépuscule pâle et dou-

teux, dans lequel ils s'évanouissent clandestinement. La suspicion surnaturelle remplit de nouveau l'esprit des hommes.

« Personne ici », écrit Carra, déjà au commencement de février, dans les *Annales patriotiques*, « personne ne peut douter de l'existence des projets continuels que forment ces gens pour enlever le roi ni de la succession perpétuelle des manœuvres qu'ils emploient pour cela ». Personne : la vigilante mère du patriotisme députa deux de ses membres à ses filles de Versailles, pour examiner où en étaient les choses. Bien, et là? Le patriotique Carra continue : « Le rapport de ces deux députés, nous l'avons tous entendu de nos propres oreilles samedi dernier. Ils sont allés, avec d'autres membres de Versailles, inspecter les étables des ci-devant Gardes du corps; ils y ont trouvé de sept à huit cents chevaux toujours sellés et bridés, prêts à marcher au premier avis. De plus, ces mêmes députés ont vu de leurs propres yeux plusieurs voitures royales sur lesquelles des hommes étaient occupés à charger des sacs à bagages bien garnis, des vaches de cuir », comme on les appelle ; « les armes royales étaient à peu près complètement effacées des panneaux ». Assez important ! De plus, le même jour toute la *maréchaussée* ou police à cheval devait s'assembler avec armes, chevaux et bagages », et se disperser de nouveau. On avait besoin du roi sur les frontières, afin que l'empereur Léopold et les princes allemands dont les troupes étaient prêtes eussent un prétexte pour commencer ; « ceci », ajoute Carra, « est le mot de l'énigme » ; c'est là la raison pour laquelle nos aristocrates fugi-

tifs font des levées d'hommes sur les frontières ; espérant qu'un de ces matins, le *magistrat chargé du pouvoir exécutif* sera conduit au mitieu d'eux et qu'ils pourront commencer la guerre civile (1) ».

Oui, si le *magistrat chargé du pouvoir exécutif*, emballé, c'est-à-dire enfermé dans une de ces vaches de cuir, était amené sain et sauf au milieu d'eux ! Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le patriotisme, ou bien aboyant à l'aventure ou bien guidé par quelque instinct de sagacité surnaturelle, aboie à bon droit cette fois-ci ; pour quelque chose et non pour rien. La correspondance secrète de Bouillé, rendue publique depuis, le prouve.

De plus, il est indubitable, visible pour tous, que *Mesdames*, les tantes du roi prennent des dispositions pour partir ; elles demandent des passe-ports au ministère, des sauf-conduits à la municipalité ; Marat engage tout le monde à les surveiller. Elles emporteront de l'or, « ces vieilles béguines » ; elle emporteront le petit Dauphin, « elles ont élevé depuis quelque temps un enfant supposé pour le laisser à sa place ! » D'ailleurs elles font l'office d'une substance légère qu'on lance en l'air pour voir de quel côté tourne le vent ; espèce de cerf-volant d'essai qu'on fait partir afin de constater, si le grand cerf-volant en papier, l'évasion du roi, peut s'élever !

Dans ces circonstances alarmantes, le patriotisme ne se fait pas défaut à lui-même. La municipalité députe vers le roi ; les sections envoient des députations à la municipalité ; l'Assemblée nationale va

(1) *Journal de Carra*, 1er février 1197 (*Hist. parlem.*, t. IX, p. 39).

s'émouvoir. Mais voici que le 19 février 1791, Mesdames, quittent Bellevue et Versailles en grand secret, et partent! Pour aller à Rome, à ce qu'il paraît, ou pour aller on ne sait où. Elles n'étaient pas sans passe-ports du roi, contre-signés; et qui plus est, elles sont accompagnées d'une escorte serviable. Le patriotique maire ou *mairelet* du village de Moret essaya de les arrêter; mais le vif Louis de Narbonne, qui fait partie de l'escorte, poussa un petit galop et revint bientôt avec trente dragons, délivrer Mesdames. Et ainsi ces pauvres vieilles dames purent continuer leur route, au grand effroi de la France et de Paris dont l'excitabilité nerveuse a atteint son plus haut degré. Qui empêcherait sans cela ces pauvres *Loque* et *Graille* de partir; elles sont devenues si vieilles et se trouvent dans des circonstances si inattendues, que l'idée même des terreurs et des horreurs afflige leur esprit; elles ne peuvent même pas trouver un confesseur orthodoxe; — et vous les empêcheriez d'aller là où les appelle l'espoir de quelque consolation?

Elles vont ces pauvres vieilles dames, dont le cœur était endurci au point de ne plus avoir pitié : elles vont; avec des palpitations et des cris étouffés fort peu mélodieux; toute la France crie et glousse, derrière elles et autour d'elles avec une terreur non étouffée : tant la suspicion mutuelle existe parmi les hommes. A Arnay-le-Duc, à peu près à mi-chemin de la frontière, une municipalité et une populace patriotiques ont de nouveau le courage de les arrêter. Louis de Narbonne est obligé de retourner à Paris consulter l'Assemblée nationale. L'Assemblée nationale répond, non sans difficultés, que Mesdames peu-

vent partir. Là-dessus Paris s'agite de nouveau, à moitié fou, en poussant des cris. Les Tuileries et leurs environs sont remplis d'hommes et de femmes, pendant que l'Assemblée nationale discute cette question des questions : Lafayette est obligé de les disperser vers la nuit, et les rues de Paris furent illuminées. Le commandant Berthier, Berthier devant qui de grandes choses sont inconnues, est bloqué dans Versailles. Aucune tactique ne lui avait réussi pour amener ici les bagages de Mesdames ; les femmes frénétiques de Versailles vinrent l'entourer en criant ; ses propres troupes coupèrent les traits de la voiture ; lui « se retira à l'intérieur » en attendant des temps meilleurs (1).

Pendant que Mesdames, arrachées de Moret à coups de sabre, courent rapidement vers les frontières, avant d'être arrêtées à Arnay, leur auguste neveu, le pauvre Monsieur, descend à Paris dans ses caves du Luxembourg pour s'y cacher ; et d'après Montgaillard on peut difficilement lui persuader de remonter. Une multitude hurlante, attirée par le bruit de son départ, environne le Luxembourg ; mais à la vue de Monsieur, elle commence à chanter et escorte Madame et lui aux Tuileries en poussant des vivat (2). C'est là un état de surexcitation nerveuse que peu de nations connaissent.

(1) Campan, t. II, p. 132.
(2) Montgaillard, t. II ; *Deux amis*, t. VI, c. I.

V

LE JOUR DES POIGNARDS.

Mais que signifie donc la réparation ostensible du château de Vincennes ? Les autres prisons étaient pleines de prisonniers, on vient chercher ici un nouvel espace : c'est là la raison que donne la municipalité. Car dans un pareil changement de judicature, les parlements ayant été abolis et de nouvelles cours venant d'être établies, les prisonniers s'étaient accumulés. Inutile de dire que dans ces temps de désordre où régnait la loi du plus fort, les délits et les arrestations étaient plus nombreuses à un certain point de vue. La raison donnée par la municipalité explique-t-elle suffisamment cette réparation? Certes la réparation du château de Vincennes était de toutes les entreprises que pouvait faire une municipalité éclairée, la plus innocente.

Cependant le faubourg Saint-Antoine n'est pas de cet avis : ces tourelles pointues et ces tristes donjons, étaient trop près de ses propres habitations obscures et le choquaient. Vincennes n'était-ce pas une petite Bastille! Le grand Diderot et d'autres philosophes ont été emprisonnés à Vincennes ; le grand Mirabeau y a passé quarante-deux mois d'une éclipse désastreuse. Et maintenant que la vieille Bastille est devenue une place de danse (si quelqu'un a encore envie de danser) et que ses pierres ont servi à construire le pont Louis XVI, cette petite Bastille insignifiante en com-

paraison de l'autre, se flanque de tourelles fraîchement découpées et étend ses ailes tyranniques, en menaçant les patriotes ? Une nouvelle place pour des prisonniers ; et pour quels prisonniers ? D'Orléans avec les principaux patriotes de l'extrême gauche ? On le dit, un passage souterrain conduit des Tuileries jusqu'ici. Qui sait ? Paris miné par des carrières et par les catacombes, est merveilleusement suspendu au-dessus de l'abîme ; Paris pourrait sauter en l'air, quoique la poudre, si nous y regardons de près, ait été enlevée. Des Tuileries, vendues à l'Autriche, il y aurait un passage souterrain. Coblenz ou l'Autriche ne pourraient-elles pas sortir un beau matin de ces souterrains ; et avec des canons à longue portée, foudroyer le patriotique faubourg Saint-Antoine et le réduire en poussière et en ruines !

Telles sont les réflexions de l'âme assombrie de Saint-Antoine en voyant des hommes en tablier, travailler sur ces tours, dans les premiers jours du printemps. Une municipalité au langage officiel, un sieur Motier avec ces légions de mouchards n'inspirent pas du tout confiance. Le patriote Santerre est commandant, c'est vrai ! Mais le sonore brasseur ne commande que nos propres bataillons : il ne peut éclaircir de pareils secrets, il n'a connaissance de rien, peut-être soupçonne-t-il beaucoup. Et le travail avançait, et Saint-Antoine, sombre et affligé, entend les coups de marteau et voit les pierres hissées en l'air (1).

Saint-Antoine a renversé la grande Bastille : hésitera-t-il devant ce simulacre insignifiant de Bastille ?

(1) Montgaillard, t. II, p. 285.

Amis, si nous prenions des piques, des fusils et des marteaux; si nous nous aidions nous-mêmes. — Plus tard il n'y aura plus de remède; ou plus de remède aussi certain. Le 28 février, Saint-Antoine sort de son quartier comme il l'a déjà fait souvent; il le fait apparemment avec un peu trop de tumulte, il se dirige vers l'est du côté de ce Vincennes qui afflige sa vue. Saint-Antoine, sans s'effrayer et sans pousser des cris de joie, signifie d'une voix pleine d'autorité, aux parties intéressées, que le but qu'on se propose est celui de voir cette inquiétante prison forte, rasée au niveau du sol de la contrée. Il se peut qu'on fasse des remontrances avec beaucoup de zèle; mais cela ne sert à rien. Les portes extérieures s'ouvrent, les ponts-levis tombent, les barreaux de fer des fenêtres, enlevés à coups de marteaux, deviennent autant de leviers en fer; il pleut une pluie d'outils, de masses de pierres, d'ardoises : la démolition fait tout tomber avec un fracas et un bruit chaotiques. Déjà des courriers traversent à la hâte les rues agitées de Paris, pour aller avertir Lafayette et les autorités municipales et départementales; la rumeur publique avertit l'Assemblée nationale, les royales Tuileries et tous ceux qui prennent le peine d'écouter : que Saint-Antoine s'est levé; que Vincennes et probablement la dernière institution de la contrée, va tomber (1).

Vite, donc ! que Lafayette fasse battre le tambour et qu'il se dirige vers l'est; pour tous les patriotes constitutionnels ce sont là de mauvaises nouvelles. Et vous, amis de la royauté, saisissez vos poignards

(1) *Deux amis*, t. VI, p. 11-15; journaux (*Hist. parlementaire*, t. IX, p. 111-17).

perfectionnés, faits sur commande, vos cannes à épée, vos armes secrètes et vos billets d'entrée ; vite, courez par les escaliers dérobés, entourer le fils de soixante rois. Il se produit sans doute une effervescence parmi les d'Orléans et compagnie, pour renverser le trône et l'autel : on parle de mettre Sa Majesté en prison, de la mettre de côté : que sera alors Sa Majesté? De l'argile pour le potier sans-culotte ! Ou serait-il possible de fuir aujourd'hui ; une brave noblesse se ralliant soudainement? Le danger menace, l'espoir convie : ducs de Villequier, de Duras, gentilshommes de la chambre, donnez des billets et des admissions ; une brave noblesse se rallie soudain. Maintenant ce serait le moment de « tomber le sabre à la main sur ces gaillards », on pourrait le faire utilement.

Le héros de deux mondes est sur son cheval blanc; les gardes nationaux bleus, à cheval et à pied, se dirigent en toute hâte vers l'Est ; Santerre avec le bataillon de Saint-Antoine s'y trouve déjà ; apparemment incapable d'agir. Oh! héros des deux mondes, lourdement chargé, quelle tâche que tu as là! Les railleries, les gambades provocantes de ce faubourg patriotique, qui est tout entier dans les rues, sont difficiles à digérer ; des patriotes non lavés le raillent en termes bourrus ; un patriote non lavé saisit le général par la botte et essaie de le démonter. Santerre qui a reçu l'ordre de faire feu, répond d'une manière évasive : « Ce sont les hommes qui ont pris la Bastille, » et aucun coup de fusil ne partit. La magistrature de Vincennes n'osa donner aucun ordre d'arrestation ni le moindre appui : aussi le général prendra-t-il sur lui de faire des arrestations. De la promptitude,

une habileté enjouée, une patience et un courage sans bornes, et l'émeute peut de nouveau être apaisée sans que le sang coule.

Pendant ce temps, le reste de Paris peut considérer avec plus ou moins d'indifférence le reste de ses affaires : car qu'est-ce, sinon une effervescence telle qu'il y en a tant de nos jours ? L'Assemblée nationale dans une de ses séances orageuses discute une loi contre l'émigration ; Mirabeau déclare hautement : « Je jure à l'avance que je ne lui obéirai pas. » Mirabeau monte souvent à la tribune ce jour-là ; avec de continuels empêchements du dehors ; avec sa vieille énergie qui n'a pas baissé ! Que peuvent faire à cet homme les murmures et les clameurs de la gauche ou de la droite ? Il est impassible comme Ténériffe ou Atlas. Sa pensée est claire, sa forte voix de basse, quoique d'abord sourde et incertaine, force l'attention et domine les tempêtes des hommes ; peu à peu elle s'élève, elle s'adoucit, elle se transforme en une mélodie pleine de vigueur, qui triomphe, qui subjugue tous les cœurs ; sa figure aux traits rudes, ravagée par le feu, devient brillante de feu et rayonne : on comprend une fois de plus, dans ces temps malheureux, la puissance et l'omnipotence de la parole humaine sur les hommes. « Je triompherai ou je serai brisé », dit-il une fois. « Silence, » s'écrie-t-il maintenant d'une voix de commandement énergique, dans la conscience impériale de sa force. « Silence aux trente voix ! » Et Robespierre et les trente voix cessèrent de murmurer ; et la loi fut une fois de plus telle que Mirabeau la voulait.

Combien est différente au même instant, l'éloquence

de rue du général Lafayette, discutant avec le sonore brasseur, avec un Saint-Antoine ingrammatical ! Plus différente encore, de toutes les deux, est l'éloquence du café de Valois et les fanfaronnades supprimées de cette multitude d'individus avec billets d'entrée, qui inondent les corridors des Tuileries. De pareilles choses peuvent se passer simultanément dans une cité ; plus souvent encore dans une contrée ; dans une planète avec ses contradictions, chaque jour une infinité de contradictions pétillantes, — qui produisent cependant un produit net, cohérent quoique infiniment petit.

Quoi qu'il en soit, Lafayette a sauvé Vincennes et il s'en retourne avec une douzaine de *démolitionistes* arrêtés. La royauté n'est pas encore sauvée ; elle n'est certes pas particulièrement en danger. Mais la garde constitutionnelle du roi, ces anciennes gardes françaises ou grenadiers du centre comme on les appelle maintenant, comprennent de moins en moins ce que signifie cette affluence d'hommes avec des billets d'entrée. Sa Majesté doit-elle réellement se diriger sur Metz ; être enlevée par ces hommes mettant à profit les circonstances du moment ? Cette révolte de Saint-Antoine servirait-elle de prétexte à ces traîtres royalistes ? Grenadiers du centre, jetez un coup d'œil profond sur votre devoir : jamais le bien ne nous est venu des « hommes noirs ». De plus, ils ont des redingotes ; quelques-uns portent des culottes de cuir, des bottes, comme s'ils allaient se mettre à cheval ! Qu'est-ce qu'on aperçoit donc sous l'habit du chevalier de Cour (1) ? Cela ressemble

(1) Weber, t. II, p. 286.

beaucoup à la poignée d'un instrument tranchant ou d'un poignard ! Il glisse, il marche ; et toujours la petite dague s'aperçoit sur le côté gauche de son habit. « Arrêtez, Monsieur ! » Un grenadier du centre l'empoigne, empoigne la dague qui fait saillie, la sort en face du monde : Ciel, un véritable poignard, un couteau de chasse comme vous voudrez l'appeler, fait pour boire la vie du patriotisme !

C'est là ce qui arriva au chevalier de Cour, vers la fin du jour ; non sans cris, non sans commentaires. Et cette multitude qui va en croissant à la tombée de la nuit ? Ont-ils aussi des poignards ? Hélas ! eux aussi ; après des pourparlers irrités, on a commencé à les toucher, à les fouiller ; tous les hommes noirs, malgré leurs billets d'entrée sont saisis par le collet et fouillés. Quel scandale, quand on y songe : toujours on trouve, un poignard, une canne à épée, un pistolet, voire même de simples poinçons de tailleurs ; on les leur enlève avec grand mépris, et chaque fois on lance le malheureux un peu trop rapidement en bas des escaliers. Il est lancé, et descend ignominieusement, la tête la première ; on accélère sa descente par des coups ignominieux qu'on lui donne de sentinelle en sentinelle ; de plus on le frappe, on le tiraille, il reçoit des coups de pied *à posteriori*, en un endroit qu'on ne peut nommer. Par cette voie accélérée, hommes noirs sur hommes noirs tombent par toutes les issues dans le jardin des Tuileries sans trop savoir s'ils ont la tête en l'air. Ils tombent, hélas ! dans les bras d'une multitude indignée, rassemblée ou se rassemblant à l'heure de de la brune pour voir ce qu'il y a et si le Représen-

tant Héréditaire est enlevé ou nom. Malheureux hommes noirs, convaincus enfin d'avoir des poignards faits sur commande, convaincus d'être des « chevaliers du poignard » ! A l'intérieur c'est un vaisseau en feu, à l'extérieur une nuit profonde.

A l'intérieur, point de remède : Sa Majesté, regarda un instant hors de son sanctuaire intérieur, ordonna froidement à tous les visiteurs de « rendre leurs armes et ferma de nouveau la porte. Les armes rendues forment un tas ; les chevaliers convaincus du poignard, descendent pêle-mêle avec une rapidité impétueuse ; au pied de tous les escaliers, une multitude mélangée les reçoit, les pousse, leur donne des coups de poing, les chasse et les disperse (1).

Tel fut le spectacle que trouva Lafayette en revenant, au crépuscule du soir, de Vincennes où il avait eu de la difficulté à vaincre : échappé à peine au sans-culotte Scylla, il trouve sur son chemin l'aristocrate Charybde ! Le patient héros de deux mondes en perd presque l'esprit. Il accélère, au lieu de les retarder, les chevaliers en fuite ; il délivre bien çà et là un royaliste de qualité, mais le gronde en termes amers, selon l'inspiration du moment ; jamais salon ne pourrait lui pardonner ces termes. Héros moitié bon, moitié mauvais ; se soutenant pour ainsi dire au milieu de l'air ; détesté par les riches divinités qui sont au-dessus de lui ; détesté par les mortels indigents qui sont au-dessous de lui. Le duc de Villequier, gentilhomme de la chambre, reçut des reproches si injurieux devant tout le peuple, qu'il

(1) *Hist. parlem.*, t. IX, p. 139-48.

trouva bon de se justifier dans les journaux ; ensuite, voyant qu'il ne réussissait guère, il se retira au delà des frontières et commença à comploter à Bruxelles (1). Son appartement reste vacant ; nous verrons qu'il rendit plus de services que quand il était occupé.

Ainsi fuient les chevaliers du poignard ; chassés par les patriotes, ils fuient honteusement pendant que le crépuscule s'épaissit. Quelle misérable et sombre affaire ; née dans les ténèbres, morte à la fin du crépuscule, dans l'obscurité. Au milieu de tout cela, le lecteur aperçoit nettement une figure courant pour sa vie : Crispin-Catiline-d'Eprémesnil, pour la dernière fois ou la dernière moins une. Il n'y a pas encore trois ans depuis que ces mêmes grenadiers du centre, alors gardes françaises, marchaient avec lui vers l'île de Calypso, à l'aurore d'une journée de mai ; et lui et eux sont allés si loin. Battu à coups de poings, renversé, délivré par le populaire Pétion, il peut bien répondre amèrement : « Et moi aussi, monsieur, j'ai été porté par les épaules du peuple (2). »

Heureusement, d'une manière ou d'une autre, la nuit tardive couvre ce jour ignominieux des poignards : et les chevaliers s'échappent, quoique maltraités, avec les basques de leurs habits déchirées et le cœur lourd, ils regagnent leurs habitations respectives. L'émeute est deux fois réprimée ; peu de sang a été versé, si ce n'est le sang indifférent des nez : Vincennes est debout, non démoli, réparable, et le

(1) Montgaillard, t. II, p. 286.

(2) Voyez Mercier, t. II, p. 40, 202.

Représentant Héréditaire n'a pas été volé, ni la reine escamotée en prison. Jour mémorable : commenté avec de bruyants ha ! ha ! et de profonds murmures, avec l'amer dédain du triomphe et l'amère rancune de la défaite. Le royalisme, comme d'habitude, en accuse d'Orléans et les anarchistes qui voulaient insulter Sa Majesté ; le patriotisme, comme d'habitude, accuse les royalistes et même les constitutionnels d'avoir voulu voler Sa Majesté pour la mener à Metz : nous, comme d'habitude aussi nous en accusons la suscipion surnaturelle et Phœbus Apollon l'ayant rendue noire comme la nuit.

Ainsi le lecteur a vu, sur un champ de bataille imprévu, ce dernier jour de février 1791, les trois éléments longtemps contenus de la société française en venir à une collision singulière, comico-tragique ; agissant et réagissant ouvertement sous les yeux de tous. Le constitutionnalisme est grand ce jour-là et domine à la fois en domptant l'émeute sans-culottique de Vincennes et la trahison royaliste des Tuileries. Quant au pauvre royalisme, bousculé de côté et d'autre, forcé de mettre ses armes en un tas, que pensez-vous de lui ? Chaque chien, dit le proverbe, a son jour, l'a eu, ou l'aura. Pour le moment, Lafayette et la Constitution ont leur jour. Cependant la faim et le jacobinisme marchent rapidement vers le fanatisme, ils travaillent; leur jour, quand ils seront fanatiques, viendra. Jusqu'ici, dans toutes les tempêtes, Lafayette, semblable à quelque divin gouverneur de la mer, relève sa tête sereine : les souffles les plus violents d'Éole retournent dans leurs cavernes, comme des vents fous qu'on n'a pas deman-

dés : les vagues qu'ils ont soulevées s'adoucissent d'elles-mêmes et se changent en écume. Mais si, comme nous l'avons souvent dit, le pouvoir de feu, titanique sous-marin, vient en jeu, si le lit de l'Océan *éclate* par le bas ? S'ils lancent Neptune Lafayette et sa constitution hors de l'espace, et si dans la mêlée titanique, la mer est mélangée avec le ciel ?

VI

MIRABEAU.

L'esprit de la France devient de jour en jour plus aigre et plus fiévreux ; tendant à un éclat final de dissolution et de délire. Le soupçon tient tous les esprits ; les partis en lutte ne peuvent plus désormais se rapprocher ; ils restent éloignés sans mélange, s'observant les uns les autres dans l'état le plus fiévreux de froide terreur ou de rage ardente. Contre-révolution, journée des poignards, duel de Castries, fuite de Mesdames, de Monsieur et de la royauté !

Le journalisme pousse toujours plus haut ses cris d'alarme. Combien elle devient fine l'oreille toujours ouverte, comme celle de Denys, des 48 sections ; ébranlée par des secousses qui bouleversent toute sa substance, elle est dans l'état d'une oreille malade ou toujours en éveil.

Puisque les royalistes portent des poignards faits par ordre pour eux, et que le sieur Motier ne vaut pas mieux qu'un autre, pourquoi le patriotisme, malgré sa misère et dans sa promptitude à exagérer, ne

se procurera-t-il pas de rencontre des piques et des fusils ? Durant le mois de mars, on entend retentir les enclumes, qui martèlent des piques. Une municipalité constitutionnelle a affiché des placards promulguant, que nul citoyen, excepté ceux en activité ou les citoyens payant, n'a le droit de porter des armes ; mais aussitôt surgit comme une tempête d'étonnement de la part du club et de la section ; un nouveau placard constitutionnel, édition improvisée, va dès le lendemain matin couvrir le premier et le réduire à néant. Le forgeage des armes continue, avec tout ce que les événements présagent.

Remarquez, d'ailleurs, combien l'extrême gauche monte en faveur, sinon dans l'assemblée générale, du moins dans toute la nation et surtout à Paris. Car dans une telle indécision et une panique si générale, l'opinion qui est sûre d'elle-même, quelque faible du reste qu'elle soit, est la seule à laquelle tout le monde se rallie. Fût-elle plus faible que jamais, elle inspire alors une grande confiance et s'empare de tous les esprits indécis.

L'incorruptible Robespierre a été élu accusateur public, dans la nouvelle cour de justice ; le vertueux Pétion, pense-t-on, peut se présenter pour être maire. Le cordelier Danton, élu aussi par de triomphantes majorités, s'assied à la table du conseil départemental, et devient le collègue de Mirabeau. Depuis longtemps on avait prédit que Robespierre irait loin, quelque maigre personnage qu'il fût : car le doute n'habitait pas en lui.

En face de pareilles circonstances, la royauté ne devait-elle pas cesser ses hésitations, mais se décider

et agir ? La royauté a de toute façon un atout sûr en main ; la fuite hors de Paris. Et cet atout si sûr, comme vous le voyez, la royauté de temps en temps le prend et tente de le faire avancer, mais jamais elle ne le pose sur table, toujours elle le fait reculer et le reprend. Joue-le donc, ô royauté. Si tu abandonnes, comme il semble, cette chance de salut, c'est vraiment la dernière et maintenant chaque heure la rend plus douteuse. Hélas ! on voudrait ainsi également fuir et ne pas fuir ; jouer son atout et l'avoir toujours en main. La royauté, d'après toutes les prévisions, ne veut jouer son atout qu'après avoir vu tomber toutes ses chances l'une après l'autre ; et alors quand elle le jouera, ce sera la fin soudaine du jeu.

Ici naturellement se dresse toujours une question : que va-t-il arriver ? Elle ne peut être encore résolue. Supposez que Mirabeau, près duquel la royauté allait chercher d'importants conseils, comme auprès d'un premier ministre qu'elle ne pouvait encore avouer légalement, ait pris tous ses arrangements. Il les prend ses dispositions, développant des plans qui commencent à surgir par fragments, au milieu de la plus profonde obscurité.

Trente départements sont prêts à signer de loyales adresses, dont la teneur est prescrite. Le roi sera mené hors de Paris, mais seulement à Compiègne ou à Rouen, tout au plus jusqu'à Metz, puisque, une fois pour toutes, ces canailles d'émigrants n'en auront pas la conduite ; l'Assemblée nationale consentant, à la suite de loyales adresses, par ménagement et à cause de la force de Bouillé, à entendre la rai-

son et à la suivre. C'était ainsi, en ces termes, que le jacobinisme et Mirabeau étaient alors aux prises dans leur duel d'Hercule et de Typhon. La mort inévitable pour l'un ou pour l'autre. La lutte est ainsi devenue ouverte et sûre ; mais comment se fera-t-elle, ou bien plus encore, comment se terminera-t-elle ? nos conjectures sont vaines. Tout est doute et ténèbres ; que va-t-il arriver, que s'est-il déjà passé ? Le géant Mirabeau avance dans l'ombre, comme nous l'avons dit, sans compagnon sur une voie déserte. Quelles étaient ses pensées durant ces mois ? elles n'ont point été recueillies par le biographe ni par son *douteux fils adoptif* et maintenant elles ne seront jamais révélées !

Pour nous, qui nous efforçons de tirer son horoscope, ce moment de sa carrière demeure doublement obscur. C'est là un homme herculéen ; dans ce duel meurtrier contre lui, c'est un monstre contre un monstre. La noblesse émigrante revient sur ses pas, l'épée sur la cuisse, se vantant que sa loyauté n'a jamais été tachée ; elle tombe du ciel, semblable à une nuée de harpies féroces et d'une avidité sans pudeur. En bas gronde la tempête de l'anarchie politique et religieuse ; s'étendant sur des centaines de têtes, que dis-je ? sur trente-cinq millions de têtes ; couvrant tout le sol français ; violente comme la fureur, forte de sa volonté. Aussi le serpent-dompteur se battra-t-il continuellement sans prendre de repos.

Quant au roi, il a le caractère irrésolu du caméléon, changeant de couleur et de dessein avec la couleur des objets environnants, incapable pour l'état de roi. En une seule personne royale, la reine, Mirabeau

peut placer sa confiance. Il est possible que la grandeur de cet homme, inhabile aux flatteries, aux flagorneries de courtisans, à l'adresse gracieuse, puisse, par un légitime sortilége, fasciner cette reine légère, et l'attacher à lui. Elle a le courage de toutes les nobles actions, un œil et un cœur; l'âme de la fille de Thérèse.

« Faut-il donc », écrit-elle avec passion à son frère, « que moi, avec le sang que j'ai dans les veines, avec mes sentiments, je sois forcée de vivre et de mourir au milieu de pareilles gens. » Hélas, oui, pauvre princesse ! Elle est, comme le fait observer Mirabeau, le seul *homme* que Sa Majesté ait autour d'elle. Mais d'un autre homme Mirabeau est encore plus sûr : de lui-même. Telles sont ses ressources, suffisantes ou insuffisantes.

Sombre et vaste paraît l'avenir à l'œil de la prophétie. Bataille perpétuelle de vie et de mort; confusion au-dessus, confusion au-dessous ; une simple obscurité confuse pour nous ; avec çà et là quelque lueur d'une lumière faible et olivâtre ; nous voyons un roi, mis peut-être de côté, non tonsuré, la tonsure est hors de mode maintenant; disons plutôt, envoyé n'importe où avec un beau traitement annuel et un fonds d'outils de serrurier. Nous voyons une reine et un dauphin, une régente et un mineur ; une reine montée à cheval au milieu du bruit des batailles, avec le *Moriamur pro rege nostro !* « Un pareil jour viendra », écrit Mirabeau.

Bruit de batailles, guerres plus que civiles, confusion en haut et en bas : c'est au milieu de tout cela que l'œil de la prophétie aperçoit le comte de Mira-

beau, semblable à quelque cardinal de Retz, se maintenant lui-même, avec sa tête à tout projeter, son cœur à tout oser, sinon victorieux du moins *invaincu*, aussi longtemps que la vie est en lui. Comment cela se fera-t-il, quel en sera le résultat, l'œil de la prophétie ne peut le prévoir ; c'est une nuit obscure et orageuse, nous le répétons: et au milieu d'elle, tantôt visible, se lançant au loin, tantôt travaillant dans une éclipse, Mirabeau lutte indomptable pour chasser les ténèbres ! On peut dire que si Mirabeau avait vécu, l'histoire de la France et celle de l'univers eût été différente. De plus, cet homme aurait eu besoin dans toute son étendue, de cet *Art d'oser*, qu'il prisait tant; lui seul, de tous les vivants, il l'aurait pratiqué et fait connaître. Finalement il aurait réalisé quelque chose de bien réel, et un certain simulacre de formule empruntée. Ce résultat vous l'auriez peut-être aimé, vous l'auriez peut-être haï; en tout cas, ce résultat vous ne l'auriez pas rejeté sans mot dire, vous ne l'auriez pas relégué entièrement avec les choses oubliées. Si Mirabeau avait vécu une autre année !

VII

MORT DE MIRABEAU.

Mais Mirabeau ne put vivre une année de plus, pas plus qu'il n'aurait pu vivre encore pendant mille ans. Les années de l'homme sont comptées, et les années accordées à Mirabeau étaient écoulées. Un homme important ou non, destiné à vivre dans l'his-

toire pendant quelques siècles, ou à ne plus être nommé un ou deux jours après, peu importe au destin inexorable. Au milieu des occupations d'une vie rose et active, le pâle messager vient silencieusement vous faire signe : vastes intérêts, projets, salut de la monarchie française, n'importe ce qui nous occupe, il faut immédiatement tout quitter et partir. Fussiez-vous le sauveur de la monarchie française, fussiez-vous décrotteur sur le Pont-Neuf ! l'homme le plus important ne peut attendre ; si l'histoire du monde dépendait d'une heure, cette heure ne serait point accordée. Il en résulte que ces mêmes « *auraient été* » sont le plus souvent de la pure vanité ; et l'histoire du monde ne pourrait jamais être ce qu'elle voudrait, pourrait ou devrait être, par suite de telle ou telle possibilité, mais elle serait simplement et toujours ce qu'elle est.

Les rudes frais d'entretien d'une telle existence ont usé la force de ce géant fort comme un chêne. Une agitation fiévreuse qui met en feu son cœur et son cerveau : des excès d'effort, d'excitations ; des excès de tout genre : travail incessant qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer ! « Si je n'avais pas vécu avec lui, dit Dumont, je n'aurais jamais su ce qu'un homme peut faire en un seul jour ; combien de choses peuvent trouver leur place dans un intervalle de douze heures. Un jour était plus pour cet homme qu'une semaine ou un mois pour d'autres : la masse de choses qu'il menait de front était prodigieuse ; de la conception à l'exécution aucun moment n'était perdu. » — « Monsieur le comte, lui dit un jour son secrétaire, ce que vous demandez, est impossible. » — « Impos-

sible, répondit-il en se levant de sa chaise, *ne me dites jamais ce bête de mot.* » Et les repas de société ; les dîners qu'il donnait comme commandant de la garde nationale, et qui « coûtaient cinq cents livres » ; hélas ! et « les sirènes de l'Opéra » ; et tout le gingembre qui brûle la bouche : dans quelle course cet homme est-il lancé ! Mirabeau ne peut-il s'arrêter, ne peut-il fuir et sauver sa vie ? Non ! Il y a une chemise de Nessus sur cet Hercule ; il doit tempêter et brûler, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il soit consumé. La force humaine, même herculéenne, a ses bornes. Les ombres avant-coureurs voltigent pâles à travers le cerveau brûlant de Mirabeau, hérauts du pâle repos. Pendant qu'il s'agite et tempête, forçant chacun de ses nerfs, dans cet océan d'ambition et de confusion, il lui arrive, sombre et silencieux, un avertissement : pour lui l'issue de tout cela doit être une mort rapide.

En janvier dernier, vous pouviez le voir comme président de l'Assemblée nationale, « son cou enveloppé de bandes de toile, à la session du soir » : c'était une chaleur maladive du sang qui se traduisait par des éblouissements dans la vue ; il avait appliqué des sangsues après le travail du matin, et présidait avec ses bandages. « En partant il m'embrassa, dit Dumont, avec une émotion que je ne lui avais jamais vue : Je suis mourant, mon ami, je suis consumé par un feu lent ; nous ne nous reverrons peut-être plus. Quand je serai parti, ils reconnaîtront ce que je valais. Les malheurs que j'ai retenus éclateront de tous côtés sur la France (1). » La maladie l'avertit hautement, mais

(1) Dumont, p. 267.

il ne l'écoute point. Le 27 mars, en allant à l'Assemblée, il fut obligé d'aller se reposer et de demander des secours dans la maison de son ami Lamarck ; il y resta couché, à moitié évanoui, étendu pendant une heure sur un sofa. Il alla cependant à l'Assemblée comme en dépit du destin lui-même ; il parla d'une voix haute et violente à cinq reprises différentes ; ensuite il quitta la tribune — pour toujours. Il sortit, complétement épuisé, pour aller dans le jardin des Tuileries ; beaucoup de personnes se pressaient autour de lui, comme d'ordinaire, avec des rapports et des mémoires ; il dit à l'ami qui l'accompagnait : « Fais-moi sortir de là ! »

Le dernier jour du mois de mars 1791, une foule anxieuse et sans fin assiége la rue de la Chaussée-d'Antin et s'informe de sa santé dans l'intérieur de la maison qui, de nos jours porte le numéro 42, et dans laquelle le géant épuisé était descendu pour mourir (1). Une foule de personnes de tous les partis et de tout genre, de tous les rangs, depuis le roi jusqu'au plus humble citoyen ! Le roi envoyait deux fois par jour demander publiquement de ses nouvelles, et d'autres fois sans démonstration officielle ; quant à la foule, elle ne cessait point de s'informer. « Un bulletin écrit est communiqué toutes les trois heures », on le copie et on le fait circuler ; à la fin on l'imprime. Le peuple garde spontanément le silence ; aucune voiture n'ose faire entendre son bruit : il y a presse dans la foule ; mais on reconnaît la sœur de Mirabeau et on lui ouvre respectueusement un passage. Le peuple

(1) *Fils adoptif*, t. VIII, p. 420-79.

reste muet, le cœur opprimé ; il semble à tous qu'une grande calamité est proche ; comme si le dernier homme de la France qui aurait pu dominer les troubles futurs était couché là, aux prises avec une puissance non terrestre.

Le silence de tout le peuple, les soins vigilants de Cabanis, son ami et son médecin, ne le sauvent pas : le samedi, deuxième jour du mois d'avril, Mirabeau sent que son dernier jour est venu, qu'il va mourir et ne plus être. Sa mort est celle d'un Titan, comme l'a été sa vie ! Rallumé une dernière fois, à la lueur de la dissolution qui est proche, l'esprit de l'homme est ardent et brûlant ; il se fait sentir par des paroles qui resteront longtemps gravées dans la mémoire des hommes. Il a envie de vivre et cependant il consent à mourir, il ne discute pas avec l'inexorable. Son langage est sauvage et merveilleux ; des fantômes qui n'ont rien de terrestre dansent maintenant leur danse au flambeau, autour de son âme ; l'âme elle-même, attentive, rayonnante de feu, sans mouvement, se prépare pour la grande heure ! De temps en temps un rayon de lumière lui arrive du monde qu'il va quitter. « Je porte dans mon cœur le chant de mort de la monarchie française ; ses débris vont être la proie des factieux. » Ou bien lorsqu'il entend tonner le canon, ce qui est aussi caractéristique : « Sont-ce déjà les funérailles d'Achille ? » De même aussi, pendant que son ami le soutient : « Oui, supportez cette tête, je voudrais pouvoir vous la léguer ! » car cet homme mourut comme il avait vécu, ayant conscience de lui-même, conscience du monde qui le regardait. Il regarde au dehors ce jeune printemps qui pour

lui ne deviendra pas été. Le soleil s'est levé ; il dit : « Si ce n'est pas là Dieu, c'est du moins son cousin germain (1). » La mort a dompté les dehors ; la faculté de parler lui est enlevée ; la citadelle du cœur tient encore : le moribond géant demande d'une manière passionnée, par signes, du papier et une plume; il demande avec passion de l'opium pour terminer cette agonie. Le docteur affligé secoue la tête : Dormir, écrivit le malade en montrant avec emportement ce mot au médecin! Ainsi mourut un athée et un titan gigantesque ; il entra en *bronchant* aveuglément, intrépide, dans son repos. A huit heures et demie du matin, le docteur Petit qui se tenait aux pieds du lit, prononça ces mots : « Il ne souffre plus. » Ses souffrances et ses travaux étaient terminés.

Oui, multitude silencieuse de patriotes, et vous tous, hommes de France, cet homme vous a été enlevé. Il est tombé soudain sans se courber avant de se briser, comme tombe soudain une tour frappée par la foudre. Vous n'entendrez plus sa voix, vous ne marcherez plus sous ses auspices. La multitude s'en va, frappée au cœur; elle répand la triste nouvelle. Comme elle est touchante cette fidélité des hommes envers leur homme souverain! Tous les théâtres, tous les lieux d'amusement public sont fermés ; aucune réunion joyeuse ne peut se faire pendant ces nuits, la joie n'est pas pour eux : le peuple intervint dans des réunions dansantes privées et leur ordonna tristement de cesser. Il paraît que de ces réunions dansantes deux seulement furent connues,

(1) *Fils adoptif*, t. VIII, p. 450. — *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*, par P. J. G. Cabanis, Paris, 1803.

et elles furent dissoutes. Le chagrin est universel; jamais dans cette cité il n'y eut tant de tristesse pour la mort d'un homme; jamais depuis cette antique nuit où Louis XII mourut, et pendant laquelle « les crieurs du corps allaient sonnant leurs cloches et criant le long des rues : Le bon roi Louis, père du peuple est mort (1) ! » Le roi Mirabeau est maintenant le roi perdu; et on peut dire sans la moindre exagération que tout le peuple porte le deuil.

Pendant trois jours on gémit à voix basse et tout haut; on pleure à l'Assemblée nationale elle-même. Les rues sont toutes tristes, des orateurs montent sur les bornes pour faire, devant un vaste et silencieux auditoire, l'oraison funèbre du mort. Qu'aucun cocher ne se hasarde à traverser ces groupes sans faire attention, ou plutôt qu'il ne les traverse pas du tout ! Les traits de sa voiture peuvent être coupés, lui-même et ceux qu'il conduit peuvent être jetés dans le ruisseau comme aristocrates incurables. Les orateurs des bornes parlent comme il leur est donné de parler; le peuple sans-culotte, à l'âme rude, écoute avec empressement un sermon, lorsque chaque mot signifie une chose et lorsque ce sermon n'est pas un babil sans aucune signification. Dans un restaurant du Palais-Royal, un garçon fait la remarque suivante : « Il fait beau, Monsieur. » — « Oui, mon ami, répond le monsieur, ancien homme de lettres, il fait très-beau; mais Mirabeau est mort. » Des airs rauques et rhythmés sortent des gosiers des chanteurs des rues; on les vend imprimés sur du papier gri-

(1) Hénault, *Abrégé chronologique*, p. 429.

sâtre (1). Quant aux portraits gravés, peints, découpés et écrits, quant aux éloges, souvenirs, biographies, vaudevilles même, drames et mélodrames, il y en aura une récolte incommensurable, les mois suivants dans toutes les provinces de la France; il y en aura en foule comme les feuilles du printemps. Pour qu'il y ait en tout cela une teinte de burlesque, le mandement de l'évêque Gobel ne fait pas défaut : cette oie de Gobel venait d'être fait évêque de Paris. Un mandement dans lequel le *Ça ira* alterne d'une manière vraiment étrange avec les *Nomine Domini ;* et vous êtes gravement invités à « vous réjouir de posséder au milieu de vous un corps de prélats créé par Mirabeau, sectateurs zélés de sa doctrine, imitateurs fidèles de ses vertus. » Ainsi parle et glousse la France affligée; elle se plaint et sanglote comme elle peut, parce qu'on lui a arraché un homme supérieur. A l'Assemblée nationale, quand des questions difficiles sont sur le tapis, tous les yeux se « tournent involontairement vers la place où siégeait Mirabeau, » et Mirabeau est absent.

Le troisième soir des lamentations, le 4 avril, eurent lieu des funérailles publiques et solennelles, telles que rarement un mortel décédé en a eu. Une procession d'une lieue de long, de cent mille personnes à ce qu'on prétend. Tous les toits étaient couverts de spectateurs, il y en avait à toutes les fenêtres, sur toutes les lanternes, sur toutes les branches d'arbres. « La tristesse est peinte sur toutes les figures, beaucoup de personnes pleurent. » Il y a

(1) *Fils adoptif*, t. VIII, p. 1, 10. *Journaux et extraits, Hist. parlem.*, t. IX, p. 366-402.

une double haie de gardes nationaux; on y voit l'Assemblée nationale en corps, la société des Jacobins et les autres sociétés, les ministres du roi, les municipaux et toutes les notabilités, patriotes et aristocrates. Bouillé s'y trouve avec son chapeau sur la tête, ou plutôt avec son chapeau ramené sur le front et cachant beaucoup de pensées! Elle se déplace lentement et s'avance au milieu d'un silence religieux, éclairée par les rayons horizontaux du soleil, car il est cinq heures du soir; elle-même avec ses panaches noirs est silencieuse; par moments on entend les roulements étouffés des tambours, par moments les gémissements de la musique et d'étranges fanfares semblables à des chants métalliques au milieu des bourdonnements infinis de la foule. Dans l'église Saint-Eustache, une oraison funèbre est prononcée par Cerutti; on fait une décharge d'armes à feu qui fait tomber des morceaux de plâtre. De là le cortège se dirige vers l'église Sainte-Geneviève qu'un décret suprême venait d'ériger en Panthéon des grands hommes : *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante.* Les funérailles sont à peine terminées à minuit. Mirabeau est couché dans sa sombre demeure, premier locataire du Panthéon de la patrie.

Locataire, hélas! qui ne l'habite que pour le moment; il en sera chassé. Car dans ces jours de convulsion et de consternation, la cendre des morts elle-même n'est pas laissée en repos. Les os de Voltaire vont tout à l'heure être enlevés de leur tombeau volé de l'abbaye de Seillières, pour être mis dans un tombeau plus *volé* encore, dans Paris, sa ville natale; tous les mortels l'accompagnent en pérorant; il est

traîné par huit chevaux blancs, avec des conducteurs en costumes classiques, avec des bandeaux et des épis de froment, quoique le temps soit à la pluie (1). L'évangéliste Jean-Jacques, lui aussi, ce qui est plus convenable, fut enlevé d'Ermenonville et conduit en procession, avec pompe, avec sensibilité au Panthéon de la patrie (2). Lui et d'autres : tandis que Mirabeau, comme nous l'avons dit, en est expulsé, heureusement sans pouvoir y être replacé ; et maintenant il repose, méconnaissable, enseveli à la hâte, à la tombée de la nuit, dans la partie centrale du cimetière Sainte-Catherine dans le faubourg Saint-Marceau, » pour ne plus être troublé.

Ainsi s'éteignit la vie d'un homme ; il n'y a plus que des cendres et un *caput mortuum ;* elle s'éteignit dans ce bûcher de l'univers que nous appelons Révolution française : il ne fut pas le premier consumé, il ne fut pas le dernier à des milliers et à des millions près ! Un homme qui « a avalé toutes les formules » ; qui, dans ces temps et ces circonstances étranges, se sentit appelé à vivre comme un Titan et à mourir comme tel. Comme lui, de son côté, a épuisé toutes les formules, quelle formule trouverons-nous assez vaste pour exprimer le plus ou le moins de cet homme et pour nous donner l'expression exacte de son être ? Jusqu'ici il n'existe point de formule analogue. Les moralistes ne doivent pas pousser des cris et condamner Mirabeau ; la morale d'après laquelle Mirabeau pourrait être jugé n'a pas encore été écrite

(1) *Moniteur* du 13 juillet 1791.

(2) *Moniteur* du 18 septembre 1794. Voir aussi celui du 30 août 1791.

en langage humain. Nous dirons de nouveau de lui, qu'il est une réalité et non un simulacre, un fils vivant de la nature, notre mère à tous, et non un artifice vide, un mécanisme de conventions, fils ou *frère* de rien. Qu'il réfléchisse à la signification de ce petit mot, l'homme ardent qui marche, plein de douleurs, au milieu de ces individus toujours mis à la mode, jasant et ricanant sans raison aucune et faisant horreur à une âme généreuse !

Le nombre des hommes qui vivent et voient par leurs propres yeux dans ce sens-là n'est guère grand : c'est beaucoup si, dans cette grande révolution française, on en trouve trois, malgré sa furie à tout développer. Nous voyons des mortels poussés avec frénésie, bredouillant la logique la plus âpre ; découvrant leur poitrine à la grêle des balles, leur cou à la guillotine ; il est si pénible de dire qu'eux aussi sont, en grande partie, des formalités manufacturées, non des faits, mais des ouï-dire !

Honneur à l'homme puissant, qui dans ces temps-ci, a su rejeter tout moyen d'emprunt sans cesser d'être quelque chose. Car, pour devenir illustre, la première condition est sans contredit celle d'*être quelqu'un*. Que le langage hypocrite cesse, à tout risque et à tout péril : avant qu'il disparaisse, rien d'autre ne peut commencer. De tous les criminels humains de ces siècles, écrit le moraliste, je n'en trouve qu'un qui soit impardonnable : *le Charlatan*. Haïssable à Dieu, comme le chante le divin Dante, » et aux ennemis de Dieu,

A Dio spaciente ed a nemeci sui !

Mais quiconque peut, avec la sympathie qui est la

première qualité essentielle pour cela, considérer de près ce Mirabeau si discutable, trouvera qu'il y a en lui, comme base de tout, de la sincérité, une ardeur grande et libre. Il appellera cela de la droiture, car cet homme voyait avant toutes choses, avec sa vision claire et brillante, ce qui était, ce qui existait comme fait; et avec son cœur sauvage, il suivait cela et ne suivait rien d'autre. Quel que soit le chemin qu'il parcoure et sur lequel il se démène en tombant souvent, il est toujours un homme *frère*. Ne le hais point; tu ne peux le haïr! La lumière du génie lui-même est dans cet homme; elle brille malgré ses taches et ses flétrissures; souvent la victoire la fait éclater, souvent aussi elle s'éclipse pendant la lutte. Jamais cet homme n'a été ni vil ni haïssable; il a tout au plus été digne de compassion et de pitié. On dit qu'il était ambitieux, qu'il désirait devenir ministre. C'est très-vrai. Et n'était-il pas le seul homme en France qui eût pu faire un bon ministre? Ce n'est pas la vanité seule, ni l'orgueil seul, loin de là! De sauvages éclats d'affection étaient dans ce grand cœur; des éclairs violents et une douce rosée de pitié. Il s'embourba dans les plus misérables défauts, on peut dire de lui comme de la Madeleine de l'antiquité, qu'il a beaucoup aimé; son père, le plus rude des vieillards bourrus, il l'aimait avec chaleur et vénération.

Ses chutes et ses folies ont été nombreuses, comme lui-même s'en plaint souvent en versant des larmes (1). Hélas! la vie d'un pareil homme n'est-elle pas toujours une tragédie poétique, faite de destin et de

(1) Dumont, p. 287.

fautes volontaires, de *Schicksal und eigene Schuld;* pleine de l'élément de pitié et de crainte? Cet homme frère n'est pas pour nous un personnage épique, mais un personnage tragique; s'il n'est pas grand, il est vaste; vaste par ses qualités, vaste comme le monde par ses destinées. Les autres hommes, le reconnaissant tel peuvent, à travers de longs siècles, s'en souvenir et s'approcher de lui pour l'examiner et le considérer; ceux-ci, dans leurs différents dialectes, parleront de lui en prose et en vers jusqu'à ce que la véritable chose soit dite; et alors la formule qui *peut* le juger ne sera plus une formule inconnue.

C'est ainsi que le sauvage Gabriel Honoré sort de la trame de notre histoire, non sans y laisser un adieu tragique. Il est parti : la fleur de la race des Riquetti ou Arrighetti; celle-ci semble avoir fait un dernier effort pour lui donner ce qu'elle possède de mieux, pour expirer ensuite ou pour tomber au niveau ordinaire. Le vieux bourru marquis de Mirabeau, l'ami des hommes, dort profondément. Le bailli Mirabeau, son digne oncle, va bientôt mourir abandonné seul. Mirabeau-Tonneau parti pour le Rhin, conduira comme un désespéré son régiment d'émigrants. « Mirabeau-Tonneau », dit un de ses biographes, traversa indignement le Rhin et disciplina les régiments d'émigrants. Mais un matin, comme il était assis dans sa tente, aigri sans doute par l'estomac et par le cœur, réfléchissant dans son humeur tartaréenne sur la manière dont les affaires avaient l'air de tourner, un certain capitaine ou subalterne demande à être admis pour affaires. Ce capitaine subit un refus; il demande de nouveau, on le refuse

encore; et puis encore une fois, jusqu'à ce que le colonel Mirabeau-Tonneau, éclatant comme un tonneau d'eau-de-vie brûlant, empoigne son épée et tombe sur cette canaille d'intrus, — hélas ! sur la pointe de l'épée d'une canaille d'intrus qui a tiré avec une grande dextérité; et Mirabeau mourut, et les journaux parlèrent d'apoplexie et d'un accident alarmant. » Ainsi moururent les Mirabeau.

On n'entend plus parler de nouveaux Mirabeau : la race sauvage, ainsi que nous l'avons dit, s'est éteinte avec le plus grand des Mirabeau. Les familles et les races meurent souvent ainsi; après une longue obscurité, elles produisent quelque quintessence vivante de toutes les qualités qu'elles possèdent, pour donner naissance à un homme connu du monde entier; après lui, elles restent comme épuisées; le sceptre passe à d'autres. Le dernier élu des Mirabeau est parti; l'élu de la France est parti. C'est lui qui ébranlait la vieille France sur ses fondements; et cependant elle ne tombait pas, comme si sa seule main avait pu l'empêcher de tomber. Que de choses dépendent d'un seul homme ! Il est semblable à un vaisseau qui se brise soudain sur des rochers enfoncés : beaucoup nagent sur les vastes eaux, loin de tout secours.

LIVRE IV

VARENNES

I

LES FÊTES DE PAQUES A SAINT-CLOUD.

La monarchie française peut être désormais, selon toutes les probabilités humaines, considérée comme perdue : elle se débattra quelque temps encore dans l'aveuglement et la faiblesse; la dernière lueur de raison et de conduite s'est évanouie. Ce qu'il reste de ressources, leurs pauvres Majestés vont le gaspiller de plus en plus dans les incertitudes, les délais et les hésitations. Mirabeau lui-même avait eu à se plaindre qu'elles ne lui accordaient qu'une demi-confiance, et qu'elles avaient toujours quelque plan à glisser dans le sien. Il y a longtemps qu'elles auraient pu fuir librement avec lui à Rouen ou ailleurs ! Aujourd'hui les chances de fuite sont énormément diminuées, et vont aller en diminuant pour se réduire à zéro. Décide, ô Reine, le pauvre Louis ne peut rien décider : exécute ce projet de fuite ou bien renonces-y. Assez comme cela de correspondance avec Bouillé !

A quoi bon les consultations et les hypothèses, quand tout, autour de vous, est dans l'ardente activité de la pratique? Le paysan de la fable s'assied attendant que la rivière soit desséchée : hélas ! avec vous ce n'est pas d'une rivière ordinaire qu'il s'agit, mais d'une inondation du Nil, mais de neiges fondant sur d'invisibles montagnes, jusqu'à ce que tout, y compris vous-même, soit submergé.

Bien des choses invitent à la fuite. La voix des journaux invite, les feuilles royalistes la suggérant fièrement comme une menace, les journaux patriotes la dénonçant avec fureur comme un épouvantail. La Société Mère y invite, devenant de plus en plus accentuée ; si accentuée que, comme on l'avait prévu, Lafayette et les patriotes modérés vont bientôt se séparer d'elle et se former en club des Feuillants, pour soutenir contre elle une lutte publique acharnée où la victoire, si douteux que cela paraisse, restera à la Société Mère. D'ailleurs, depuis le jour des poignards, nous avons toujours vu le patriotisme exagéré porter ouvertement des armes. Les citoyens auxquels est refusée l'*activité*, terme facétieux qui signifie un certain poids de bourse, ne pouvant pas acheter des uniformes bleus et être gardes-civiques ; mais l'homme est plus grand qu'un habit bleu ; l'homme peut combattre, s'il le faut, en habits multiformes ou même presque sans habits, comme *sans culotte*. Aussi, l'on continue à forger des piques, soit que ces dagues d'une forme nouvelle avec des barbes soient *destinées au marché des Indes occidentales*, ou qu'elles n'y soient pas destinées. Les hommes battent à l'envers leurs socs de charrue pour en faire

des épées. N'y a-t-il pas ce que nous pouvons appeler un *Comité autrichien* siégeant jour et nuit dans les Tuileries? Les patriotes, par vision ou par soupçon, le savent trop bien! Si le roi s'enfuit, n'y aura-t-il pas une invasion aristocrato-autrichienne; une boucherie, une restauration de la féodalité; des guerres plus que civiles? Les cœurs des hommes sont alarmés jusqu'à la folie.

Les prêtres réfractaires donnent aussi assez d'embarras. Expulsés de leurs églises paroissiales où les ont remplacés les prêtres constitutionnels élus par le public, ces infortunés ecclésiastiques se retirent dans les couvents de femmes ou dans d'autres semblables asiles; et, là, le dimanche, réunissant des fidèles anti-constitutionnels dont la ferveur s'est soudainement révélée (1), ils officient ou prétendent officier suivant la rigueur des vieilles règles, au grand scandale des patriotes. Les prêtres réfractaires passent dans les rues avec leurs hosties consacrées destinées aux mourants, semblent aspirer à être massacrés, ce que les patriotes ne daignent pas leur accorder. Une plus légère palme de martyre, cependant, ne leur sera pas refusée : au lieu du martyre du massacre, le martyre du fouet. Dans leurs pieuses retraites apparaissent des patriotes et des patriotes femmes armées de baguettes de coudrier, qui se chargent de l'exécution. Ferme les yeux, ô lecteur; ne regarde pas cette misère particulière à ces derniers temps, d'un martyre sans sincérité, seulement avec hypocrisie et entêtement. On ne permet pas à une église catho-

(1) Toulongeon, t. I, p. 262.

lique morte de reposer dans son linceul ; non, on la *galvanise* pour lui rendre une détestable vie factice, et l'humanité ferme les yeux. Les femmes patriotes prennent leurs baguettes de coudrier et fustigent avec ardeur au milieu des rires de l'assistance, le large derrière des prêtres ; hélas ! les nonnes aussi sont renversées et leurs cotillons retroussés ! La garde nationale fait ce qu'elle peut ; la municipalité invoque les principes de tolérance, accorde aux prêtres dissidents l'église des Théatins, et promet de les protéger. Mais tout cela est sans effets. A la porte des Théatins apparaît un placard surmonté, en guise de faisceaux consulaires plébéiens, d'un faisceau de verges ! Les principes de tolérance font de leur mieux ; mais aucun dissident ne priera Dieu en dépit de la loi ; il y a un plébiscite à cet effet qui, quoique non exprimé, est comme les lois des Mèdes et des Perses. Il est défendu à qui que ce soit de donner asile aux prêtres réfractaires, même dans son intérieur ; et le club des Cordeliers dénonce ouvertement Sa Majesté elle-même comme les recueillant dans son palais (1).

Bien des choses invitent à la fuite ; mais par dessus tout, celle-ci : que la fuite est devenue impossible ! Le 15 avril, avis est donné que Sa Majesté qui, dans ces derniers temps, a beaucoup souffert d'un catarrhe, ira jouir pendant quelques jours, à Saint-Cloud, des premières heures du printemps. Pourquoi s'échapper à Saint-Cloud ? Pour *faire ses Pâques*, peut-être, avec des prêtres réfractaires ? ou plutôt pour s'enfuir

(1) Journaux d'avril et de juin 1791 (*Histoire parlementaire*, t. IX, p. 449 ; t. X, p. 217).

à Compiègne, et de là gagner la frontière? C'était chose parfaitement faisable, après tout, cela eût pu se faire déjà, accompagnée seulement, comme vous l'êtes, de deux chasseurs faciles à corrompre! C'est une agréable possibilité, qu'elle se réalise ou non. On dit qu'il y a trente mille chevaliers du poignard en embuscade dans les bois d'alentour. En embuscade dans les bois! trente mille! L'imagination populaire brode encore sur tout cela. Combien aisément pourraient-ils, se précipitant sur Lafayette, enlever le représentant héréditaire et s'enfuir avec lui, à la manière d'un tourbillon là où ils voudraient! Assez, il vaut mieux que le roi ne s'en aille pas. Lafayette est prévenu, et sur ses gardes; mais en vérité est-ce lui seulement qui est en danger ou bien toute la France avec lui?

Le lundi 18 avril est venu, le voyage de Pâques à Saint-Cloud s'effectuera.

La garde nationale a reçu des ordres; une première division, comme une garde avancée, est déjà partie, et probablement arrivée. On dit que la *maison de bouche* de Sa Majesté est plongée tout entière, à Saint-Cloud, dans l'étuvée et dans la friture; le dîner du roi n'est pas loin d'être prêt. Vers une heure, le carrosse royal avec ses huit chevaux noirs s'avance pompeusement sur la place du Carrousel, et s'arrête pour recevoir son royal fardeau. Mais, écoutez! De l'église avoisinante de Saint-Roch, le tocsin fait entendre son *tintement*. On dit que le roi est enlevé, qu'il va partir, qu'il est parti? La multitude envahit le Carrousel : le carrosse royal est encore là, et, par le ciel! il y restera.

Lafayette accourt avec ses aides-de-camp et son éloquence ; il pénètre dans les groupes : — *Taisez-vous !* répond la foule, *le roi ne partira pas.* Monsieur apparaît à une des fenêtres supérieures, dix mille voix crient et vocifèrent : *Nous ne voulons pas que le roi parte.* Leurs Majestés sont montées. Les fouets craquent. Mais déjà vingt bras de patriotes ont saisi les huit brides, l'attelage se cabre, la voiture se balance, le peuple vocifère ; nul moyen de s'ouvrir un chemin ! En vain, Lafayette se démène, indigné, pérore et lutte, les patriotes, dans leur folle terreur, hurlent autour de la voiture royale ; c'est une mer mugissante de patriotes ; la terreur tourne à la frénésie. La royauté s'enfuira-t-elle donc en Autriche, pour jeter de là sur la France les brandons de la guerre civile ? Arrêtez-la, ô patriotes, au nom du ciel ! De rudes voix apostrophent avec rage la royauté elle-même.

Les ordres ne peuvent être ni suivis ni même entendus. Les gardes nationaux ne savent que faire. Les grenadiers du centre, du bataillon de l'Observatoire sont là presque mutinés, faisant entendre des paroles de désobéissance ; menaçant les gardes à cheval de tirer sur eux s'ils maltraitent le peuple. Lafayette monte à cheval, en descend ; il court de ci, de là, haranguant, haletant, presque désespéré. Et cette situation se prolonge durant une heure trois quarts, sept quarts d'heure, à l'horloge des Tuileries ! Le désespéré Lafayette ouvrira un passage, fût-ce par la bouche du canon, si Sa Majesté l'ordonne. Leurs Majestés, sur le conseil de leurs amis royalistes et de leurs ennemis patriotes, descendent et rentrent le cœur triste et indigné, abandonnent l'entreprise.

La *maison de bouche* peut manger elle-même le dîner préparé : Sa Majesté ne verra pas Saint-Cloud ce jour-là, ni aucun autre jour (1).

La fable pathétique de l'emprisonnement du roi dans son propre palais est donc devenue une pénible réalité ! Sa Majesté se plaint à l'Assemblée ; la municipalité délibère, propose une adresse ou une pétition ; les sections répondent par le laconisme obstiné du refus. Lafayette jette sa commission de général en chef, et se montre vêtu du civique habit gris ; il ne peut être persuadé de reprendre son poste même à force de flatteries ; du moins pendant trois jours, au bout desquels les gardes nationaux nous donneront le spectacle de supplications incroyables, se précipitant à ses genoux, et déclarant, sans adulation, qu'ils viennent, eux hommes libres, s'agenouiller devant la *statue de la Liberté*. Du reste, les grenadiers du centre de l'Observatoire sont licenciés, puis réorganisés, à l'exception de quatorze d'entre eux, sous un nouveau nom, et dans de nouveaux quartiers. Le roi fera ses Pâques à Paris, méditant sur cette singulière situation des choses, et d'autant plus déterminé à y échapper, que le désir est aiguisé par la difficulté.

II

LES FÊTES DE PAQUES A PARIS.

Pendant plus d'une année, depuis mars 1790, nous voyons un vague projet de fuite voltiger devant

(1) *Deux amis*, t. VI, ch. 1; *Hist. parlem.*, t IX, p. p. 407-14.

le royal esprit, et de temps à autre, se condenser en quelque chose ressemblant à un dessein arrêté, que telle ou telle difficulté venait toujours faire évanouir. Cela semble si plein de risques, peut-être même de guerre civile! Par dessus tout, ce ne peut pas être accompli sans effort. Une paresse somnolente ne sert pas en pareille circonstance : pour fuir, il faut se remuer. Ne serait-il pas préférable d'adopter leur Constitution, et de l'exécuter de manière à prouver à tout le monde qu'elle est inexécutable? Préférable ou non, assurément c'est plus facile; à toutes les difficultés vous n'avez qu'à dire : « Il y a un lion sur le chemin. » Voyez! votre constitution ne marchera pas! Pour une personne nonchalante il ne faut aucun effort pour *faire le mort*, selon l'expression de madame de Staël.

Or, maintenant que le désir aiguillonné par la difficulté a fait mûrir le projet, et que le royal esprit n'hésite pas plus longtemps entre deux volontés, qu'arrivera-t-il? Accordez que le pauvre Louis soit sauf avec Bouillé, que pourrait-il, en somme, aller chercher là-bas? les *billets d'entrée* exaspérés répondent : beaucoup, tout. Mais la froide raison répond : peu, presque rien. La loyauté n'est-elle pas une loi de la nature? demandent les *billets d'entrée*. L'amour de votre roi, le désir même de mourir pour lui, ne sont-ils pas la gloire de tous les Français, excepté de ces quelques démocrates exaltés? Que les architectes de la Constitution voient donc ce qu'ils feront sans leur clef de voûte. La France s'arrachera les cheveux d'avoir perdu son représentant héréditaire.

Ainsi Louis s'enfuira, mais on ne voit pas trop

vers quel port, comme un gamin maltraité, dirons-nous, qui, ayant une belle-mère, se précipite, boudeur, dans le vaste monde, au risque de déchirer le cœur de son père? Le pauvre Louis s'échappe de maux connus insupportables vers un mélange inconnu de bien et de mal, coloré par l'espérance. Il va, comme le faisait Rabelais mourant, chercher un grand *peut-être!* Ce que, comme l'enfant boudeur, l'homme devenu sage est obligé de faire si souvent dans les circonstances critiques.

Du reste, les stimulants ne manquent pas, ni les mauvais traitements de la marâtre ; pour tenir sa résolution au diapason voulu, les agitations factieuses ne cessent pas ; comment, en vérité, cesseraient-elles, à moins que d'être énergiquement conjurées dans une révolte qui est de sa nature sans fond? Si l'apaisement des factions était le prix de la somnolence du roi, il peut s'éveiller quand il voudra et prendre son vol.

Quoi qu'il en soit, remarquez les contorsions et les soubresauts que fait un catholicisme mort, habilement galvanisé, hideux et même piteux à voir? Assermentés et réfractaires, avec leurs tonsures, ils discutent de tous côtés en écumant ou cessent de discuter et se déshabillent pour la lutte. A Paris, on donnait le fouet quand le besoin continuait à s'en faire sentir : au contraire, dans le Morbihan, sans flagellations, les paysans se soulèvent, ils ne savent trop pourquoi, aux excitations de la chaire. Le général Dumouriez, envoyé là-bas en mission, trouve tout dans une âpre et obscure effervescence, et déclare que des explications et des paroles de conciliation peuvent encore beaucoup.

Mais de plus, considérez ceci : que Sa Sainteté Pie VI a trouvé bon d'excommunier l'évêque Talleyrand. A coup sûr, nous pouvons dire en voyant cela, qu'il n'y a sur la terre aucune église vivante ou morte, qui n'ait le droit le plus indubitable d'excommunier Talleyrand. Le pape Pie en a le droit et le pouvoir à sa manière. Mais il faut reconnaître qu'à sa manière aussi, le père Adam, ci-devant marquis de Saint-Huruge, a le même droit et le même pouvoir. Voyez donc, le 4 mai, dans le Palais-Royal, une multitude bruyante au milieu de laquelle le père Adam, Saint-Huruge, à la voix de taureau, en chapeau blanc, s'élève comme une tour. Celui qui l'accompagne est, dit-on, le journaliste Gorsas ; autour d'eux se promènent des gens bien mis portant un Pie VI fait de gomme et de lattes ; avec son manteau et sa tiare, et le pouvoir de ses clefs, de grandeur naturelle. Ils portent ainsi l'effigie de Royon, *l'ami du roi*, avec un paquet des numéros condamnés de son journal, combustible propice aux sacrifices. On prononce des discours, on rend un jugement, on proclame un arrêt qui peut être entendu des quatre points cardinaux. Et ainsi, au milieu de grands applaudissements, l'holocauste est consommé sous le ciel du printemps, et Notre Sainteté de lattes et de gomme, avec sa suite de victimes, s'élève en flammes et se réduit en cendres ; un pape décomposé, et son droit et son pouvoir, parmi toutes les parties, ont bien ou mal accompli leur tâche comme ils ont pu (1). Mais, en somme, à partir de Martin Luther, sur la place du

(1) *Hist. parlem.*, t. X, p. 99-102.

marché de Wittemberg, jusqu'au marquis de Saint-Huruge, dans ce Palais-Royal de Paris, quel voyage nous avons fait, dans quels étranges pays il nous a conduits ! Aucune autorité ne peut désormais intervenir : la religion elle-même, gémissant sur de telles scènes, peut, après tout, se demander : qu'ai-je à faire avec tout cela ?

C'est de cette étrange manière qu'un catholicisme mort, habilement galvanisé, fait des sauts et des cabrioles. Le lecteur s'informera-t-il du sujet de controverse dont il s'agit ici, et de la différence qui peut exister entre l'orthodoxe ou *Ma-doxie*, et l'hétéradoxie ou *Ta-doxie? Ma-doxie* est qu'une auguste Assemblée nationale peut égaliser les circonscriptions des évêchés; qu'un évêque égalisé, son crédo et ses formulaires étant laissés aussi intacts qu'ils l'étaient, peut jurer fidélité au roi, à la Loi et à la nation, et devenir ainsi un évêque constitutionnel. *Ta-doxie*, si tu es dissident, est qu'il ne le peut pas, mais qu'il lui faut devenir une chose maudite. Il ne faut, à la mauvaise nature humaine qu'un *iota*, ou même le prétexte d'un *iota* pour passer abondamment à travers le trou d'une aiguille ! Ainsi, les mortels iront toujours jargonnant et fumant, et comme les anciens stoïciens sous leurs portiques, par de violentes disputes conserveront leurs églises. L'*auto-da-fé* de Saint-Huruge eut lieu le 4 mai 1791. La royauté le vit, mais ne dit rien.

III

LE COMTE DE FERSEN.

A l'heure qu'il est, la royauté devrait être déjà bien avancée dans ses préparatifs. Malheureusement il en faut énormément de préparatifs ! Si le représentant héréditaire pouvait s'en aller dans une diligence, combien ce serait facile ! Mais il n'en est pas ainsi.

Il faut de nouvelles toilettes, comme il est d'usage dans les poëmes épiques, même dans ceux des plus affreux âges de fer. Voyez « la reine Chrimhilde avec ses soixante couturières », dans ce charmant chant des *Niebelungen !* Aucune reine ne peut se remuer sans des toilettes neuves. Aussi, madame Campan voltige-t-elle, assidue, d'une couturière à l'autre ; on coupe incessamment des jupes et des robes, des vêtements de dessus et des vêtements de dessous, des grands et des petits : taillage et couture dont on aurait si bien pu se dispenser. En outre, la reine ne peut faire un pas nulle part sans son *nécessaire ;* cher *nécessaire* de bois de rose incrusté d'ivoire, habillement divisé, contenant des parfums, des articles de toilette, une infinité de petites fournitures royales indispensables à cette vie terrestre. Il ne faut pas moins de cinq cents louis, beaucoup de temps et de travail pour se procurer un pareil objet de première nécessité (1) ! Tout cela, vous le voyez, fait mal augurer du succès de

(1) Campan, t. II, ch. VIII.

l'entreprise. Mais les caprices des femmes et des reines veulent être obéis.

Bouillé, de son côté, est en train d'établir un camp fortifié à Montmédy, réunissant là le royal allemand et toutes sortes d'autres troupes allemandes et de vraies troupes françaises, « pour observer les Autrichiens ». Sa Majesté ne passera pas la frontière à moins d'y être contrainte. Ni les émigrés ne seront plus employés, odieux comme ils le sont à tout le peuple (1) ; ni le vieux dieu de la guerre, Broglie ne mettra la main aux affaires ; mais seulement notre brave Bouillé, à qui un roi délivré donnera le bâton de maréchal de France, aux applaudissements de toutes les troupes. En attendant, Paris étant si soupçonneux, ne serait-il pas bon peut-être d'écrire à vos ambassadeurs étrangers une ostensible lettre constitutionnelle, afin que tous les rois et les peuples sachent bien que le roi Louis aime la Constitution, qu'il l'a volontairement jurée, qu'il est prêt à la jurer encore, à la maintenir, et qu'il considère comme ses ennemis personnels ceux qui affectent de dire le contraire ? Cette circulaire constitutionnelle est expédiée par des courriers, communiquée confidentiellement à l'Assemblée, et publiée dans les journaux avec grand fracas. La feinte et la dissimulation jouent un si grand rôle dans les affaires humaines !

Nous observons cependant que le comte de Fersen se sert souvent de son *billet d'entrée*, ce que, à la vérité, il a parfaitement le droit de faire. Brave soldat et Suédois dévoué à cette belle reine, comme lui est

(1) Bouillé, *Mémoires*, t. II, ch. x.

aujourd'hui dévoué le roi de Suède lui-même. Le roi Gustave, surnommé fièrement le *Chevalier du Nord*, ne s'est-il pas proclamé lui-même son chevalier? Il viendra sur les ailes de feu de la mousqueterie suédoise et la délivrera de ces infâmes dragons, — si, hélas ! n'intervient pas le pistolet d'un assassin !

Mais, en fait, le comte de Fersen nous apparaît comme un très-jeune soldat de résolution et d'audace. Il circule beaucoup, vu ou non vu, et il a certainement quelque affaire en main. Il en est de même du colonel duc de Choiseul-le-Grand, de Choiseul qui est mort aujourd'hui. Lui et l'ingénieur Goguelat passent et repassent entre Metz et les Tuileries ; et les lettres chiffrées s'échangent, dont l'une des plus importantes est difficile à déchiffrer, Fersen l'ayant écrite à la hâte (1). Quant au duc de Villequier, il est parti à tout jamais depuis le jour des poignards ; mais son appartement est utile à la reine.

D'un autre côté, le pauvre Gouvion, commandeur en second de la garde nationale, de service aux Tuileries, voit plusieurs choses difficiles à interpréter. C'est le même Gouvion qui, de longs mois auparavant, à l'Hôtel de Ville, avait assisté impassible, impuissant à l'insurrection des femmes, sans plus bouger qu'un cheval dans une écurie incendiée, jusqu'à ce que l'huissier Maillard eût saisi son tambour. Il n'y a pas de plus sincère patriote, mais il y en a énormément de plus avisés. S'il faut ajouter foi aux commérages de madame Campan, il faisait un semblant de cour à certaine traîtresse femme de chambre

(1) Choiseul, *Relation du Voyage de Louis XVI*, Paris, 1822, p. 30.

du palais, qui révélait bien des choses. Le *nécessaire*, les toilettes, l'emballage des bijoux, il aurait dû comprendre tout cela, quand on le lui montrait (1)? L'impuissant Gouvion voit tout cela avec des yeux naïfs et vitreux ; il recommande la vigilance à ses factionnaires ; il se promène sans repos, va et vient et s'imagine que tout est pour le mieux.

Mais, en réalité, il se trouve que, dans la seconde semaine de juin, le colonel de Choiseul est secrètement à Paris où il est venu « pour voir ses enfants ». Il paraît aussi que Fersen a fait construire une nouvelle et prodigieuse voiture du genre appelé *berline*, sortie des ateliers des premiers artistes, d'après un nouveau modèle. Elle est transportée chez lui en présence de Choiseul ; les deux amis font une promenade d'essai dans les rues, d'un air méditatif; puis ils l'envoient chez madame Sullivan, dans la rue de Clichy, bien loin, vers le nord de Paris, pour attendre là qu'on ait besoin de s'en servir. Il paraît qu'une certaine dame russe, la baronne de Korff, avec une femme de chambre, un valet de pied et deux enfants, doit retourner dans son pays, et que ces deux gentilshommes militaires lui portent quelque intérêt. On lui a procuré un passe-port, on s'est occupé activement d'une voiture et de ce qui s'ensuit, tous ces jeunes militaires sont à la fois polis et serviables. Fersen a pareillement acheté une chaise à deux places, sans doute pour deux suivantes, et de plus certains chevaux nécessaires. On dirait qu'il est prêt lui-même à quitter la France, et non sans grandes dépenses?

(1) Campan, t. II, p. 141.

Nous observons enfin que Leurs Majestés — le ciel le veut ainsi, — assisteront à l'office du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu, dans l'église de l'Assomption, ici, à Paris, pour le bonheur de tout le monde. En outre, pour le même jour, nous voyons que le brave Bouillé, à Metz, a invité une société d'amis à dîner, tandis que pendant ce temps-là, il partait pour Montmédy.

Ce sont là de ces phénomènes ou apparitions visuelles de ce vaste monde terrestre si agité, et qui n'est, après tout, qu'une série de phénomènes, ce que l'on appelle des spectres; tout passe, rien ne subsiste à aucun moment; et personne, à aucun moment, ne peut savoir pourquoi.

Le lundi soir 20 juin 1791, vers onze heures, il y a bien des fiacres et des voitures de remise qui roulent ou sont au repos dans les rues de Paris. Mais parmi toutes les voitures de remise, nous vous recommandons, ô lecteur, celle-ci qui est arrêtée dans la rue de l'Échelle, tout près du Carrousel et du guichet des Tuileries; dans la rue de l'Échelle qui, alors, était « en face de la porte du sellier Roussin », comme si elle attendait des voyageurs. Elle n'attend pas longtemps; une dame voilée, avec deux enfants également voilés, est sortie de la porte de Villequier où ne se promène aucune sentinelle, dans la cour des Princes, de là dans le Carrousel, puis dans la rue de l'Échelle, où le cocher les reçoit prestement et attend de nouveau très-peu de temps; une autre dame, également voilée, s'appuyant sur un laquais, sort de la même manière; elle dit : « Bonne nuit au laquais, » et de la même manière est reçue avec empressement

par le cocher. Où donc vont tant de dames ? Le *coucher* du roi vient d'avoir lieu ; Sa Majesté s'est mise au lit, et tout le monde du palais se retire chez soi. Mais le cocher attend encore, son chargement est probablement incomplet.

Notons, en passant, un individu trapu, en chapeau rond et en perruque, donnant le bras à une sorte de domestique, quelque courrier sans doute ; il sort aussi par la porte Villequier, au moment où il passe devant un factionnaire, il perd une boucle de ses souliers et se baisse pour la ramasser. Cependant il est reçu avec plus d'empressement encore par le cocher de la voiture de remise. Et maintenant son chargement est-il complet ? Pas encore, le cocher attend de nouveau. Hélas ! Et la fausse femme de chambre a averti Gouvion qu'elle pense que la famille royale doit fuir cette nuit même, et Gouvion se défiant de ses propres yeux, a envoyé un exprès à Lafayette ; et la voiture de Lafayette, avec ses lanternes allumées, traverse en ce moment le guichet du Carrousel, où une dame couverte d'un large chapeau à la Bohémienne, et s'appuyant sur le bras d'un domestique, ayant aussi l'apparence d'un courrier, se met de côté pour la laisser passer, et a même le caprice de toucher un des rayons de ses roues avec sa *badine* — légère petite baguette que portaient les belles d'alors. Les lumières du carrosse de Lafayette sont passées ; tout est calme dans la cour des Princes, les sentinelles sont à leur poste ; les appartements de Leurs Majestés fermés et plongés dans un doux repos. Votre pauvre femme de chambre s'est-elle donc trompée ? Veille bien, ô Gouvion, avec toute la prudence d'Argus ; car, en vérité, la trahison est dans ces murs.

Mais où est la dame en chapeau de Bohémienne, qui s'était mise de côté et avait touché avec sa badine le rayon de la roue? O lecteur, cette femme était la reine de France! Elle était sortie heureusement par le guichet intérieur, dans le Carrousel même, mais non dans la rue de l'Échelle. Troublée par la rencontre et par le bruit de la voiture, elle prit la main droite au lieu de la gauche; ni elle, ni son courrier ne connaissaient Paris; ce n'était pas un courrier, d'ailleurs, mais bien un loyal et stupide ci-devant garde du corps déguisé. Ils sont partis, par erreur, du côté de la rivière et du Pont royal; ils errent désolés dans la rue du Bac, bien loin du cocher de remise qui attend toujours. Il attend l'angoisse au cœur, plein de préoccupations qu'il doit soigneusement cacher.

Minuit sonne à tous les clochers de la ville, une heure précieuse a été perdue ainsi; la plupart des mortels sont endormis. Le clocher de remise attend, — avec quelle inquiétude! — Un confrère vient à rouler de son côté, entre en conversation, on lui répond gaiement dans le langage des cochers : les compagnons du fouet échangent une prise de tabac (1); on décline l'offre d'un verre de vin; le nouveau venu part avec un *bonsoir*. Que le ciel soit béni! Voici enfin la dame-reine en chapeau de Bohémienne, sauve de tous périls, et qui a été forcée de demander son chemin. Elle entre, son courrier monte lentement à cheval, comme l'avait fait l'autre qui est aussi un garde du corps déguisé, et maintenant, ô étrange

(1) Weber, t. II, p. 240. — Choiseul, p. 44-56.

cocher de remise, — comte de Fersen, car le lecteur t'a reconnu, — maintenant roule !

La poussière ne s'attachera pas aux doigts de Fersen : clic ! clac ! La voiture résonne et chacun respire plus librement. Mais Fersen est-il sur la bonne route ? Vers le nord-est, à la barrière Saint-Martin, nous serions sur notre chemin et voyez, il se dirige droit au nord ! Le royal personnage en chapeau rond et en perruque s'étonne un peu, mais il n'y a pas de remède. Clic ! clac ! nous roulons incessamment à travers la ville endormie. Rarement, depuis que Paris est sorti de la boue ou depuis que les rois chevelus se promenaient dans une charrette traînée par des bœufs, rarement on vit un tel équipage. De chaque côté de votre route, les hommes sont renfermés étendus sur le flanc, endormis ; et nous sommes éveillés et tremblant ! Clic ! clac ! à travers la rue de Grammont, à travers le Boulevard ; on monte la rue de la Chaussée-d'Antin ; ces fenêtres silencieuses du n° 42 furent celles de Mirabeau ! Ce n'est pas vers la barrière Saint-Martin, mais vers celle de Clichy, à l'extrême nord ! Patience, ô royaux personnages ; Fersen sait bien ce qu'il fait. En montant la rue de Clichy, il descend un moment chez madame Sullivan : « Le cocher du comte de Fersen est-il venu chercher la berline neuve de la baronne de Korff ? » — « Oui, il y a déjà une heure et demie », répond en murmurant le portier assoupi. « C'est bien », oui c'est bien, quoiqu'il eût mieux voulu ne pas perdre une heure et demie. En avant donc, ô Fersen ; vite à la barrière de Clichy, et de là vers l'est, le long du Boulevard extérieur, voyons ce que peuvent faire les chevaux et le fouet !

Ainsi Fersen roule par cette nuit embaumée. Paris endormi est maintenant tout entier à sa droite, silencieux, et ne faisant entendre que quelques ronflements sonores. Et maintenant le comte va vers l'est, jusqu'à la barrière Saint-Martin, cherchant avec anxiété la berline de la baronne de Korff; il la découvre enfin, attelée de ses six chevaux, avec son cocher allemand attendant sur ce siége. Bien, ô bon Allemand : hâte-toi là où tu sais ! Hâtons-nous aussi, nous, de la voiture de remise ; hâtons-nous, bien du temps est déjà perdu ! L'auguste chargement de la voiture, les six voyageurs se précipitent vivement dans la nouvelle voiture : les deux courriers gardes du corps montent derrière. La voiture de remise est tournée du côté de la ville et mise à l'abandon pour errer où elle pourra ; et le lendemain matin, on la trouvera culbutée dans un fossé. Mais Fersen est sur ce nouveau siége orné de ses housses toutes neuves, il agite son fouet et s'élance dans la direction de Bondy. Là doit se trouver un troisième dernier courrier garde du corps, avec des chevaux de poste tout frais. Là où nous trouverons la chaise achetée par Fersen, avec les deux femmes de chambre et leurs nombreux cartons, sans lesquels ne pourrait pas voyager Sa Majesté. Vite, vite, cet habile Fersen, et puisse le ciel protéger tes pas !

Une fois de plus, par la grâce du Ciel, tout va bien. Voici le hameau endormi de Bondy, la chaise avec les femmes de service, les chevaux tout prêts et les postillons avec leurs grandes bottes, impatients dans la rosée du matin. Le harnachement se fait en hâte, les postillons avec leurs grandes bottes sautent sur leurs selles, brandissent de tous côtés leurs petits

fouets tapageurs. Fersen s'incline dans un humble et silencieux salut d'adieu, les mains royales envoient, sans un seul mot, une inexprimable réponse ; la berline de la baronne de Korff, avec la royauté de France, s'éloigne pour toujours, comme nous le verrons. L'habile Fersen se précipite obliquement vers le nord, à travers la campagne, gagne le Bourget, où il trouve son cocher allemand avec un chariot qui l'attendaient, il fait claquer son fouet et disparaît sans être découvert, dans l'espace inconnu. Un habile homme, en vérité, et bien actif : son entreprise a prestement et heureusement réussi.

Et ainsi la royauté de France est-elle actuellement sauvée ? Dans cette précieuse nuit, la plus courte de l'année, elle fuit ! La baronne de Korff est, en réalité, madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France ; c'est elle qui était venue voilée avec les deux jeunes enfants : le petit dauphin, la petite Madame royale, connue longtemps après sous le nom de *duchesse d'Angoulême*. La *femme de chambre* de la baronne de Korff est la Reine à chapeau rond et en perruque, et *valet* pour le quart d'heure. Cette autre dame voilée qui passe pour une *dame de compagnie*, est la bonne sœur Élisabeth ; elle avait juré depuis bien longtemps, depuis l'insurrection des femmes, que la mort seule pourrait la séparer d'eux tous. Et c'est ainsi qu'ils se précipitent, pas trop vite, à travers la forêt de Bondy, et qu'ils passent un Rubicon dans leur propre histoire et dans celle de la France.

Heure solennelle, quoique l'avenir soit bien vague ! Atteindrons-nous Bouillé ? Ne l'atteindrons-nous pas ? O Louis ! autour de toi voici toute la vaste terre

endormie (et au-dessus de ta tête le gigantesque ciel qui veille) ; voici la dormante forêt de Bondy — où le chevelu Childéric le fainéant eut le sein percé par le fer, et vraisemblablement dans un monde comme le nôtre. Ces tours de pierre pointues, c'est le Raincy, ce sont les tours de l'odieux d'Orléans. Tout sommeille, sauf le roulement continu de notre nouvelle berline. Nous ne rencontrons pour toute créature, qu'un marchand de légumes avec son âne et ses herbes matinales, épouvantail inoffensif, à la démarche lourde et pesante. Mais droit devant nous le nord-est laisse voir de plus en plus son aurore gris, moucheté ; sur la branche chargée de rosée, les oiseaux, ici et là, saluent par un gazouillement précipité, le lever du soleil. Les étoiles disparaissent et les constellations, et les lampes des rues de la cité de Dieu. L'univers, ô mes frères, ouvre ses portes grandes pour le lever du grand roi d'en haut. Toi, pauvre roi Louis, tu marches néanmoins comme le font les mortels, vers les terres orientales de l'espérance ; et les Tuileries avec *leurs* levers, et la France, et la terre elle-même n'est plus qu'un grand roi de chenil, — qui est en train de devenir enragé.

IV

ATTITUDE.

Mais que se passe-t-il à Paris, à six heures du matin, quand certain député patriote, prévenu par un billet, éveilla Lafayette, et qu'ils allèrent ensemble

aux Tuileries? L'imagination peut peindre, mais les mots ne le peuvent pas, la surprise de Lafayette, ou rendre l'égarement avec lequel l'impuissant Gouvion roula ses yeux d'Argus, en reconnaissant que sa fausse femme de chambre avait dit vrai !

Cependant il faut rappeler que Paris, en ce terrible jour, grâce à une auguste Assemblée nationale, se surpassa lui-même. Jamais, selon des témoins oculaires, on ne vit une attitude aussi imposante (1). Toutes les sections « en permanence » ; notre Commune aussi, ayant la première, vers dix heures, tiré trois solennels coups d'alarme et par-dessus tous notre Assemblée nationale. L'Assemblée nationale également en permanence, décrète tout ce qui est nécessaire, d'une voix unanime, car le côté droit siége dans un mutisme absolu, de peur de la lanterne. Elle délibère avec une promptitude et un calme qui touchent au sublime. On doit nécessairement voter, car il est évident, que Sa Majesté a été enlevée par quelques personnes inconnues ; et dans ce cs, qu'est-ce que la Constitution nous prescrit de faire? Revenons aux premiers principes, comme nous le disons toujours ; *revenons aux principes !*

Les principes nous commandent d'abord une décision prompte. Les ministres sont appelés et invités à continuer leurs fonctions; Lafayette est interrogé, ainsi que Gouvion qui s'excuse de son mieux et fait un rapport insignifiant. On trouve des lettres dont l'une, d'une immense étendue, écrite de la propre main de Sa Majesté, et évidemment de la composition

(1) *Deux amis*, t. VI, p. 67-178. — Toulongeon, t. II, p. 1-38. — Camille Desmoulins. — Prudhomme. — *Hist. parlem.*, t. X, p. 240-4.

de Sa Majesté, est adressée à l'Assemblée nationale. Elle raconte avec émotion, avec une simplicité presque enfantine, toutes les souffrances que Sa Majesté a endurées : souffrances grandes et petites, un Necker applaudi, une majesté qui ne l'était pas ; puis une insurrection ; le manque de meubles convenables dans le palais des Tuileries, le manque d'argent dans la caisse de la liste civile ; un manque général d'argent de mobilier et d'ordre ; l'anarchie partout ; le déficit non encore comblé, pas même en minime partie : c'est pourquoi, en résumé, Sa Majesté s'est retirée en lieu libre et sûr, et abandonne à eux-mêmes les sanctions, la fédération et tous les serments possibles, il s'en réfère maintenant... — A quoi ? pense une auguste Assemblée, — à cette déclaration du 23 juin, avec son : *il fera seul le bien de son peuple ;* comme si cette déclaration n'avait pas été enterrée assez profondément sous deux irrévocables années, et sous les débris et les décombres d'un monde féodal tout entier ! L'Assemblée nationale décrète l'impression de cette étrange lettre, et son envoi aux quatre-vingt-trois départements, avec un commentaire exégétique, court mais énergique. Des commissaires seront envoyés sur tous les points ; le peuple sera exhorté ; les armées seront augmentées ; on prendra soin que la chose publique ne souffre aucun dommage. — Et alors, avec un air de calme sublime, presque d'indifférence, nous « passons à l'ordre du jour ! »

Ce calme apaise la terreur du peuple. Ces étincelantes forêts de piques qui se hérissaient au lever du soleil disparaissent de nouveau ; les bruyants orateurs des rues se taisent ou déclament moins violemment.

Nous devons avoir une guerre civile ; eh bien ! acceptons-la. Le roi est parti ; mais l'Assemblée nationale, mais la France, mais nous : tout cela reste. Le peuple, lui aussi, prend une fière attitude ; le peuple, lui aussi, est calme, sans mouvement, comme un lion au repos. Rien que quelques mugissements, quelques remuements de la queue pour leur montrer ce qu'il peut faire ! Cazalès, par exemple, était assailli par les groupes des rues et par des cris : *A la lanterne !* mais les patrouilles nationales le délivrèrent aisément. Toutes les effigies et statues du roi, du moins celles en plâtre, furent renversées. Il en fut de même des noms du roi : le mot *roi* disparut soudainement de toutes les enseignes. Le *tigre royal du Bengale* lui-même, sur le boulevard, devint le *Tigre national* du Bengale (1).

Combien est grand un peuple au repos ! Le lendemain les citoyens se disent l'un à l'autre : « Nous n'avons pas de roi, et pourtant nous n'en avons pas moins profondément dormi ». Le lendemain, le fervent Achille du Châtelet et Thomas Payne couvrent les murs de Paris de leurs placards où ils annoncent qu'il faut proclamer la *république* (2). — Faut-il ajouter que Lafayette aussi, quoique menacé d'abord par les piques, a pris une noble attitude ou même la plus noble de toutes ? Des éclaireurs et des aides de camp s'élancent de tous côtés, au hasard, en quête et en poursuite ; le jeune Romœuf se précipite vers Valenciennes, quoique avec peu d'espoir.

(1) Walpoliana.

(2) Dumont, chap. XVI.

Ainsi Paris se calme d'une manière sublime dans son abandon. Mais par les *Messageries royales*, par toutes les malles-postes rayonne de toutes parts au loin la nouvelle électrique : « Notre représentant héréditaire est parti ! » Riez, royalistes noirs ; ne riez pourtant que dans votre barbe, de peur que les patriotes ne s'en aperçoivent et, devenant furieux, ne baissent la lanterne ! Paris seul a une sublime Assemblée nationale pour le calmer ; mais en vérité, que les autres villes prennent la chose comme elles pourront avec la bouche muette de stupéfaction et les yeux grands ouverts ; avec une terreur panique, avec fureur, avec doute. Quel sillon chacune de ces pesantes diligences de cuir, avec son sac de cuir et son : *le roi s'est enfui*, laisse-t-elle derrière elle en traversant la tranquille France ; dans la ville et dans le hameau, troublant l'esprit public par une frissonnante agitation de terreur mortelle, puis continuant lentement sa route, comme si de rien n'était ! Le long de toutes les grandes routes, vers les frontières les plus reculées, jusqu'à ce que toute la France soit soulevée, — transformée (métaphoriquement parlant) en un énorme dindon, affolé, à la crête soulevée, au gouglou désespéré !

Par exemple, c'est sous les ombres de la nuit que le monstre de cuir atteint Nantes ; la ville est profondément plongée dans le sommeil. Le mot fatal prononcé réveille tous les patriotes : le général Dumouriez, enveloppé dans sa roquelaure, doit descendre de sa chambre à coucher ; il trouve la rue couverte de « quatre ou cinq mille citoyens en chemise » (1). Çà

(1) Dumouriez, *Mémoires*, t. II, p. 109.

et là une pauvre chandelle d'un liard est allumée à la hâte ; une multitude de visages hagards aux traits sombres, au bonnet de nuit rejeté en arrière ; des queues de chemises plus ou moins flottantes ; des bouches ouvertes, attendant que le général dise son mot. Et par-dessus tout cela, comme toujours, la Grande Ourse poursuit sa route, tranquille, ferme, indifférente comme la diligence de cuir elle-même. Prenez courage, ô citoyens de Nantes ! la fidèle Ourse continue de tourner ; l'ancien Atlantique envoie toujours ses flots salés, ses vagues bruyantes, jusqu'à votre Loire ; l'eau-de-vie sera chaude à l'estomac ; ce jour n'est pas le dernier des jours, mais l'avant-dernier. — Les insensés ! s'ils savaient ce qui se passait, à cette heure même, à la lumière d'une chandelle aussi, bien loin dans le nord-est !

Peut-être, nous pouvons le dire, l'homme le plus terrifié de la France est-il — qu'en penses-tu, lecteur ? — le verdâtre Robespierre. Une double pâleur, avec l'ombre des gibets et des cordes, se répand sur ses traits vert de mer ; il est trop évident pour lui qu'il doit y avoir « une Saint-Barthélemy de patriotes » et que dans vingt-quatre heures il ne sera pas en vie. Ces horribles appréhensions de l'âme, on les lui entend exprimer chez Pétion, et c'est un témoin digne de foi, c'est madame Roland elle-même, elle que nous avons vue, l'année dernière, radieuse à la Fédération de Lyon, qui les raconte. Depuis quatre mois les Roland sont venus à Paris, arranger avec les comités de l'Assemblée les affaires municipales de Lyon, affaires toutes plongées dans le déficit, se mettre en rapport en même temps, comme c'était tout naturel,

avec les meilleurs patriotes que l'on y peut trouver, avec nos Brissot, nos Pétion, nos Buzot, nos Robespierre, « qui avaient l'habitude de venir chez nous, dit la belle hôtesse, quatre fois par semaine. » Eux tous, courant çà et là, plus affairés que jamais ce jour-là, auraient volontiers réconforté l'homme vert-de-mer. On parle du placard d'Achille du Châtelet ; d'un journal qui s'appellera *le Républicain ;* de préparer à la république les esprits des hommes. — « Une république ? » — dit le *Vert-de-Mer*, avec un de ses sourires secs, âpres, et pas du tout folâtres, « qu'est-ce que c'est que ça ? » O *Vert-de-Mer*, l'incorruptible, tu le verras !

V

LA BERLINE NEUVE.

Mais pendant ce temps-là, les estafettes et les aides de camp avaient marché plus vite que les diligences de cuir. Le jeune Romœuf, comme nous l'avons dit, était parti bien vite dans la direction de Valenciennes ; d'insensés villageois le saisissent comme un traître, qui avait un de ses doigts dans le complot, et le ramènent à l'hôtel de ville, puis à l'Assemblée nationale, qui lui accorde en hâte un nouveau passe-port. Pourtant alors, ce même épouvantail d'un marchand de légumes avec son âne, l'a avisé de la grande berline neuve, vue dans la forêt de Bondy, et lui en a fourni la preuve (1). Romœuf, muni d'un nouveau

(1) *Moniteur*, etc. (dans l'*Hist. parlem.*, t. X, p. 244-253).

passe-port, est expédié à bride abattue sur une piste plus heureuse : par Bondy, Claye et Châlons vers Metz, pour suivre à la trace la berline neuve, et il galope à franc étrier.

Misérable berline neuve ! Pourquoi la royauté n'avait-elle pu s'en aller dans quelque vieille berline semblable à celle de tout le monde ? Quand on fuit pour sauver sa vie, on ne dispute pas sur le choix de son véhicule. Monsieur, dans un banal carrosse de voyage, s'est échappé vers le nord ; Madame, sa femme, dans une autre, sur une autre route : ils se croisent à un relais, sans faire semblant de se reconnaître, et ils atteignent la Flandre, sans que personne les interroge. Précisément de la même manière et à la même heure, la belle princesse de Lamballe se met en route, et elle arrivera saine et sauve en Angleterre. — Plût à Dieu qu'elle y fût restée ! La belle, la bonne, l'infortunée qu'attendait une si terrible fin !

Ainsi tout se sauve, vite, sans être inquiété, excepté la berline neuve : énorme véhicule de cuir, — énorme galère, dirons-nous, avec sa pesante chaloupe représentée par la chaise à deux chevaux qui suivait derrière ; avec ses trois canots de courriers, gardes du corps à cheval, se balançant sans utilité autour d'elle pour l'égard, plutôt que pour la guider ! Elle se traîne péniblement à pas de colimaçon, toujours aux aguets, remarquée de tout le monde. Les courriers gardes du corps, sous leurs livrées jaunes, vont caracolant et claquant ; loyaux mais stupides, ignorants de toutes choses. On s'arrête ; une roue se casse, que l'on doit réparer à Étoges. Le roi Louis aussi veut descendre, veut gravir à pied les collines et jouir d'un magnifique

lever de soleil ! Avec onze chevaux, de doubles pourboires et tous les secours de la nature et de l'art, on trouvera que la royauté, fuyant pour sa vie, fait soixante-neuf milles en vingt-deux heures ! Paresseuse royauté ! Et pourtant il n'est pas une minute de ces heures-là qui ne soit précieuse : c'est à des minutes que tiennent maintenant les destinées de la royauté.

Les lecteurs peuvent donc juger en quelle humeur le duc de Choiseul attendait d'heure en heure, au village de Pont-de-Sommeville, quelques lieues au delà de Châlons, alors que déjà le soleil penchait visiblement vers le couchant. Choiseul était parti de Paris, dix heures avant le temps fixé par Leurs Majestés ; ses hussards, commandés par l'ingénieur Goguelat, doivent se trouver ici, sous le prétexte d'escorter un trésor qui est attendu. Mais les heures se passent, et pas la moindre berline d'aucune baronne de Korff. En réalité, dans toute cette région nord-est sur la lisière de la Champagne et de la Lorraine, où court la grande route, l'agitation est considérable. Car depuis Pont-de-Sommeville, en remontant vers le nord-est, jusqu'à Montmédy, on voit à tous les relais, dans les villes et dans les villages, des escortes de hussards et de dragons planer dans l'attente ; c'est un véritable train ou une chaîne d'escortes militaires, à l'extrémité de laquelle se trouve notre brave Bouillé ; une chaîne de tonnerres électriques, que l'invisible Bouillé, comme un père Jupiter, tient dans sa main pour de sages desseins ! Le brave Bouillé a fait tout ce qu'un homme pouvait faire, il a développé sa chaîne électro-fulminante d'escortes militaires jusqu'aux portes de Châlons : elle n'attend que la berline neuve de Korff ;

pour la recevoir, l'escorter, et s'il en est besoin, l'emporter dans le tourbillon du feu militaire. Comme nous l'avons dit, ils sont là, ces braves troupiers, flânant, attendant ; depuis Montmédy et Stenay, par Clermont et Sainte-Menehould jusqu'à Pont-de-Sommeville, dans tous les villages de poste, car on doit éviter Verdun et les grandes villes. Ils flânent impatients de voir « arriver le trésor. »

Jugez quel jour c'est pour ce brave Bouillé : peut-être le premier jour d'une nouvelle et glorieuse vie ; assurément le dernier jour de l'ancienne ! Quel jour aussi et surtout, quel jour beau et terrible pour vos jeunes capitaines au sang chaud : votre Dandoin, votre comte de Damas, votre duc de Choiseul, votre ingénieur Goguelat et les autres dépositaires du secret ! Hélas ! le jour penche de plus en plus vers le couchant ; et aucune berline de Korff n'est en vue. Les capitaines royalistes errent dans les rues des villages, regardent souvent dans la direction de Paris, avec une apparente insouciance qui cache les plus sombres préoccupations. Les rigoureux quartiers-maîtres ont bien de la peine à interdire aux simples dragons les cafés et les cabarets (1). Apparais, pour dissiper notre égarement, ô toi, berline neuve ; apparais sur nous, ô toi, chariot du soleil d'une berline neuve, qui porte les destinées de la France !

C'était Sa Majesté qui avait commandé cette série d'escortes ; l'imagination royale avait vu un gage de sécurité et de délivrance dans ce qui ne devait être, en réalité, qu'un sujet d'alarmes, et qu'une source de

(1) Déclaration du sieur Lagache, du régiment Royal-Dragons (Choiseul, p. 125-39).

dangers sans fin là où il n'y avait d'ailleurs aucun danger. Chaque patriote, en effet, dans ces relais de poste, se demande naturellement : Ce tapage de cavalerie, ces allées et venues de troupes, qu'est-ce que cela signifie ? Pour escorter un trésor ? Pourquoi une escorte quand aucun patriote n'est capable de rien enlever à la nation ; et puis où est-il donc votre trésor ? Il y a eu tant de marches et de contre-marches ! car, par une autre fatalité, plusieurs de ces escortes étaient arrivées dès hier, le 19 du mois et non le 20, étant le jour primitivement fixé que Sa Majesté, par je ne sais quelle nécessité, avait trouvé bon de changer. Et maintenant considérez la nature soupçonneuse des patriotes qui se méfient, par-dessus tout, de Bouillé l'aristocrate, et comme cette humeur aigre et inquiète a eu le temps de s'accumuler et de s'irriter pendant vingt-quatre heures !

A Pont-de-Sommeville, ces quarante hussards étrangers de Goguelat et du duc de Choiseul deviennent pour tout le monde un inexplicable mystère. Ils ont flâné assez longtemps déjà à Sainte-Menehould ; assez flâné, assez musé pour que nos volontaires nationaux de l'endroit, surrexcités au dernier point par l'inquiétude, aient demandé et obtenu trois cents fusils de leur hôtel de ville. Précisément à la même heure, le hasard voulut que notre capitaine Dandoin arrivât de Clermont avec *sa* troupe, à l'autre bout du village ; une troupe nouvelle assez alarmante, bien que ce ne fût heureusement que des dragons et des Français ! De sorte que Goguelat, avec ses hussards, n'eut qu'à décamper, et bien vite encore, jusqu'à ce qu'il trouvât ici, à Pont-de-Sommeville, où déjà

attendait Choiseul, un lieu de repos. Lieu de repos comme sur un marbre brûlant. Car le bruit de son arrivée se répand au loin, et les citoyens courent çà et là, en frayeur et en colère : Châlons envoie en exploration de ce côté des piquets de volontaires nationaux qui rencontrent d'autres piquets explorateurs venant de Sainte-Menehould. Qu'est-ce donc, ô hussards à favoris, à l'accent guttural étranger; au nom du ciel, qu'est-ce donc qui vous amène? un trésor. — Les piquets explorateurs secouent la tête. Les paysans affamés cependant, savent trop bien de quel trésor il s'agit : c'est une saisie militaire pour les redevances féodales qu'aucun bailli ne pourrait nous faire payer! Ils le savent bien; et ils se mettent à faire tinter leur cloche paroissiale en guise de tocsin : avec quel rapide effet, Choiseul et Goguelat, s'ils ne veulent pas que le pays entier prenne feu, doivent forcément, qu'il y ait une berline ou pas de berline, seller et chevaucher.

Ils montent à cheval, et ce tocsin de la paroisse cesse immédiatement. Ils marchent lentement vers l'est, vers Sainte-Menehould, espérant encore que le chariot du soleil d'une berline pourra les attendre. Hélas! Pas de berline! Et bien proche, maintenant, est cette Sainte-Menehould, qui nous a chassés ce matin avec ses « trois cents fusils nationaux, » et qui peut-être ne regarde pas avec une excessive tendresse le capitaine Dandoin et ses nouveaux dragons, bien qu'ils soient Français, et dans laquelle, en un mot, on n'ose pas entrer une *seconde* fois, sous peine d'explosion! Le cœur assez triste, notre parti de hussards appuie sur la gauche, par les chemins détournés à

travers les bois et les collines non-frayés, évitant Sainte-Menehould et toutes les localités qui les ont vus jusqu'ici, ils iront directement jusqu'au village éloigné de Varennes. Il est probable qu'ils auront à faire, cette nuit, une rude course.

Ce premier poste militaire, dans la longue chaîne de tonnerres, s'en est donc allé sans résultat, ou plutôt avec un résultat déplorable, et votre chaîne menace de s'enchevêtrer elle-même ! La grande route, cependant, est redevenue silencieuse et dans une sorte de quiétude des plus éveillées. Aucun quartier-maître ne peut interdire aux indolents dragons le cabaret où les patriotes boivent et les font boire pour apprendre d'eux des nouvelles. Les capitaines, dans un état d'apparente distraction, battent la grande route poudreuse avec un visage indifférent, et aucun chariot du soleil n'apparaît. Pourquoi tarde-t-il ? Il est incroyable qu'avec onze chevaux, et de tels courriers jaunes, et tout ce qui s'ensuit, sa vitesse soit au-dessous de celle d'une charrette ordinaire ne faisant que trois milles par heure. Hélas ! on ne sait même pas à quelle heure elle a quitté Paris, et cependant on ne sait pas davantage pourquoi elle n'est pas encore au bout du village ! Les cœurs ont atteint le dernier degré de l'inquiétude la plus anxieuse.

VI

LE VIEUX DRAGON DROUET.

Sur ces entrefaites, le jour a baissé. Les mortels, fatigués du travail des champs, se traînent vers leurs

chaumières. L'artisan du village mange avec contentement sa soupe aux herbes, ou rôde dans la grande rue du bourg à la recherche d'un peu d'air et de nouvelles intéressantes. C'est une soirée d'été splendide ! Le soleil majestueux se suspend flamboyant à l'horizon, car c'est le plus long jour de l'année, et les sommets des collines voisines se colorent d'une teinte rougeâtre. Dans les sentiers fleuris, le long des buissons touffus, la grive lançe à coups redoublés sa joyeuse sérénade qui lutte contre le murmure du ruisseau. Le silence plane sur la terre. Le moulin de Valmy, couvert de poussière comme tous les moulins du monde, arrête son travail et cesse de faire jaillir l'eau sous sa roue ; les ouvriers fatigués remettent leur travail au lendemain et flânent en groupes, comme nous l'avons dit, dans le village, les uns debout, les autres assis sur des bancs de pierres (1), pendant que leurs enfants, petits lutins pleins de malice, folâtrent à leurs pieds. Un bourdonnement insaisissable de voix humaines s'élève du village de Sainte-Menehould, comme de tous les villages. Mais tous ces commérages sont ordinairement sans importance, car les dragons qui sont là en garnison sont Français et galants. Tout à coup la gaieté disparaît quand arrive la lourde diligence de Paris à Verdun, qui fond sur le village comme pour terrifier l'esprit des habitants.

Nous devons maintenant parler d'un personnage habitant la dernière maison du bourg. Ce personnage, enveloppé d'une longue robe de chambre, est Drouet, le maître de poste, homme irascible et emporté, à

(1) Rapport de M. Rémy (dans Choiseul, p. 143).

l'aspect effrayant, encore dans la fleur de l'âge, quoiqu'il ait déjà servi dans les dragons de Condé. Ce jour-là, depuis le matin, Drouet ne dérageait pas. Le hussard Goguelat avait trouvé bon, par économie, de s'arranger, pour avoir un cheval de cabriolet, avec son aubergiste et non avec Drouet, maître de poste ordinaire, à propos de quoi Drouet, en colère, était venu trouver l'aubergiste et ne voulait pas entendre raison. Ce devait être un jour de mécontentement perpétuel, car Drouet était un féroce patriote qui avait assisté à Paris à la fête des Piques. Et que signifiait la présence de ces soldats de Bouillé? Les hussards et leur maudit cabriolet étaient partis immédiatement lorsque Dandoins et ses dragons étaient arrivés de Clermont; dans quel but? Et Drouet en se répétant ces choses allait et venait enveloppé de sa longue robe de chambre, lançant autour de lui des regards empreints de cette pénétration malveillante que la colère concentrée donne à l'homme.

A l'autre extrémité de la rue était le capitaine Dandoins flânant avec un air de parfaite indifférence, tandis que son cœur était dévoré d'inquiétude et d'impatience, car aucune berline n'apparaissait à l'horizon. Il voyait le soleil s'enflammer de plus en plus avant de disparaître et son cœur était agité d'une crainte inexprimable.

Grâce au ciel! voilà enfin un garde du corps en livrée jaune qui apparaît dans la lueur rougeâtre du crépuscule, éperonnant vigoureusement son cheval. Reste calme, Dandoins, garde ton air de profonde indifférence, pendant que ce maladroit, tout fier de sa livrée jaune, met le village en émoi et s'informe de

l'endroit où est la poste. Enfin la lourde berline avec sa montagne de bagages arrive pesamment, suivie d'une chaise de poste plus légère. Un des immenses vaisseaux d'Acapulco, suivi de ses petites barques, eût été plus prompt. Les villageois ouvraient des yeux émerveillés comme cela arrivait chaque fois qu'une voiture de voyage passait dans le pays. Les dragons, flânant dans la rue, mettaient tous la main à leur casque, tant cette belle livrée jaune leur inspirait de respect; et du fond de la voiture, une dame coiffée d'un chapeau de bohémienne, leur rendait leurs saluts avec cette grâce qui lui était particulière (1). Dandoins restait là les bras croisés avec cet air de dédaigneuse indifférence qu'affecte souvent un homme au moment même où son cœur bat à rompre sa poitrine. Il frisait dédaigneusement ses moustaches, et, d'un regard plein de nonchalance, il surveillait de près les groupes de villageois dont l'attitude lui déplaisait. Ses regards, dirigés vers le courrier, semblaient lui dire : Hâtez-vous! hâtez-vous! Mais le stupide postillon ne comprenait rien au langage des yeux; et il avançait lentement, le village entier les regardait.

De son côté, le maître de poste Drouet était fort attentif. Il allait et venait, toujours enveloppé de sa longue robe de chambre, et fourrait le nez partout. Quand, à un moment donné, les facultés d'un homme sont aiguisées par la colère, elles deviennent plus perspicaces. Cette dame, avec son chapeau de bohémienne rabattu sur les yeux, ne ressemble-t-elle pas, quoique assise dans cette voiture, à une autre dame

(1) Déclaration de la Gache.

qu'il a vue quelque part autrefois, à la fête des Piques ou ailleurs? Et cette grosse tête en chapeau rond et en perruque qu'on voit de temps en temps au fond de la voiture, il lui semble la reconnaître...? et vite, sieur Guillaume, clerc du Directoire, apportez-nous un nouvel assignat! Drouet examine minutieusement cet assignat, il compare la figure gravée sur le papier monnaie à cette grosse tête en chapeau rond, qu'il voit dans la voiture.

Par le jour et la nuit! on jurerait que l'une est calquée sur l'autre! et ces mouvements de troupes, ces flâneries et ces chuchotements... je vois ce que c'est! »

Drouet, maître de poste de ce village, ardent patriote, vieux dragon de Condé, considère maintenant ce que tu as à faire. Et vivement, car, vois, la nouvelle berline est lestement attelée, le fouet claque et elle roule. Drouet n'ose pas, dans l'émotion du moment, saisir les brides dans ses deux mains, Dandoins les lui trancherait d'un coup d'épée. Les nationaux ne sont pas tous là, ils ont trois cents fusils, mais pas de poudre, et d'ailleurs ils ne sont pas tous parfaitement sûrs. Drouet, en vieux dragon de Condé, fait ce qu'il y a de plus sage; il parle en secret au clerc Guillaume, qui est, lui aussi, un ancien dragon de Condé, et pendant que Guillaume selle deux de leurs meilleurs chevaux, il se glisse furtivement jusqu'à la tour de la ville où il prévient tout bas de ce qu'il sait; puis monte à cheval avec le clerc Guillaume et tous deux s'élancent sur la route.

Ils dévorent l'espace au galop de leurs deux chevaux, pendant que de la tour la nouvelle se répand

dans le village où tout le monde chuchote avec animation. Hélas ! le capitaine Dandoins ordonne à ses dragons de monter à cheval, mais eux se plaignant d'un long jeûne, demandent d'abord du pain et du fromage. Avant que ce frugal repas soit terminé, le village entier sait l'événement. On ne chuchote plus, on crie, on vocifère. Les volontaires nationaux demandent à grands cris de la poudre. Les dragons hésitent entre le patriotisme et la consigne, entre le pain et le fromage et les baïonnettes qui les menacent. Dandoins donne secrètement au quartier-maître son portefeuille où sont les dépêches secrètes, pendant que les garçons d'écurie eux-mêmes s'arment avec des fourches et des fléaux. Le brave quartier-maître s'élance à cheval, et, le sabre à la main, se fraye une route au milieu des baïonnettes menaçantes, malgré les vociférations des patriotes et les coups de fourches et de fléaux (1). Il éperonne son cheval avec frénésie et s'éloigne, suivi seulement de quelques-uns de ses soldats, les autres étant d'accord pour rester.

Et pendant tout ce temps la berline poursuit sa route. Drouet et Guillaume galopent après elle et la troupe de Dandoins galope après ces derniers. Sainte-Menehould et plusieurs lieues de pays sur la route royale sont déjà en ébullition et toute la chaîne de troupes royales est dans une excitation qui fait craindre la plus terrible issue.

(1) Déclaration de la Gache (dans Choiseul, p. 134).

VII

LA NUIT DES ÉPERONS.

Tout cela était le résultat des escortes mystérieuses et de cette berline à douze chevaux qui éveillait l'attention. « Celui qui a un secret ne doit pas seulement le cacher, mais encore dissimuler qu'il a à le cacher. » La division s'était mise dans la première escorte militaire, les autres l'avaient imitée, et tout le pays mis en éveil se révoltait avec un bruit comparable à celui du tonnerre. Comparable plutôt aux premiers symptômes d'une avalanche alpestre qui, une fois lancée, grossit, grossit toujours. De Sainte-Menehould à Stenay elle avançait bondissante et furieuse, semant la ruine sur son passage et entraînant à la fois dans l'abîme les patriotes, les paysans, les escortes militaires, la fameuse berline et la royauté.

Les ombres épaisses de la nuit enveloppent la terre. Les postillons font claquer leur fouet. La berline royale traverse Clermont, où le colonel, comte de Damas, lui jette en passant quelques mots à voix basse, et elle poursuit sa route vers Varennes avec toute la rapidité que peut donner la promesse d'un double pourboire. Tout à coup un inconnu à cheval jette précipitamment à la portière ouverte quelques mots inintelligibles, puis disparaît dans l'ombre de la nuit (1). Les augustes voyageurs palpitent; mais bientôt la nature épuisée reprend ses droits et ils

(1) Campan, t. III, p. 159.

s'abandonnent à un demi-sommeil. Hélas ! Drouet et le clerc Guillaume galopent toujours, prenant les chemins de traverse pour plus de sûreté et répandant partout la nouvelle, qui vole comme portée sur les ailes d'un oiseau !

Et l'énergique quartier-maître galope aussi, faisant sonner partout de la trompette, réveillant à Clermont les dragons endormis. Le brave colonel de Damas en a déjà fait monter plusieurs à cheval, le jeune cornette Rémy les entraîne avec lui ; mais les magistrats, patriotes zélés, sont prévenus aussi ; la garde nationale demande à grands cris des cartouches, « le village s'illumine, » les patriotes sautent à bas de leurs lits, hommes et femmes en chemise allument, les uns une chandelle d'un sou, les autres un sordide lampion jusqu'à ce que tout soit en lumière, tant ils sont pressés. C'est une *camisado*, un tumulte en chemise. Le tocsin sonne à toute volée, les tambours de village battent la générale avec frénésie, les patriotes en démence crient et menacent. Le jeune et brave colonel de Damas, au milieu du vacarme de ce patriotisme insensé, adresse quelques paroles brûlantes aux troupes qu'il commande. « On a insulté vos camarades à Sainte-Menehould, le roi et le pays en appellent aux braves ! » Puis il donne l'ordre de tirer les sabres. Hélas ! les soldats, la main sur la poignée, refusent de s'en servir. « Que ceux qui sont pour le roi me suivent ! » crie Damas au désespoir, et il part au galop au milieu de l'obscurité, accompagné seulement de deux soldats subalternes (1).

(1) Procès-verbal du directoire de Clermont (dans Choiseul, p. 189 et 95).

Nuit sans exemple à Clermont, la plus courte de l'année, la plus remarquable du siècle ; nuit qui mérite le nom de nuit des éperons ! Le cornette Rémy et le peu d'hommes qui l'avaient suivi s'étaient trompés de route ; ils galopèrent des heures entières du côté de Verdun, à travers les haies, les bois et les villages, cherchant à atteindre Varennes. Malheureux cornette Rémy, plus malheureux colonel de Damas, que deux hommes désespérés avaient seuls accompagné. Le reste de l'escorte de Clermont avait refusé de le suivre, et dans les escortes des autres villes, il ne s'en était pas même trouvé deux qui prissent les armes pour le roi ; tous courbaient la tête et refusaient de marcher, retenus par le tocsin et par l'enthousiasme universel.

Et Drouet galopait toujours et le clerc Guillaume aussi, et tout le pays après eux. Goguelat et le duc de Choiseul plongeaient dans les marécages, bondissaient par-dessus les rochers, les palissades et les pierres, dans les bois touffus du Clermontois, tous, perdant la route et la retrouvant tour à tour. Les hussards se culbutant dans un fossé et y restant « enfouis pendant trois quarts d'heure » sans que les autres voulussent consentir à marcher sans eux. Une nuit entière de cheval depuis Pont-de-Sommeville ! Il y a trente heures que le duc de Choiseul a quitté Paris, accompagné de Léonard, le valet de chambre de la reine ! L'inquiétude galope après eux ; ils vont, ils vont toujours, tombant et se relevant sans cesse, éveillant les oiseaux dans leurs nids de feuillage, mâchant des herbes odoriférantes, écrasant sous leurs pieds les calices humides de la reine des prés, troublant le sommeil de la nuit. Mais écoutez ! vers une

certaine heure qui doit être minuit, puisque les étoiles même ont disparu du ciel, ils entendent le tocsin du côté de Varennes. Retenant son cheval, l'officier de hussards écoute : « C'est un incendie sans doute », dit-il, et, doublement inquiets, ils repartent à fond de train, pour s'assurer de la vérité.

Oui, généreux amis, redoublez d'efforts, car c'est un incendie, en effet, mais bien difficile à éteindre ! La berline de madame de Korff, devançant toujours cette avalanche de cavaliers, a atteint, heureusement vers onze heures, le misérable petit village de Varennes, en dépit de l'avertissement donné par cet inconnu à cheval. Maintenant toutes les villes sont dépassées. Verdun est évité sur la droite, Bouillé lui-même est tout près d'eux et la profonde obscurité d'une nuit d'été les favorise ! Ils s'arrêtent sur le sommet d'une colline à l'extrémité sud du village, attendant leurs relais, que le jeune Bouillé, le fils même du général, à la tête d'une escorte de hussards, doit leur tenir prêts, car il n'y a pas de poste dans le pays. L'effroi les saisit! Il n'y a là ni chevaux ni hussards. Les chevaux, qui appartiennent au duc de Choiseul, sont sans doute à manger l'avoine, mais dans le haut du village, de l'autre côté du pont, et on ne sait où les trouver. Les hussards doivent attendre aussi, mais ils sont sans doute à boire dans les cabarets environnants. La vérité est que les voyageurs ont six heures de retard. Le jeune Bouillé, encore enfant et assez niais du reste, pensant que l'affaire ne doit pas avoir lieu cette nuit-là, est allé se coucher ; et voilà nos courriers jaunes, ne connaissant pas le pays, obligés de le parcourir en tous sens, s'informant, criant, éveil-

lant tout le village endormi. Les postillons ne veulent à aucun prix continuer la route avec des chevaux fatigués, au moins pas avant de les avoir fait manger, et cela en dépit de tous les raisonnements du soi-disant valet de chambre en chapeau rond.

Malheureux, il y a « trente-cinq minutes » à la montre du roi que la berline est arrêtée. L'inconnu en chapeau rond discute avec les postillons aux longues bottes, les chevaux fatigués dévorent leur avoine, les courriers s'informent..... et pendant tout ce temps le jeune Bouillé dort profondément dans le haut du village, et le bel attelage du duc de Choiseul est à l'écurie dans la même maison. Aucun secours n'est à espérer, la fortune d'un roi n'y pourrait rien ; les chevaux dévorent, le chapeau rond discute, Bouillé dort. Et maintenant écoutez. Dans l'ombre de la nuit résonnent les pas de deux chevaux harassés ; leurs cavaliers les arrêtent un instant pour reconnaître l'immense berline qui encombre la route, puis, les éperonnant de nouveau, ils repartent, bride abattue, du côté du village. C'est Drouet et le clerc Guillaume ! Ils sont encore en avant de ce pêle-mêle de cavaliers qui les poursuivent, et sans blessures, quoiqu'on ait plusieurs fois tiré sur eux, car c'est une tâche périlleuse que celle de Drouet. Mais c'est un vieux dragon que sa présence d'esprit n'abandonne jamais.

Varennes est sombre et silencieux. C'est un village accidenté bâti dans un ravin. Le sommeil est partout et le flot de la rivière d'Aire chante doucement comme pour bercer ce village endormi. Néanmoins, au cabaret du *Bras-d'Or*, en haut de ce talus qui est la place du marché, on aperçoit encore une lumière humaine ;

on y entend les voix de quelques rudes conducteurs de bestiaux qui n'ont pas encore bu le coup de l'étrier; Boniface Leblanc, revêtu de son tablier blanc, et tout heureux de les regarder, leur sert à boire. Drouet entre dans le cabaret, puis, prenant Boniface à part et le regardant dans le blanc des yeux : « Camarade, es-tu bon patriote? » lui dit-il. « Si je le suis ! » répond Boniface. « En ce cas, lui dit vivement Drouet à l'oreille.... » et le reste de la phrase fut entendu de Boniface seulement (1).

Et maintenant voyez Boniface Leblanc se hâtant comme il ne l'a jamais fait pour les plus joyeux buveurs; voyez Drouet et le clerc Guillaume, jetant en un clin d'œil en travers du pont une voiture de meubles qu'ils ont trouvée là. Ils entassent les chariots, les barils, les tombereaux, les brouettes, tout ce qui leur tombe sous la main, jusqu'à ce qu'il soit impossible à une voiture de passer. Puis le pont barricadé, ils se placent en avant, sous une voûte qui y conduit, accompagnés de Leblanc, de son frère et de un ou deux patriotes zélés que Leblanc est allé réveiller. Puis, au nombre de six environ, armés de mousquets, ils attendent en silence que la berline arrive.

Elle se montre enfin. Halte-là ! Des lanternes sortent de dessous les blouses, des poignets vigoureux saisissent la bride des chevaux, un mousquet apparaît à chaque portière de la voiture : « Mesdames, vos passe-ports? » Hélas, hélas! le sieur Sausse, procureur de la commune et en même temps fabricant de chandelles et épicier, est là, tout rempli d'une politesse

(1) *Deux amis*, t. VI, p. 139-78.

officielle ; Drouet, avec sa farouche logique et sa présence d'esprit habituelle : « Les respectables voyageurs, dit-il, que ce soit la baronne de Korff, ou des personnes de plus haute importance, seront peut-être bien aises de se reposer dans la maison de M. Sausse, jusqu'à ce que le jour se lève. »

O Louis ! ô infortunée Marie-Antoinette, condamnée à passer ta vie avec de tels hommes ! Impassible Louis ! Il n'y a donc en toi que de l'indolence et de la mollesse? roi, général, souverain de France ! si jamais tu as eu un cœur, si jamais tu as senti bouillonner en toi un peu de courage et de fierté, c'est maintenant qu'il faut le montrer ou jamais. « Infâmes brigands ! et quand ce seraient des voyageurs de haute importance, quand ce serait le roi lui-même, est-ce que le roi n'a pas le droit qu'ont tous les mendiants du royaume de voyager sans obstacle sur ses routes ? Oui, c'est le roi et tremblez de l'apprendre, car le roi vous menace, et en France comme partout ailleurs au-dessous du trône de Dieu, aucun pouvoir ne balance le sien ! le Roi ne restera pas vivant sous cette misérable voûte ; il passera ou vous le tuerez, et vous aurez à répondre de sa mort devant Dieu et devant les hommes ! A moi mes gardes du corps et mes postillons, en avant ! » On peut s'imaginer ce qui aurait suivi. Les frères Leblanc eussent été paralysés, Drouet condamné au silence, et le procureur Sausse aurait disparu aussi promptement qu'une chandelle fond dans une fournaise ardente. Louis continuait son chemin, en quelques minutes il éveillait le jeune Bouillé, les relais, les hussards, faisait dans Montmédy une entrée triomphante au milieu de son escorte, le sabre au poing,

et l'histoire entière de la France était changée.

Hélas ! il n'était pas dans la nature de cet homme indolent d'agir ainsi, et si cela eût été dans sa nature, il ne serait pas venu jusque sous cette voûte de Varennes pour décider du sort de la France. Il sortit de la voiture, tout le monde le suivit. Le procureur Sausse offrit son bras d'épicier à la Reine et à madame Élisabeth, le roi prit ses deux enfants par la main, et ils traversèrent ainsi la place du Marché, pour aller chez Sausse, le procureur ; ils montèrent dans son petit logement et, à peine arrivés, le Roi *demanda à manger*. Je vous le dis comme cela est. Il mangea du pain et du fromage, but une bouteille de bourgogne, et remarqua que c'était le meilleur qu'il eût goûté de sa vie !

Pendant ce temps, les notables de Varennes et tous les autres habitants passaient leurs pantalons et revêtaient leurs uniformes de gardes nationaux. Des gens à demi habillés roulaient des tonneaux, abattaient des arbres, les autres allaient en éclaireurs sur les routes. Le tocsin sonnait, le village s'illuminait. Il est singulier de voir avec quelle entente et quelle promptitude tous ces petits villages agissaient lorsqu'ils étaient réveillés par le cri d'alarme. Ils se dressaient tout à coup semblables à des serpents à sonnette réveillés en sursaut. Les cloches sonnaient à toute volée, les yeux des habitants étincelaient (à la lumière des chandelles) comme ceux du serpent dans un transport de rage ; le village tout entier était prêt à mordre. Le vieux dragon Drouet, vaillant comme un Ruy-Blas, était l'ordonnateur, le généralissime. « — Soyez bons patriotes ! s'écrie-t-il, car une armée approche.

Des Autrichiens, des aristocrates veulent vous massacrer! C'est plus qu'une guerre civile, et le résultat dépend de vous! » Aussitôt les gardes nationaux, à peine boutonnés, se mettent en rang ; les autres, avons-nous dit, roulent des barriques, abattent des arbres, les hommes en pantalons, les femmes en jupons courts. En un clin d'œil le village est barricadé. La démocratie forcenée ne règne donc pas seulement à Paris? Non, quoi qu'en disent les courtisans. Cela n'est que trop clair maintenant.

Autrefois on mourait pour son roi, maintenant on meurt pour sa liberté, même en combattant *contre* le roi si cela est nécessaire.

Et ainsi cette avalanche de cavaliers a atteint l'abîme. La berline royale y est précipitée la première et sans espoir d'en sortir jamais. Avons-nous besoin de dire que pendant les six heures qui suivirent, on n'entendit partout que le bruit du tocsin? Un tumulte effroyable régnait dans tout le Clermontais et s'étendait à la ronde. Les dragons et les hussards galopaient sur les routes, et, à travers champs, les gardes nationaux s'armaient au milieu de la nuit, une cloche après l'autre transmettait l'alarme. Goguelat et Choiseul, à la tête de leurs hussards fatigués, atteignent enfin Varennes. Ah! il n'y a pas d'incendie, ou du moins c'en est un bien difficile à éteindre! Malgré les efforts de la garde nationale, ils franchissent les barricades formées d'arbres renversés, ils entrent dans le village. Choiseul harangue ses soldats, qui lui répondent, dans leur dialecte guttural, « *Der Konig; die Koniginn!* » et semblent résolus à se battre. Ils cernent la maison du procureur. C'était la première chose à faire; mais

Drouet, d'une voix tonnante, donne l'ordre contraire : « Canonniers, à vos pièces ! » s'écrie-t-il dans cette extrémité. Alors on voit s'avancer quelques vieilles pièces de campagne ne contenant autre chose que des toiles d'araignées. Leur bruit sourd et la contenance assurée des canonniers qui les amènent suffisent pour abattre l'ardeur des hussards et les faire reculer. Quelques cruches de vin qu'on fait circuler dans les rangs, car des bouches allemandes n'y sont pas insensibles, achèvent la conversion, et quand une heure après l'ingénieur Goguelat arriva, on l'accueillit par des cris avinés de : *Vive la Nation!*

Qu'arrive-t-il alors ? Goguelat, Choiseul, le comte de Damas et toutes les autorités de Varennes sont avec le roi; mais le roi ne donne aucun ordre, n'émet même pas une opinion. Il reste là, assis tranquillement comme à son ordinaire, semblable à l'argile sur la roue du potier ; c'est peut-être la plus absurde de toutes les pitoyables figures qui font cercle autour de la maison au clair de lune. Avec la permission de Sausse, il doit prendre avec lui la garde nationale et continuer son chemin le lendemain matin. Malheureuse reine ! ses deux enfants dorment sur un misérable lit. La vieille mère Sausse, tout en larmes, supplie à haute voix le Seigneur de bénir la royale famille. La fière Marie-Antoinette est à genoux entre madame Sausse et son fils, au milieu des boîtes de chandelles et des barils de mélasse, mais c'est en vain qu'elle prie. Il y a trois mille gardes nationaux autour d'elle, et, avant peu, il y en aura dix mille. Car les sons du tocsin répandent l'alarme aussi vite que le feu dévore les herbes sèches, plus vite peut-être.

Le jeune Bouillé, réveillé enfin par le tocsin de Varennes, avait pris un cheval.... et s'était sauvé prévenir son père. Du même côté, était parti, bride abattue, un certain sieur Aubriot, officier d'ordonnance du duc de Choiseul, passant la rivière à la nage, le pont étant barricadé, et galopant comme s'il avait eu tout l'enfer sur les talons (1). Il traversa le village de Dun en répandant l'alarme. Là, le brave capitaine Deslons et son escorte composée de cent hommes sellèrent leurs chevaux et partirent. Deslons entre seul dans Varennes, laissant ses hommes en dehors de la première barricade. Il offrit d'enlever le roi, si celui-ci en voulait seulement donner l'ordre, mais malheureusemeut il ajouta « que l'affaire serait chaude. » Sur quoi Louis répondit « qu'il n'avait pas d'ordre à donner (2). »

Et le tocsin sonnait toujours, et cette course effrénée de dragons n'avait amené aucun résultat. Les gardes nationaux fondaient sur le village comme une nuée de corbeaux. La terrible nouvelle, l'avalanche bondissante, avait atteint Stenay et était parvenue jusqu'à Bouillé. Le brave Bouillé, ce fils de la tempête, fait monter à cheval le régiment Royal-Allemand. Il adresse à ses soldats quelques paroles brûlantes qui enflamment leur courage, puis il leur fait distribuer 25 louis d'or par compagnie, et il part. Va, Royal-Allemand, si célèbre déjà! Il ne s'agit plus de se rendre aux Tuileries ou de suivre en procession les bustes de Necker et du duc d'Orléans! Un roi lui-même est cap-

(1) Rapport de M. Aubriot (dans Choiseul, p. 150-7).

(2) Extrait d'un rapport de M. Deslons (Choiseul, p. 164-7).

tif, et le monde est en jeu ! Telle a été cette nuit qui mérite d'être appelée *la nuit des éperons*.

A six heures, deux événements s'étaient produits. M. de Romeuf, aide de camp de Lafayette, galopant à franc étrier sur cette vieille route et se hâtant de plus en plus, était arrivé à Varennes, au moment où les dix mille gardes nationaux, dans le paroxysme d'une terreur panique, demandaient à grands cris que le roi retournât immédiatement à Paris pour éviter toute effusion de sang. Dans le même moment, Tom, le jockey anglais du duc de Choiseul, conduisant à fond de train les chevaux de relai du duc, rencontrait Bouillé sur les hauteurs de Dun. Tom répondit comme il put à cette brève question : « Que se passe-t-il à Varennes? » Et en retour il demanda ce que, lui, Tom, devait faire des chevaux de M. de Choiseul et où il devait aller? « Au fond de cet étang », répondit Bouillé d'une voix tonnante. Puis, éperonnant son cheval, il fit mettre Royal-Allemand au galop, et disparut en jurant (1). Ce fut le dernier effort de ce brave Bouillé. Arrivé devant Varennes, il arrêta son cheval et réunit ses officiers en conseil; mais il était trop tard, ils virent que tout effort serait désormais inutile. Le roi Louis avait consenti à partir, au milieu des clameurs universelles, au milieu de dix mille hommes armés, pendant que soixants mille autres affluaient de tous côtés. Le brave Deslons même, sans avoir reçu « d'ordre », s'était précipité dans la rivière, à la tête de ses hommes (2). Ils avaient

(1) Déclaration du sieur Thomas (dans Choiseul, p. 188).

(2) Weber, t. II, p. 386.

franchi un bras à la nage, mais ils ne purent franchir l'autre, et ils restèrent là, fatigués et ruisselants. Sur l'autre rive, les dix mille gardes nationaux leur répondaient par des sarcasmes, et pendant ce temps la berline royale poursuivait lourdement sa route fatale vers Paris, sans espoir dans les hommes, ni même dans le ciel, car le temps des miracles n'est plus !

Cette nuit-là, « le marquis de Bouillé et vingt et un des nôtres passèrent les frontières. Les Bernardins d'Orval, dans le Luxembourg, nous donnèrent à souper et nous logèrent pour la nuit » (1). Bouillé avançait sans rien dire, l'esprit trop occupé pour pouvoir parler. Il se dirigeait vers le nord, vers l'incertitude, vers les îles de l'océan Indien, car lui, le fils de la tempête, ne pouvait partager le délire des émigrés, ni agir de concert avec eux. Il se dirigeait vers l'Angleterre, vers une mort prématurée et héroïque ; mais il ne devait plus revoir la France. Honneur au brave qui, dans un parti ou dans l'autre, est la personnification de la valeur humaine et non pas un spectre fanfaron, une ombre criarde et inutile! Bouillé est un des rares chefs royalistes de ce temps dont on puisse faire un pareil éloge.

Le brave Bouillé disparaît donc de notre histoire, histoire qui est la reproduction si faible, si incolore de ce grand et miraculeux tissu d'événements, de cette tapisserie vivante qu'on nomme la *Révolution française*, laquelle s'est tissée elle-même « sur le retentissant métier du Temps ! » Les vieux braves s'en

(1) Aubriot, *ut suprà*, p. 158.

vont après bien des efforts, c'est au tour des terribles Drouet d'apparaître.

VIII

LE RETOUR.

Ainsi finit le grand complot royaliste. « La fuite de Metz. » C'était là l'*ultimatum* des efforts royalistes, il n'aboutit à rien qu'à augmenter le danger et la terreur. Combien de complots royalistes, les uns après les autres, tous habilement conçus, devaient échouer ainsi, éclatant comme une mine de poudre ou comme un coup de tonnerre ! Pas un seul ne devait réussir. Il y avait eu la fameuse *séance royale* du 23 juin 1789 qui avait échoué, puis renouvelée par Broglie, elle avait amené la prise de la Bastille. Ensuite était venu ce grand repas dans la salle du théâtre à Versailles, où, le sabre à la main, on avait chanté avec enthousiasme : *O Richard, ô mon roi !* lequel repas, aidé par la famine, avait occasionné l'insurrection des femmes et suscité cette Pallas Athènè, Théroigne de Méricourt. La valeur ne réussissait pas mieux que la fanfaronnade. L'armement de Bouillé finit comme celui de Broglie. Un homme après un autre se dévouait à cette cause, et ses efforts ne faisaient qu'en hâter la ruine ; il semble que ce fût une cause perdue, maudite de Dieu et des hommes.

L'année d'avant, le 6 octobre, le roi Louis, escorté par Théroigne et par deux cent mille femmes, faisait dans Paris une entrée triomphale comme on n'en

avait jamais vu. Un accueil semblable l'attendait à son retour de Varennes ; mais Théroigne ne devait pas l'accompagner cette fois, ni Mirabeau non plus, « assis dans une des voitures de la suite » ; Mirabeau reposait dans les caveaux du Panthéon, et Théroigne languissait dans une sombre prison autrichienne, ayant été arrêtée à Liége. Séparée désormais du monde, elle perdra ce feu qu'elle déployait dans les banquets patriotiques. Elle causera face à face avec l'empereur, et reviendra en France, mais dans quel triste état ! Le Temps, aux longues ailes, renverse dans sa course les petits et les grands, et en deux ans il change bien des choses !

Mais, ainsi que nous l'avons dit, nous avons à parler d'une seconde et triste entrée du roi à Paris. Les sentiments du peuple sont bien changés, quoique des milliers d'hommes se pressent encore pour attendre le cortége royal. Patience, patriotes zélés, la berline royale est en route, mais elle ne sera pas de retour avant samedi, car elle voyage à petites journées, au milieu d'une mer de gardes nationaux, soixante mille hommes environ, et parmi des populations tumultueuses.

L'Assemblée nationale avait envoyé trois commissaires au-devant du roi. C'étaient Barnave et Pétion, déjà célèbres tous les deux, et Latour-Maubourg, dont le caractère était généralement estimé. Barnave et Pétion montèrent dans la propre berline du roi ; Latour-Maubourg, homme respectable, dont tout le monde faisait l'éloge, voyagea dans la seconde voiture avec madame de Tourzel et les *soubrettes*.

Donc, le samedi, vers sept heures du soir, tout

Paris est sur pied, ne témoignant déjà plus la joie et l'espérance, n'exprimant pas encore la vengeance et la haine, mais en silence, avec une vague préoccupation de l'avenir et une curiosité inquiète. Un placard affiché le matin, dans le faubourg Saint-Antoine portait ces mots : « Quiconque insultera le roi sera battu ; quiconque l'acclamera sera pendu. » Des milliers de gardes nationaux, les baïonnettes fixées aux fusils, affluent lentement, semblables au flot qui monte, au milieu de ces centaines de mille hommes silencieux. La berline arrive. Trois courriers jaunes sont garrottés sur le siége ; Pétion, Barnave, le roi, la reine, Madame Élisabeth et les enfants de France sont dans l'intérieur.

Un sourire d'embarras et l'expression d'une tristesse mécontente se peignaient sur le visage du roi, qui se bornait à dire aux autorités se succédant auprès de lui : « Eh bien ! me voilà. » Cela était bien évident ; mais, ce qui l'était moins, c'était cette autre assertion : « Je vous assure que je n'avais pas l'intention de passer les frontières. » C'étaient là les discours ordinaires de ce pauvre roi que, par convenance, l'histoire devrait voiler. La reine était silencieuse, son regard exprimait le chagrin et le mépris naturel à cette royale femme. Ainsi se traînait à travers les rues, au milieu d'une foule silencieuse et attentive, cet ignominieux cortége, semblable, dit Mercier (1), à la procession du roi de Basoche, ou roi Crispin, accompagné des ducs de la folie et de la noblesse de la Cordonnerie, excepté, toutefois, qu'il n'y avait là

(1) *Nouveau Paris*, t. III, p. 22.

rien de comique. Oh non ! c'était au moins comico-tragique avec ces courriers garrottés sur le siége, et ce jugement fatal planant au-dessus des têtes ! C'était plus fantastique, mais bien plus triste ! le misérable *flebile ludibrium* d'une tragédie bouffonne. Après avoir ainsi parcouru lentement les rues, couverts de vêtements qui n'avaient rien de royal, au milieu de la poussière d'une soirée d'été, ils disparurent enfin dans le palais des Tuileries, pour y venir attendre un jugement terrible et y subir un long supplice « *peine forte et dure* ».

La populace, s'emparant des trois courriers jaunes, voulait les massacrer, mais l'auguste Assemblée qui siégeait en ce moment envoya une députation pour les délivrer, et la foule s'éloigna en se bousculant. Barnave, encore tout couvert de poussière, était déjà à l'Assemblée nationale, faisant un rapport, aussi bref que discret, de tout ce qu'il avait vu. En vérité, tout le temps de ce voyage. Barnave avait été on ne peut plus discret et affable. Il avait gagné la confiance de la reine, dont les nobles instincts devinaient tout de suite ceux à qui l'on pouvait se fier. Très-différent en cela de ce lourd Pétion qui, si l'on en croit madame Campan, mangeait et buvait tout à son aise dans la berline royale, jetant sous le nez du roi ses os de volaille par la portière. Et comme, dans la conversation, le roi lui disait : « La France ne peut pas être en république », il répondit : « Non, elle n'est pas assez mûre pour cela. » Barnave fut dès lors le conseiller de la reine, si toutefois un conseil était possible ; et Sa Majesté étonna plusieurs fois madame Campan, en lui témoignant de la considération pour

Barnave, et ajoutant même que, le jour où la royauté triompherait, Barnave serait épargné (1).

Le lundi soir, la famille royale était partie ; le samedi soir elle revint, et bien des choses s'étaient accomplies dans cette courte semaine. La bouffonne tragédiée allait s'accomplir aux Tuileries, au milieu de terribles souffrances. La royauté était surveillée, enchaînée, humiliée comme jamais royauté ne l'a été ; surveillée même dans son sommeil et dans ses appartements les plus secrets. La reine ne pouvait dormir que la porte entre-bâillée ; un argus en uniforme bleu veillait, les yeux fixés sur les rideaux. Une nuit même qu'elle ne pouvait dormir, il lui offrit de venir s'asseoir à son chevet, pour causer un peu avec elle (2) !

IX

LE GRAND COUP.

Une fois le roi ramené à Paris, une grande question s'éleva. Que va-t-on faire de lui ? Le déposer ! répondit résolument Robespierre et ses adhérents les plus avancés. Et vraiment que pouvait-on faire de mieux avec un roi qui se sauvait et avait besoin d'être surveillé, même dans sa chambre à coucher, lorsqu'il aurait dû rester et gouverner son peuple. Ah ! si Philippe d'Orléans n'avait pas été un *caput mortuum!* Mais on le considérait comme mort, et personne ne

(1) Madame Campan, t. II, ch. VIII.
(2) Madame Campan, t. II, p. 149.

voulait de lui. Ne déposez pas le roi, dites qu'il est inviolable ! Quoi qu'il vous en coûte de sophismes et de solécismes, affermissez-le ! Ainsi répondirent les royalistes constitutionnels, et naturellement les royalistes purs se joignirent à eux et répondirent de même, avec plus de passion sans doute, mais moins de véhémence, tant la colère était en eux comprimée par la crainte. Barnave et les Lameth furent bien plus encore du même avis ; ils étaient eux aussi terrifiés à l'aspect de cet abîme inconnu sur le bord duquel ils chancelaient, poussés par leurs propres forces et tout prêts à s'y voir précipiter bientôt.

Cette lutte devait être définitive ; il fallait y triompher par la force du bras, si ce n'était par la clarté de la logique. En faisant le sacrifice de cette popularité, si dure à conquérir, ce célèbre triumvirat, dit Toulongeon, « raffermit le trône qu'il s'était donné tant de peine à abattre, de même qu'on ferait tenir sur la pointe une pyramide renversée. » Mais elle ne pourrait y rester qu'à la condition d'être soutenue.

Malheureuse France ! malheureuse dans son roi, dans sa reine, dans sa constitution ! malheureuse en toutes choses. Tel fut le cours de cette glorieuse Révolution française. Quand les tromperies et les déceptions, après avoir longtemps tué les âmes, en vinrent à tuer les corps, quand tout cela conduisit à la banqueroute et à la famine, un grand peuple se leva, et, d'une seule voix, il dit au nom de Dieu : « On ne nous trompera plus ! » Tant de chagrins, tant de meurtres, tant d'horreurs sanglantes endurées déjà et tant d'autres à endurer encore, à travers les siècles à venir, ne furent-ils pas le prix terrible de ce décret

du peuple : l'abolition totale du mensonge sur la terre ? Et maintenant, ô triumvirat de Barnave ! espérez-vous donc faire réussir vos efforts en distillant l'illusion au peuple, en rachetant un mensonge par un autre mensonge ? Messieurs du triumvirat, jamais ! — Mais, après tout, que pouvaient ces pauvres triumvirs populaires et ces augustes et faibles sénateurs ? Ils pourront seulement, quand la vérité sera par trop horrible, et que la déception sera tout près, abriter leurs têtes comme font les autruches et attendre là... *à posteriori*.

Les lecteurs qui ont vu tout le Clermontais galoper dans la nuit des éperons, les diligences parcourir la France, la ville de Nantes réveillée en sursaut et debout en chemise, peuvent s'imaginer combien l'affaire fut difficile à arranger. Robespierre à l'extrême gauche, avec Pétion et le pauvre vieux Goupil, car le premier triumvirat était remplacé, réclamaient violemment la déchéance, perdus qu'ils étaient dans les clameurs des constitutionnels. Mais les débats et les argumentations d'une nation tout entière, les beuglements des journaux pour ou contre, la voix vibrante de Danton, les traits acérés de Camille Desmoulins, les déclamations sanglantes de l'implacable Marat ; tâchez de concevoir tout cela.

Les constitutionnels en corps, comme nous l'avons prédit, formèrent le club des *Feuillants*, se séparant de la Société mère qui mourut d'inanition, tout ce qu'il y avait de grand et de respectable en elle l'ayant quitté. Les pétitions envoyées par la poste ou portées par des députations se succédaient à l'Assemblée, demandant le jugement ou la déchéance, ou tout au

moins qu'on en référât aux quatre-vingt-trois départements de la France. L'enthousiaste députation de Marseille déclara, entre autres choses, que « les Phocéens, leurs ancêtres, ayant jeté une barre de fer dans le port à leur premier débarquement, cette barre reparaîtrait sur le flot de la Méditerranée avant que les Marseillais consentissent à devenir esclaves. » Tout cela dura quatre semaines et plus, pendant lesquels la question resta dans le doute. L'émigration redoublait sa course vers les frontières (1). La France bouillonnait dans l'agitation causée par cette grande question : Que doit-on faire du représentant fugitif de l'hérédité ?

Enfin, le vendredi 15 juillet 1791, l'Assemblée nationale se décida pour la négative. A la nouvelle de cette décision, les théâtres fermèrent, les discours en plein vent, prononcés sur des bornes ou dans des chaires portatives, recommencèrent ; des placards officiels furent affichés sur les murs, et des brochures publiées à son de trompe « invitèrent au repos » ; mais ce fut en vain, et le dimanche 17 se passa un événement digne d'être raconté. Une pétition, rédigée par Brissot, Danton, des cordeliers et des jacobins, car tout le monde y avait mis la main, fut déposée sur l'autel de la Patrie pour recevoir des signatures. Tous les Parisiens, laissant le travail, s'y portèrent en foule, hommes et femmes, pour signer et pour voir, et l'histoire ne voit pas sans intérêt la belle madame Roland elle-même y aller « dans la matinée » (2).

(1) Bouillé, t. II, p. 101.

(2) Madame Roland, t. II, p. 74.

Dans quelques semaines, la jolie patriote quittera Paris pour y revenir bientôt après.

Mais le chagrin de voir leur patriotisme trompé, la fermeture des théâtres, les proclamations publiées à son de trompe, tout cela avait excité les esprits au plus haut degré. De plus, il se passa ce jour-là un incident tragi-comique qui acheva de monter toutes les têtes. Le matin de ce jour, un patriote (quelques-uns disent que c'était *une* patriote, mais la vérité est impossible à connaître) étant sur le plancher de bois de l'autel de la Patrie, tomba tout à coup en se tordant d'effroi, son soulier venait d'être traversé par la pointe d'une vrille enfoncée sur le plancher. La personne blessée retira violemment le pied, et on aperçut alors l'extrémité d'un poinçon ou d'une vrille qui traversait le plancher et qui fut retirée tout à coup. C'était un mystère, une trahison peut-être. La charpente de l'autel fut immédiatement mise en pièces, et l'on vit alors une chose inexplicable et qui restera un mystère jusqu'à la fin du monde. Deux hommes, d'aspect chétif, l'un d'eux ayant même une jambe de bois, étaient cachés sous l'autel, une vrille à la main. Ils devaient être venus pendant la nuit, et avaient un panier de provisions, « mais pas de baril de poudre », au moins personne ne le vit. Ils faisaient semblant de dormir, et, tout confus, s'excusèrent d'une façon tout à fait insuffisante. « C'était par pure curiosité; ils faisaient un trou pour mieux voir, pour voir peut-être, poussés par un désir de lubricité, ce qui pourrait être admiré de ce point de vue d'un nouveau genre. » Tout cela était peu édifiant, en vérité. Mais aussi quelle chose stupide que la sottise humaine, le

désir, la lubricité, que le hasard et le diable soient allés au milieu d'un demi-million d'hommes en choisir deux pour les tenter de cette façon (1)?

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ces deux individus et leur vrille étaient là. Tous deux étaient nés sous une mauvaise étoile, car le résultat de tout ceci fut que les patriotes, excités encore dans leur état d'irritation nerveuse par des hypothèses, des soupçons, des rapports de toutes sortes, questionnèrent et requestionnèrent ces deux malheureux invalides, les enfermèrent au poste le plus voisin, les en retirèrent bientôt pour se les passer de groupe en groupe, jusqu'à ce qu'enfin arrivés au dernier degré de l'irritation, ils les pendirent comme espions du sieur Motier. Ils emportèrent pour toujours leur secret avec eux, pour toujours, hélas! Et un jour viendra où ces deux invalides, qui étaient des hommes, ni plus ni moins, deviendront une énigme historique, comme l'homme au masque de fer (qui lui aussi était un homme comme un autre). On discutera beaucoup peut-être sur les intentions de ces deux malheureux ; mais, pour nous, une seule chose est certaine, c'est qu'ils avaient une vrille, des provisions et une jambe de bois, et qu'ils sont morts accrochés à la lanterne, comme de malheureux fous qu'ils étaient.

Et ainsi on continuait à signer la pétition avec une irritation de plus en plus vive. Chaumette, car un musée d'antiquités possède encore ce papier célèbre (2),

(1) *Hist. parlem.*, t. XI, p. 104-7.
(2) *Hist. parlem.*, t. II, p. 113, etc.

Chaumette, disons-nous, la signa « de son écriture légère, hardie, insolente », et Hébert, le détestable *Père Duchesne* la signa aussi comme aurait pu le faire « une araignée trempée d'encre et venant s'égoutter sur le papier ». On y voit aussi la signature de l'huissier Maillard et beaucoup de croix faites par ceux qui ne savaient pas signer. Et les mille rues de Paris, conduisant au Champ de Mars, étaient encombrées de monde, allant et venant avec agitation ; l'autel de la Patrie était englouti sous le nombre de patriotes, hommes et femmes, qui venaient pour signer. Les bancs, au nombre de trente, et tout l'espace intermédiaire, étaient couverts d'une foule curieuse ballottée sans relâche, on voyait un tourbillon d'hommes et de femmes en habit du dimanche. Un constitutionnel, le sieur Motier, regardait tout ce mouvement et Bailly était là aussi, son grave visage devenant plus grave encore, car il n'augurait rien de bon de tout cela. Il pensait que la déchéance du roi en résulterait, peut-être ! Patriotes constitutionnels, empêchez ces démonstrations, le feu peut-il s'éteindre lui-même ? — Oui, mais seulement à son début.

Empêcher cela, oui, mais comment ? Est-ce que le premier peuple libre de l'univers n'a pas le droit de faire des pétitions ? Heureusement, si ce n'est pas malheureusement, il y a ici une preuve de crime, ces deux individus pendus à une lanterne. Une preuve ! O traître, sieur Motier ! ces deux hommes n'ont-ils pas été envoyés là pour y être pendus ! pour fournir un prétexte à la levée sanglante du drapeau rouge ? — Cette question, plus d'un patriote se la fera plus tard, et répondra affirmativement à ce soupçon contre nature.

Enfin, vers sept heures et demie du soir, on vit se reproduire un nouvel incident. Le sieur Motier, à la tête des officiers municipaux en écharpe, accompagné par des patrouilles de garde nationale en rangs serrés et tambours en tête, s'avança résolument vers le Champ de Mars. Bailly, le visage allongé, et comme lié par un triste devoir, portait le *drapeau rouge*. Des hurlements de colère et de dérision sortirent, en voix de basse ou de fausset, de plusieurs milliers de bouches, à la vue de ce déploiement de forces qui s'avançaient au son du tambour, en vertu de la loi martiale, le drapeau rouge en tête, venant du Gros-Caillou et se dirigeant vers l'autel de la Patrie. Les troupes avançaient au milieu des plus sauvages vociférations, des reproches, des supplications; accueillies par une volée de pierres, *saxa et fæces*, et même par un coup de pistolet. Les patrouilles firent feu en l'air d'abord, mais, à la fin, les mousquets ajustèrent, et l'on entendit décharge sur décharge. C'est ainsi que fut inondée de sang français la place même où, un an et trois jours auparavant, avait eu lieu la fête sublime de la Fédération.

Il n'y avait eu qu'une « douzaine d'hommes de tués », a dit Bailly, mais les patriotes élevèrent ce nombre à plusieurs centaines. Cette journée ne devait être ni pardonnée, ni oubliée. Les patriotes s'éloignèrent en jurant et en maudissant. Camille-Desmoulins n'écrivit pas ce jour-là dans son journal. Ainsi que le grand Danton et Fréron, il s'était éloigné pour sauver sa vie. Marat, lui, était silencieux. L'autorité avait triomphé, mais ce devait être pour la dernière fois.

Tel est le récit de cette royale fuite à Varennes. C'est ainsi que le trône fut renversé, puis victorieusement relevé, mais en sens inverse, de façon à ne pouvoir rester debout qu'à la condition d'être soutenu.

LIVRE V

LE PREMIER PARLEMENT

I

GRANDE ACCEPTATION.

Dans les dernières soirées de septembre, lorsque l'équinoxe d'automne est passé, et que le gris septembre prend la teinte foncée d'octobre, pourquoi les Champs-Élysées sont-ils illuminés ? Pourquoi Paris danse-t-il ? Pourquoi les feux d'artifice lancent-ils leurs lumières ? Ce sont des nuits de réjouissance, ces dernières nuits de septembre ; Paris peut, avec raison, se livrer à la joie ainsi que l'univers : l'aurore de la constitution est complète ! Complète, non, mais révisée, pour s'assurer s'il ne manque rien à cette œuvre présentée solennellement à Sa Majesté, et solennellement acceptée par elle, au bruit des canons, le 14 de ce mois. Et maintenant par ces illuminations et ces réjouissances, par ces danses et ces feux d'artifice, ne devons-nous pas étrenner gaiement le nouvel édifice social, et, avant tout, provoquer la chaleur et la fumée au nom de l'Espérance.

La révision de la constitution, surtout en présence d'un trône encore solide, a été un travail plein de difficultés et de délicatesse. Pour étayer et soutenir, choses si indispensables alors, il y avait beaucoup à faire, et, ainsi qu'on le craignait, on n'a pas fait assez. Un triumvirat revenant sur ses erreurs, composé de Barnave, Rabaut, Duport, Thouret, et par le fait de tous les députés constitutionnels, agitait tous les nerfs, puis l'extrême côté gauche était si turbulent, les masses si ombrageuses et si impatientes de voir la fin du travail; et enfin le loyal côté droit, faible et pétulant tout à la fois, siégeait paraissant toujours boudeur et irrité, incapable d'être utile, tout en ayant la meilleure volonté. Les 290 avaient déjà fait solennellement une scission auparavant et quitté la salle en secouant la poussière de leurs souliers. Devant une telle fermentation et avec l'espoir plus qu'incertain que cette situation, la pire de toutes, aurait au plus tôt son terme et amènerait par conséquent le bien, le loyal et infortuné côté droit paraît!

Néanmoins, à cette force on ajouta encore quelques soutiens, autant qu'il était possible de le faire. La liste civile et les fonds secrets furent rétablis comme anciennement. La garde constitutionnelle du roi, composée de 1200 hommes sur la fidélité desquels on pouvait compter, provenant des quatre-vingt-trois départements, sous le commandement du loyal duc de Brissac, jointe aux Suisses dévoués, était quelque chose par elle-même. Les anciens et fidèles gardes du corps sont dissous autant de nom que de fait, et se dirigent vers Coblenz. Ces violents sans-culottes, ces gardes françaises ou grenadiers du centre, vraies

sentinelles, sont licenciés ignominieusement et publient dans les journaux leurs adieux en langage un peu rude, tout en faisant des vœux pour que les aristocrates occupent à Paris les sépultures qu'on leur dénie. Ils partent, ces premiers soldats de la révolution; ils errent au loin dans l'obscurité la plus profonde pendant environ une année, jusqu'à ce qu'enfin ils soient reconstitués sous une nouvelle dénomination et envoyés contre les Autrichiens; depuis, l'histoire n'en parle plus. Ce fut un des corps les plus remarquables qui ait eu sa place dans l'histoire du monde, bien que, ainsi s'écrit l'histoire, ils soient toujours pour nous des hommes de sang, des rouges enfin, sans nom, une masse de grenadiers à longs poils et à ceinturons de bufle. Et cependant, encore aujourd'hui, ne pouvons-nous pas nous demander : Quels Argonautes, quel Léonidas, quels Spartiates ont exécuté des actions semblables aux leurs? Réfléchissez sur leur destinée ; depuis cette matinée de mai, il y a quelque trois ans, quand, sans intérêt personnel, ils repoussaient honteusement d'Eprémesnil dans les îles de Calypso; depuis ce soir de juillet, il y a deux ans, quand le front bandé ils lançaient des volées à Besenval, prince de Lambesc! L'histoire roule, pour eux, dans ses vagues son muet et silencieux adieu.

Alors le pouvoir souverain, une fois ces sans-culottes, vrais chiens de garde, ou plutôt vrais loups tenus en laisse et domptés, respire plus librement. Il sera désormais gardé par les 1800 hommes loyaux dont le nombre, sous divers prétextes, s'élèvera graduellement à 6000, et empêchera toute marche sur

Saint-Cloud. La triste affaire de Varennes a été soudée, cimentée, dans le sang même du Champ de Mars; et depuis lors, comme autrefois, le roi eut vraiment ses privilèges et le choix de sa résidence. Bien que, pour de bons motifs, le souverain ait persisté de rester à Paris. Pauvre roi! Pauvre Paris! ils auront à assister à des mascarades enveloppées de spéciosités, de faussetés, qu'on sait fort bien être telles; ils auront à jouer mutuellement cette pénible farce tragique, ce n'était pas autre chose, et devront avant tout espérer toujours, en dépit de l'espérance.

Maintenant que Sa Majesté a accepté la constitution au bruit des salves du canon, qui n'aurait pas d'espoir? Notre roi a été induit en erreur, mais ses intentions sont bonnes. Lafayette a parlé pour une amnistie, pour un oubli total des fautes de la révolution; et maintenant cette révolution glorieuse, purgée de ses impuretés, est achevée; et, chose étrange, sous un certain point, le vieux cri de *Vive le roi!* se fait de nouveau entendre avec plus de force que jamais autour de Louis, le représentant de l'hérédité. Leurs Majestés allèrent à l'Opéra, distribuèrent de l'argent aux pauvres; la reine elle-même, aujourd'hui que la constitution est acceptée, entend des acclamations sans fin. Ce qui est passé est passé. La nouvelle ère commence. Çà et là, au milieu de ces illuminations joyeuses des Champs-Élysées, le char royal va et vient lentement, suivi partout des vivats d'une multitude exhalant à l'envi son bonheur. Sur le visage de Sa Majesté, sous ce sourire gracieux et doux, se trahit cependant une tristesse profonde. Toutes les sommités en valeur et en talents se meuvent avec respect

dans ces Champs-Élysées, entre autres une dame de Staël s'appuyant sans doute au bras de son Narbonne. Elle y rencontre les députés qui ont fabriqué cette constitution, et qui marchent absorbés par de vagues pensées, réfléchissant si cette constitution se maintiendra ou non. Mais comme les violons font entendre partout leurs cris aigus qui se mêlent au bruit des danses légères et fantastiques, que les nombreuses et brillantes illuminations jettent avec abondance leurs couleurs variées et que les colporteurs aux poumons de fers coudoient en criant à tue-tête : « Grande acceptation, constitution monarchique ! » Tout cela, disons-le, porte le fils d'Adam à espérer. Lafayette, Barnave, tous les constitutionnels, n'ont-ils pas galamment offert leurs épaules pour soutenir la pyramide du trône chancelant ? Les Feuillants, se composant de la presque totalité de la partie respectable constitutionnelle de France, discourent chaque jour à la tribune, correspondent par lettres, dénonçant le jacobinisme ; croyant de bonne foi que sa fin est proche ; chose bien incertaine, douteuse. Cependant si le souverain est prudent, heureux, ne peut-on pas croire, avec ces dispositions chaleureuses naturelles au caractère gaulois, que sa position sera meilleure ou pire, qu'il acquerra au fur et à mesure ce dont il a besoin ?

Du reste, ainsi que nous le répétons, dans cet édifice de fabrique constitutionnelle, dans sa révision surtout, rien de ce qu'on croyait pouvoir lui donner une force nouvelle, le consolider principalement, lui assurer la stabilité et, si l'on peut dire, une durée éternelle, n'a été oublié. Une assemblée biennale,

sous la dénomination d'Assemblée législative, composée de 745 membres judicieusement choisis seulement parmi des citoyens remuants, et élus par des électeurs plus remuants encore, viendra lutter contre les priviléges du Parlement, s'appropriera au besoin le pouvoir et se dissoudra, fixera les impôts et discourra, veillera de près sur l'administration et les autorités, remplira les fonctions d'un grand conseil constitutionnel, représentera le bon sens général, et parlera de superfluités prétendues nationales comme si elles leur venaient des cieux. Cette première assemblée biennale, formée depuis le commencement du mois d'août, est à présent aussi bonne que bien choisie. Elle siégera le plus souvent à Paris, à la fin s'y fixera, non sans avoir adressé un pathétique adieu à sa vénérable parente, la moribonde Constituante ; elle s'assiéra dans les galeries avec respect, prête à commencer dès que le moment et le terrain seront disposés.

Alors, quant aux modifications dans la constitution elle-même, ce qui est impossible pour toute assemblée législative ou assemblée biennale du peuple, et possible pour quelque Constituante ou Convention nationale, est évidemment un des points les plus chatouilleux.

L'auguste assemblée défaillante se débattit pendant quatre jours entiers. Les uns pensaient qu'un changement ou qu'au moins une révision, une nouvelle amélioration, pouvait être admissible dans trente ans ; d'autres, allant moins loin, en fixaient le terme à vingt et même quinze ans. L'auguste assemblée l'avait d'abord limitée à trente ans ; mais réfléchis-

sant davantage, elle révoqua cette décision, et ne fixa aucune époque, l'abandonnant entièrement à la disposition de circonstances étrangères et incertaines, en un mot, elle laissa la question pendante. Sans doute, une convention nationale peut être assemblée avant trente ans, mais doit-on l'espérer? Ces assemblées législatives, ces assemblées populaires pour deux ans, avec leurs pouvoirs limités, avec quelques légères additions successives, peuvent servir pour les générations, mais pendant qu'il est calculé le temps passe.

De plus, on doit remarquer que pas un des membres de cette Constituante n'a été ou ne pouvait être élu, ni faire partie de la nouvelle assemblée législative. Ils sont mus par de si nobles sentiments, ces faiseurs de lois! disent quelques-uns, et en véritables Solons ils se banniront d'eux-mêmes. Ils sont si ombrageux! s'écrie le plus grand nombre; se portant envie l'un à l'autre, nul ne voulant être surpassé en abnégation par son collègue. Dans tous les cas, ils sont si maladroits! disent les hommes pratiques. Et remarquez encore cette autre loi de désintéressement personnel qui porte qu'aucun d'eux ne peut être ministre du roi, ou accepter le plus petit emploi à la cour avant quatre ans; puis après un long débat, au moins avant deux ans! Ainsi s'explique l'incorruptible Robespierre, et sa magnanimité qui lui coûte peu; mais nul ne veut être dirigé par lui. C'était une loi non inutile alors, et telle était cette loi qu'elle envoya Mirabeau aux jardins de Saint-Cloud, sous le manteau du secret, pour assister à ce colloque des dieux et s'opposer à beaucoup de choses. Heureuse-

ment et malheureusement tout à la fois, il n'y a plus de Mirabeau aujourd'hui pour faire de l'opposition et venir à la traverse.

Qu'elle soit la bienvenue, bienvenue en vérité pour tous les cœurs honnêtes, la noble amnistie proposée par Lafayette. Bienvenue aussi cette rude et entortillée union d'Avignon, qui nous a valu, depuis le commencement jusqu'à la fin, trente sessions de débats et tant d'autres ! Puisse-t-elle enfin donner le bonheur ! On décrète une statue à Rousseau, le vertueux Jean-Jacques, l'évangéliste du *Contrat social*. Ni Drouet (de Varennes), ni le digne Lataille, maître de l'ancien et fameux jeu de paume, ne sont oubliés ; chacun d'eux a sa mention honorable, sa récompense pécuniaire, récompense bien due. Les choses étant ainsi clairement réglées, et les députations, les commissions, les cérémonies royales et autres ayant agi sans trop de bruit; et le roi ayant parlé alors avec ardeur de paix et de tranquillité, et les membres ayant répondu : oui, avec effusion, voire même les larmes aux yeux, le président Thouret, ce partisan des lois de réforme, se lève et d'une voix forte prononce ces paroles remarquables : « L'Assemblée nationale déclare qu'elle a terminé sa mission, et que ses séances sont closes. » L'incorruptible Robespierre, le vertueux Pétion, sont portés à leurs domiciles sur les épaules du peuple, au milieu de vivats qui s'élèvent jusqu'au ciel. Quant aux autres membres, ils regagnent tranquillement leurs demeures. Nous sommes au dernier après-midi de septembre 1791, le lendemain matin la nouvelle assemblée législative commencera ses travaux.

Ainsi, au milieu de l'éclat des illuminations des Champs-Élysées, du pétillement des feux d'artifice et du joyeux désordre, s'est évanouie la première Assemblée nationale, qui s'est, on peut le dire avec raison, dissoute dans le vide, pas davantage. L'Assemblée nationale a disparu, son œuvre est restée. Comme il en est de toutes les choses humaines, de l'homme lui-même, elle a eu son commencement et devait avoir sa fin ; réalité illusoire, fille du temps, ainsi que nous le sommes tous ; soumise maintenant pour jamais aux flux et au reflux du temps, elle restera pendant de longues années dans la mémoire des hommes. Bien des étranges assemblées, des conciles œcuméniques, des parlements et des congrès, se sont rencontrés sous cette planète et se sont dispersés, mais il ne s'y est peut-être jamais présenté un plus étrange assemblage que cette auguste Constituante, avec une plus étrange mission. Vu de loin, dans l'avenir, cela paraîtra également un prodige. Douze cents individus, l'évangile de J.-J. Rousseau à la main, se réunissent au nom de 25 millions de personnes, avec l'entière conviction de faire la constitution : notre époque seule peut être témoin d'un tel spectacle, produit le plus extraordinaire et le plus surprenant du XVIII^e^ siècle. Cette époque, riche en merveilles, plus riche encore en monstruosités, ne se reproduira plus, ou du moins on ne reverra plus aucun de ses évangiles, ni surtout cet évangile de Jean-Jacques. Une fois c'est bien, et même c'est nécessaire pour prouver jusqu'où peut aller la croyance de l'homme, mais une fois c'est assez.

Ils ont fait la constitution, ces douze cents J.-J.

évangélistes, et non sans résultat. Ils siégèrent pendant vingt-neuf mois environ, avec diverses chances, diverse habileté, et, nous pouvons le dire, avec cette habileté qui dirigeait le char de Caraccio et l'étendard miraculeux de la révolte, chose sublime et digne de provoquer l'orgueil ; cependant, pour tout observateur, il y avait espoir d'amélioration. Ils ont vu beaucoup, ces hommes ; ils ont vu les canons braqués sur eux, et tout à coup, par l'intervention des pouvoirs, ces mêmes canons se retirer. Ils ont vu Broglie, ce dieu de la guerre, disparaître au milieu de la poussière ; ils ont vu la chute de la Bastille et le renversement de la France féodale. Ils ont eu un peu à souffrir ; les séances royales, les orages politiques et le serment du jeu de paume, les nuits de la Pentecôte et les insurrections des femmes. N'ont-ils pas encore fait plus ! Ils ont fait la constitution, tout réglé, dirigé ; ils ont rendu pendant le cours de ces vingt-neuf mois 2500 décrets, ce qui fait environ trois décrets par jour, y compris les dimanches ! On voit que la brièveté est possible quelquefois : Moreau de Saint-Méry n'a-t-il pas donné 3000 ordres avant de quitter son poste ? Il y avait chez ces hommes de la valeur et une sorte de foi ; mais la foi seule, c'est de la toile d'araignée, non de l'étoffe, et avec cela une constitution peut-elle être faite ? Toile d'araignée et chimères doivent indubitablement disparaître pour faire place à la réalité. Que ces formules intolérables qui tuent l'âme, et en se propageant sont également mortelles au corps, disparaissent au nom du ciel et de la terre ! L'époque, disons-nous, produisit ces douze cents hommes avec l'éternité devant eux,

l'éternité derrière ; ils ont agi, comme nous le faisons tous, sous l'influence de deux éternités ; ils ont accompli la tâche qui leur avait été imposée. Qu'on ne dise pas qu'ils n'ont rien fait : ils ont fait quelque chose consciencieusement, mais combien en ont-ils fait *inconsciencieusement ?* Ils ont eu leurs géants et leurs nains ; ils ont donné leur part de bien et de mal ; ils ont disparu et ne reparaîtront plus. Dans ces conditions, ont-ils emporté nos bénédictions et nos tendres adieux ?

Ils se sont dirigés en poste, en diligence, à cheval ou à pied, vers les quatre points cardinaux. Une grande partie a franchi les frontières pour ajouter au nombre des partisans de Coblenz ; entre autres Maury, qui après alla à Rome, pour y être revêtu de la pourpre du cardinalat, toujours faux sous ce costume de couleur écarlate, couleur tant affectionnée par la femme. — Talleyrand-Périgord, cet évêque constitutionnel excommunié, se rend à Londres en qualité d'ambassadeur en dépit de la loi d'abnégation. Là se trouvait aussi le marquis Chauvelin représentant la cour. Dans cette ville se trouve également le vertueux Pétion, recevant des harangues et haranguant lui-même, parlant raison, le verre en main, aux membres des clubs réformistes constitutionnels dans un dîner solennel tenu dans une taverne. L'incorruptible Robespierre se retire pour quelque temps à Arras, sa ville natale ; il y reste sept courtes semaines, terme fixé pour son dernier repos en ce monde, accusateur public pour la commune de Paris, grand-prêtre du jacobinisme, miroir du mince et incorruptible patriotisme, son talent oratoire rétréci est aimé par

tout esprit étroit ; cet homme semble vouloir s'élever mais, jusqu'où ? Il vend le peu de biens qu'il possède à Arras, et, accompagné d'un frère et d'une sœur, il revient à Paris, projetant avec une sorte de ferme timidité, une modeste position, mais sûre, pour eux et pour lui-même ; il reprend son ancien logement chez l'ébéniste de la rue Saint-Honoré. O homme incorruptible, résolu et trembleur tout à la fois, à quelle destinée court-il ?

Lafayette, de son côté, se démet du commandement, et nouveau Cincinnatus, se retire dans son cœur et sa propriété, que bientôt il quitte de nouveau. La garde nationale sera désormais sans chef, mais chaque colonel la commandera à tour de rôle pendant environ un mois. Les autres représentants que nous avons connus ou que madame de Staël a connus, errent absorbés par de profondes pensées, ne sachant pas ce qu'il y a à faire. Quelques-uns, tels que Barnave, les Lameth et Duport, continuent à rester à Paris, surveillant la nouvelle assemblée biennale, le premier Parlement, lui traçant sa marche de conduite, et indiquant à la cour la manière de la diriger.

Tels sont ces hommes, absorbés de pensées, voyageant en poste ou en diligence vers les lieux que leur indique le destin. Le géant Mirabeau sommeille dans le panthéon des grands hommes : et la France ? et l'Europe ? Les colporteurs aux poumons de fer y crient à pleine voix : « Grande acceptation, constitution monarchique » au travers de la foule joyeuse. Demain petit-fils d'hier sera ce qu'il pourra, c'est-à-dire ce qu'est aujourd'hui son père. La nouvelle

Assemblée biennale législative commence à se constituer le 1er octobre 1791.

II

LE LIVRE DE LA LOI.

Si l'auguste Assemblée constituante elle-même, attirant les regards de l'univers, peut, malgré la distance des temps et des lieux, mériter, sous certain rapport, quelque attention de notre part, combien le doit moins cette pauvre Assemblée législative ! Elle a son côté droit et son côté gauche, plus ou moins patriotes, car des aristocrates il n'en existe point à présent. On y fait des sorties violentes, on y pérore, on y entend les rapports, on y lit les projets de lois et les lois ; on y exécute les travaux auxquels on est appelé pour un temps déterminé ; quant à l'histoire de France, comme on peut le voir, elle y est rarement, même pas du tout intéressée. Malheureuse Assemblée législative, qu'a à faire l'histoire avec elle, si ce n'est que de verser des pleurs sur elle, et presque en secret ! Le premier Parlement biennal de France, qui devait, si une constitution, un serment national souvent renouvelé pouvait servir à quelque chose, avoir avec le temps une conséquence indissoluble, forte et douce tout à la fois, a disparu tristement dans le cours d'une année, et un second semblable ne s'est pas représenté. Hélas ! vos parlements de deux ans, comme tous ceux de fabrique constitutionnelle avec leurs conséquences indissolubles,

construits avec de tels serments de fédération explosive, et leurs sommets entourés de splendeur variée et légère, s'en vont en pièces comme une frêle poterie dans le fracas des choses. Déjà, dans l'espace de onze mois, ils étaient dans les limbes lunaires avec les esprits d'autres chimères ; qu'ils y restent en paix, excepté pour de rares et spécieux projets.

Avant tout, combien un homme se connaît peu, ou combien un corps public s'ignore lui-même ! C'est la mouche d'Ésope sur la roue du charriot qui s'écrie « Quelle poussière j'élève ! » Les grands qui gouvernent, recouverts de cordons et d'insignes, sont gouvernés eux-mêmes par leurs subalternes, par leurs femmes et leurs enfants à mine renfrognée, ou bien dans les contrées constitutionnelles par les écrits de leurs habiles éditeurs. Ces sept cent quarante-cinq individus choisis ne doutent pas qu'ils ne soient le premier parlement biennal, venu pour gouverner la France par la force de l'éloquence parlementaire. Et que sont-ils ? pourquoi sont-ils venus ? pour faire quoi ? des folies et des fautes.

Il est bien à regretter que cette Assemblée biennale n'ait dans son sein aucun des membres de l'ancienne Constituante, avec leur connaissance des partis et leur talent parlementaire, tel fut le résultat de cette ridicule loi d'abnégation personnelle. Bien certainement les anciens membres de l'Assemblée constituante y auraient été les bien-venus ; mais, d'un autre côté, quels sont ceux des anciens ou nouveaux membres de toute constituante sous le soleil qui auraient pu profiter de cet avantage. Il y a des premiers parlements de deux ans, placés de telle manière, qu'ils sont, dans

un sens, loin de la sagesse, où la sagesse et la folie ne diffèrent seulement qu'en degrés, et ruine et désolation sont les fins réservées à chacune d'elles.

Les anciens constituants, vos Barnave, vos Lameth et autres de cette espèce, pour lesquels une galerie à part a été réservée, et où ils siègent par déférence et prêtent l'oreille ; ils rient de pitié, la plupart du temps, de ces nouveaux législateurs ; mais n'en rions pas ! Ces pauvres sept cent quarante-cinq envoyés par la portion active de la France sont ce qu'ils doivent être, font ce qui leur est marqué par le destin. Que, par dispositions, ils soient patriotes, nous pouvons très-bien le comprendre. Le noble aristocrate s'est enfui au delà des frontières, ou vit dans ses châteaux non incendiés, couvant des projets en silence, attendant peu de ces premières assemblées électorales. Quoi, après cette fuite à Varennes, avec ces journées des poignards, avec ces complots sur complots, le peuple est livré à lui-même, le peuple doit pourvoir au choix de ses défenseurs, quels qu'ils puissent être, choisissant, comme il le fera toujours, non pas l'homme le plus habile, mais le plus adroit pour se faire élire ! Des dispositions chaleureuses et des sentiments constitutionnels et patriotiques sont des qualités ; mais la parole libre avec pouvoir de la limiter, voilà la qualité des qualités. On remarque avec quelque étonnement, que dans cette première assemblée biennale se trouvent quatre cents membres, avocats ou procureurs, hommes capables de porter la parole s'il est nécessaire ; il s'y trouve aussi des hommes de pensées et d'actions ; la franchise dira de ce premier parlement français qu'il n'était pas sans avoir besoin d'un peu de talent et de

probité, ce qui, sous un rapport ou sous un autre, annihile ou augmente les devoirs des parlements. Ces devoirs, si le monde ne les *guillotine* pas et ne les livre pas à une longue infamie, que les parlements n'en soient pas reconnaissants à eux-mêmes, mais bien à leur étoile !

La France, ainsi que nous le disons, a fait ce qu'elle a pu. Des hommes ardents marchent ensemble, après une dure séparation et pour d'étranges fins. Le bouillant Max Isnard arrive des dernières limites du sud-est; le chaleureux Fauchet, le *Te Deum* Fauchet, évêque du Calvados, des confins du nord-ouest : plus de Mirabeau, aujourd'hui, ne siégera, il a emporté avec lui les formules. Notre unique Mirabeau, maintenant, est Danton qui travaille comme toujours au dehors, quelques-uns l'appellent le Mirabeau des sans-culottes.

Néanmoins, nous avons nos merveilles, surtout en orateurs et en logiciens ; nous possédons l'éloquent Vergniaud, le plus mielleux, le plus impétueux des orateurs publics venant de cette région appelée la Gironde ; homme malheureusement indolent par caractère, qui s'assiéra pour jouer avec vos enfants, quand il devrait être discutant et pérorant. Le rude et bruyant Guadet, le grave et judicieux Gensonné, le jeune, bon, étincelant et joyeux Ducos, Valazé, destiné à une triste fin ; tous ces homme viennent de la Gironde ou de Bordeaux, tous à principes constitutionnels très-prononcés, doués d'un esprit prompt, d'une logique incontestable, d'une honorabilité sans tache ; ils veulent voir s'établir le règne de la liberté, mais seulement par des moyens respectables. Autour d'eux

se trouvent d'autres individus ayant les mêmes principes, et désignés tout à l'heure sous le nom de Girondins, triste merveille offerte au monde. Parmi eux, on remarque Condorcet, marquis et philosophe, qui s'est occupé de beaucoup de choses à Paris; il a travaillé à la Constitution municipale, aux calculs différentiels, au journal *la Chronique de Paris*; biographe et philosophe, il siége là à titre de député pour deux ans. Le remarquable Condorcet, avec son air romain et stoïque, le cœur plein de feu, « *volcan sous la neige* », désigné encore en langage peu respectueux « *mouton enragé* », la plus pacifique des créatures voraces ! Remarquez enfin Jean-Pierre Brissot, que le destin, après un long et bruyant travail, a lancé là en disant : C'en est fait avec lui, est également député biennal, et pour le présent, le roi parmi eux. L'impatient, l'entreprenant, le pauvre écrivain Brissot, qui prit le titre de de Warville, s'ennoblissant sans savoir le moins du monde pourquoi; à moins qu'il n'eût l'intention de faire oublier que son père avait exercé irréprochablement les professions de cuisinier et de cabaretier dans le village de Quarville, homme de l'espèce des moulins qui toujours broient et tournent à tous vents, mais non pas de la manière la plus ferme et la plus régulière.

Chez tous ces hommes, il y a talent et facilité de travail, ils feront quelque chose; travaillant et formant non sans résultat, bien que ce ne soit pas sur le marbre, mais sur du sable mouvant! Leur plus belle production est encore à mentionner ou n'est pas assez remarquable pour qu'on en parle. Le capitaine Hippolyte Carnot, envoyé par le Pas-de-Calais, avec sa tête

froide et calculatrice, son opiniâtreté silencieuse, dans ses volontés ; Carnot, l'homme de fer, grand faiseur de projets, imperturbable, indomptable, qui au moment du besoin sera toujours là ; ses cheveux encore noirs tourneront au gris par suite de nombreuses chances, bonnes ou mauvaises ; mais cet homme, avec sa volonté de fer, son inébranlable résolution, répondra à toutes et les dominera.

Le côté droit et les partisans de la royauté ne font pas défaut. Vaublanc, Dumas, l'honorable chevalier Jaucourt, qui aiment la liberté, mais avant tout la monarchie, parlent hardiment d'après leur foi, que détruiront les orages en s'amoncelant. Parmi eux citons un Lameth, ce nouveau militaire ; il se trouve là seulement par égard pour ses deux frères, qui le regardent et le félicitent de la galerie réservée aux anciens constituants. Le léger Pastoret, le conciliateur Lamourette à la langue de miel, puis les êtres muets appelés les modérés, siégent au centre en grand nombre. Le côté gauche fait encore moins défaut ; l'extrême gauche occupant les siéges les plus élevés de la salle ; de cette hauteur, prise avec une intention spéculatrice, et appelée la *Montagne*, partira la foudre, et en rendra le nom célèbre parmi les noms effrayants dans tous les temps, dans tous les lieux.

L'honneur ne siégera pas sur cette montagne, non plus qu'un grand déshonneur pour le temps. Elle ne possède ni le don brillant, ni les grâces du langage et de la pensée ; le seul don qu'elle ait c'est celui d'une conviction profonde, d'une audace qui défierait le ciel et la terre. Les plus avancés, les plus hardis sont : le cordelier Tréo, le fougueux Merlin de Thion-

ville, le chaleureux Basire, ces deux derniers procureurs ; Chabot, capucin défroqué, adroit agioteur; l'avocat Lacroix, qui naguère portait la simple épaulette d'officier subalterne, sa voix est forte et son teint est bilieux. Il y a aussi Couthon, réfléchissant peu à ce qu'il est, dont une mauvaise chance a paralysé les extrémités inférieures ; il paraît qu'après être resté une nuit entière, transi de froid, sous le berceau d'un amour sincère (que l'on peut avec raison d'après la loi qualifier autrement), il fut plongé dans une tourbière, après avoir été séparé de l'objet de sa passion tremblant pour sa vie dans ce marais glacé ; et depuis il ne marche plus qu'avec des béquilles ; et aussi Cambon, qui développa un talent tout particulier qui lui valut le nom de père du papier-monnaie, et qui, à l'heure de la menace, lancera cette terrible sentence : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! » Lecointre, l'intrépide drapier de Versailles, y est aussi le bienvenu, il est très-connu depuis le festin à l'Opéra et l'insurrection des femmes. On y voit également Thuriot, l'électeur Thuriot, qui se tenait dans les embrâsures de la Bastille, qui assista au soulèvement en masse du faubourg Saint-Antoine et qui devra être, en outre plus tard, témoin de beaucoup d'autres choses ; enfin, le dernier et le plus sombre de tous, le vieux Ruhl avec sa face brunie et chagrine, et ses longs cheveux blancs ; il est de la secte luthérienne d'Alsace ; homme que ni l'âge ni la lecture n'ont instruit, qui dira un jour aux vieilles gens de Reims en leur montrant la Sainte-Ampoule (envoi du ciel pour oindre Clovis et tous les rois) : que ce n'est qu'une simple bouteille d'huile sans vertu, et la brisera en

pièces sur le pavé. Homme qui, hélas ! sera brisé à son tour ; plus tard sa tête de sauvage sautera d'un coup de pistolet ; telle sera sa fin.

Une lave de feu bouillonne dans les entrailles de cette montagne, inconnue à la terre et à elle-même ! jusqu'à présent montagne sans importance, distinguée de la plaine principalement par sa supériorité en stérilité et par le peu d'étendue de sa vue. L'être le plus complaisant peut y remarquer, cependant, de la fumée, tout est si solide, si tranquille, et on ne doute pas, comme on l'a dit, qu'elle ne s'affermisse avec la marche du temps. N'aiment-ils pas tous la liberté et la constitution ? tous, de cœur, et encore avec degrés, quelques-uns, comme le chevalier de Jaucourt, et le côté droit, doivent l'aimer moins que la royauté ; ils en donneront la preuve. D'autres, comme Brissot et le côté gauche, peuvent l'aimer plus que la royauté, et quelques-uns parmi ces derniers, encore plus que la loi ; d'autres pas davantage. Les partis se montreront, on ne sait encore comment. Les violences agissent au dehors chez ces hommes ; au désaccord surgit l'opposition, qui, s'étendant toujours, engendrera l'incompatibilité et la haine mortelle, jusqu'à ce que le fort soit renversé par un plus fort, lequel le sera à son tour par le plus fort de tous. Que faire à cela ? Jaucourt et les monarchistes, les Feuillants et les modérés ; Brissot et ses brissotins, les Jacobins et les Girondins ; ceux-ci, avec le cordelier Tréo et ses partisans, exécutèrent les travaux qui leur ont été déterminés, et de la manière qui leur est prescrite.

Et quand on pense pour quelle destinée ces pauvres

sept cent quarante-cinq sont assemblés, et sans le savoir le moins du monde, il n'est pas de cœur assez dur pour ne pas les plaindre ; leur plus profond désir était de vivre et d'agir comme le premier parlement de France, de faire une constitution qui marchât; ne l'essayèrent-ils pas lors de leur installation, et presque en versant des pleurs dans cette cérémonie constitutionnelle des plus touchantes? Les douze plus âgés furent chargés solennellement d'apporter la constitution, le livre de la loi. Camus, ancien constituant nommé archiviste, lui et les douze anciens, au milieu d'une pompe militaire et de sons perçants, entrent portant avec eux le livre sacré ; le président et tous les députés, étendant tous ensemble leurs mains au-dessus, prêtent le serment au milieu d'acclamations et d'effusion de cœur et de trois vivat trois fois répétés. Ainsi s'ouvrit leur session. Infortunés mortels ! car le même jour le roi ayant reçu un peu sèchement leur députation qui croyait devoir être la bienvenue auprès de lui, elle ne put que se sentir blessée et déplorer ce dédain. En conséquence, dès le lendemain, notre premier parlement, si joyeux des vivat poussés au moment du serment, se vit forcé d'éclater en vifs reproches contre la conduite du roi, et on discuta comment, de son côté, on recevrait Sa Majesté et si elle ne serait pas, à l'avenir, privée du titre de Sire; mais le jour suivant on revint sur cette décision comme ayant été prise avec trop de précipitation, comme n'étant qu'un simple acte d'emportement non provoqué.

Réunions de chaleureux mais bien intentionnés députés, d'où partaient sans cesse des étincelles

inflammables ! Leur histoire est un enchaînement de désordres et de querelles, de désirs vrais et sincères de remplir leurs devoirs, de fatale impossibilité de le faire, de dénonciations, de réprimandes aux ministres du Roi, de trahisons réelles et imaginaires, de rage et de fureur contre les fulminants émigrés, de terreur de l'empereur d'Autriche et de la commission autrichienne, siégeant dans les Tuileries même. Rage et terreurs continuelles, précipitation, trouble et doute profonds ! La précipitation, disons-le, la constitution l'a prévue et défendue ; aucun projet de loi ne peut être soumis avant qu'il n'ait été imprimé, lu trois fois, et cela pendant huit jours, à moins que l'assemblée ne déclare qu'il y a urgence, chose que cette scrupuleuse assemblée, observatrice de la constitution, ne manque jamais de faire ; considérant ceci, considérant cela, et encore autre chose, elle décrète toujours qu'il y a urgence, et alors l'Assemblée ayant déclaré l'urgence, est libre, tout à fait libre, d'ordonner ce qui lui semble indispensable, bien que dénué de sens. Deux mille décrets extraordinaires, tout calcul fait, sont rendus en onze mois. La promptitude de la Constituante semblait grande ; mais celle de cette assemblée l'est trois fois plus. Le temps marche vite, ils ont à le suivre avec la même rapidité. Les malheureux sept cent quarante-cinq, vrais patriotes si inflammables étant attaqués, devraient se défendre, sénat composé d'amadou et de fusées, au milieu de la vapeur épaisse de l'orage, et d'étincelles continuellement poussées par les vents !

D'un autre côté, revenez en arrière de quelques mois, à cette scène qu'ils appellent le baiser de La-

mourette ! Les périls du pays deviennent imminents, immenses ; l'Assemblée nationale, l'espoir de la France, se divise. Dans ces circonstances extrêmes, l'abbé Lamourette à la langue de miel, nouvel évêque de Lyon, se lève (Lamourette signifie *amante*, *Dalila la prostituée*), il se lève, et d'une voix éloquente, mielleuse et pathétique, il engage tous les augustes sénateurs à oublier leurs griefs et leur haine, à renouveler leurs serments et à se montrer unis comme des frères. Après quoi, tous s'embrassent et prêtent le serment au bruit des vivat ; le côté gauche se mêle au côté droit, la stérile montagne se précipite dans la fertile plaine, Pastoret est dans les bras de Condorcet, l'offensé sur le sein de l'offenseur, et tous versent des pleurs, et chacun jure, qu'il soit feuillant, monarchiste, ou extra-jacobin, la Constitution seule ; qu'il soit frappé d'anathème comme les Juifs celui qui désire autre chose ! Scène touchante à contempler ! Mais le lendemain matin ils doivent se disputer, poussés par le destin ; et leur sublime réconciliation est appelée par dérision le baiser de Lamourette ou le baiser de Dalila.

Ainsi des frères Etéocle et Polynice, les prédestinés s'embrassant, mais inutilement, déplorant qu'ils ne puissent s'aimer, seulement se haïr et mourir chacun de son côté, ou plutôt d'être comme des lutins condamnés par la magie, sous peine de châtiment, à un travail plus difficile que celui de faire de la corde sans matière, celui de faire marcher la Constitution, si la Constitution pouvait seulement marcher. Hélas ! la Constitution ne bougera pas ; elle s'affaisse sur elle-même, tous, en tremblant la relèvent en lui disant :

Marche, toi, Constitution d'or! la Constitution ne marchera pas. Il marchera, dit le bon oncle Toby, il a même juré ; il ne marchera jamais sur cette terre, répondit tristement le *caporal*.

Une constitution, ainsi que nous le disons souvent, marchera lorsqu'elle représentera, sinon les vieilles coutumes et les anciennes croyances, mais exactement leurs droits et leurs pouvoirs encore mieux. Ces deux choses bien comprises n'en font-elles pas qu'une seule, ne sont-elles pas semblables? Les vieilles coutumes de la France ont disparu ; ses nouveaux droits, ses nouveaux pouvoirs ne sont pas encore bien établis, si ce n'est seulement sur le papier en théorie, il ne peut en être autrement jusqu'à ce qu'elle en ait fait l'essai, jusqu'à ce qu'elle se soit mesurée, couverte d'un linceul et excitée par un spasme surnaturel de folie, avec les principautés et les pouvoirs plus ou moins élevés, intérieurs et extérieurs, avec la terre, l'enfer, et surtout le ciel! Alors elle le saura. Trois choses principales présagent le malheur dans la marche de cette constitution française, d'abord le peuple français, ensuite le roi de France, et en dernier lieu la noblesse française et toute l'Europe coalisée.

III

AVIGNON.

Mais, abandonnant les généralités, quel étrange fait que celui-ci, dans le sud-ouest, sur lequel se por-

tent maintenant, à la fin d'octobre, tous les regards. Une terrible combustion dissimulée longtemps sous une fumée épaisse et sombre, éclate en un incendie.

Bien chaud est ce sang provençal ; hélas ! les collisions doivent se présenter dans la carrière de la liberté ; les diverses directions produisent indubitablement ce résultat, de même que les différentes célérités. Pour ce qui se passe dans ce pays, l'histoire, occupée ailleurs, ne s'en préoccupera pas d'une manière spéciale. Quant aux troubles d'Uzès, de Nîmes, entre protestants et catholiques, patriotes et aristocrates, quant à ceux de Marseille, Montpellier, Arles, au camp aristocratique de Jolis, cette merveille tout à la fois réelle et imaginaire, maintenant d'une grande fadeur, tous s'agitent de nouveau (principalement en imagination), présage magique et secret, tableau aristocratique d'une guerre reproduite naturellement ; tout était combustion mortellement tragique, avec complots et luttes, tumultes de jour et de nuit, mais une combustion sombre, sans clarté et non remarquée, et qu'on ne peut cependant s'empêcher d'observer.

Entre autres lieux, les désordres dans Avignon et le comtat Venaissin étaient terribles. Avignon dépendant du pape, avec son château dominant sur le Rhône, ville des plus belles avec des vignes pourprées et des oranges vermeilles ; pourquoi le fou, l'ancien rimailleur René, dernier souverain de la Provence, l'a-t-il donné au pape, à la riche tiare, plutôt qu'à Louis XI, portant la vierge attachée au cordon de sa casquette ; il l'a fait pour le bien et le mal ! Les papes et les antipapes ont habité, dans toute leur

pompe, le château d'Avignon planant sur le fleuve ; Laure de Sade y alla entendre la messe pendant que son Pétrarque chantait la fontaine de Vaucluse avec des sons empreints de la plus profonde mélancolie ; c'étaient les anciens temps.

Et de nos jours, depuis bien des siècles, de telles choses ne coulent plus de la plume de René rimailleur; voici tout ce que nous en avons : Jourdan coupe-tête dirige les siéges à la tête d'une armée de trois à quinze mille hommes appelés les brigands d'Avignon, titre qu'ils ont accepté en le modifiant par celui-ci : les *braves* brigands d'Avignon. Il en est souvent ainsi. Jourdan, ce chef qui a échappé à cette enquête du Châtelet et à cette insurrection des femmes, commençait à devenir plus enragé ; mais la scène changea de face; aussi Jourdan mit un frein à sa férocité, il s'est levé parce qu'il était l'homme à agir. La barbe couleur brique de Jourdan est coupée, sa face large est devenue cuivrée, et s'est couverte de taches rouges et sombres ; ce Silène s'est engraissé, résultat de la forte nourriture et du vin. Il porte l'uniforme national bleu avec épaulettes, un sabre énorme, deux pistolets d'arçon en bandouillère et deux autres plus petits sortent de ses poches ; il se dit général et est le tyran de ses soldats ; remarquez ce fait, lecteurs, et quelles sortes d'actions l'ont précédé et doivent le suivre ! de telles actions sont dignes de l'ancien René et de la question qui s'est élevée, et que voici : Avignon ne doit-il pas cesser d'être papal et devenir ville française et libre?

Il y a eu confusion pendant vingt-cinq mois. Disons trois mois à argumenter, sept à se fâcher, tempêter,

et enfin les quinze autres environ, dans lesquels nous nous trouvons, sont employés à la lutte et occupés par l'échafaud. Car déjà, en février 1790, les aristocrates papistes étaient envoyés au gibet sur un signe seulement. Le peuple se soulève en juin avec frénésie comme dédommagement, et force l'exécuteur public à fonctionner ; on pend quatre aristocrates chacun à un gibet papiste. Alors eurent lieu les émigrations d'Avignon ; les aristocrates passent le Rhône, le consul des États catholiques donne sa démission ; combats, victoires, rentrée du légat du pape, trève et nouvelle attaque, avec diverses chances dans la lutte. Des pétitions furent envoyées à l'Assemblée nationale ; des congrès se tiennent dans les principales villes ; soixante des plus importantes cités votent pour une réunion à la France et les douceurs de la liberté, quand, d'un autre côté, douze des moins importantes, dirigées par les aristocrates, votent en sens opposé, et tout cela avec tumulte et opposition ! Capitale contre capitale, ville contre ville ; Carpentras, longtemps jaloux d'Avignon, se déclare ouvertement pour la guerre, et Jourdan coupe-tête, général en chef, ayant été tué au milieu de la sédition, ferme pour toujours sa boutique de teinture. Il y était venu, bien entendu, avec son artillerie, mais surtout avec fracas et tumulte et les *braves* brigands d'Avignon ; ils assiégèrent la ville rivale pendant deux mois à la vue du monde entier.

Des exploits eurent lieu, sans nul doute, qui ont de la renommée dans l'histoire du pays, mais qui sont inconnus dans l'histoire universelle. Les échafauds s'élèvent de tous côtés, et de malheureux

cadavres gisent rangés par douzaine. Le misérable maire de Vaison est enterré vivant. Les champs couverts de blés ne sont pas moissonnés, les vignes sont foulées aux pieds, partout on voit cruauté sanguinaire, folie, fiel et fureur ; ravage et anarchie partout ; en un mot, une combustion des plus terribles, trop pénible pour en faire ici mention ! Enfin, ainsi que nous le voyons, à la date du 14 septembre dernier, l'Assemblée nationale constituante, après avoir envoyé des commissaires et les avoir entendus, après avoir aussi pris connaissance des pétitions, siége tous les mois depuis août 1789, et a tenu en tout trente séances sur cette question et décréta qu'Avignon et le comtat seraient incorporés à la France, et que Sa Sainteté le pape recevrait une indemnité raisonnable.

Ainsi tout est pardonné, terminé ? Hélas ! dès que la folie, fille de la colère, a passé dans le sang de l'homme, et que les échafauds se sont dressés de toute part, que peuvent un décret sur parchemin et l'amnistie de Lafayette ? Le fleuve d'oubli, le Léthé, ne coule pas sur la terre ! Les aristocrates et les brigands patriotes se regardent toujours d'un œil furieux, soupçonnés, soupçonneux pour tout ce qui se fait et ne se fait pas. L'auguste Assemblée constituante est partie pour un congé de quinzaine seulement, quand, le dimanche au matin 16 octobre 1791, l'incendie non éteint éclata de nouveau subitement. Des affiches anticonstitutionnelles sont apposées sur tous les murs, et la statue de la Vierge, dit-on, répandit des pleurs et rougit. C'est pourquoi, ce matin-là, le patriote L'Escuyer, l'un de nos six chefs patriotes, après s'être consulté avec ses collègues et le général

Jourdan, se décida à aller à l'église accompagné d'un ou deux amis, non pas pour y entendre la messe à laquelle ils tenaient très-peu, mais pour y rencontrer les papistes en masse, et y voir cette vierge en pleurs ; c'était l'église des Cordeliers, et là, L'Escuyer leur donna quelques avis. Démarche hasardeuse qui eut le plus fatal résultat ; quelles paroles L'Escuyer a débitées alors, l'histoire n'en parle pas, seulement la réponse fut un hurlement épouvantable de la part des adorateurs de la papauté, dont beaucoup étaient femmes. Des milliers de personnes poussent des cris avec menaces, qui devinrent de plus en plus fortes voyant que L'Escuyer ne quittait pas. Des milliers frappent la terre du pied, L'Escuyer est percé avec des outils de couturière, des ciseaux et des aiguilles. Il est pénible de penser que c'est là, dans ce lieu, que dorment depuis longtemps Pétrarque et sa Laure. Le maître-autel avec ses cierges allumés, les regarde, la vierge a les yeux tout à fait secs à présent et a conservé sa couleur de pierre. L'ami ou les amis de L'Escuyer courent au plus vite, comme les messagers de bonnes nouvelles, vers Jourdan et le pouvoir national. Mais l'épais Jourdan commencera d'abord par s'emparer des barrières, il ne marche pas ainsi qu'il le faisait jadis à pas précipités. En arrivant à l'église des Cordeliers, elle est silencieuse et vide. L'Escuyer seul s'y trouve, nageant dans son sang au pied du maître-autel, couvert de coups de pointes de ciseaux, écrasé, massacré ; il pousse un muet sanglot et termine pour toujours sa misérable existence.

Spectacle à émouvoir le cœur de tout homme, bien

plus encore ceux des cruels brigands d'Avignon ! Le cadavre de L'Escuyer, couché dans une bière, le front livide ceint de lauriers, est promené dans les rues au milieu de discordantes menées exécutées par un grand nombre d'assistants, chants funèbres, encore plus tristes que les cris. La face cuivrée de Jourdan, sans expression de patriotisme, a tourné au noir. La municipalité répand dans Paris des rapports et des nouvelles officiels ; de nombreux ordres sont donnés et d'innombrables arrestations faites par suite d'enquêtes et de perquisitions. Aristocrates, hommes et femmes, sont traînés au château pour être entassés dans les souterrains du donjon, que viennent baigner les eaux du Rhône, et leur enlever tout secours.

Ainsi sont-ils, attendant l'enquête et la perquisition. Hélas ! avec le bourreau Jourdan, général en chef au teint cuivré, tourné au noir, et ses brigands patriotes, faisant entendre leurs chants funèbres, l'enquête sera probablement courte. Le lendemain et le surlendemain, que la municipalité consente ou non, une cour martiale de brigands s'installera dans les souterrains d'Avignon. Les scélérats attendent à la porte, le sabre nu, le résultat du verdict d'un brigand. Jugement bref, sans appel ! Telle est la colère et la vengeance de ces bourreaux que ne calme pas l'eau-de-vie. Tout près est le donjon de la Glacière : il doit être témoin d'actes pour lesquels la langue n'a pas d'expression. L'obscurité et un nuage, cachant des crimes horribles, enveloppent ces donjons, cette tour de la Glacière. Ce qu'il y a de clair, c'est que beaucoup y sont entrés et que peu en sont sortis. Jourdan et ses brigands dominent dorénavant les municipaux,

toutes les autorités patriotes ou papales, et règnent à Avignon, protégés par la terreur et le silence.

Le résultat de tout ceci, est que, le 15 novembre 1791, on voit l'ami Dampmartin et des subalternes, et au-dessus de lui le général Choisy, avec infanterie et cavalerie, canons, caissons et munitions nécessaires, avec bannières déployées, au son du fifre et du tambour, marcher d'un air terrible et décidé vers le château, vers ces fortes barrières d'Avignon, suivis par derrière de trois commissaires désignés par la nouvelle Assemblée nationale, à une distance qui les tranquillise sur leur vie. Avignon, sommée au nom de l'Assemblée et de la loi, se porte aux barrières et les ouvre. Choisy avec les autres, Dampmartin et les *Bons enfants* de Beaufremont, ainsi étaient appelés ces braves dragons constitutionnels qu'Avignon avait autrefois connus, entrèrent dans la ville au milieu d'acclamations et de fleurs répandues sur leurs pas, à la joie de tout citoyen honnête, à la terreur seulement du bourreau Jourdan et de ses brigands. Le lendemain, nous voyons l'épais et dégoûtant Jourdan montrer sa face de cuivre, son sabre et ses pistolets, affectant de parler haut et s'engageant, cependant, à rendre le château à l'instant même. Alors les grenadiers y entrèrent avec lui. Ils marchent, s'arrêtent, traversant cette glacière exhalant sa fétide et affreuse haleine, au milieu des cris de : Que le boucher soit égorgé ! Jourdan s'enfonce alors dans les passages et disparaît instantanément.

Pourquoi le mystère de l'iniquité ne les a-t-il pas ensevelis alors ! Cent trente cadavres d'hommes et femmes, voire même d'enfants (car la pauvre mère

effrayée et arrêtée à l'improviste n'a pu se séparer de son enfant), gisent en monceau dans cette glacière putride sous des fumiers; horreur pour le monde! Quatre jours furent employés pour les en retirer et les reconnaître, au milieu des cris et de l'agitation de méridionaux exaltés, dans ce moment-ci agenouillés, priant, remplis de pitié et de rage. Enfin on procède à la sépulture au bruit du tambour, au chant du *Requiem* et au milieu des regrets et des larmes. Leurs restes mutilés reposent maintenant dans une terre bénie, dans une seule et même fosse.

Et Jourdan coupe-tête? — nous le revoyons après un ou deux jours, fuyant à travers la romantique et montagneuse contrée de Pétrarque, éperonnant avec violence sa monture; le jeune Ligonnet, jeune écervelé d'Avignon avec les dragons de Choisy, le poursuit de près! En présence d'une masse aussi exaspérée de cavaliers, il n'est pas de cheval qui puisse courir avec avantage. Celui de Jourdan, harassé et éperonné, s'élance dans la rivière de la Sorgue, ferme sur ce *chiaro fondo di Sorga*, et il n'aura plus à souffrir de l'éperon; le jeune Ligonnet se rue de toute vitesse, l'homme à la face de cuivre menace et rugit, il tire son pistolet; néanmoins il est saisi au collet, ses jambes sont solidement liées sous le corps d'un cheval et ramené à Avignon, échappant avec peine à un massacre dans les rues.

Telle est l'excitation d'Avignon et du sud-ouest, lorsque sa position s'éclaircit. De longs et orageux débats ont lieu dans l'auguste Assemblée législative, dans le sein de la société-mère, pour savoir ce qu'il y a à faire en pareille circonstance. L'amnistie,

s'écrient l'éloquent Vergniaud et tous les patriotes, qu'un pardon général et le repentir, le rétablissement des choses, la pacification, de quelque manière que cela se fasse ! Ce vote en définitive prévalut. Ainsi les incendiaires, les agitateurs du sud-ouest, eurent de nouveau une amnistie, ou un oubli qui ne peut s'oublier, car le Léthé ne promène pas ses eaux sur la terre ! Jourdan même n'est pas pendu, il est rendu à la liberté, comme un être pas encore mûr pour la potence. Tenez, nous l'apercevons de loin, porté en triomphe dans les villes du Midi. Quelle chose ne portent pas les hommes !

En voyant avec quel éclat passager une face cuivrée est portée dans les rues des cités du Midi, nous devons quitter ces régions, qu'on les laisse avec ses feux sous la cendre. Ils n'ont que faire de leurs aristocrates, de ces anciens nobles si fiers qui n'ont point encore émigré. Arles dite la *chiffonne*, désignation symbolique donnée à cette association secrète d'aristocrates, Arles en a ses pavés couverts et aura bientôt ses barricades élevées par eux, et contre lesquelles Rebecqui, patriote vraiment ardent, doit lancer les Marseillais munis de canons. La barre de fer ne s'est pas encore levée sur le haut de la baie de Marseille, et les chaleureux fils des Phocéens n'ont point encore été réduits à soumission. Par une conduite prudente et un vigoureux exemple, Rebecqui dissipe cette chiffonne sans répandre de sang, et rétablit l'ordre dans les rues d'Arles. Il s'embarque sur un bâtiment côtier, ce Rebecqui, pour surveiller les suspectes tours Martella avec l'œil perçant du patriotisme. Il fait des excursions sur terre, porteur sim-

plement de dépêches, ou accompagné par la force ; il va de ville en ville, éclaircissant partout ce qui n'est pas clair, discutant, raisonnant et au besoin se battant. Il y a beaucoup à faire ; Jalès même paraît suspect. Aussi, le législateur Fauchet, après débats, proposera d'élire des commissaires et de former un camp dans la plaine de Beaucaire, avec ou sans avantage.

Avant toutes choses, remarquons seulement cette légère circonstance, que le jeune Barbaroux, avocat, secrétaire de la ville de Marseille, étant chargé de trouver un remède à cet état de choses, arrive à Paris au mois de février 1792 ; beau et brave, jeune Spartiate mûr pour l'énergie, mais non pour la sagesse ; sous cet air sombre et réfléchi, on découvre cependant une certaine ardeur farouche, ayant le teint brillant du Midi, non entièrement exempt d'une pâleur mortelle ; notez également que les Roland de Lyon, sont de nouveau à Paris, pour la seconde et dernière fois. La charge d'inspecteur général du roi est supprimée à Lyon, ainsi qu'ailleurs. Roland a à réclamer sa pension de retraite, s'il y a droit. Il a des amis patriotes avec lesquels il aura des relations, il a même un ouvrage à publier. Ce jeune Barbaroux et Roland arrivèrent ensemble à Paris ; ce vieux Spartiate Roland aime et même beaucoup le jeune Spartiate qui le paye de retour, ainsi qu'on peut le penser. Et madame...? ne souffle pas mot, ton souffle est un poison, c'est le langage du démon ! Cette âme est pure, aussi claire que le miroir de la mer. Si tous les deux se regardent en face et chacun en silence, avec une sorte d'abnégation tragique, l'un trouvera que

l'autre est trop beau? *Honni soit!* Elle l'appelle le bel Antinoüs. Nous parlerons quelque part de cette femme étonnante. Une madame Dudon (ou un nom semblable, *Dumont*, on ne se le rappelle pas exactement), donne d'excellents déjeuners aux députés brissotins et aux amis de la liberté, dans sa demeure, place Vendôme, lesquels déjeuners, célébrités à cette époque, sont assaisonnés de grâces, de sourires forcés, non sans frais. Là, au milieu d'un babil vide, notre plan pour les débats législatifs est fixé, et beaucoup d'autres plans y ont été proposés; le strict Roland y a été vu, mais pas souvent.

IV

PAS DE SUCRE.

Tels sont nos troubles intérieurs dans les villes du midi, existants, vus et non vus, dans toutes les cités et tous les districts, dans le Nord, comme dans le Midi. Car ils ont tous leurs aristocrates plus ou moins dangereux, surveillés par le patriotisme, qui, étant encore composé de diverses nuances, depuis le clair feuillant jusqu'au sombre et obscur jacobin, a à se surveiller lui-même.

Les directeurs des départements, ce que nous appelons les magistrats des comtés, étant choisis par les citoyens d'une classe trop mouvante, sont pris d'un côté ; les municipalités, les magistrats des villes de l'autre. Partout se trouvent aussi des prêtres dissidents, avec lesquels l'Assemblée aura à faire, individus

obstinés, agissant sous l'empire des passions les plus exaltées, complotant, recrutant pour Coblentz, soupçonnés de complots, véritables sarments à provoquer partout l'ardeur incendiaire contre la Constitution ! que faire avec eux ? Ils peuvent être consciencieux autant qu'opiniâtres ; ils devraient être accommodants, et vite encore. Dans l'ignorante Vendée, le simple doit être sous leur domination. Parmi eux, un habitant des campagnes, un paysan, — un Cathelineau, marchand-mercier, parcourant les hameaux tout en méditant, avec ses paquets de laine sur le dos, secoue la tête sans détermination prise ! Deux commissaires de l'Assemblée y vinrent l'automne dernier, le prudent Gensonné, non encore sénateur, et Gallois éditeur. Ces deux personnages, s'étant consultés avec le général Dumouriez, discutèrent et travaillèrent sans bruit, avec douceur et jugement, ils ont apaisé l'irritation et fait un rapport favorable et bon — pour le temps.

Le général ne doute pas le moins du monde de conserver la tranquillité dans ce pays, étant un homme habile. Il passe ces mois de gelée parmi les habitants agréables de Niort, occupant dans le château de cette ville des appartements assez beaux, et calmant les esprits des habitants. Pourquoi n'y a-t-il là que Dumouriez ? Partout dans le Nord et le Midi, vous ne voyez autre chose que disputeurs obscurs et irréfléchis, qui vont subitement se lancer au milieu du fracas d'une émeute. Le méridional Perpignan a son tocsin avec ses torches allumées. Le septentrional Caen de même, avec des aristocrates sous les armes dans les places principales, une entente entre départements

étant reconnue impossible ; une prise d'armes et un complot furent découverts ; ajoutez à cela la famine, le pain déjà cher le devient encore plus, pas autant cependant que le sucre, pour de bonnes raisons. Le pauvre Simoneau, maire d'Étampes, dans la partie nord de la France, ayant déployé son drapeau rouge dans des émeutes au sujet du grain, trouve la mort, écrasé par une foule exaspérée et affamée. Quel métier que celui de maire dans ce temps-là ! Le maire de Saint-Denis est pendu à la lanterne, par suite de soupçon, nous le savons depuis longtemps. Le maire de Vaison, enterré tout vivant, comme nous venons de le voir, et maintenant ce pauvre Simoneau, tanneur d'Étampes, que n'oubliera pas le vrai constitutionnel.

Avec des factions, des défiances, le manque de pain et de sucre, c'est bien là ce que l'on appelle *déchirée*, bien déchirée est cette pauvre contrée, la France et tous les Français. En outre, des pays d'outre-mer arrivent également de mauvaises nouvelles. Saint-Domingue-la-Noire, avant ces illuminations si variées des Champs-Élysées, avait été dotée d'une constitution acceptée, elle y parut et mourut par le feu, autre genre d'illuminations tout à fait différent de celui que nous connaissons ; les esprits violents, les chaudières à sucre, les plantations, les meubles, les bestiaux et les hommes, tout y passe. Plus loin, sur la plaine du cap français, on ne voit qu'un tourbillon de fumée et de flammes.

Quel changement ici dans le cours de deux ans ! depuis que cette première caisse de cocardes tricolores passa par la douane et que ces créoles atrabilaires se

réjouissaient également de n'avoir de bastilles qu'à niveau de terre. Ce niveau, comme nous le disons souvent, est agréable; jusqu'à présent, ce niveau n'existe que pour soi-même. Vos criards, d'une pâleur fade, ont aussi leurs griefs, et vos jeunes quarterons? et vos jaunes foncés, les mulâtres? et vos esclaves noirs de suie? Le quarteron Ogé, l'ami de notre parisien Brissotin et celui des noirs, sent également que l'insurrection est le plus sacré des devoirs. Ainsi donc les cocardes aux trois couleurs se sont agitées et ont brillé pendant quelques mois seulement sur le bonnet du créole, depuis le jour où la conflagration, excitée par Ogé, était à son apogée, et était annoncée par des cris de rage et de fureur. Arrêté et condamné à mort, il prit de la poudre blanche ou des graines dans le creux de sa main, cet Ogé, et en jetant quelques-unes dans le haut de la salle, il dit à ses juges : « Voyez, ils sont blancs » alors il secoua la main et dit : « Où sont les blancs? »

Maintenant, en automne de 1791, en regardant sur les hauteurs du cap français, on voit un nuage de fumée qui couvre notre horizon, c'est de la fumée le jour, c'est du feu la nuit, précédée par les cris et la terreur des femmes blanches. Les escadrons noirs, vrais démons, pillent et massacrent avec une barbarie sans nom. Ils font la guerre et allument l'incendie cachés derrière les fourrés et sous les couverts, car le noir aime les buissons; forts de plusieurs mille, ils s'élancent à l'attaque, avec coutelas et fusils qu'ils brandissent, tout en faisant des sauts et en poussant des hurlements; si les compagnies de volontaires blancs tiennent ferme, ils commencent à chanceler,

cèdent et fuient à la première volée, peut-être avant. Le pauvre Ogé sera broyé sur la roue; ce tourbillon est dissipé et chassé sur les hauteurs des montagnes; Saint-Domingue est soumis aux tourments d'une cruelle agonie de mort, sans ressources, et il reste un avertissement pour le monde.

O mes amis parisiens, ceci n'est-il pas avec les monopoleurs et les Feuillants conspirateurs, une des causes de la cherté extraordinaire du sucre. L'épicier agité, les lèvres contractées, voit son sucre taxé, pesé par une femme patriote, vite et en détail au prix exorbitant de 25 sous la livre, s'en privera-t-on? oui, vous les sections patriotes, vous tous, les Jacobins, vous vous en priverez. Louvet et Collot d'Herbois le conseillent, résolus eux-mêmes à faire ce sacrifice; cependant, sans café, que peut faire un écrivain? s'abstenir d'un serment serait le plus sûr!

Brest et les intérêts maritimes ne doivent-ils pas souffrir de cela? Les pauvres victimes de Brest s'en attristent non sans aigreur; on dénonce l'aristocrate Bertrand de Molleville, ministre de la marine, comme traître. Est-ce que ses navires et ceux de Sa Majesté ne pourrissent pas dans la rade; les officiers de marine quittent en masse ou vont en congé sans paye, ils s'agiteraient bien un peu, s'il n'y avait pas là les galères de Brest, le fouet et les gardes-chiourme. Hélas! il y a là quarante de nos pauvres soldats suisses de Château-Vieux! Ce sont ces quarante suisses pensant toujours à Nancy, avec leurs bonnets de laine rouge, ils manœuvrent tristement et avec peine la rame pénible, plongeant leurs regards sur l'Atlantique qui ne reflète que leur visage triste et cou-

vert de poils, ils semblent avoir oublié l'espérance.

Mais avant tout, ne pouvons-nous pas dire figurativement que la constitution française qui marchera, est atteinte d'un fort rhumatisme, qu'elle est intérieurement tourmentée, ainsi que dans les jointures et les muscles, et qu'elle ne marchera pas sans peine.

V

LE ROI ET LES ÉMIGRÉS.

On a vu des constitutions fortement atteintes de rhumatismes, pouvoir marcher, et se tenir sur leurs jambes bien que difficilement et en chancelant, pendant de longues périodes, par une seule raison, c'est que la tête est saine. Mais cette tête de la constitution française ! qu'est le roi Louis, que peut-il faire, les lecteurs le savent déjà. Un roi qui ne peut présenter la constitution, ni la rejeter, en un mot qui ne fait rien du tout, si ce n'est que de se demander continuellement que ferai-je ? un roi environné de perturbateurs infatigables dans l'esprit desquels il n'y a pas la moindre énergie, ni la moindre initiative. Les restes d'une noblesse fière et implacable luttant avec les Barnave et les Lameth ; ces représentants, luttant dans l'élément obscur de recruteurs, de messagers, de fanfarons à demi-solde du café Valois, de valets de chambre, de chuchoteurs et de gens serviables et de belle condition ; le patriotisme a les regards fixés sur tout ce qui se fait au dehors, de plus en plus suspect. Dans une telle confusion, que peuvent-ils faire ?

S'annihiler les uns les autres et produire *zéro*. Pauvre roi ! Barnave et votre sénateur Jaucourt parlent fortement dans ce sens-ci, Bertrand de Molleville et les messagers de Coblenz parlent chaudement dans ce sens-là ; la pauvre tête royale tourne tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ne pouvant s'arrêter nulle part que la bienséance jette un voile sur cela. On a rarement ici-bas une plus triste position ; ce petit incident ne fait-il pas bien voir combien elle est misérable? La reine se désole auprès de madame Campan. Que dois-je faire quand ces Barnave nous poussent à certains actes, à prendre certaines mesures que la noblesse n'approuve pas, j'en suis de mauvaise humeur, personne ne vient à ma table de jeu, il n'y a personne au coucher du roi ; dans une telle position d'incertitude, que doit-on faire ? aller inévitablement à la tombe, mourir.

Le roi a accepté la constitution, sachant bien à l'avance qu'elle ne serait d'aucune utilité ; il l'étudie, l'exécute, avec l'espérance, surtout, qu'elle ne sera pas exécutable. Les vaisseaux du roi pourrissent dans les rades ; leurs officiers sont partis ; l'armée est désorganisée, les voleurs parcourent les grands chemins qui se détériorent et ne sont pas réparés ; tous les services publics se relâchent ou même sont abandonnés. Sa commission exécutive ne fait aucun effort, elle en fait un cependant, c'est de rejeter le blâme sur la constitution, « faisant la morte », quelle est la constitution qui, exécutée de cette manière, peut marcher? Elle ne peut que faire naître l'aversion de la nation, cela arrivera bien certainement, à moins que vous, vous ne continuiez à provoquer l'aversion

de la nation, contre vous ! Le plan de M. de Molleville et de Sa Majesté est ce qu'on peut faire de mieux.

Mais après tout, si ce plan jugé le meilleur arrive trop lentement, c'est la perte complète. Prévoyant cela, la reine, avec le plus profond secret, écrit sans relâche en chiffres, jour par jour, à Coblenz. L'ingénieur Goguelat, celui de la nuit aux éperons et que l'armistice de Lafayette a retiré de prison, va porter les messages, brides abattues, à leur destination : de temps en temps, lorsque l'occasion est convenable, la famille royale fait une visite à la salle de manège ; alors des paroles encourageantes partent des lèvres du roi, (paroles sincères sans nul doute pour le moment), et tous les sénateurs d'applaudir et presque de pleurer. Dans le même temps, Mallet du Pan a ostensiblement cessé d'éditer, mais clandestinement il porte au dehors de la France les lettres autographes du roi, sollicitant l'appui des princes étrangers ; malheureux Louis, fais cela ou autre chose si tu peux !

Le gouvernement du roi tombe follement de contradiction en contradiction, mélangeant le feu et l'eau, et s'entourant de blâmes et de nuages épais. Danton, et les corruptibles patriotes nécessiteux sont gorgés d'argent. Ils acceptent les cadeaux ; ils se sentent plus soulagés et continuent leur propre chemin. Le gouvernement a également ses claqueurs payés. Le discret Rivarol a 1 500 hommes à la charge du roi aux taux de 250 000 fr. (10 000 livres) par mois, c'est ce qu'il appelle un état-major du génie. Des orateurs, des journalistes, deux cent quatre-vingts claqueurs à 3 fr. 75 c. par jour, l'un des plus étranges

états-majors, qu'ait jamais commandé un homme. Les rôles de revue et les livres des comptes existent encore. Bertrand Molleville lui-même pensant que, sous un certain rapport, c'était très-adroit, imagine de remplir à sa guise les galeries de l'Assemblée législative. Les sans-culottes payés doivent y aller et applaudir au moindre signe. Pétion les dirigeait; cet artifice ne fut pas découvert pendant toute une semaine, chose assez adroite; c'est comme si un homme trouvant que le jour passe vite, réglait à son gré les aiguilles de la pendule, cela lui est possible.

Notons aussi une apparition imprévue de Philippe d'Orléans à la cour, sa dernière au lever du roi. Peu de temps auparavant d'Orléans avait été élevé, pour la forme, au rang d'amiral, convoité anciennement, bien que les bâtiments se gâtassent dans les ports. Il venait trop tard! Cependant il visite Bertrand Molleville pour les remercîments à faire à Sa Majesté, ne croyant pas devoir remercier en personne. Malgré tout ce qu'on a dit et chanté d'affreux, il est loin au fond d'être ennemi de Sa Majesté, Bertrand s'acquitte de sa commission et obtient une entrevue royale qui se passe à la satisfaction de Sa Majesté; le duc d'Orléans paraissant reconnaître ses fautes se décide à prendre une nouvelle marche de conduite, mais le dimanche suivant que voyons-nous? « Le » dimanche suivant, il se présente au lever du roi; » les courtisans, ne sachant pas ce qui s'était passé, » la foule des royalistes qui avaient l'habitude de se » rendre au palais pour faire leur cour à Leurs » Majestés firent au prince la réception la plus » humiliante. Ils se pressent autour de lui, lui mar-

» chant sur les pieds, comme si c'était par mala-
» dresse, le poussent du coude vers la porte, de
» manière qu'il ne puisse plus rentrer; il sortit,
» descendit dans les appartements de Sa Majesté où
» le couvert était dressé. Aussitôt qu'il se montra,
» on entendit de tous côtés : « Messieurs, prenez
» garde aux mets », comme s'il avait eu du poison
» dans ses poches. Les insultes que sa présence
» excita partout le forcèrent à se retirer sans avoir
» vu la famille royale, la foule le suivit jusque dans
» l'escalier de la reine; en descendant il reçut un
» crachat sur la tête et sur les vêtements; on voyait,
» à n'en point douter, sur ses traits la rage et la
» haine », ainsi que cela devait être. Il rejeta le tout sur le roi et la reine qui n'en savaient rien, et qui en furent même très-mécontents; Bertrand était ce jour-là au château, et vit le tout de ses propres yeux.

Du reste les prêtres qui n'avaient pu prêter serment à la constitution étant tourmentés, cela troublait la conscience du roi; les princes, les nobles émigrés, le forcèrent à jouer double jeu; il y aura véto sur véto, au milieu de l'indignation toujours croissante du peuple, car le patriotisme, nous l'avons déjà dit, devient avec raison ou non de plus en plus soupçonneux. Tempête opiniâtre, bouffée sur bouffée d'indignation patriotique venant du dehors, tourbillons épais et confus d'intrigues, d'impertinences au dedans! De Staël intrigue pour elle et son galant Narbonne, afin de le faire arriver au ministère de la guerre, et ne s'arrête pas qu'elle n'ait réussi. Le roi s'enfuira à Rouen, où, aidé du brave Narbonne, il modifiera la constitution. C'est ce même fou de Narbonne qui,

l'année dernière, coupa court, par la force de ses dragons, aux embarras de ces pauvres tantes royales, fugitives ; on prétend qu'il est réellement leur frère, et même plus, tant est scandaleux le scandale. Il court aujourd'hui en voiture avec sa Staël, vers les armées, aux frontières, envoie des rapports couleur de rose, pas toujours exacts ; il parle, gesticule ; mais arrivé en haut, il chancelle un instant, il a vu les hommes ; puis il tremble, il est renversé et emporté par les flots du temps.

Cette belle princesse de Lamballe intrigue aussi, cette amie de cœur de Sa Majesté victime de la fureur patriotique, beauté infortunée ; que ne fût-elle restée en Angleterre au lieu de revenir en France ! son organe doux et faible, que peut-il faire de bien dans cette fournaise, au milieu des orages du monde ? qui la protégera, pauvre et timide oiseau du paradis, des aspérités des rochers. Lamballe et de Staël intriguent ouvertement, ensemble ou séparément ; qui peut dire combien d'autres, et par combien de manières, cela se fait secrètement ! ce n'est pas ce qu'on doit appeler le comité autrichien, siégeant clandestinement dans les Tuileries, centre d'une occulte et antinationale assemblée ; véritable araignée qui, surtout, quand nous ne vivons que de mystères, étend ses toiles jusqu'au bout de monde ? Le journaliste Carra en a la preuve la plus certaine ; pour les patriotes et même pour toute la France en général, cela devient de plus en plus vraisemblable.

O lecteur, n'as-tu pas pitié de cette constitution dont les membres sont frappés de rhumatisme, d'hydropisie et dont le cerveau est plein des vapeurs

de la folie, une constitution qui se contredit ne peut jamais marcher ; à peine même se remuer ! Pourquoi Drouet et le procureur Sausse n'étaient-ils pas au lit, cette maudite nuit de Varennes ? Pourquoi au nom du ciel, la berline de madame de Korff ne s'est-elle pas trouvée au lieu indiqué ? incohérence et incompatibilité sans égales ; peut-être des horreurs dont le monde frémit encore auraient été évitées.

Maintenant se présente la troisième chose qui présage mal pour la marche de cette constitution française, outre le peuple français et le roi, voici la troisième : la coalition de l'Europe entière. Il faut également y porter ses regards. La belle France est si brillante ; elle est entourée d'ombres agitées. Les Calonne, les Breteuil, dans l'obscurité, se sont envolés au loin remplissant l'Europe de leurs intrigues ; à Turin, à Vienne, à Berlin, plus loin même, à Saint-Pétersbourg dans les glaces du Nord, le célèbre Burke a fait entendre sa grande voix il y a longtemps pour démontrer avec talent que la fin d'une époque est arrivée, selon toute apparence, la fin de l'époque civilisée. Beaucoup lui ont répondu ; Camille Desmoulins, Cloots, le défenseur de l'humanité, le rebelle Payne, tailleur, les honorables défenseurs gaulois dans cette contrée-là et dans celle-ci ; le célèbre Burke reste sans réponse, l'époque de la chevalerie est passée, et ne pourra que s'éloigner, ayant produit aujourd'hui l'époque de la plus indomptable animosité. Assez d'autels du genre de celui de Rohan et se changeant en ceux du genre de Gobel et Talleyrand, qui vont par une prompte transmutation, dirons-nous à leur véritable propriétaire ! Le *gibier français* et les

gardes-chasse abordèrent aux rochers de Douvres en poussant des cris de détresse. Qui peut dire que la fin du monde n'est pas arrivée devant un tel spectacle? un lot de mortels s'est montré qui croit que la vérité n'est pas une spéculation imprimée mais un fait pratique, que la liberté et la fraternité sont possibles sur cette terre qu'on suppose toujours être l'œuvre du démon, dont doit hériter le suprême charlatanisme ; qui dira que l'Église, l'État, le trône et l'autel ne sont pas en danger, que le trône sacré même, ce palladium de l'humanité, n'est pas sur le point, ses cadenas brisés, d'être traité irréligieusement?

La pauvre Assemblée constituante peut agir avec telle réserve et diplomatie qu'elle voudra, déclarer qu'elle renonce à toute intervention avec ses voisins, aux conquêtes à l'étranger et ainsi du reste, on peut avant tout prédire que la vieille Europe et la nouvelle France ne pourront subsister ensemble. Une glorieuse révolulion renversant les prisons d'État et la féodalité, publiant au dehors au bruit du canon de la fédération, en face de l'Europe que l'apparence n'est pas la réalité, comment subsistera-t-elle au milieu de gouvernements qui, si l'apparence n'est pas une réalité, sont on ne sait quoi? Dans une haine et une guerre à mort, elle devra lutter avec eux, et pas autrement.

Les droits de l'homme imprimés sur des mouchoirs de poche de coton, en dialectes différents, sont envoyés à la foire de Francfort, que disons-nous, à la foire de Frankfort? ils ont traversé l'Euphrate et le fabuleux Hydaspe; ils sont allés au delà de l'Ural, d'Altaï, d'Himalaya, stéréotypés sur bois, en caractères angulaires, ils sont traduits en langues chinoise et

japonaise, où s'arrêteront-ils? Kien-Lung y sent le mal; Dalaï-Lama plus éloigné fabrique ses pilules de paix. Détestables pour nous autant que l'est la nuit! Remuez-vous seuls, vous, défenseurs de l'ordre! Ils s'agitent; tous les rois et roitelets avec leurs ornements spirituels et temporels sont pleins de vanité, leurs fronts ridés par la menace. Les commissaires diplomatiques volent au plus vite; les assemblées, les conclaves, se réunissent en secret, et les sages perruques se remuent acceptant tout avis possible.

Disons-le aussi, de côté et d'autre, les pamphlétaires prennent la plume; des poings zélés frappent la chaire; non sans succès! Birmingham, cette ville où se travaille le fer, en criant, *l'Église et le roi!* éclata en juillet dernier, en rage, en ivresse et en incendie ne sachant pas pourquoi, et vos Priesteleys et gens de même espèce y venaient en masse le jour de la Bastille, poussaient aux actions les plus insensées et les plus destructives. Quoi de plus scandaleux! à la même époque, ainsi que nous pouvons le remarquer, les grands potentats autrichien et prussien, avec les émigrés, étaient en plein festin à Pilnitz en Saxe. Là, et le 27 août, conservant pour eux seuls, suivant le traité secret, ce qu'il y aurait ou non à faire, ils y affichèrent leurs espérances et leurs menaces, leur devise était la cause commune des rois.

Où le désir de quereller existe, il y a route pour y arriver. Nos lecteurs se rappellent cette nuit de Pentecôte, 4 août 1789, quand en quelques heures succomba la féodalité. L'Assemblée nationale, en l'abolissant, avait promis une compensation qu'elle s'efforça de donner. Néanmoins, l'empereur autrichien répond

que les princes allemands, pour leur part, ne peuvent pas vivre sans féodalité; qu'ils ont en Alsace des possessions et des droits féodaux à défendre et à assurer, pour lesquels aucune compensation ne pourrait suffire; cette déclaration des *princes possessionnés* est envoyée de puissance à puissance, couvre des masses de papier à diplomatie, à ennuyer tout le monde. Kaunitz argumente de Vienne, Delessart répond de Paris, pas assez vigoureusement peut-être. L'empereur et ses *princes possessionnés* viendront, trop évidemment, prendre compensation autant qu'ils le pourront. On ne partagera pas la France, comme nous l'avons fait de la Pologne et le faisons encore, mais on la pacifiera, tout en tirant vengeance.

Du midi au nord, pour aujourd'hui, c'est la cause commune des rois : Gustave de Suède prête serment comme chevalier de la reine de France, qu'il soutiendra les armées coalisées, si Ankarstron ne l'avait pas tué traîtreusement; il existait donc des griefs plus près de lui. L'Autriche et la Prusse discutent à Pilnitz; tout le monde les écoute avec une vive attention. Des rescrits impériaux partent de Turin; il y aura une convention secrète à Vienne. Catherine de Russie envoie son approbation, elle aidera quand elle sera prête. Le bourbon d'Espagne s'agite sur ses oreillers, de lui aussi, même de lui, il y aura appui. Le mince Pitt, le ministère des préparatifs, regarde de sa loge de Saint-James d'une manière suspecte. Les conseillers conspirent, les Calonnes se meuvent en secret. Hélas! des agents s'agitent de toutes les manières, et ouvertement dans les villes d'Allemagne où il y a des marchés, enrôlant des soldats, de la valeur en

haillons. Regardez où vous voudrez, l'obscurantisme le plus illimité environne cette France, qui n'en sera pas encore enveloppée. L'Europe est en travail; attaques sur attaques, quelles clameurs que ces clameurs de Pilnitz! Le résultat sera... la guerre.

Mais le plus mauvais côté de l'affaire ce sont les émigrés à Coblenz. Tant de milliers y figurent sous les armes, animés de la haine la plus amère et de la vengeance la plus vive. Les frères du roi, tous les princes du sang, excepté l'*infâme* d'Orléans, le batailleur de Castries, l'éloquent Cazalès, le boule-dogue Malseignes, le vaillant Broglie, des seigneurs à filer la quenouille, des officiers déshonorés, enfin tous ceux qui ont passé le Rhin; d'Artois recevant avec un baiser l'abbé Maury et le pressant publiquement sur son royal cœur! L'émigration franchissant la frontière, soit en petit nombre, soit en masse, avec différentes dispositions de crainte ou de pétulance, de fureur et d'espoir; jamais depuis ces premiers jours de la Bastille, lorsque d'Artois alla pour humilier les citoyens de Paris, le monde n'avait été témoin d'un aussi grand phénomène. Coblentz est devenue un petit Versailles ultranational, un Versailles *in partibus*. Disputes, intrigues, favoritisme, corruption même, dit-on, tout s'y rendait, tous les anciens esprits remuants, en petit nombre, animés par la soif de vengeance.

L'enthousiasme de loyauté, de haine et d'espoir, est élevé à un haut degré, ainsi que vous pouvez vous en assurer dans les tavernes de Coblentz, par les chansons et les discours qui s'y font entendre. Maury assiste au conseil secret, on y décide beaucoup; une

chose avant tout : on y tient note de la date de chaque émigration. Un mois de plus ou de moins vous donnera plus ou moins de droit dans le premier partage du butin. Cazalès fut reçu d'abord très-froidement pour avoir, en certaine occasion, tenu un langage constitutionnel, tant sont purs nos principes! Des armes sont fabriquées à Liége, trois mille chevaux arrivent des foires de l'Allemagne ; de la cavalerie, ainsi que de l'infanterie en habits bleus, gilets et pantalon de nankin. On a correspondances secrètes pour l'intérieur et correspondances ouvertes pour l'extérieur. On a de plus, les aristocrates mécontents comme espions, les prêtres contumaces et le comité autrichien aux Tuileries. Les désertions sont encouragées par d'actifs agents. Le royal-allemand est parti presque en totalité. Sa marche à travers la France et ses différentes parties, est indiquée, pour l'endroit où l'empereur sera prêt. On dit qu'ils empoisonnent les sources d'eau, mais ajoute le patriotisme dans son rapport à ce sujet, ils n'empoisonneront pas la source de la liberté ; sur quoi on applaudit, nous ne pouvons aussi qu'applaudir. Ils ont également leur fabrique de faux assignats, et des hommes circulent dans l'intérieur pour les distribuer et les dépenser ; nous en dénonçons un aujourd'hui au patriotisme, c'est un homme ayant nom Lebrun, d'environ trente ans, cheveux blonds et épais, il a pour le présent un *œil poché ;* il est dans un wiski traîné par un cheval noir qu'il ne quitte pas !

Malheureux émigrés, c'était leur destinée et celle de la France ! Ils ignorent beaucoup de ce qu'ils devraient savoir et d'eux-mêmes et de ce qui les

entoure. Un parti politique qui ne sait pas quand il est battu, doit devenir un objet des plus funestes pour lui-même et pour tous. Rien ne peut convaincre ces hommes de leur impossibilité de renverser la Révolution française au son de leurs trompettes de guerre ; ils sont persuadés que cette Révolution n'est autre chose qu'une effervescence de brailleurs et de querelleurs qui, à la première vue des poignards chevaleresques, au son aigu du gibet, s'enterrera d'elle-même dans ses cavernes, et les plus profondes seront les meilleures. Mais, hélas ! quel est l'homme qui se connaisse et se juge, et qui connaisse également les choses qui l'entourent. D'ailleurs où était la nécessité de se battre réellement. Jamais depuis qu'elles se sont coalisées, ces têtes n'ont pu croire qu'il y eût de la vigueur dans le bras d'un sans-culotte. Il sera trop tard pour le croire ?

On peut dire sans rancune contre ces pauvres frères errant de tous côtés que leur plus grande faute sont les actes fâcheux des nobles émigrés contre la France. Qu'ont-ils appris, qu'ont-ils compris ? Dans le commencement de 1789, une splendeur et une terreur les entouraient, l'incendie de leurs châteaux ayant été provoqué par plusieurs mois d'opiniâtreté, ils partirent après le 4 août, et ont continué d'ignorer ce qui était à défendre raisonnablement ou à abandonner comme indéfendable. Il y avait encore parmi eux une hiérarchie graduée de pouvoirs ou quelque chose de semblable ; ils ne faisaient qu'un, du roi et du peuple, et transféraient graduellement le pouvoir de l'un sous l'obéissance de l'autre, rendant cependant le commandement et l'obéissance possibles.

Avaient-ils compris leur position et ce qu'ils avaient à faire, avec cette Révolution française, qui s'agite depuis des années et des mois, et se répandra sur toutes les générations futures.

Mais ils étaient fiers et hautains, ces hommes, ils n'étaient pas assez sages pour observer. Ils repoussaient tout avec une haine dédaigneuse, ils tiraient du fourreau l'épée et lançaient le poignard. La France n'a plus la hiérarchie des pouvoirs, cette hiérarchie s'est enfuie vers les ennemis du pays ; elle crie fortement contre les ennemis de la France pour leur intervention à main armée, eux qui n'ont besoin que d'un prétexte pour le faire. Les rois et les empereurs ont dû longtemps réfléchir, ils ont dû avoir des conférences spéciales, tout effrayés et confus d'intervenir. Mais les frères du roi et les nobles français, les dignitaires et les autorités, ne sont-ils pas libres de parler, autant que le roi lui-même, de nous engager au nom du droit et du pouvoir ? Enrégimentés à Coblentz au nombre de 15 à 20 000, ils brandissaient leurs sabres avec le cri, *en avant ! en avant !* Oui, messieurs en avant, vous aurez part au partage du sol suivant la date de votre émigration.

De tout cela, la pauvre Assemblée législative a connaissance par des dénonciateurs amis, par un triomphant ennemi. Les pamphlets de Sulleau, de Rivarol de l'état-major du génie, circulent partout, annonçant avant tout l'espérance ; les placards de Durosoy, tapissent les murs, le *chant du coq* se fait entendre répété par l'*ami des citoyens* de Tallien. Royon *dans l'ami du roi* doit donner exactement en chiffres les contingents des divers potentats futurs

envahisseurs en tout 419 000 combattants étrangers, plus 15 000 émigrés sans compter ces désertions journalières et continuelles qu'un éditeur doit chaque jour enregistrer, des compagnies entières, voire même des régiments, aux cris de *vive le roi, vive la reine,* franchissent les frontières, enseignes déployées. Tout est mensonge, tout est vent. Pour le patriotisme point de vent, ni un jour, hélas ! Le patriotisme peut encore crier et parler pendant quelque temps ; mais les heures sont comptées. L'Europe arrive avec 419 000 hommes et la chevalerie de France, les gibets, on l'espère, auront leur tour.

VI

LES BRIGANDS ET JALÈS.

Nous aurons alors la guerre, et dans quelles conditions ! avec une commission exécutive prétendant, maintenant réellement avec de moins en moins de déception, être morte, et jetant même un regard d'impatience sur l'ennemi ; dans une telle condition nous aurons la guerre.

De fonctionnaires publics actifs pour agir, il n'en est point ; si ce n'est Rivarol avec son état-major du génie et 280 partisans, le service public est sans utilité, le collecteur d'impôts a perdu son adresse. De côté et d'autre, le Directoire de département trouve bon de conserver des taxes ce qu'on peut en recueillir pour payer les dépenses inévitables. Nos ressources sont les assignats, émission sur émission de papier-

monnaie, et l'armée, nos trois grandes armées de Rochambeau, de Luckner et de Lafayette ? Pauvres, bien tristes sont ces trois grandes armées, surveillant les frontières, trois volées de grues au long cou dans le temps de la mue ; armées sans utilité, désobéissantes, désorganisées, n'ayant jamais vu le feu, dont les anciens généraux et officiers ont passé le Rhin. Le ministre de la guerre, Narbonne, l'homme aux rapports couleur de rose, sollicite des recrues, des équipements, de l'argent, toujours de l'argent ; il menace depuis qu'il ne peut plus en obtenir de tirer son épée qui n'appartient qu'à lui seul et de s'en servir au service de sa patrie.

La question des questions est : que doit-on faire ? Tirerons-nous l'épée avec cette sorte de défi terrible que la chance favorise quelquefois, lancerons-nous cette épée à la face de cette masse d'émigrés et d'obscurantistes, ou bien temporiserons-nous, ferons-nous de la diplomatie jusqu'à ce que nos ressources, si c'est possible, s'améliorent un peu. Nos ressources vont-elles en augmentant ou en diminuant ? question douteuse. Les plus habiles patriotes sont divisés sur ce point ; Brissot et ses Brissotins, ou Girondins dans l'Assemblée législative, parlent haut pour le premier plan, pour le défi. Robespierre parmi les Jacobins parle aussi très-haut en faveur du dernier, pour temporiser ; de part et d'autre, réplique et mêmes reproches, ce qui rend folle la mère du patriotisme. Songez aussi quelle agitation présidait à ces déjeuners de madame d'Udon, place Vendôme ! Chez tous l'alarme est grande, car l'heure presse. L'hiver n'était pas encore passé quand dans cet appartement assez élégant

du château de Niort arriva une lettre. Le général Dumouriez doit venir à Paris. C'est le ministre de la guerre Narbonne qui écrit, le général donnera des avis sur bien des choses. Dans le mois de février 1792, les amis Brissotins accueillirent chaleureusement leur Dumouriez *Polymetis*, semblable vraiment à l'antique Ulysse, dans son costume moderne, vif, souple, aigrefin, indomptable, homme aux nombreux avis.

Que le lecteur se figure cette belle France ceinte de tous côtés par l'Europe se précipitant en masse sur elle et y faisant éclater les foudres de la guerre. La belle France secouée des pieds à la tête par les complexités obscures que comporte son établissement social ou cette constitution qu'ils ont fabriquée pour elle, la France qui avec une telle constitution ne peut pas marcher ! La colère, les complots des aristocrates et les prêtres dissidents excommuniés, le nommé Lebrun étalant son sombre wiski aux regards de tout le monde, mais plus terrible lorsqu'il est invisible, l'ingénieur Goguelat avec la correspondance en chiffres de la reine, courant à cheval au galop.

Les prêtres excommuniés suscitent de nouveaux troubles dans le Maine et Loire ; la Vendée avec Cathelineau le mercier, n'a cessé de grogner et de murmurer encore une fois, voici Jalès. Que de fois ce camp réel et imaginaire a disparu ! Pendant deux années, languissant, il s'est éclipsé, et aujourd'hui il reprend de l'éclat par les embarras intérieurs du patriotisme ; c'est aujourd'hui, si le patriotisme le savait, un des plus beaux produits d'art de la nature. Les seigneurs royalistes sous un prétexte ou sous un

autre, rassemblent les simples habitants des Cévennes, peuplade non habituée à la révolte, au cœur brave et aimant la lutte ; leurs pauvres têtes seront tournées et persuadées. Le seigneur royaliste les harangue, en touchant surtout les cordes vibrantes de la religion, les bons, les vrais prêtres tourmentés, les mauvais, les faux protégés, les protestants (autrefois massacrés) maintenant triomphants, des objets sacrés jetés aux chiens, c'est en présentant de pareils récits qu'il fait sortir de la poitrine du pieux montagnard de rudes grognements. N'affirmerons-nous pas qu'alors vous, braves cœurs des Cévennes, vous êtes accourus à leur appel ? Sainte religion, devoirs dus à Dieu et au roi ? — *Si fait, si fait*, est toujours la réponse de ces cœurs honnêtes ; *mais il y a aussi de bien bonnes choses dans la Révolution !* Ainsi le sujet, disons-le avec cajolerie, ne fera que tourner sur son axe, sans changer de position et restera purement théâtral.

Néanmoins cessez votre cajolerie, pincez les cordes de plus en plus vite, vous, seigneurs royalistes ; avec un effort inouï vous pouvez y arriver. Dans le mois de juin suivant, le camp de Jalès s'avancera, comme si de théâtral seulement il devenait tout à coup réel, fort de 2 000 hommes bien qu'il se vantât qu'il fût de 70 000, chose la plus étrange, avec drapeaux flottants, baïonnettes au bout du fusil, porteur de la proclamation et de la commission de l'Artois, pour la propagation de la guerre civile ! Que quelques Rebecqui et autres de cette espèce de patriotes, purs et chaleureux ; qu'un lieutenant-colonel Aubry, si par hasard Rebecqui est occupé ailleurs mettant tout à coup sur pied les gardes nationaux le disperse, le

détruise et renverse le vieux château ; que nous n'entendions plus parler de cela, si c'est possible !

Dans les mois de février et mars, dit-on, la terreur principale dans les campagnes de France s'était élevée au plus haut degré, très près de la folie. Dans les villes, les hameaux, il y a rumeur de guerre, de massacre ; il circule que les Autrichiens, que les aristocrates principalement, que les brigands sont tout près. Les hommes quittent leurs demeures, leurs chaumières, courent en fugitifs, en poussant des cris perçants avec leurs femmes et leurs enfants, sans savoir où. Une terreur semblable, dit un témoin oculaire, n'a jamais frappé une nation et ne se reproduira plus même dans les jours de la terreur ainsi appelés. Les contrées de la Loire, toutes les parties centrales et du sud-est, se levant simultanément comme frappées d'électricité, le grain devint de plus en plus rare. « Les habitants font des barricades à l'entrée » des villes, entassent des pavés dans les étages supé- » rieurs, les femmes font chauffer de l'eau, attendant » l'attaque d'un moment à l'autre. Dans la campagne, » le tocsin ne cesse de se faire entendre ; les bandes » de paysans, rassemblés par son bruit, courent sur » les routes après un ennemi imaginaire ; ils sont » pour la plupart armés de faux, ils s'avancent en » masse avec un air si féroce qu'on les prend pour » des brigands. »

Ainsi marche la vieille France, elle marche courbée cette vieille France. Quelle sera sa fin, nul mortel ne le sait ; mais que cette fin soit proche, tout le monde peut le savoir.

VII

LA CONSTITUTION NE MARCHERA PAS.

Quant à notre pauvre Assemblée législative, liée par une constitution sans force, que peut-elle opposer à tout cela, comme remède? rien si ce n'est de pauvres bouffées d'éloquence! On discute, on dénonce, on censure; épais et immense chaos, qui s'absorbe lui-même.

Mais leurs deux mille étranges décrets? Lecteurs, ils n'ont fort heureusement aucun rapport avec toi ni avec moi; étranges décrets de circonstance, absurdes ou non; à chaque jour a suffi la peine. De ces deux mille décrets, il n'en existe pas la moitié; ils ont été ordinairement cassés par le véto royal, ce qui nous sera utile ou inutile. Le 17 janvier l'Assemblée législative, pour un motif, tint sa haute cour à Orléans. L'idée en a été inspirée par la Constituante en mai dernier, ceci est certain; c'est une cour de justice pour les offenses publiques, cour qui ne doit pas manquer de travail. De plus, on décréta qu'on n'avait pas besoin de l'autorisation royale, par conséquent pas de véto possible. Les prêtres peuvent maintenant se marier depuis le mois d'octobre dernier. Un prêtre patriote a eu l'impudence de prendre femme, et pensant que ce n'était pas encore assez, il amena son épouse à la cour de justice pour qu'on prît part à sa lune de miel, et qu'une loi fût rendue à ce sujet.

Moins plaisants sont les décrets contre les prêtres

obstinés, et aussi non moins nécessaires ! Les décrets sur les prêtres et les émigrés sont de deux séries de décrets, fruits de débats sans fin, qui furent alors frappées du véto et qui nous intéressent principalement; une auguste Assemblée nationale doit avoir besoin de dompter ses réfractaires, prêtres ou laïques, et de les forcer à l'obéissance ; ainsi agit toujours la puissance législative, elle pressera, écrasera même, jusqu'à ce que ces réfractaires partent. Le véto royal tombe paralysé comme par magie, et votre pouvoir fortement serré, beaucoup moins opprimé, n'agit pas !

Assortiments de décrets vraiment tristes, paralysés par le véto ! D'abord nous avons, à la date du 28 octobre 1791, un édit législatif publié par des crieurs et des afficheurs, enjoignant à Monsieur, frère du roi, de rentrer en France dans les deux mois sous peine d'amende ; à laquelle injonction, Monsieur ne répond pas, ou plutôt il répond par le journal, en manière de parodie; il engage l'auguste Assemblée à rentrer dans son bon sens dans le cours des deux mois sous peine d'amende; à propos de quoi l'Assemblée doit prendre de fortes mesures. Ensuite, également le 9 novembre, nous déclarons tous les émigrés suspects de conspirations et en un mot hors la loi, s'ils ne rentrent pas avant le 1er janvier. Le roi lancera-t-il son véto ? Un impôt triplé sera levé sur les propriétés de ces hommes, et même leurs biens mis sous séquestre ; cela doit se comprendre. Mais d'abord le 1er de l'an, pas un seul des émigrés n'étant rentré, nous déclarons quinze jours après, avec une nouvelle vigueur, que Monsieur est déchu, dépouillé de ses droits au trône ; de plus que Condé, Calonne et beaucoup

d'autres encore, sont accusés de haute trahison et devront être jugés par la haute cour de justice d'Orléans. Véto!... Alors, comme pour les prêtres non assermentés au mois de novembre précédent, on décréta qu'ils n'auraient plus droit aux pensions qu'ils touchaient, et seraient soumis à la surveillance et, au besoin, expatriés. Véto ! encore nouvelles mesures plus rigoureuses ; mais à tout on répondra toujours par véto.

Véto sur véto, votre autorité est paralysée ! les dieux et les hommes doivent voir que l'Assemblée législative est dans une fausse position. Hélas ! qui est dans le vrai ? Des voix murmurent déjà pour une convention nationale. Cette pauvre Assemblée législative, éperonnée et pour ainsi martyrisée par toute la France et toute l'Europe, ne peut agir ; elle ne peut que réprimander et pérorer, tout en lançant des propositions violentes, lesquelles n'ont aucune issue. C'est de l'effervescence, du tapage et de la sombre furie !

Quelles scènes dans la salle nationale ! Le président agite une sonnette qu'on n'entend pas, ou comme dernière marque de désespoir, il frappe sur son chapeau ; le tapage, pendant vingt minutes, s'apaise un peu, et quelques membres imprudents sont envoyés pour trois jours dans la prison de l'Abbaye ! Les personnes suspectes doivent être soumises et interrogées. Le vieux de Sombreuil des Invalides a à répondre, pour son compte personnel, pourquoi il laisse ses portes ouvertes. Une fumée extraordinaire s'élève de la manufacture de porcelaine de Sèvres, ce qui dénote une conspiration ; les ouvriers donnent pour

raison que ce sont les mémoires du collier de Lamotte, achetés par S. M., qu'ils tâchent de détruire par les flammes; mémoires qu'on peut malgré cela, lire encore.

En outre, il paraîtrait que le duc de Brissac et la garde constitutionnelle du roi, fabrique secrètement des cartouches dans les caves : un lot de royalistes purs et impurs, dont beaucoup sont d'infâmes coupe-gorges, tirés des maisons de jeux et de corruption ; ils sont en tout 6000 au lieu de 1800 ; ils jettent, c'est certain, sur nous des regards farouches, chaque fois que nous allons au château. Après des débats infinis Brissac et la garde sont renvoyés; ils sont licenciés après deux mois d'existence seulement, car ils n'atteignirent pas le mois de mars de la même année. La maison militaire nouvellement formée fut également annulée, et le roi ne dut plus être gardé que par les Suisses fidèles et par les nationaux à l'uniforme bleu, cela paraît être le lot de ce qui est constitutionnel. La nouvelle maison civile n'aurait jamais été établie si Barnave n'y avait pas poussé ; les vieilles duchesses non émigrées en rirent et la rejetèrent bien loin; avant tout, S. M. pensa que cela n'en valait pas la peine et que la noblesse reviendrait bientôt triomphante.

De plus, jetant de nouveau les regards dans l'intérieur de cette salle nationale et sur la scène qui s'y passe, voici ce que l'on voit. Torné, évêque constitutionnel de morale facile demandant que les costumes religieux soient abolis. L'évêque tisonne le feu, et finit par détacher la croix pontificale et la jette avec indignation comme si c'eût été un gage ou un pari, laquelle

croix est aussitôt couverte par celle du *Te Deum* Fouchet ; alors les autres croix et insignes sont foulés aux pieds ; ce sénateur ecclésiastique ôte son bonnet, d'autres leurs collets brodés, de peur que le fanatisme ne revienne parmi nous.

Le mouvement y est vif ! et tellement confus et peu substantiel que vous pouvez presque lui donner le nom de fantôme ; fantôme pâle, sombre, agité, comme le séjour de Pluton ! Le mutin Langlet nous sembla une sorte de spectre ; il soutint des thèses à lui, au milieu de rumeurs et d'interruptions, qui poussent à bout la patience humaine ; il met en pièces ses papiers, et il sort, l'inflammable, l'irrascible petit homme. D'autres honorables membres déchireront également leurs paperasses dans un moment d'effervescence ; ainsi fait Merlin en s'écriant : « Ainsi donc le peuple ne peut pas être sauvé par vous. » Les députations ne manquent pas non plus ; députation des sections, ordinairement accompagnées de plaintes et de dénonciations, et toujours de sentiments de ferveur patriotique ; députation des femmes, qui demandent à leur tour qu'il leur soit permis de prendre la pique, et de s'exercer au Champ de Mars. Pourquoi pas, vous, amazones si cela vous convient? Alors après avoir rempli leur mission et reçu une réponse, elles défilent dans la salle en chantant *Ça-ira*, ou plutôt elles tournent et pirouettent, dansant notre *ronde patriotique*, notre jeune carmagnole, ou plutôt danse militaire pyrrhique ou danse de la Liberté. Le patriote Huguenin ex-avocat, ex-carabinier, ex-commis aux barrières, arrive, député par le faubourg Saint-Antoine qui est sur ses talons, dénoncer l'antipatriotisme, la famine,

les fripons et les mangeurs d'hommes ; il dit à l'auguste Assemblée : n'y a-t-il pas un tocsin dans votre cœur contre ces mangeurs d'hommes ?

Mais avant toute chose, car c'est l'affaire qui occupe le plus, l'Assemblée législative a à réprimander les ministres du roi. De ces ministres du roi nous n'avons pas parlé jusqu'à présent, et n'en dirons rien après. Quels fantômes ils sont également ! Accablé d'ennui et de peine, point de stabilité pour eux, pas un seul depuis le départ de Montmorin n'a eu plus de dix jours d'existence, et cela pour le plus ancien en fonction. Les feuillants constitutionnels, tels que notre respectable Cahier de Gerville, notre honorable et infortuné Delessart, ou les royalistes aristocrates tels que Montmorin ami de Necker, ou les aristocrates comme Bertrand Molleville, disparaissent comme des fantômes dans l'énorme et frémissante confusion ; pauvres nuages tourmentés par des vents furieux, sans force, sans soutien, dont la mémoire de l'homme n'a pas besoin de se charger.

Que de fois ces pauvres ministres du roi ont été sommés de paraître, questionnés, torturés, menacés même, presque insultés. Ils répondent ce que peut répondre l'homme le plus adroit, dissimulé et casuiste. Sur quoi, la pauvre Assemblée ne sait que faire. Une seule chose évidente, c'est que l'Europe nous entoure, que la France (bien certainement, pas morte, aujourd'hui) ne peut marcher. Prenez garde, vous, ministres ! Le dur Guadet vous écharpe avec des questions acérées, avec ses soudaines questions d'avocat ; la tempête est soulevée par Vergniaud. L'infatigable Brissot soumet des rapports, des actes d'accusation, d'une

logique peu solide et sans fin ; il est maintenant à son apogée. Condorcet rédige fortement l'adresse de l'Assemblée législative à la nation française. L'ardent Max Isnard qui, du reste, ne portera jamais le fer ni le feu chez les ennemis, mais bien la liberté, est là pour déclarer qu'il faut rendre les ministres responsables, et par cette responsabilité nous entendons la mort.

En vérité, la position devient sérieuse ; le temps presse, les traîtres sont là. Le doucereux Molleville, aristocrate bien connu, enrage du fond du cœur ; comme ses réponses et ses explications arrivent promptement, jésuitiques et spécieuses à l'oreille ! Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, est ce qui survint un jour que Bertrand faisant une réplique, cette réplique tomba à plat. A peine l'Assemblée, avait-elle commencé à discuter sur ce qu'il y avait à faire à son égard, que la salle s'emplit de fumée. Épaisse fumée de suie ; alors point de discours, seulement des étouffements et des cris sans remède ; aussi l'auguste Assemblée s'ajourna-t-elle ! Miracle ! miracle emblématique ! on ne sait pas, seulement on croit savoir que l'homme chargé de l'entretien des feux a été choisi par Bertrand, pour remplir cette besogne, ou par un de ses suppôts ! ô sombre et confus royaume de l'enfer, avec tes supplices de Tantale et d'Ixion, avec tes flots de feu destructeur et tes fleuves de lamentations, pourquoi n'as-tu pas aussi ton Léthé, tout aurait une fin ?

VIII

LES JACOBINS.

Néanmoins que le patriotisme ne perde pas l'espoir. N'avons-nous pas encore à Paris un vertueux Pétion et une municipalité patriotique? Le vertueux Pétion depuis novembre maire de Paris; dans notre municipalité, le public, car tout le monde y est aujourd'hui admis, peut remarquer l'énergique Danton, plus loin l'épigrammiste Manuel, le déterminé, l'impatient Billaud-Varennes, de source jésuitique, Tallien éditeur capable et pas d'autres, que des patriotes plus ou moins bons ou mauvais. Telles sont les élections de novembre, à la joie de tous les citoyens. La vérité est que la cour appuya Pétion plus qu'elle ne le fit pour Lafayette; ainsi Bailly et ses feuillants semblables à la lune, décroissant beaucoup, disparurent alors après avoir fait une pénible soumission, ce qui est pis encore anéantis, pâles, défigurés par l'ombre de leur drapeau rouge et l'amère souvenir du Champs de Mars. Comme est rapide la marche des hommes et des choses! Aujourd'hui Lafayette, comme ce jour de la fédération en mai, lorsqu'il était à son midi dépose-t-il son épée sur l'autel de la patrie en prêtant serment aux yeux de la France; ah! non, déchu et ne siégeant plus depuis ce moment? il se tient maintenant malheureux au loin.

Mais voilà le pis. Le patriotisme fort de plusieurs milliers de fanatiques dans la capitale du monde, ne peut-il pas se soutenir lui-même? n'a-t-il pas la force

en main, les piques? Les piques qui n'ont pas été défendues par le maire Bailly et ont été sanctionnées par le maire Pétion et par l'Assemblée législative. Pourquoi pas, quand la garde constitutionnelle du roi, ainsi dénommée, fabriquait des cartouches clandestinement. Des changements sont nécessaires pour la garde nationale même ; tout cet état-major d'aristocrates feuillants de la garde doit être licencié. De plus les citoyens sans uniforme peuvent prendre rang dans cette garde, la pique près du mousquet ; dans un pareil temps, les citoyens actifs et passifs qui peuvent se battre pour nous ne sont-ils pas les bienvenus ! O mes amis patriotes, sans nul doute, oui ! mais ce qui est encore plus vrai, c'est que partout le patriotisme n'est jamais si clair, si logique et si respectable que lorsqu'il peut s'appuyer de cœur sur le sombre, l'impénétrable sans-culotte, autrement il disparaît et prend le chemin le plus affreux pour arriver aux limbes ! quelques-uns aussi, tous détournant le nez renifleront sur le patriotisme avec un air de mépris, d'autres s'appuieront sincèrement sur lui, d'autres encore le feront avec crainte ; trois sortes, et chaque sorte avec une destinée correspondante.

Sous un tel point de vue, n'avons-nous pas encore une alliée volontaire, plus forte que tout le reste ; à savoir la faim? La faim, quelle terreur panique, quel chiffre de maux n'entraîne-t-elle pas avec elle ! Le sans-culottisme s'engraisse avec ce qui donne la mort. Le stupide Pierre Baille fera presque une épigramme, sans y penser, et le monde patriote rira, non de l'épigramme, mais de l'auteur, quand il écrivit ; tout va bien ici, le pain manque.

Le patriotisme, si vous le saviez, ne peut marcher sans sa constitution, ni son impuissant parlement, ou appelez-le le conseil œcuménique et assemblée générale des églises de J. J. — Savoir : la Société-Mère ! la Société-Mère avec ses trois cents filles devenues femmes avec ce que nous appelons Petites-Filles, essayant de marcher dans tous les villages de France, se comptant, pense Burke, par centaines de mille. Voilà la vraie constitution faite, non par 1 200 vénérables sénateurs, mais par la nature même, qui s'est accrue d'une manière non consciencieuse, sans le besoin ni les efforts de ces 25 millions d'individus ; voici les principaux articles : nos Jacobins provoquent les débats pour la législative, discutent sur la paix et la guerre et fixent à l'avance ce que la législative a à faire, à la grande honte des philosophes et de la majeure partie des historiens qui jugent cela naturel mais cependant pas sagement. Un pouvoir suprême doit exister, vos autres pouvoirs sont des simulacres ; ce pouvoir est cela.

Puissante est la Société-Mère, elle a eu l'honneur d'être dénoncée par l'autrichien Kaunitz, et n'en est que plus chère au patriotisme. Par chance et par courage, elle a anéanti le feuillantisme, du moins le club des feuillants ; ce dernier, qui levait jadis la tête bien haut, a la satisfaction de se voir fermé, supprimé, le 18 février ; les patriotes s'y étaient rendus en tumulte pour le railler dans sa peine. La Société-Mère s'est accrue ; elle occupe maintenant l'église entière. Entrons-y avec le digne Toulongeon, l'ex-constituant, notre vieil ami, qui heureusement a des yeux pour voir. « La nef de l'église des Jacobins, dit-il, est trans-

» formée en un vaste cirque, dont les siéges s'élèvent » circulairement en amphithéâtre, jusqu'à la char- » pente du toit en forme de dôme ; une haute pyra- » mide de marbre noir appuyée contre le mur, qui » était autrefois un monument funéraire, a seule été » conservée, et sert maintenant aux garçons de » bureau. Ici, sur une plate-forme élevée, sont les » siéges du président et des secrétaires, derrière et » au-dessus d'eux, les bustes de Mirabeau, de Fran- » klin et de différents autres, enfin celui de Marat. En » face est la tribune, élevée juste entre le plancher et » la charpente du dôme, ainsi la voix de l'orateur » part du milieu. De cet endroit vient le tonnerre des » voix qui ébranle toute l'Europe. En bas, en silence, » sont les tisons et la foudre. En entrant dans ce vaste » circuit, où tout est gigantesque, outre mesure, » l'esprit ne peut réprimer quelque mouvement de » terreur et d'étonnement ; l'imagination se reporte à » ces temples redoutables que la poésie des anciens » temps a consacrés aux divinités vengeresses. »

Il y a aussi des scènes dans cet amphithéâtre jacobin, l'histoire leur a donné une place. Les drapeaux des trois peuples libres de l'univers, les drapeaux frères d'Angleterre, d'Amérique et de France, y ont été posés de concert, par une députation de Londres, composée de whigs ou wighs et leur club, d'un côté et de l'autre par les citoyennes de France ; belles citoyennes au doux parler, qui solennellement envoient en même temps respect et assurance de fraternité avec le drapeau aux trois couleurs, ouvrages de leurs propres mains, et enfin un épi de blé. Le dôme retentit des cris de *vivent les trois peuples libres !* sortant de

toutes les poitrines ; scènes des plus dramatiques. La demoiselle Théroigne rend compte à cette tribune de ses persécutions en Autriche ; elle vient, appuyée au bras de Joseph Chénier, le poëte Chénier, demander la liberté des malheureux Suisses de Château-Vieux. Espérez, vous, les quarante Suisses, qui tirez la rame avec effort dans les eaux de Brest, vous n'avez pas été oubliés.

Le député Brissot pérore de cette tribune ; Desmoulins notre méchant Camille, entend distinctement provenir d'en bas : *Coquin!* Ici, quoique plus souvent aux cordeliers, résonne la voix de Stentor de Danton ; le refrogné Billaud-Varennes y est aussi ; Collot d'Herbois excité au dernier degré y parle en faveur des quarante Suisses ; le sentencieux Manuel s'anima au point de s'écrier « un ministre doit périr ! » à quoi l'amphithéâtre répondit : *Tous, tous ;* le grand-prêtre, président de ce lieu est, ainsi que nous l'avons dit, le grand parleur, l'incorruptible Robespierre. Quel esprit de patriotisme existait chez les hommes de cette époque ; ce fait, cela nous paraît ainsi, ce fait seul nous démontre que quinze cents créatures humaines non destinées pour cette situation, siégent tranquilles sous la parole de Robespierre, l'entendant chaque nuit et pendant longtemps, l'applaudissant la bouche béante comme pour recevoir la parole de vie. Nul individu peut-on dire, plus fatigant, n'a parlé à la tribune. Aigre, impuissant, incapable, d'une longueur assommante, stérile comme le vent Harmattan, il s'oppose, dans un discours insipide et sans fin, à une guerre immédiate contre les bonnets rouges, contre beaucoup de choses, et il est le Trismégistus et le

Dalaï-Lama des patriotes. Néanmoins un petit homme à voix criarde, mais avec de beaux yeux et un large front agréablement oblique, se lève avec cet air de respect, pour contester ; c'est, disent les journalistes, M. Louvet, auteur du charmant roman de Faublas. Soyez fermes, vous patriotes ! n'allez pas par deux chemins, avec une France frappée d'une terreur panique à l'intérieur, et une Europe coalisée portant l'orage chez vous.

IX

LE MINISTÈRE ROLAND.

Vers l'équinoxe du printemps, une lueur d'espoir vint cependant briller sur le patriotisme, la nomination d'un ministère vraiment patriote, chose que S. M. au milieu de ses innombrables essais pour calmer l'agitation et amener la paix, va essayer. Les déjeuners de madame d'Udon avaient pris une nouvelle énergie ; le génevois Dumont même y prenait la parole. Enfin du 15 au 23 mars 1792, quant tout avait été négocié, le résultat bienheureux fut ce ministère patriote que nous voyons.

Le général Dumouriez aux affaires étrangères, s'occupera de Kaunitz et de l'empereur d'Autriche, autrement que ne le fit ce pauvre Delessart, qui fut renvoyé devant la haute-cour d'Orléans, pour sa nonchalance ; Narbonne, le ministre de la guerre, est emporté par le courant du jour ; le pauvre chevalier de Grave choisi par la cour est renvoyé, alors l'austère Servan,

officier capable du génie, s'élève subitement au poste de ministre de la guerre; le Génevois Clavière voit son rêve se réaliser, il passe aux finances; depuis plusieurs années pauvre exilé de sa patrie, il s'était merveilleusement gravé dans l'esprit qu'il devait être un jour ministre des finances, et aujourd'hui il l'est. Et sa pauvre femme, remise sur pied par les docteurs, se soutient et marche, non victime des nerfs, mais bien leur vainqueur. Avant tout, qui sera ministre de l'intérieur? Roland de la Plâtrière, celui de Lyon! ainsi l'ont voulu les Brissotins, ainsi que l'opinion publique et privée et les déjeuners de la place Vendôme. Le strict Roland semblable à un quaker endimanché, va baiser la main royale aux Tuileries avec chapeau rond et cheveux plats, avec souliers attachés avec de pauvres cordons ou ferrats. Le grand écuyer dit à Dumouriez, tout en le pinçant : « Quoi! monsieur, pas de boucles à vos souliers! — Ah, monsieur, réplique Dumouriez, jetant les regards sur le ferrat, tout est perdu. »

Et ainsi notre beau Roland quitte son appartement élevé de la rue Saint-Jacques pour aller prendre possession des salons somptueux occupés auparavant par madame Necker. Mais bien auparavant encore, Calonne les avait embellis; ce fut lui qui, le premier, introduisit ce luxe brillant, ces glaces de Venise, cette marqueterie, ce placage et cet or moulés; il en fit un palais d'Aladin. Et maintenant il est errant à travers l'Europe; presque noyé dans le Rhin pouvant avec peine sauver ses papiers! *vos non vobis*. Le beau Roland à la hauteur de sa destinée, a son dîner de cérémonie tous les vendredis, les ministres y vont en

corps. Roland se met à son bureau lorsque le couvert est levé et semble occupé à écrire, cependant il ne perd pas un mot, si par exemple, le député Brissot et le ministre Clavière entrent dans une vive discussion, il s'interpose, non sans quelque timidité, mais toujours avec une bonne grâce pleine de finesse. La tête de Brissot, dit-on, commence à tourner à cette hauteur soudaine, ainsi qu'il en est pour les faibles cerveaux.

Des jaloux insinuent que le ministre, c'est la femme de Roland, et non le mari ! c'est heureux car ils peuvent la charger de tout ce qui se fait de plus mauvais. Du reste, que ces têtes quelles qu'elles soient, tournent au vertige, ce n'est pas celle de cette courageuse femme. Elle est là, sereine et semblable à une reine, telle qu'elle était dans son ancienne mansarde louée dans le couvent des Ursulines! Elle qui a écossé des pois pour son dîner, faisant tout, comme une jeune servante, avec une parfaite raison et avec une parfaite connaissance, sachant ce que c'était et ce qu'elle était; de même que celui qui vit au sein de l'or moulu et du placage ne l'oublie pas non plus. Calonne introduisit le placage, donna des dîners, où le vieux Bezenval lui chuchotait à l'oreille diplomatiquement, et c'était important, nous y vîmes encore à la fin Calonne marcher à grandes enjambées. Puis, Necker; où est-il, Necker, maintenant? Un changement rapide nous y a amenés, un rapide changement nous en chassera. Ce n'est pas un palais, c'est un caravansérail.

Ainsi s'agite et flotte ce monde inquiet, jour après jour, mois après mois. Les rues de Paris et toutes les cités roulent journellement leurs flux d'homme,

flux qui disparaissent chaque nuit, se reposent horizontalement sur des lits ou des bahuts, et reprennent le lendemain matin la perpendicularité et le mouvement. Tous les hommes fous ou sages poursuivent leur route; l'ingénieur Goguelat dérouté et d'autres portant la correspondance chiffrée de la reine; madame de Staël est occupée, elle ne peut retirer son Narbonne du flux du temps; la princesse de Lamballe est affairée, elle ne peut sauver la reine. Barnave voyant les feuillants dispersés, et Coblentz si joyeux, demande comme dernière faveur à baiser les mains de la reine; il n'augure rien de bon de sa nouvelle marche, et se retire chez lui, à Grenoble, pour s'y marier avec une riche héritière. Le café Valois et le restaurant Miot résonnent chaque jour de gasconnades; les royalistes grands braillards à demi-solde avec ou sans poignards, ce qui reste des aristocrates de salon appelle le nouveau ministère, le ministère sans-culotte. M. Louvet, auteur du roman de *Faublas*, est occupé aux Jacobins; Cazotte, l'auteur du *Diable amoureux*, est occupé ailleurs; le mieux pour toi, serait de rester tranquille, vieux Cazotte; c'est un monde celui-ci, qui de théâtral devient réel! Tous les hommes sont occupés, qu'on devine à quoi, à répandre des semences, ordinairement sans qualité, dans les champs fertiles du temps : Ce sera bientôt reconnu.

Les explosions sociales ont en elles quelque chose de redoutable, quelque chose comme de la folie et de la magie; ce que du reste, la vie possède toujours en elle-même. Ainsi le mutisme terrestre (dit la fable) rendra, si vous arrachez ses mandragores, un gémissement démoniaque à rendre fou. Ces explosions, ces

révoltes arrivées à maturité, sourdent comme les mandragores de la nature, telles sont les forces de l'homme et tels ils sont en partie. Le démonisme ou la démonocratie qui est inhérente à l'existence de l'homme a éclaté parmi nous et nous enlèvera aussi! Les jours se succèdent toujours les mêmes sans différence, comme ils grandissent irrésistibles à la sourdine; à tout moment les pensées s'accumulent, les formes du langage se multiplient, les usages, voire même les costumes, et bien plus encore les actes et les transactions, et ces disputes destructives de la France avec elle-même et avec le monde entier.

Le mot de liberté aujourd'hui n'est plus prononcé que suivi d'un autre : liberté et égalité; tandis que ces mots de *monsieur*, *obéissant serviteur*, *avoir l'honneur* et autres de même espèce, que signifient-ils? — Misère et féodalité; lesquelles expressions, qui ne se trouvent seulement que dans les provinces à Académie, doivent être supprimées! La Société-Mère a reçu depuis longtemps des propositions à ce sujet, propositions qu'elle ne peut accepter pour le présent. Remarquez également que les frères Jacobins portant une coiffure symbolique, le bonnet de laine, plus connu sous la dénomination de bonnet rouge, la couleur étant pourpre, porté non-seulement comme bonnet phrygien de la liberté, mais aussi pour la commodité, et pour flatter la belle classe des patriotes et les héros de la Bastille, car le bonnet rouge se combine avec ses trois natures. Les cocardes même commencent à être de laine aux trois couleurs, la cocarde enrubanée, signe distinctif des feuillants de la haute classe, devient suspecte. Symbole du temps.

Bien plus encore, notez les pénibles enfantements de l'Europe ou plutôt notez ce qu'elle produit. Les douleurs et les cris de l'alliance autrichienne et prussienne; des dépêches antijacobines de Kaunitz, le renvoi des ambassadeurs français, et ainsi du reste qui serait trop long à noter. Dumouriez correspond avec Kaunitz, et Metternich ou Coblenz et, d'une toute autre manière que ne le fit Delessart; on devient plus serré, des réponses catégoriques de la nature de celle de Coblenz, et plus encore, seront données. Le 20 avril 1792, le roi et ses ministres vont à la salle du Manége; ils annoncent dans quel état sont les affaires, et le malheureux Louis, les larmes aux yeux, propose que l'Assemblée décrète la guerre! après beaucoup d'éloquence d'à-propos, cette nuit la guerre est décrétée. Vraiment, la guerre! Paris s'assemble en masse remplie d'attente, et reste là non-seulement toute la matinée, mais encore jusqu'à la séance du soir. D'Orléans avec ses deux fils y est aussi, il jette des regards furieux de la galerie d'en face. Tu peux regarder, ô Philippe, c'est une guerre terrible avec ses fruits pour toi et pour tous. L'obscurantisme avec ses trois glorieuses révolutions luttera pour elle. Alors, ils lutteront pendant vingt-deux ans environ, avec acharnement, trépignant et se désolant, avant d'en arriver à quelque chose, non pas à un accord, mais à un compromis et à un prochain règlement sur ce que possèdent les uns et les autres.

C'est pourquoi nos trois généraux sur la frontière la surveillent, le pauvre chevalier de Grave, ministre de la guerre réfléchit; ce qu'il y a chez ces trois généraux et ces armées qu'on le devine. Quant au malheu-

reux chevalier de Grave dans ce tourbillon de choses, toutes le poussant et s'appesantissant sur lui, il perd la tête, et tourne purement et simplement avec elles d'une manière pénible ; se décidant enfin à être : de Grave, maire de Paris. Plus tard, il donne sa démission, retraverse le détroit pour aller se promener dans les jardins de Kensington (*Kensington gardens*) et l'austère Servan, l'habile officier du génie, le remplace dans ses fonctions ; au poste d'honneur ! à ce poste, au moins difficile.

X

LA PIQUE-NATIONALE-PÉTION.

Et de plus, comme sur ces sombres cataractes sans fond jouent de la plus folle manière l'écume et le nuage aux couleurs fantastiques, dissimulant l'abîme sous la vapeur de l'arc-en-ciel ! A travers cette discussion au sujet de la guerre avec l'Autriche et la Prusse, il s'en éleva une autre non moins violente, pour savoir, si les quarante ou quarante-deux Suisses de Château-Vieux seraient retirés des galères de Brest ? Et si, libérés, il y aurait alors, en leur honneur, des réjouissances publiques ou seulement privées ?

Théroigne, comme nous l'avons vu, en a parlé, et Collot l'a appuyée. Bouillé ne s'est-il pas montré pendant cette nuit décisive des éperons, lors de la révolte de Nancy, changée en massacre de Nancy ? Odieux est ce massacre, odieux sont les remercîments publics donnés à ce sujet par le feuillant Lafayette ! Pour

parler vrai, le patriotisme Jacobin et les feuillants dispersés sont aujourd'hui au bord de la tombe ; ils luttent avec toutes armes, voire même avec des armes de théâtre. Les murs de Paris sont en conséquence couverts de placards et contre-placards concernant les simples suisses. Répliques de journal à journal ; l'acteur Collot au poétereau Boucher ; le jacobin Joseph Chénier, l'écuyer de Théroigne à son frère André le feuillant ; le maire Pétion à Dupont de Nemours, et cela, pendant le cours de deux mois ; il n'y a aujourd'hui tranquillité nulle part pour l'esprit de l'homme, jusqu'à ce que cette affaire soit décidée.

Gloria in excelsis! Les quarante Suisses sont enfin libérés. Réjouissez-vous, quarante Suisses ; lancez en l'air vos sales bonnets de laine qui vont devenir des bonnets de la liberté. La Société de Brest, fille de la Société-Mère, vous félicite à bord et dépose un baiser sur chacune de vos joues ; on se dispute vos fers comme des reliques de saints, la Société de Brest doit en toute justice en avoir une part qui sera transformée en piques, une sorte de piques sacrées ; mais l'autre portion doit appartenir à Paris pour être suspendue au dôme avec les drapeaux des trois peuples libres ! quelle oie est l'homme ! il glousse sur la peluche et le velours des puissants monarques et sur la laine des galériens, sur tout et sur rien, et il gloussera de toutes ses forces, surtout si les autres gloussent.

Le 9 d'avril au matin, ces quarante benêts de Suisses arrivent. Depuis Versailles au milieu de vivats s'élevant jusqu'aux cieux, et d'une foule d'hommes et de femmes. On les conduit à la mairie, non à l'Assemblée législative, ce qui ne se fit pas sans peine.

Là, ils sont harangués, logés et récompensés ; la cour même, non par acquit de conscience, y contribue pour quelque chose, et la fête publique aura lieu le dimanche suivant ; ce jour-là conséquemment elle est célébrée ; ils sont placés sur un char triomphal de la forme d'un navire, roulés à travers Paris au son des cymbales et des tambours. Tous les habitants y assistaient et applaudissaient, puis ils furent conduits au Champ de Mars et à l'autel de la patrie, enfin traînés, car le temps apporte toujours un terme, vers une invisible éternité.

Là feuillantisme dispersé, ou plutôt ce parti qui aime la liberté, mais pas plus que la monarchie, aura également ses fêtes. La fête de Simoneau, de cet infortuné maire d'Étampes qui mourut pour la loi, certainement pour la loi, bien que le jacobisme le conteste, et qui fut foulé aux pieds avec son drapeau rouge dans l'émeute des grains ; à laquelle fête le peuple assiste, mais sans applaudir, ni nous non plus.

Du reste, les fêtes ne manquent pas, ni les belles couleurs de l'arc-en-ciel ; et tout se précipite avec une force triple vers une chute, semblable à celle du Niagara. Il y a des festins nationaux favorisés par le maire Pétion, Saint-Antoine et les Halles défilent au milieu du club jacobin ; leur félicité, selon Santerre, serait incomplète, s'ils n'entonnaient pas le *Ça-ira*, et n'exécutaient pas leur ronde patriotique. Parmi eux on est satisfait de remarquer saint Hurugue, en chapeau blanc, bien entendu, le saint Christophe de la Carmagnole ; ensuite un certain tambour ou tambour national venant d'être offert par une petite fille, on décide qu'à l'avenir, et partout, les femmes seront

baptisées sur l'autel de la patrie. Le repas terminé, cette petite fille fut en conséquence baptisée sous le nom de Nationale-Pique-Pétion. Fauchet, l'évêque *Te Deum*, agissant en chef, Thuriot et d'honorables personnes comme parrains et marraines ! Cette remarquable citoyenne se meut peut-être encore sur terre, ou peut-être est-elle morte en faisant ses dents, l'histoire universelle n'y est point indifférente.

XI

LA REPRÉSENTATION HÉRÉDITAIRE.

Mais ce n'est pas avec des danses de Carmagnoles et des chants de *Ça-ira* que le travail peut se faire. Le duc de Brunswick ne danse pas la Carmagnole, il a ses adroits agents fort occupés à autre chose.

Sur les frontières, nos armées, soit par trahison, soit autrement, se comportent on ne peut plus mal ; les troupes ne sont pas bien commandées, dirons-nous ? nos soldats foncièrement mauvais ? Sans chef, indisciplinés, séditieux. En paix pendant trente ans, ils n'ont jamais vu le feu. Dans tous les cas, les légères escarmouches de Lafayette et de Rochambeau dans les Flandres autrichiennes ont aussi mal profité qu'ils le devaient ; les soldats effrayés de leur ombre s'écrient tout à coup : on nous trahit ! et s'enfuient saisis d'une frayeur panique, avant ou au premier coup de feu, se contentant de prendre deux ou trois prisonniers qu'ils avaient faits, et de massacrer leur commandant, le pauvre Théobald Dillon,

emporté par eux dans une grange de la ville de Lille.

Et le pauvre Gouvion qui figura si maladroitement dans l'insurrection des femmes, Gouvion a quitté l'Assemblée législative et s'est démis des fonctions parlementaires par dégoût et désespoir, lorsque ces galériens de Château-Vieux furent admis dans la salle. Il a dit : Entre les Autrichiens et les Jacobins il n'y a autre chose que la mort d'un soldat ! et pendant une nuit sombre et orageuse, il s'exposa à la bouche du canon autrichien et périt dans l'escarmouche de Maubeuge, le 9 juin. Les patriotes législateurs portèrent son deuil et célébrèrent ses funérailles au son d'une musique funèbre, au Champ de Mars ; beaucoup de patriotes le regrettèrent, mais pas un sincèrement. Lafayette même paraissait aussi douteux ; au lieu de se battre contre les Autrichiens, il écrit pour dénoncer les Jacobins. Rochambeau inconsolable quitte le service ; il ne reste plus que Luckner, cet ancien grenadier babillard prussien.

Sans armée, sans généraux ! Et le danger augmentait ; Brunswick prépare sa proclamation pour marcher contre l'ennemi ! Le ministère patriote et l'Assemblée législative se demandent ce qu'ils feront en pareille circonstance. D'abord, détruire les ennemis de l'intérieur, répond la patriote Législative, et elle propose, le 24 mai, son décret pour le bannissement des prêtres ; ensuite, lever des impôts dans l'intérieur au moyen d'amis dévoués, ajoute le ministre de la guerre Servan, qui propose le 7 juin son camp de vingt mille hommes, vingt mille volontaires nationaux ; cinq pris dans chaque canton, patriotes de choix car

Roland est ministre de l'intérieur; ils seront assemblés à Paris et réservés pour la défense, sagement imaginée contre les Autrichiens de l'extérieur et le comité autrichien de l'intérieur. C'est là tout ce que peuvent faire un ministère patriote et une Assemblée législative.

Tout sage et adroit que paraisse un semblable plan aux yeux de Servan et des patriotes, il ne se présente pas ainsi aux regards des feuillants, à cette bande d'aristocrates feuillants, ces gardes de Paris, ces gardes qu'il sera, dit-on, nécessaire de dissoudre. Ces hommes voient dans cette proposition de Servan, de la formation d'un camp, une insulte. Les pétitions arrivent alors, par conséquent, du côté des feuillants bleus à épaulettes, mais elles sont mal reçues. De plus, il en arrive une de Pétion ayant en titre : *Pétition des huit mille gardes nationaux :* elle est signée par un grand nombre de citoyens dans lesquels se trouvent des femmes et des enfants ; laquelle fameuse pétition de Pétion des huit mille est acceptée, et les pétitionnaires sous les armes sont admis aux honneurs d'une réception, si toutefois c'était un honneur d'être reçu. Dès que leurs baïonnettes parurent à l'une des portes, l'Assemblée prononça l'ajournement et commença à s'évader par une autre.

Dans ces mêmes jours, il est également pitoyable de voir comment la garde nationale escortant la procession de la Fête-Dieu, empoigne et châtie ceux des patriotes qui ne se découvrent pas au passage du Sacrement. Ils font résonner leurs baïonnettes sur la poitrine du boucher Legendre, patriote bien connu depuis les jours de la Bastille, et menacent de l'égorger ;

malgré cela, il reste tranquille et respectueux, dit-on, dans sa voiture à cinquante pas de distance, attendant le résultat. Les femmes orthodoxes crient pour qu'il soit mis à la lanterne.

Si l'esprit du feuillantisme est arrivé à un tel point dans ce corps, quoi d'extraordinaire ! n'a-t-il pas pour officiers des créatures du feuillant Lafayette? La cour aussi a été tout naturellement modérée envers eux, les cajolant; depuis cette dissolution de la garde dite constitutionnelle, quelques bataillons sont entièrement composés de feuillants, vrais aristocrates au fond; par exemple les bataillons des filles Saint-Thomas, qui sont composés de banquiers, d'agents de change et autres richards de la rue Vivienne. Notre digne et vieil ami Weber, Weber le frère de lait de la reine, porte le fusil dans ce bataillon; on peut juger par là le degré du sentiment patriotique.

L'imprudence ou plutôt la prudence veut que la Législative soutenue par la France patriote, et le sentiment de la nécessité, décrète ce camp de vingt mille hommes. Le bannissement décisif des prêtres de conditionnel qu'il était passe à l'état de décret.

On verra maintenant si la représentation héréditaire est pour ou contre nous? oui ou non; à toutes nos autres misères, ceci doit encore être ajouté; ce qui nous fait une nation non pas menacée de périls extrêmes, mais une nation comme un solécisme paralytique posé dans le suaire d'un vêtement constitutionnel qui n'est autre chose qu'une chemise étroite; notre main droite collée à notre gauche; forcés d'y rester, tout en nous tordant et nous repliant, incapables de quitter la place, jusqu'à ce que la corde

prussienne nous élève au gibet. Que la représentation héréditaire réfléchisse bien à cela, le décret contre les prêtres? le camp de vingt mille hommes? au nom du ciel, on répond véto ! véto ! Le strict Roland écrit au roi, ou pour mieux dire, la lettre était de madame Roland qui l'écrivit en entier dans une séance ; lettre la plus franche qui ait jamais été adressée à un souverain ; laquelle lettre claire et explicative le roi Louis eut l'avantage de lire dans la soirée. Il la lut, la digéra intérieurement, et le lendemain matin le ministère patriote en masse fut renversé ; ce fut le 13 juin 1792.

Dumouriez, l'homme aux nombreux conseils, avec un nommé Duranthon ministre de la justice, traîne en longueur pendant un jour ou deux, d'une manière un peu suspecte ; il eut un entretien avec la reine, pleura presque avec elle ; mais enfin il rejoignit l'armée, laissant quoi? un ministère non patriote, ou demi-patriote. Des ministres peuvent maintenant prendre le gouvernail et l'accepter. Ne les appelez-vous pas, des fantômes disparaissant promptement, comme ces tableaux magiques, plus fantômes que jamais !

Malheureuse reine, malheureux Louis ! Les deux vétos étaient bien naturels ; n'y avait-il pas des prêtres martyrs et des amis? le camp de vingt mille hommes ne doit-il pas être autre chose qu'une réunion de sans-culottes les plus dangereux ! c'est bien naturel, et de plus, insupportable pour la France. Les prêtres qui agissent pour Coblenz doivent porter ailleurs leurs souffrances. Les fougueux sans-culottes, eux, eux seuls, repousseront les Autrichiens. Si tu préfères les Autrichiens, alors, pour l'amour de Dieu,

va les rejoindre, sinon joins-toi franchement à la cause qui porte à s'opposer à eux; un terme moyen n'en est pas un.

Hélas, quelle ressource extrême était alors laissée à un homme comme Louis ? Des royalistes en sous-main, l'ex-ministre Bertrand de Molleville, l'ex-constituant Malouet, et des individus incapables d'aider, avis sur avis. Avec une apparence d'espoir sur l'Assemblée législative, sur l'Autriche et Coblenz, joignez à cela le chapitre des chances, une vieille royauté peut hésiter, voguer, on le sait, non sans précaution, sur le flot des événements.

XII

PROCESSION DES CULOTTES NOIRES.

Y a-t-il un homme réfléchissant en France qui, dans ces circonstances, puisse se persuader que la Constitution marchera? Brunswick se remue; dans peu de jours il se mettra en marche. La France se tiendra-t-elle tranquille enveloppée dans son drap mortuaire et son linceul, la main droite collée à la gauche jusqu'à ce que la Saint-Barthélemy de Brunswick arrive; jusqu'à ce que la France soit écartelée comme la Pologne, et que ses droits de l'homme deviennent une potence prussienne.

C'est en vérité un moment effrayant pour tout mortel. La mort de la nation, ou bien un débordement convulsif surnaturel de nationalité; débordement diabolique ! Les patriotes dont l'audace a des limites feraient

mieux de se retirer, comme Barnave qui jouit à Grenoble des félicités de la vie privée. Les patriotes dont l'audace n'a pas de bornes doivent tomber dans l'obscurité, et en bravant et défiant tout, chercher le salut dans le stratagème, les complots et l'insurrection. Roland et le jeune Barbaroux déploient la carte de la France; Barbaroux, les larmes aux yeux, dit : ils regardent quelles sont ses rivières, les chaînes de montagnes qui s'y trouvent; ils se retireront au delà de la Loire, occuperont ces labyrinthes de monticules de l'Auvergne, sauveront quelques petites portions du territoire sacré de la liberté, et périront à la fin, dans le dernier fossé : Lafayette rédige sa lettre vigoureuse à l'Assemblée législative contre le jacobinisme, laquelle lettre ne guérira pas l'incurable. En avant, patriotes libres, vous, dont l'audace n'a pas de limites, c'est à vous aujourd'hui à agir ou mourir! Les sections de Paris discutent profondément, envoient députations sur députations à la salle de Manége, pour pétitionner et dénoncer. Grande est leur colère contre le tyrannique véto, et la commission autrichienne et la coalition des rois coalisés. A quoi bon cela! L'Assemblée législative entend le tocsin qui gronde dans nos cœurs, nous accorde la faveur de siéger; elle nous regarde défiler avec bruit et fanfaronnade; mais le camp des vingt mille, le décret contre les prêtres annulés par le roi, sont devenus impossibles, inutiles pour la législative. L'ardent Isnard s'écrie : nous aurons l'égalité ou nous descendrons dans la tombe! Vergniaud rappelle hypothétiquement ses terribles visions d'Ezéchiel pour les rois antinationaux; mais la question est : des prophéties hypothétiques, du bruit et des

fanfaronnades, détruiront-ils le véto; ou bien le véto en sûreté dans son château des Tuileries restera-t-il toujours en vie? Barbaroux, séchant ses larmes, écrit à la municipalité de Marseille, qu'elle doit lui envoyer six cents hommes qui sachent mourir. Ce n'est pas un message larmoyant que ce message, mais bien un message sec, auquel on acquiescera.

Cependant le 20 juin est proche, jour anniversaire de ce fameux serment du Jeu de paume; ce jour-là, dit-on, quelques citoyens ont l'intention de planter un *mai* ou arbre de la liberté sur la terrasse des feuillants aux Tuileries, et probablement aussi d'adresser une pétition à l'Assemblée législative et à la représentation héréditaire au sujet des véto, et cela avec une démonstration, un éclat et un développement qui semblent devoir être utiles. Les sections s'y sont rendues séparément, se sont agitées et retirées; mais tous s'en sont allés, ou la majeure partie, après avoir planté leur *mai* dans cette circonstance alarmante, le tocsin n'en sonnait pas moins en eux.

Parmi les amis du roi, il ne peut y avoir qu'une seule opinion en pareil cas! Parmi les amis de la nation il en est deux. D'un côté ne serait-il pas possible d'annihiler ces maudits véto; tout patriote et même les représentants législatifs peuvent avoir chacun leur opinion personnelle; mais la tâche la plus dure tombe évidemment en partage au maire Pétion et aux membres municipaux, tout à la fois patriotes et gardiens de la tranquillité publique. D'un côté, rejeter la question, et de l'autre l'accepter; le maire Pétion et la municipalité prendront cette route-ci, le directoire du département avec le procureur syndic

Rœderer, ayant une tendance au feuillantisme, suivront celle-là. Avant tout, chaque homme doit agir suivant sa seule opinion, ou ses deux opinions, et toutes ces sortes d'influence, toutes les représentations officielles se contrarient l'une l'autre de la plus absurde manière. Peut-être après tout que le projet désirable, voire même non désirable, s'éclipsera de lui-même, marchant de travers par suite de tant de complications, et n'aboutira à rien ?

Il n'en fut pas ainsi ; le 20 juin au matin, un grand arbre de la liberté, peuplier de la Lombardie, est exposé à tous les regards, posé sur son chariot dans le faubourg Saint-Antoine ; dans le faubourg Saint-Marceau également, dans la partie sud-est la plus éloignée, et toute cette région orientale reculée, porteurs et porteuses de piques, gardes nationaux et curieux sans armes, sont assemblés avec les intentions les plus pacifiques du monde, un officier municipal aux trois couleurs survient, parle. Tout est paisible, disons-le, conformément à la loi. Le droit de pétition et le patriotisme des *mais* ne sont-ils pas permis ? L'officier municipal s'en retourne, sans résultat ; le flot de sans-culottes continue à couler en se grossissant jusqu'à la marée de midi, poussé par Santerre, de haute taille en uniforme bleu, par le grand Saint-Hurugue en chapeau gris ; il va vers l'ouest, c'est alors une rivière importante ou plutôt c'est un amas de fleuves grossis.

Quelles processions n'avons-nous pas vu ? Celle de *Corpus Christi*, avec Legendre sur sa voiture ; celle des restes de Voltaire avec char à bœufs et bouviers en costume romain. Les fêtes de Château-Vieux et de

Simoneau; celles des funérailles de Gouvion, de Rousseau, et enfin la procession de Nationale-Pique-Pétion! néanmoins cette procession a son cachet particulier. Les rubans tricolores brillent et flottent au bout des piques; on y voit des bâtons ferrés et des emblèmes non en petites quantités, parmi lesquels on remarque ces deux-ci, tragique et non tragique, un cœur de taureau percé d'un fer, portant cette épigraphe : Cœur d'aristocrate, et l'autre plus frappante encore, l'étendard des hôtes de ces lieux, une paire de vieilles culottes noires (de soie, dit-on) placée au haut d'un arbalétrier avec ces mots remarquables : Tremblez tyrans, voilà les sans-culottes; de plus la procession traîne avec elle deux canons.

Les officiers municipaux avec l'écharpe tricolore se présentèrent devant elle de nouveau sur le quai Saint-Bernard et ordonnèrent de s'arrêter. Pacifiques, honorables municipaux aux trois couleurs, pacifiques autant que la jeune colombe; voici notre jeu de paume, le *mai*. La pétition est de droit, de même que la défense; une auguste assemblée n'a-t-elle pas reçu les huit mille hommes armés, les feuillants ne le furent-ils pas aussi? nos piques ne sont-elles pas fabriquées avec le fer de la nation? la loi est pour nous un père et une mère que nous ne déshonorerons pas, mais le patriotisme est notre âme; pacifiques municipaux, et avant tout, subordonnés aux nécessités du temps! s'arrêter, nous ne le pouvons pas, marchez avec nous. Les culottes noires s'agitent, elles sont impatientes; les roues des chariots à canon crient, les nombreux piétons avancent.

Comment atteignirent-ils la salle de manége?

Comme un fleuve à pleins bords ; ils obtinrent l'entrée après débats. Ils lurent leur adresse et défilèrent en dansant et chantant le *Ça-ira*, dirigés par les grands et bruyants Santerre et Saint-Hurugue ; et comment s'écoulèrent-ils, alors, non en forte rivière, mais serrés comme un lac Caspion, aux alentours des Tuileries ; les premiers poussés par ceux de derrière contre les grilles fermées, au point d'en être étouffés, et en présence de la bouche ouverte et meurtrière du canon ; attendu que les bataillons nationaux sont en rang dans l'intérieur ; avec quelle rapidité accourent les municipaux tricolores, et les royalistes avec leurs billets d'entrée. Leurs Majestés sont dans l'intérieur environnées de personnages habillés de noir ; tout cela, l'esprit humain peut se l'imaginer, ou le lire dans les anciens journaux et dans la chronique des cinquante jours du syndic Rœderer.

Notre *mai* est planté, si ce n'est pas sur la terrasse des feuillants ni dans l'intérieur des grilles, c'est dans le jardin des capucins, aussi près que possible des Tuileries. L'Assemblée nationale a remis la séance pour le soir ; peut-être que ce lac resserré ne trouvant pas moyen de pénétrer, retournera à sa source et disparaîtra paisiblement. Hélas non ! Le derrière presse toujours, il ne connaît pas la souffrance du devant, on voudrait en tout cas, si c'était possible, avoir un mot dentretien avec S. M.

Les nuages s'amoncellent vers le quartier de l'Est ; il est quatre heures, est-ce que S. M. ne se présentera pas ? Dans ce cas le commandant Santerre, le boucher Legendre, le patriote Huguenin, le cœur grondant, eux et d'autres autorités entreront. Pétitions et

requêtes sur le renvoi d'une garde nationale douteuse, demandes sur demandes de plus en plus vives, appuyées par le bruit du canon ! Les grilles s'ouvrent, le sans-culottisme se précipite en foule dans les escaliers ; frappe aux portes des appartements privés ; les coups dans ce cas-là ne font qu'augmenter de force, jusqu'à tout briser ; les portes tombent en pièces. Et alors s'offre une scène sur laquelle le monde a bien longtemps gémi et non sans raison ; car le monde a rarement assisté à un plus déplorable spectacle de grossièretés sur grossièretés ; ce qu'ils savaient bien eux-mêmes, car ils se regardaient stupidement les uns les autres.

Le roi Louis au coup frappé à sa porte, l'ouvre, se présente avec assurance et dit : que demandez-vous ? Les sans-culottes reculent, saisis de respect ; se rapprochent cependant, poussés par les derrières avec les cris de *Véto ! Ministres patriotes ! Retirez le véto !* A quoi le roi réplique courageusement ; le temps n'en est pas encore arrivé, et d'ailleurs ce n'est pas la manière de le demander. Chez l'homme, l'honneur accompagne toujours la vertu, Louis ne manque pas de courage, il a même, à un haut point ce courage appelé courage moral, bien qu'il n'en ait montré qu'une partie dans cette circonstance. Quelques-uns de ses grenadiers nationaux se retirèrent avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre ; où il conserva la plus complète impassibilité au milieu des coups d'épaules et des hurlements. Quel spectacle pour les hommes ! On lui présente le bonnet rouge de la liberté, il le pose froidement sur sa tête, puis l'oublie ; il se plaint de la soif, un coquin à moitié ivre lui présente une bouteille, il

boit : Sire, ne craignez-vous rien? lui dit un de ses grenadiers; craindre, répond Louis, sentez donc; et il pose la main du soldat sur son cœur. Ainsi se présente Sa Majesté avec le bonnet rouge. L'affreux sans-culotte se mouvant autour de tous côtés, sans but, avec des paroles inarticulées et des cris de *véto! ministère patriote!*

Cette scène dura l'espace de trois heures et plus! l'Assemblée nationale est ajournée; les municipaux tricolores ne sont presque utiles à rien. Le maire Pétion est absent, il n'y a plus d'autorité. La reine avec ses enfants et sa sœur Élisabeth, pleurent et s'inquiètent, non pas pour elles seules, se tenant derrière des tables qui servent de barricades et des grenadiers, dans une chambre de l'intérieur. Les hommes en noir se sont tous prudemment évadés. Ce lac épais de sans-culottes séjourne au château environ trois heures.

Pourtant tout a sa fin. Vergniaud arrive avec la députation législative, la session du soir étant maintenant ouverte. Le maire Pétion est également arrivé, il parle perché sur les épaules de deux grenadiers; dans cette circonstance difficile et dans d'autres, en différents endroits, tant au dehors qu'au dedans, le maire parle; beaucoup d'hommes parlent; enfin le commandant Santerre défile, sort avec ses sans-culottes par le côté opposé du château. Il passa devant l'appartement où se tenait la reine, résignée, mais triste, au milieu des grenadiers. Une femme lui offre un bonnet rouge, elle le prend, le place, même sur la tête du petit prince royal! « Madame, dit Santerre, ce peuple vous aime plus que vous ne le pensez. » Vers huit heures environ, les membres de la famille

royale tombèrent dans les bras l'un de l'autre, en versant des torrents de larmes. Infortunée famille! qui ne pleurerait pas sur elle, n'y a-t-il pas un monde entier pour la pleurer.

Le temps de la chevalerie est passé et celui de la faim venu. Alors le sans-culottisme dans le besoin fixe le visage de son roi, et trouve qu'il n'a rien à lui donner. Ainsi les deux partis se sont trouvés face à face après de longs siècles, en se regardant stupidement l'un l'autre, et se disant : Ceci c'est moi, mais, bon Dieu, cela est-il toi? et se quittant sans savoir que faire. Les incongruités ayant été reconnues comme telles, il y a quelque chose à faire. Le destin sait quoi.

Tel fut le fameux 20 juin connu de tout l'univers, jour qu'on peut appeler avec plus de raison la procession des culottes noires, qui, avec ce que nous avions à dire du premier parlement biennal, ses résultats et sa vigueur, se termina peut-être assez convenablement.

LIVRE VI

LA MARSEILLAISE.

I

COMMISSION EXÉCUTIVE QUI N'EXÉCUTE RIEN.

Comment notre commission nationale pourrait-elle agir en quoi que ce soit après un 20 juin comme celui-là, contrecarrée en tout ; une forte sympathie pour Sa Majesté si grossièrement insultée, se manifeste de toutes parts, par des adresses et des pétitions ; pétitions de vingt mille habitants de Paris et autres semblables de tous les citoyens constitutionnels ; un ralliement autour du trône est décidé.

On a pensé que le roi Louis était pour quelque chose dans cette décision ; cependant il ne fit rien et n'essaya même pas de faire quelque chose ; car toutes ses vues se portaient sur sa famille et sur la coalition de Coblenz principalement. Bien qu'en elle-même cette sympathie ne valût pas beaucoup. Il y eut sympathie de la part des hommes qui croyaient encore que la constitution pouvait marcher. C'est pourquoi, désaccord et fermentation, provenant de la

sympathie des feuillants pour la royauté ; d'un autre côté les jacobins sympathisant avec la patrie l'un contre l'autre dans l'intérieur, et la terreur au dehors, la terreur de Coblenz et de Brunswick ; ces querelles et ces fermentations doivent avoir leur cours, jusqu'à ce qu'une catastrophe se mûrisse et éclate. On pense que comme Brunswick est sur le point de s'avancer, cette catastrophe ne peut pas être éloignée. Travaillez, vous, vingt-cinq millions d'habitants, vous, souverains étrangers, et émigrés affichant la menace ; sergents instructeurs allemands, chacun fait ce qu'il peut ! Et toi, lecteur, en sûreté à distance, assiste au drame qui va se dérouler.

Considère d'abord ce pitoyable 20 juin, comme une futilité ; ce n'est point une catastrophe, c'est plutôt une *catastate*. Ces culottes noires ne tournoient-elles pas dans l'imagination des historiens, comme un triste drapeau de détresse, implorant un appui que nul mortel ne peut lui donner? implorant une pitié que toi, cœur honnête et bon, tu ne peux franchement lui accorder ni à un seul ni à tous. Il y a d'autres circonstances, sombres et clairs phénomènes symboliques qui occuperont l'imagination des historiens.

Le premier phénomène est celui de Lafayette à la barre de l'Assemblée huit jours après. Aussitôt qu'il eut connaissance de ce scandaleux 20 juin, Lafayette se démet du commandement des frontières du Nord, qu'il laisse en bon ou mauvais ordre, et vient le 28 pour réprimer les jacobins, non par correspondance maintenant, mais par paroles, et cela courageusement face à face. L'auguste Assemblée trouve cela indiscret, néanmoins elle lui accorde l'honneur de siéger. Hon-

neur et avantage que peu de personnes, malheureusement, obtenaient. Le fougueux Isnard était sombre, le mordant Guadet ne lançait aucun sarcasme.

Et au dehors, lorsque la séance est levée, le sieur Resson, propriétaire du café patriote dans le quartier, entend dans la rue un charivari épouvantable ; il sort lui et ses habitués patriotes pour voir ce qu'il en est ; c'est l'équipage de Lafayette avec une tumultueuse escorte de grenadiers bleus, de canonniers, voire même d'officiers de la ligne, poussant des hourras et caracolant tout autour de lui. Ils s'arrêtent en face de la porte du sieur Resson, secouent leurs plumets, montrent le poing en criant : à bas les jacobins, mais fort heureusement ils passent sans orage ; on sort pour aller planter un *mai* devant la maison du général avec force menaces ; de quoi le sieur Resson fait avec peine un rapport, le soir même à la Société-Mère ; mais tout ce que le sieur Resson et la Société-Mère peuvent deviner est créé ; qu'un conseil de feuillants haut placés, votre état-major de la garde non dissous, qui a ses statuts et son importance, délibère dans ce moment-ci en conseil privé chez le général, pour savoir : si l'on ne pourrait pas abattre le jacobinisme par la force. Le lendemain il y aura revue dans le jardin des Tuileries, pour savoir ceux qui se retireraient ; hélas, dit Toulongeon, cent décampèrent alors. Remise au lendemain, pour plus de publicité, le lendemain qui est un samedi, trente environ quittent en haussant les épaules. Lafayette aussitôt remonte en voiture et s'en retourne, tout en réfléchissant à beaucoup de choses.

La poussière de Paris était à peine abattue, un

dimanche d'été encore à son aurore, les cordeliers en députation arrachèrent ce *mai* planté chez eux ; avant le coucher du soleil les patriotes l'avaient brûlé en effigie, des argumentations et des doutes plus violents s'élevèrent dans la section, dans l'Assemblée nationale au sujet de la légalité de la visite antijacobiste d'un général. Ces doutes parcourent et se répandent dans toute la France pendant six semaines et plus ; on parle à n'en pas finir de ces soldats usurpateurs, de l'anglais Monk, même de Cromwell ; quant au roi Louis, il examine froidement l'entreprise.

Dans le même sens et avec le même résultat travaille notre directoire à Paris, qui, le 6 juillet prit sur lui de destituer le maire Pétion et le procureur Manuel, pour leur conduite, et de plus, ainsi qu'on l'allègue, pour omissions et commissions à l'occasion de ce beau 20 juin. Le vertueux Pétion se considère un martyr ou un *pseudo-martyre*, accusé injustement. Il exhala des plaintes héroïques auxquelles le patriote de Paris et de la Législative répondirent durement. Le roi Louis et le maire Pétion se sont déjà vus et entretenus avec une remarquable franchise de part et d'autre, entretiens qui se sont terminés du côté de Louis par ces mots : *Taisez-vous*.

Du reste, cette suspension de notre maire paraît une mesure prise à contre-temps. Par mauvaise chance elle paraît précisément le jour de ce fameux baiser de Lamourette ou baiser de la réconciliation miraculeuse de Dalila dont nous avons parlé il y a longtemps, lequel baiser de Dalila n'eut aucun résultat. Maintenant Sa Majesté a à écrire cette nuit même pour demander une Assemblée conciliatrice, destinée à

donner des avis ; cette Assemblée conciliatrice ne donnera pas d'avis, n'interviendra pas. Le roi confirme la suspension avant peut-être que l'Assemblée n'intervienne, le tumulte du Patriote-Paris devenant plus fort. Ainsi notre baiser de Dalila a eu le même résultat que celui du premier parlement, il devient une bataille des Philistins !

Il circule que beaucoup de citoyens et parmi eux trente des principaux sénateurs patriotes, doivent être jetés en prison par l'ordre des juges de paix, qui étaient à Paris des hommes très-capables de faire de tels actes ; ce fut à la fin de mai que le juge de paix Larivière, sur la plainte de Bertrand-Molleville au sujet du comité autrichien, eut la hardiesse de prononcer un ordre contre trois fortes têtes de la montagne, les députés Basire, Chabot, Merlin ; les sommant de paraître devant lui et d'avoir à déclarer où était ce comité autrichien, sinon, d'en subir les conséquences. Lequel ordre, le trio fut assez hardi de jeter au feu, et de soutenir courageusement les priviléges du parlement. Ainsi, pour son zèle irréfléchi le pauvre juge Larivière languit aujourd'hui dans les prisons d'Orléans y attendant son jugement de la haute cour. Son exemple n'empêchera pas qu'il n'y ait d'autres juges peu judicieux. Et ainsi ces mots des trente arrestations continuent à n'être purement qu'un mot.

Mais par-dessus tout, bien que Lafayette ait été jugé avoir peu de poids, et qu'il était en son *mai*, les principaux feuillants n'hésitèrent pas à lever la tête haute en présence des termes de la loi. Ils forment un directoire feuillant, pris parmi les plus importants,

avec le duc de la Rochefoucault pour président, fonction bien hasardeuse pour lui ! bien obscure est maintenant cette première lueur d'anglomanie produite par ces nobles admirables. Le duc de Liancourt offre sur le sol de la Normandie dont il est le seigneur lieutenant, non-seulement de recevoir Sa Majesté pensant qu'elle serait obligée de fuir, mais encore de lui avancer une somme énorme. « Sire, ce n'est point une révolte, disait-il, c'est une révolution et certainement une qui n'est pas à l'eau de rose » ! Les nobles vraiment dignes n'étaient, ni en Europe, ni en France, excepté ces deux-là.

Un autre phénomène que nous remarquons dans ce commencement de juillet, c'est qu'un certain nombre de volontaires nationaux fédérés tournent de différents points leurs regards sur Paris, pour une nouvelle fête de la fédération, ou fête des Piques pour le 14. L'Assemblée nationale la désirait, la nation la demandait, par ce moyen nous pourrons, peut-être, garder notre camp patriote en dépit du véto, car ces fédérés ne peuvent-ils pas après avoir célébré leur fête des Piques, marcher sur Soissons, y être exercés et enrégimentés, et puis envoyés aux frontières ; là où bon leur semblera, et ainsi l'un des véto est adroitement esquivé.

Pour l'autre véto à propos des prêtres, il sera également éludé, et cela sans beaucoup d'adresse. Les Assemblées provinciales, par exemple, jugent et bannissent de leur propre autorité les prêtres antinationaux, et ce qui est pis, elles peuvent sans le concours de l'Assemblée provinciale, sans l'exaspération du peuple comme à Bordeaux, en pendre deux à la lan-

terne sans jugement préalable. Pitié pour le véto en question puisqu'il ne peut pas être exécuté !

Il est vrai qu'un fantôme de ministre de la guerre, ou de ministre de l'intérieur, car c'était ainsi alors, fantôme que nous ne nommons pas, écrit aux municipalités et aux commandants du roi, qu'ils aient par tous les moyens imaginables à empêcher cette fédération et même de disperser les fédérés par la force des armes, et il envoie un message plein de doutes, de futilités et de confusion ; il irrite la pauvre Législative et réduit les fédérés, comme nous le voyons, à un faible contingent. Mais demandez à cet esprit fort et aux autres esprits ce qu'il y a à faire pour sauver la patrie, ils répondent qu'ils n'en savent rien, que de leur côté ils ont le matin même résigné en masse, et abandonné purement et simplement et avec convenance le gouvernail ; à ces mots ils sortent brusquement de la salle aux applaudissements des galeries. La pauvre Assemblée législative resta pendant quelque temps silencieuse ! ainsi font les ministres, dans les cas extrêmes ; les voir abandonner le poste, c'est l'un des plus tristes augures. Il n'y aura plus de cabinet de ministres complet ; seulement des fragments, et les changements ne seront jamais entiers ; apparitions fantastiques qui ne peuvent pas paraître telles qu'elles sont ! Le roi Louis écrit qu'il approuve maintenant cette fête de la fédération, que lui-même il veut y prendre part.

Et ainsi ces minces toiles d'araignées de fédérés s'étendent de Paris sur toute la France paralytique. Faibles toiles. Il n'y a pas autant de gaieté dans les masses qu'à cette première fête des piques, non, ces

pauvres fédérés marchent aujourd'hui contre l'Autriche et le comité autrichien vers les dangers et tout espoir est perdu ; hommes à dures chances, caractères décédés, mais pauvres des biens de ce monde. Les municipalités paralysées par le ministre de la guerre sont froides pour faire venir l'argent au trésor ; il faut bien le dire, ces malheureux fédérés ne peuvent pas s'armer ni marcher avant que la Société-Mère de l'endroit n'ait ouvert sa bourse et souscrit. Il n'y en avait pas en tout trois mille d'arrivés, au jour indiqué. Et de plus, qu'ils sont maigres et souffreteux ces fédérés ! c'est la chose que l'on remarque dans cet étrange spectacle. Bourdonnements de colère, frémissements, agitation et gémissements de cette pauvre France, gouvernée comme par enchantement par une constitution qui ne marche pas, dont l'effrayant sommeil magnétique doit avoir, maintenant, pour fin, la mort ou la folie. Les fédérés portent, sans nul doute, avec eux, des clameurs et des pétitions pour obtenir que la commission exécutive nationale agisse, ou sinon, la déchéance du roi, ou au moins sa suspension. Ils seront les bienvenus auprès de l'Assemblée législative, de la mère du patriotisme, et Paris pourvoiera à leur logement.

La *déchéance*, vraiment, et quoi après ? une France libre comme par enchantement, une révolution sauvée et autre chose ; et tout ensuite ! ainsi répond d'un air maussade, Danton avec les extra-patriotes enfoncés dans leur région souterraine de complots, où ils sont maintenant plongés. La *déchéance* répond Brissot, avec des restrictions ; le prince royal aura la couronne, avec une régence composée de Girondins et du minis-

tère patriote qui sera au-dessus de lui. Hélas, pauvre Brissot, il espère, comme le fait toujours un malheureux, la terre promise de la paix pour le lendemain, décidant ce qui sera la fin du monde, avec une vue qui ne s'étend pas au delà de son nez ! Bien plus sages sont les extra-patriotes souterrains, qui avec une lumière pour le présent, laissent le surplus aux dieux.

Quoi qu'il en soit dans la position où nous sommes, le résultat le plus probable de tout cela est que Brunswick, à Coblenz, venant d'amasser autour de lui une masse considérable, peut arriver le premier, et arrêter la déchéance, et spéculer là-dessus. Brunswick est à la veille de se mettre en marche avec quatre-vingt mille hommes, dit-on, farouches Prussiens, Hessois et émigrés plus farouches encore, un général du grand Frédéric avec une telle armée ! Et nos armées ? et nos généraux ? Pour Lafayette depuis sa dernière apparition au comité, il ne bouge pas, et la France entière dispute et censure ; il semble que Lafayette soit plutôt disposé à lutter contre nous que contre Brunswick. Luckner et Lafayette sous prétexte de faire un échange de corps, exécutent des mouvements que le patriotisme ne peut comprendre. Ce point seul est très-clair, c'est que leurs corps d'armées font des marches et contre-marches dans l'intérieur du pays, et beaucoup plus près de Paris qu'auparavant ! Luckner a donné l'ordre à Dumouriez de se joindre à lui ; de quitter Maulde et le camp fortifié qui s'y trouve. Auquel ordre, l'homme aux nombreux conseils, Dumouriez, avec les Autrichiens près de lui et occupé en outre à apprendre à quelques milliers d'hommes le maniement des armes, et l'exercice à

feu, à être soldats enfin, déclare, advienne que pourra, qu'il ne peut obéir. La pauvre Assemblée législative approuvera-t-elle Dumouriez en cette circonstance, sans savoir s'il existe un ministre de la guerre, ou approuvera-t-elle Luckner et les mouvements de Lafayette ?

La pauvre Assemblée législative ne sait que faire. Elle décrète cependant, que l'état-major de la garde de Paris et tous les états-majors, car ils sont pour la majeure partie feuillants, seront dissous et remplacés. Ce décret rédigé aussi fortement qu'un décret peut l'être, déclare que « la patrie est en danger ». Et finalement le 15 juillet, le matin de ce jour où le ministère se démit de ses fonctions, elle annonce par des messagers envoyés partout que la patrie est déclarée en danger. Que le roi sanctionne, que la municipalité prenne des mesures, ou non, si une telle déclaration peut être faite, elle produira un résultat.

En danger, vraiment; comme si jamais la contrée y avait été! Lève-toi, ô France, ou bien tu seras renversée et réduite à une ruine ignominieuse! n'y a-t-il pas chance de cent contre une, qu'une levée en masse du pays, le sauvera contre Brunswick, les émigrés et l'Europe féodale s'approchant.

II

MARCHONS!

Mais, selon nous, le plus remarquable de tous ces mouvements phénoménaux, est celui des six cents

marseillais de Barbaroux qui savent comment mourir.

Accédant à la demande de Barbaroux, la municipalité de Marseille réunit ces hommes le matin du 5 juillet à l'Hôtel de Ville et leur dit : Marchez, abattez le tyran ; et ces hommes en fronçant le sourcil répondirent : Marchons ! et partirent. Pénible voyage, mission chanceuse ; enfants de la Patrie, qu'un génie bienveillant vous guide ! Un cœur endurci et la foi les dirigeront, et non cet avertissement de quelque génie bon ou mauvais ! ils sont cinq cent dix-sept hommes intelligents avec des capitaines pour chaque cinquante ou dix hommes, bien armés, fusil sur l'épaule et sabre au côté, en outre ils traînent avec eux trois pièces de canon, car qui sait ce qui peut arriver ? Là-bas, les municipalités sont paralysées par le ministre de la guerre ; les commandants ont ordre d'arrêter, même, toute fédération militaire, au point même que si des arguments solides n'ouvrent pas les portes d'une ville, il y a de la poudre pour les faire sauter ! Ils se sont séparés de leur brillante cité phocéenne, de leur port de mer, de son mouvement, de ses fleurs ; ils ont quitté le cours planté de vertes avenues, ces chantiers à navire goudronnés, les bosquets d'amandiers et d'oliviers, les orangers sur le haut des maisons et les brillantes bastides qui couronnent les collines sont maintenant derrière eux ; ils poursuivent leur pénible voyage des extrémités du sol français, à travers des pays inconnus, vers une destinée qu'ils ignorent avec un projet qu'ils connaissent.

Phénomène bien surprenant ; comment dans une cité commerçante et paisible a-t-il pu se trouver autant de chefs de famille de la ville ou de la campagne

qui renoncent l'un après l'autre à leurs professions et leurs industries pour se charger d'armes de guerre et entreprendre un voyage de six cents milles pour abattre le tyran. Vous consultez toutes les histoires, toutes les brochures, tous les journaux pour avoir quelques éclaircissements à cet égard, malheureusement sans résultat. La rumeur et la terreur précèdent cette marche qui aura de l'écho sur vous, la marche elle-même est une chose inconnue. Weber dans l'escalier dérobé des Tuileries a entendu dire que c'étaient des forçats, des fieffés coquins que ces Marseillais, que tandis qu'ils traversaient Lyon, les habitants avaient fermé leurs boutiques et aussi que le nombre s'élevait à quelques quatre mille hommes. Blanc Gillé parle aussi de forçats et de dangers d'un pillage. Forçats, ils ne l'étaient pas; il n'y avait aucun danger, aucun pillage à craindre avec eux. Pour des hommes de conduite régulière, ayant la bourse des mieux garnies, il devait en être difficilement ainsi. La seule chose dont ils avaient besoin, était celle de savoir mourir. L'ami Dampmartin les vit de ses propres yeux, marchant en ordre pas à pas, dans les rues de Villefranche en Beaujolais, mais il les a vus très-légèrement, étant préoccupé, et songeant lui-même qu'il allait partir pour traverser le Rhin. Bien grand fut son étonnement en réfléchissant à une telle marche, sans règlement, sans ordre, sans étape ou munition. Du reste, c'étaient les mêmes hommes qu'il avait connus autrefois dans les troubles du Midi, parfaitement honnêtes; il ne put empêcher les soldats de causer un peu avec eux.

Bien vagues sont tous ces moniteurs, histoires

parlementaires, équivalant au silence. La babillarde histoire, ce qui est trop ordinaire, ne dira rien de ce que vous désirez le plus qu'elle vous dise ! Si un curieux excité jette jamais les yeux sur les registres du conseil municipal de Marseille, il ne découvrira peut-être aucune trace de cette délibération des plus extraordinaires, et s'il est disposé à recourir à ce que disent les biographies, dignes ou non de confiance de ces cinq cent dix-sept, le flot du temps ne les a pas encore englouties irrévocablement.

Ainsi, ces Marseillais ne sont pas encore bien définis, les traits n'en sont pas encore reproduits clairement ; c'était une masse à peau bronzée avec des lignes de feu qui s'agitait sous un ciel chaud et étouffant, vraiment curieuse à observer. Ils partent en laissant derrière eux une multitude de doutes et de craintes, de périls ; eux, ne doutent pas. Le destin et l'Europe féodale, ayant décidé de venir du dehors, ils ont également décidé de marcher à sa rencontre. La face couverte de poussière, avec peu de vivres, ils pensent avant tout ; fermes, rien ne peut les ébranler. Une telle marche sera célèbre. La pensée qui travaille sans bruit sur cette masse bronzée, un colonel Tyrtée inspiré, Rouget de Lisle, dont le monde se souviendra toujours, l'a reproduite avec un rythme et une mélodie vigoureuse, dans son hymne ou marche de *la Marseillaise ;* la plus heureuse composition musicale qui ait jamais paru. Cet air fait bouillir le sang dans les veines d'un homme ; dans toutes les armées, dans toutes les réunions on la chantera, avec des pleurs et du feu dans les yeux, avec un cœur bravant la mort, le despotisme et le démon.

On remarquera bien que ces Marseillais seront en retard pour la fête de la fédération. Par le fait, ce n'est pas le serment du jeu de Paume qu'ils ont en vue. Ils ont une autre chose à faire, un comité national exécutif et paralytique à faire marcher. Ils doivent renverser qui que ce soit, le tyran ou le fainéant martyr, qui la paralyse ; battre ou être battu, et avant tout réussir ; et au besoin on sait mourir.

III

QUELQUES CONSOLATIONS POUR LE GENRE HUMAIN.

Des fêtes de la fédération nous n'en dirons presque rien. Il y a des tentes plantées dans le Champ de Mars ; tente pour l'Assemblée nationale, tente pour la représentation héréditaire, laquelle s'y rend, en vérité, de trop bonne heure, car elle aura à attendre longtemps pour cette fête. Il y a quatre-vingt-trois arbres de la liberté représentant chaque département ; arbres et *mais* en assez grande quantité ; le plus beau de tous est un *mai* très-élevé surchargé d'écussons, de blasons, de livres de généalogies, et ce qui est encore mieux, de sacs de procédure. Ce mai sera brûlé. Les cent trente rangs des bancs de cette fameuse enceinte sont déjà occupés ; nous avons un soleil brillant et tous marchent, coulent et mugissent, mais à quoi bon ? Le maire, le vertueux Pétion, que les feuillants avaient destitué, fut réinstallé seulement la veille par décret de l'Assemblée. Les dispositions d'esprit des spectateurs sont des plus mauvaises. Sur

les chapeaux que portent les hommes, est écrit avec de la craie : « Vive Pétion », et même « Pétion ou la mort ».

Le pauvre Louis qui a attendu jusqu'à cinq heures avant que l'Assemblée n'arrivât, prête aujourd'hui le serment national, avec une cuirasse sous son gilet qui cache aussi des pistolets. Madame de Staël, de la tente royale, avance la tête d'un air de désespoir; elle ressemble à une agonisante redoutant que le flot de la multitude qui a reçu Sa Majesté ne la renvoie pas vivante. Aucun cri de *vive le roi* ne frappa l'oreille, il n'y eut que celui de *vive Pétion ! Pétion ou la mort !* La solennité nationale fut une véritable confusion, chacun beuglant bien avant que les évolutions fussent commencées. Le *gué-mai* avec ses écussons et ses sacs de procédure est oublié, il n'est point encore brûlé, lorsqu'un certain député patriote désigné par le peuple en approche une torche, et ce *mai* disparaît morceau par morceau. C'était la plus triste des fêtes des Piques que jamais mortel ait vu. Le maire Pétion, dont le nom figure sur les chapeaux, est au zénith dans cette fédération ; Lafayette à son nadir.

Pourquoi le tocsin de Saint-Roch se fait-il entendre le samedi suivant? Pourquoi les habitants ferment-ils leurs boutiques? c'est que les sections défilent, on a peur de l'effervescence. Le comité législatif après longue délibération au sujet de la présence de Lafayette et des anti-Jacobins, déclare ce jour-là qu'il n'y a pas motif à accusation. Patriotes ! soyez néanmoins tranquilles et que le tocsin cesse ; les débats ne sont pas terminés, ni le rapport accepté ; mais Brissot, Isnard et la Montagne le passeront au crible, et le

repasseront peut-être dans trois semaines au plus.

Il y a tant de cloches, de tocsins et de bruit, que c'est à ne rien entendre, l'un étouffant l'autre. Par exemple, le tocsin de Lafayette de samedi n'était pas sans avoir un ton mineur, languissant, semblable à celui des cloches que la députation de l'Assemblée législative fit sonner pour le chevalier Paul Jones à sa mort ; tocsin ou chants funèbres, ne font plus qu'un pour lui, maintenant ! Dans dix jours, Brissot le patriote, insulté par ceux des galeries, sera lui-même étouffé par eux, à cause de son patriotisme restreint ; on tirera sur lui pendant qu'il discourt, et recevra deux balles. Il repose aujourd'hui dans un monde muet, exempt des tons mineurs et majeurs d'arcs-de-triomphe et de terreur, de bruit et de chutes !

La plus touchante cérémonie est cette autre solennité qui eut lieu le matin où sonna le *tocsin* de Lafayette pour la proclamation de : la patrie est en danger, jusqu'à aujourd'hui dimanche il n'y avait pas eu solennité pareille. L'Assemblée législative la décréta il y a une quinzaine environ ; mais la royauté et le fantôme ministériel la reculèrent autant que possible. Aujourd'hui cependant, dimanche 22 juillet 1792, ils ne la reculeront pas davantage, et la solennité est un fait vrai, touchant à contempler. Les municipaux et le maire ont leurs écharpes, des décharges de canon partent du Pont-Neuf et par intervalle de simples coups, et cela toute la journée. Les gardes sont à cheval, les notabilités en écharpes, avec hallebardes et cavalcades ; des banderoles et des drapeaux emblématiques, entre autres un immense sur lequel flottent tristement ces mots : *Citoyens, la*

patrie est en danger. Les masses parcourent les rues au son d'une musique lugubre et de cornets aigus ; faisant une pose à chaque station et au bruit des trompettes inspirant la mélancolie ; on crie par l'intermédiaire d'un héraut ce que le drapeau expose aux regards : *Citoyens, notre patrie est en danger*.

Y a-t-il un cœur d'homme qui puisse entendre ces mots sans frissonner ? Les bourdonnements et les mugissements qui partent de cette multitude, disent que ce n'est point un triomphe ; c'est un bruit plus triste que celui d'un triomphe. Mais quand la longue cavalcade et la proclamation eurent leur fin, et que notre immense drapeau fût fixé sur le Pont-Neuf, on en posa un autre semblable à l'Hôtel de Ville, où il se mit à flotter en attendant de meilleurs jours ; chaque officier municipal occupe un siège au centre de sa section, sous une tente élevée sur une place en plein air ; les tentes sont surmontées des drapeaux de la patrie en danger, et tout au haut, sont une *pique* et un *bonnet rouge*, sur le devant sont deux tambours sur lesquels repose une table de bois, et sur cette table un livre ouvert ; auprès est assis un commis, comme un ange conservateur, tout prêt à écrire les listes, disons-le, des *enrôlements !* Oh ! alors, il semble que les dieux mêmes ont les regards fixés dessus. Jeunes *Patriotes*, *Culottes* et *Sans-Culottes*, se précipitent à qui mieux mieux poussés par l'émulation. « Voici mon nom ; nom, sang et vie, tout est pour la patrie, que n'ai-je davantage ! » Les jeunes gens de petite taille se désolent de n'être pas assez grands. Les vieillards accourent en hâte un fils à chaque bras, les mères elles-mêmes offrent le fruit de

leurs entrailles, l'envoient au champ d'honneur tout en versant des pleurs. Et la foule de répéter de tous côtés ces mots : *Vive la patrie!* qui se reproduit au loin : et des étincelles ardentes s'échappent de tous les yeux; le soir chaque membre du conseil municipal s'en retourne à l'Hôtel de Ville suivi d'une longue queue de braves volontaires inscrits sur la liste, il dit en promenant les regards autour de lui : voilà ma moisson d'aujourd'hui. Demain ils partiront pour Soissons avec un sac léger contenant toute leur fortune.

Ainsi avec *vive la patrie! vive la liberté!* Paris *de pierre* brille comme l'Océan dans ses gouffres. Chaque jour les officiers municipaux enrôlent sous la tente aux trois couleurs et en présence des drapeaux du Pont-Neuf et de l'Hôtel de Ville, sur lesquels est inscrit : Citoyens, *la patrie est en danger.* Environ dix mille combattants, sans discipline, mais pleins de courage, vont marcher dans peu de jours. Il en est ainsi dans toutes les villes de France. Remarquez pourtant que si la patrie a besoin de défenseurs, nous avons une commission exécutive nationale? que les sections et les Assemblées primaires, en tout cas, deviennent permanentes et siégent continuellement à Paris et dans toute la France par un décret législatif du mercredi 25 de ce mois.

Remarquez d'un autre côté, comme dans ce même moment du 25, Brunswick *s'ébranle* à Coblentz! Il se met en route; une telle expression semble dire qu'il va y avoir une secousse. C'est un ramassis successif, simultané, de trente mille fantassins, dix mille cavaliers, et en tête ces fanfarons d'émigrés, avec tam-

bours, cymbales, tapage et jurons, et de longs charriots criards, chargés de provisions. Tout cela se meut avec Brunswick ; sans tout cela cet homme ne marcherait pas, il couvre un espace de quarante milles ; portant avec lui son manifeste daté, ainsi que nous le disions du 25 ; papier officiel digne d'attention !

Par ce document il semblerait que la France est sur le point d'expirer ; le peuple français doit maintenant se rallier autour de Brunswick et des seigneurs émigrés, la tyrannie d'un Jacobin ne l'opprimera plus, il reviendra et reprendra faveur auprès de son bon roi qui, par une déclaration (il y a trois ans) du 23 juin, a promis le bonheur. Quant à l'Assemblée nationale et autre corps d'individus investis d'un nuage d'autorité, ils sont chargés de maintenir intactes les villes et les places fortes du roi, jusqu'à ce que Brunswick arrive pour les en débarrasser. Il est certain qu'une prompte soumission peut atténuer beaucoup, mais il n'y a pas de temps à perdre pour cela. Tout garde national ou personne non en uniforme qui résisterait les armes à la main sera traité comme traître, ce qui veut dire pendu sans délai. Du reste, si Paris, avant que Brunswick n'y arrive, insulte d'une manière quelconque le roi, ou si, par exemple, il souffre qu'une faction chasse Sa Majesté, dans ce cas Paris sera mis en état de siége et foudroyé par le feu du canon. Il en sera de même pour toute autre ville qui, témoin de pareils actes, contraires aux intérêts de Sa Majesté, ne s'y opposerait pas par tous moyens possibles. Paris, toute autre ville, places en insurrection, cours et prisons cou-

pables desdits actes de sacrilége, seront réduits en cendre, et leurs ruines fumantes laissées sur place pour servir de leçon. Une pareille vengeance est bien certainement le signe d'un insigne méfait. O Brunswick, quels mots as-tu écrit et publié hautement ! Dans ce Paris, comme dans l'ancienne Ninive, il y a tant de milliers de gens simples qui ne peuvent distinguer la main droite de la main gauche, et aussi beaucoup de bêtes ; les vaches à lait, les ânes à la vie dure, et le pauvre petit canari, mourront-ils aussi ?

La déclaration royale et impériale de la Prusse et de l'Autriche dont on n'avait pas besoin, expose le plus amplement possible leur version de *Sans-souci-Schönbrün* sur cette révolution française, depuis son commencement, et la colère avec laquelle ces fortes têtes ont vu de pareilles choses se faire sous la voûte des cieux ! Cependant comme une *légère consolation* pour l'humanité, elles expédient Brunswick, sans regarder à la dépense, comme on peut le croire, ni aux sacrifices personnels ; soulager les hommes n'est-ce pas le premier des devoirs ?

Sereines altesses, qui faites là-bas des protocoles et des manifestes et consolez le genre humain ! que fera-t-on si un jour, dans mille ans, vos parchemins, vos formulaires, vos raisons d'État étaient jetés aux quatre vents ; la réalité, sans nécessité, vous regarderait avec surprise, oui, vous, en face ; l'humanité se demanderait quelle est la chose qui pourrait la consoler.

IV

LE SOUTERRAIN.

Jugez s'il y avait de la satisfaction pour ces sections siégeant en permanence et délibérant pour savoir comment une commission nationale exécutive pourrait marcher.

La réponse devient difficile, non pas de provoquer la terreur, mais de faire dominer la confiance, et *vive la nation !* votre jeune valeur courant en masse à la frontière, *la patrie en danger*, ce qu'elle dit elle-même en silence sur le Pont-Neuf. Les sections sont occupées dans leur éternelle profondeur, et bas, plus bas encore, travaille le patriotisme sans borne, cherchant le salut dans le complot. L'insurrection, direz-vous, devient le plus sacré des devoirs? Le comité s'est choisi lui-même son siége, comme s'il était un soleil d'or. Les journalistes Parer, Camille Desmoulins, l'Alsacien Westermann, ami de Danton, l'Américain Fournier de la Martinique, comité connu du maire Pétion, qui, en qualité de personnage officiel ne doit dormir que d'un œil ; connu également du procureur Manuel, enfin, du substitut Danton ! Celui-ci plongé dans l'obscurité, étant aussi un être officiel, supporte sa charge sur ses épaules de géant ; Atlas épais et invisible, du reste.

Beaucoup plus invisibles encore sont les Jacobins avec leurs réticences. L'insurrection doit éclater mais quand? Nous pouvons seulement remarquer ceci,

c'est que les fédérés ne sont point encore partis pour Soissons, pas plus qu'ils ne sont disposés d'y aller maintenant pour les motifs, dit le président des Jacobins, qu'il est bon de ne rien arrêter, et d'avoir un comité central siégeant tout près, sous le toit de la Société-Mère. Il est difficile de savoir ce qu'il y a de convenable à faire avec sécurité au milieu d'un tel ferment d'effervescence et d'un tel danger; les quarante-huit sections ont leur comité central, formé pour les communications promptes, auquel comité central la municipalité désireuse de l'avoir sous la main ne refusera pas un logement dans l'Hôtel de Ville.

Singulière cité ! au-dessus de tout cela, il y a, comme d'ordinaire, des boulangers, et des brasseurs, des ouvriers, des émousseurs; de frétillants promeneurs sous les arbres, des promeneuses avec ombrelles vertes s'appuyant sur votre bras. Les chiens dansent, les décrotteurs cirent sur ce même Pont-Neuf, où *la patrie est en danger*, ainsi tout a son cours, mais ce cours de toutes choses est bientôt changé et terminé.

Regardez ce château et ce jardin des Tuileries; silencieux comme le Sahara; nul n'y peut pénétrer sans billet, les grilles en sont fermées depuis la journée des *culottes-noires*. Cependant l'Assemblée nationale murmure quelque chose à propos de la terrasse des Feuillants, à savoir: que la susdite terrasse étant contiguë à la porte d'entrée de derrière de leur salle, doit être en partie propriété nationale, et la justice nationale a aussi planté un drapeau tricolore au-dessus comme ligne de démarcation respectée avec la plus triste rigueur par tous les patriotes. Il flotte là, ce drapeau tricolore, comme ligne de démarcation, et

porte des inscriptions satiriques sur des cartes; elles sont généralement en vers, et derrière est écrit Coblenz; et il est isolé, silencieux comme un Golgotha victime du destin, en vain le soleil le frappe de ses rayons ou le place dans l'ombre. Tuileries, séjour que maltraite la destinée, quel espoir peut s'y trouver? Des billets mystérieux peuvent seuls en ouvrir les portes; on y parle d'insurrections très-imminentes. L'état-major du génie de Rivarol eût mieux fait d'acheter des mousquetons, des bonnets de grenadiers et des uniformes rouges suisses, ce serait utile. L'insurrection arrivera ; mais n'aura-t-elle pas à lutter aussi ? Elle sera renversée, on doit l'espérer, avant que Brunswick n'arrive ?

Mais remarquez encore que si les bornes, les pliants et les chaises restent silencieuses, si le collége des hérauts des afficheurs ne bougent pas, *la sentinelle* de Louvet donne des avertissements gratis sur tous les murs, que Sulleau est occupé, que *l'ami du peuple* Marat et *l'ami du roi* Royou, coassent et contre-coassent. Pour Marat, bien qu'il ait disparu depuis ce massacre du Champ de Mars, il vit encore. Il a demeuré, qui sait dans quelle cave; peut-être dans celle de Legendre, nourri par un *steak* provenant d'un bœuf tué par ce dernier. Mais depuis avril, sa voix tenant de celles du taureau et de la grenouille, résonne de nouveau, plus désagréable que les cris les plus aigus. Pour le moment, une sombre terreur le tourmente. « O brave Barbaroux ne me transporteras-tu pas à Marseille déguisé en cocher? » Dans le Palais-Royal et les places publiques, ainsi que nous le lisons, il existe une grande activité. Des particuliers haran-

guent en faveur des enrôlements ; ils prêchent pour que la commission exécutive puisse agir. Les journaux royalistes doivent être brûlés en public, sur cela, arguments et débats qui se terminent ordinairement par des coups de cannes. Pensez à ceci : à l'heure de minuit à la salle de Manége, l'auguste Assemblée vient d'y prononcer un ajournement, des citoyens des deux sexes entrent de force en criant : vengeance, ils ont empoisonné nos frères en mêlant du verre pilé dans le pain à Soissons! Vergniaud prononça quelques paroles flatteuses, disant que des commissaires ont déjà été envoyés pour faire des investigations sur ce verre en poudre et qu'ils ont fait ce qui était nécessaire en pareil cas ; alors les citoyens gardent un profond silence et vont chez eux se coucher.

Tel est Paris, le cœur d'une France qui lui ressemble. Des soupçons surnaturels, des doutes, des inquiétudes, des anticipations sans nom, de bord à bord ; et ces bronzés Marseillais marchant poudreux, presque nus au milieu de tout cela ; ils ne doutent de rien. Ils marchent au bruit sourd qui résonne dans tous leurs cœurs, ils franchissent sans s'arrêter de longues distances pendant ces trois semaines et plus, précédés de la terreur et de la rumeur. Les confédérés de Brest arrivent le 26 au milieu des hourras de la rue. Ce sont également des hommes déterminés, portant et ne portant pas la pique sacrée de Château-Vieux, ayant surtout de la haine pour Soissons. Bien certainement les frères marseillais approchent de plus en plus chaque jour.

V

AU DINER.

Ce fut un beau jour pour Charenton que le 29 du mois lorsque les frères marseillais furent en vue. Barbaroux, Santerre et les patriotes sont partis à la rencontre des terribles voyageurs. Le patriote parisien presse sur sa poitrine le patriote poudreux ; il y a lavement de pieds et repos ; un dîner de douze cents couverts au Cadran bleu, et une sérieuse conférence privée, dont on ne sait rien. Conférence qui, à la vérité, aboutit à peu de chose ; quant à Santerre, la bourse ouverte et le ton élevé, il n'a presque plus sa tête, néanmoins on passera là la nuit ; à demain l'entrée publique dans Paris.

De cette entrée publique, les historiens du jour ou plutôt les journalistes, ainsi qu'ils s'intitulent, nous ont assez conservé le souvenir. Quelle réception fraternelle hommes et femmes et Paris en général leur ont faite, au milieu des bravos et des claquements de mains dans les rues encombrées. Seulement nos Marseillais remarquaient çà et là des cocardes en rubans de soie, et faisaient signe d'avoir à les enlever et de les remplacer par des cocardes et des rubans de laine, ce qui était fait. La Société-Mère en corps vint de la place de la Bastille pour leur donner le baiser fraternel. Ils allèrent ensuite en triomphe à l'Hôtel de Ville recevoir le baiser du maire Pétion, et déposer leurs fusils dans les casernes de la France régénérée,

qui n'étaient pas loin ; ensuite ils se dirigèrent vers un cabaret retenu à l'avance dans les Champs-Élysées, pour y prendre part à un repas frugal, mais patriotique.

Les Tuileries, indignées de tout cela, sont averties de ce qui se passe, au moyen des billets d'entrée. Les Suisses au costume rouge surveillent encore plus aux grilles du château, bien qu'il n'y ait aucun danger. Les grenadiers bleus de la section des filles de Saint-Thomas sont de service ce jour-là, hommes d'agio, comme nous l'avons vu, aux bourses bien garnies avec cocardes en ruban ; parmi lesquels est Weber. Une partie de ces derniers, avec les capitaines et plusieurs notabilités des feuillants, Moreau de Saint-Méry de l'ordre des trois mille et autres, ont pris part à un repas plus respectable dans un cabaret tout près. Le dîner terminé, ils proposent des toasts patriotiques et de fidélité, pendant que les Marseillais, vrais patriotes nationaux vont prendre leur modeste repas dans de la faïence ! Ce qui eut lieu ce jour-là ne peut se décrire, mais le fait en dehors est que plusieurs de ces grenadiers des filles Saint-Thomas quittèrent leur cabaret, peut-être émus, mais, vraiment, pas encore étourdis par les boissons qu'ils avaient absorbées, avec l'intention la plus prononcée de témoigner aux Marseillais, et à la masse des patriotes parisiens qui se trouvaient là, que les hommes des filles Saint-Thomas n'étaient pas moins patriotes que tout autre individu de quelque classe qu'il pût être.

C'était un dur message ! car comment la foule des flâneurs pouvait-elle croire à une telle chose ou faire

autrement que d'en rire, provoquante et provoquée. — Jusqu'à ce qu'enfin les grenadiers tirent leurs sabres du fourreau, et alors un cri aigu, strident : s'élève : « A nous Marseillais ! aussi prompts que l'éclair, malgré que le dîner ne fût pas encore sur la table, les Marseillais ouvrent les portes et les fenêtres du cabaret, en sortent; ils courent, ils volent, ces cinq cent dix-sept patriotes, sans avoir dîné, le sabre tiré, et sont sur la scène de la lutte. Parlementerez-vous, capitaines des grenadiers et personnages importants, officiels, avec vos physionomies devenues subitement pâles, rapportent des témoins? Le plus sage, dans ce moment, était une prompte retraite ! Les hommes des filles Saint-Thomas se retirent : ils reviennent en nombre, font face les premiers : alors, hélas, aussi promptement que possible on se trouve vis-à-vis ; les Marseillais, comme des lions, d'après un témoin, détruisirent les palissades et comblèrent les fossés : messieurs, c'était un spectacle imposant.

Alors ils s'enfuient, les Marseillais les poursuivant vers les Tuileries de plus en plus vite, où un pont-levis reçut la masse des fuyards, et les sauva en se relevant. Quelques-uns échappèrent aussi en se précipitant dans le fossé couvert d'un limon verdâtre ; tous, ah ! non ! Moreau de Saint-Méry, par exemple, étant trop gras ne peut pas courir vite ; il reçut un coup, seulement, sur l'épaule ; il tomba la face contre terre, et disparut alors de l'histoire de la Révolution. Il y eut bien aussi quelques égratignures sur le derrière, beaucoup de pans d'habits emportés et autres dégâts. Le pauvre sous-lieutenant Duhamel, simple

changeur, quel sort lui était-il réservé ! il se retourna vers ses poursuivants le pistolet à la main, fit feu, il manqua son coup ; il en prit un second, tira et manqua de nouveau ; alors il s'enfuit, mais malheureusement en vain. Dans la rue Saint-Florentin, il fut empoigné et égorgé avec fureur. Ce fut la fin de la nouvelle ère ou plutôt de toutes les ères, qui étaient réservées à ce pauvre Duhamel.

Il y eut une accusation portée à la barre de l'Assemblée, contre-accusation et défense ; les Marseillais demandant un tribunal composé de jurés libres, qui ne fut jamais constitué. Nous demanderons plutôt quel peut être, selon toute probabilité, le résultat de ces actes accumulés de folie. Selon toute probabilité, il y en aura, et l'époque n'en est pas éloignée ! Les comités centraux des fédérés, dans l'église des Jacobins, les sections à l'Hôtel de Ville, le comité de Cara, Camille Desmoulins et compagnie au soleil d'or, tous sont occupés, semblables à ces divinités sous-marines, ou appelez-les, les divinités de la bourbe, travaillant dans les sombres profondeurs des eaux, jusqu'à ce que tout soit prêt.

Maintenant notre Assemblée nationale, semblable à un navire submergé, sans aide, est flottante ; les galeries des femmes vociférant et des fédérés armés rugissant après elle ; elle n'est pas sans être effrayée, et attend qu'il plaise au flot de la chance de lui donner un moyen de salut. C'est douteux, mais d'un autre côté, il est certain qu'une explosion sous-marine est une calamité ! Des pétitions pour forfaiture contre le roi sont souvent adressées : pétition de la section de Paris, pétitions des villes et des provinces patriotes,

d'Alençon, de Briançon et des marchands de la foire de Beaucaire ; mais qu'en fera-t-on ? Le 3 août, le maire Pétion et la municipalité, ceints de leurs écharpes tricolores, en déposent une pour forfaiture, et cela publiquement. La forfaiture, c'est ce que tous les patriotes demandent et attendent. Tous les Brissotins en masse la réclament avec le prince royal pour souverain, sous leur direction. Les emphatiques fédérés demandent à la législative : Pouvez-vous ou ne pouvez-vous pas nous sauver ? Les quarante-sept sections ont approuvé la forfaiture seule ; la section des filles Saint-Thomas est en opposition. Bien plus, la section Mauconseil déclare, positivement, qu'il y a forfaiture, qu'en conséquence, elle s'affranchit dès aujourd'hui, dernier jour de juillet, de toute fidélité au roi, et en prend note en présence du public. Acte que l'on blâme hautement, mais qui sera hautement applaudi, et le nom de *Mauconseil* ou mauvais conseil, est depuis lors changé en celui de *Bonconseil*.

Le président Danton dans la section des Cordeliers, fait autre chose ; il invite tous les citoyens à prendre place dans les affaires des sections, un danger les menaçant tous. Lui, Atlas nuageux qui supporte tout, comme personnage officiel, il travaille également pour avoir dans sa région éloignée du Sud-Est ce bataillon des bronzés Marseillais. Le poli Chaumette, le cruel Billaud, le député Chabot, Huguenin avec son tocsin en permanence dans les oreilles, les y recevront avec empressement. O législateurs, pouvez-vous, oui ou non, nous sauver ? Pauvres législateurs, avec leur législation submergée, avec une explosion volcanique sous elle ! La forfaiture sera débattue le 9 août ; on

espère que cette misérable affaire de Lafayette aura une fin le 8.

Le lecteur, à présent, jettera un coup d'œil sur ce lever du dimanche 5 ! le dernier ? non, depuis longtemps, jamais, dit Bertrand de Molleville, lever fut si brillant, du moins si pressé. Un sombre intérêt de mauvais augure se peint sur tous les visages ; les yeux de Bertrand sont humides de larmes, car au dehors, loin de ce ruban tricolore sur la terrasse des Feuillants, le Corps législatif discute, les sections défilent, tout Paris est effrayant ce grand dimanche, — en demandant la déchéance. Cependant ici, dans l'intérieur des Tuileries, une importante proposition est en question pour la centième fois, c'est celle de transporter le roi à Rouen et au château de Gaillon. Sa Majesté sur le point d'accepter, recule, il écrit, après quelques instants, le cœur palpitant pour un beau jour d'été sans fin que « il a raison de penser que l'insurrection n'est point aussi mûre que vous le supposez » ; sur quoi, Bertrand de Molleville éclate *d'humeur et de désespoir*.

VI

LES CLOCHES A MINUIT.

Malgré cela, il est certain que l'insurrection est arrivée à maturité. Le jeudi 9 août, si la forfaiture n'est pas prononcée par la législature ce jour-là, nous devons la déclarer nous-mêmes.

La législature ? Pauvre législature submergée qui

ne peut se prononcer sur rien. Le mercredi 8, après des discours à perdre haleine, elle ne peut pas seulement prononcer une accusation contre Lafayette, elle l'absout, sachez-le, patriotes, par une majorité d'une voix. Le patriotisme l'apprend ; le patriotisme poursuivi par la terreur qu'inspire la Prusse, par un soupçon surnaturel, rugit autour de la salle de Manége ; insultant plusieurs députés du côté droit qui ont prononcé le renvoi, les chassent, les prennent au collet, le tout avec force menaces ; le député Vaublanc et autres de sa caste, sont heureux de trouver refuge dans les casernes des gardes, et de s'échapper par les fenêtres de derrière. Le lendemain, plaintes sans nombre, lettres sur lettres de députés insultés ; plaintes amères, discussions et bavardages présomptueux. Le soleil de jeudi se couche comme ses prédécesseurs et point de forfaiture prononcée. Enfin, retournez à vos tentes, ô Israël !

La Société-Mère cesse de parler, les groupes de harangueurs, les patriotes, les lèvres closes maintenant, se prennent bras dessus bras dessous en rang deux par deux, et d'un pas accéléré, disparaissent dans les lieux obscurs de l'est de la ville. Santerre est prêt, ou nous ferons qu'il le soit : quarante-sept des quarante-huit sections sont également prêtes ; celle des filles Saint-Thomas même passe du côté des Jacobins et se tient également à disposition. Que les extra-patriotes aient les yeux sur leurs armes, celui-ci sur sa pique, celui-là sur la gachette de son fusil, et sur leurs frères de Brest ; avant tout, les bronzés Marseillais se préparent pour l'heure suprême ! Le syndic Rœderer sait tout cela, et se lamente sur les

conséquences qui résulteront de ces cinq mille cartouches distribuées dans ces derniers jours aux fédérés à l'Hôtel de Ville.

Et vous aussi braves messieurs, vous, les défenseurs de la royauté, vous encombrez de votre côté les Tuileries, non pour un lever, non pour un coucher ; là, beaucoup seront mis au lit. Vos billets d'entrée sont nécessaires, vos mousquetons le seraient beaucoup plus. Ils viennent en foule, comme des braves qui savent aussi mourir : le vieux Maillé, maréchal de camp est arrivé, ses yeux étincellent de nouveau, bien qu'affaibli par un catarrhe de près de quatre-vingts ans ; courage, frères ! nous avons mille Suisses, tous hommes de cœur, solides comme le granit de leurs montagnes. Les grenadiers nationaux sont pour le moins amis de l'ordre ; le commandant Mandat échauffera leur loyale ardeur ; il en répondra sur sa tête ; Mandat et son état-major, car cet état-major, bien qu'il y ait un décret et arrêt pour la dissolution, n'a fort heureusement jamais été renvoyé.

Le commandant Mandat a eu des correspondances avec le maire Pétion ; il a, depuis trois jours, un ordre écrit de lui, pour repousser la force par la force. Un escadron sur le Pont-Neuf obligera les Marseillais, par la voix du canon, à retraverser la rivière ; un escadron de l'Hôtel de Ville coupera en deux le faubourg Saint-Antoine venu de l'arcade Saint-Jean ; une moitié sera forcée de retourner dans la sombre région de l'Est, et l'autre d'aller dans les labyrinthes autour du Louvre. Des escadrons nombreux et bien montés ; escadrons dans le Palais-Royal, sur la place Vendôme, qui chargeront au moment donné, balayeront cette

rue-ci, puis celle-là; nous aurons un nouveau 20 juin; seulement moins profitable ? Probablement que l'insurrection n'osera éclater ? Les escadrons de Mandat, de la gendarmerie à cheval et les gardes bleus marchent avec bruit, les canonniers murmurent; dans l'obscurité de la nuit, au bruit de la *générale* qui commence à se faire entendre, lorsque les hommes devraient aller se coucher. C'est la nuit du 9 août 1792.

D'un autre côté, les quarante-huit sections se correspondent par de prompts messages ; chacune d'elles choisit ses trois délégués munis de pleins pouvoirs. Le syndic Rœderer, le maire Pétion sont dépêchés aux Tuileries ; courageux législateurs, — c'est au moment même où le tambour bat le danger, — reviendront-ils à leur salle ? La demoiselle Théroigne, ayant sur la tête un bonnet de grenadier, porte un habit de cheval à basques courtes, deux pistolets ornent son étroite poitrine, et le sabre au côté soutenu par un ceinturon.

Une telle scène se joue dans le pandémonium de Paris ou séjour de tous les démons ! De plus, cette même nuit, où le maire Pétion se promène dans le jardin des Tuileries, est belle et calme. Des pléiades d'étoiles jettent leur éclat avec une entière sérénité. Pétion y est venu lorsque la chaleur à l'intérieur était à son comble. La vérité est que Sa Majesté le reçut on ne peut plus rudement, ainsi que cela devait être. Puis il ne trouva plus d'issue, les escadrons de Mandat le repoussèrent à chaque grille, les grenadiers des filles Saint-Thomas même donnèrent un libre cours à leurs langues. Que tu le payeras cher, vertueux Pétion si ça tourne mal, bien que les autres

se montrent fort civils ! Certainement si un homme en France s'est trouvé dans de petits draps cette nuit, c'est bien le maire Pétion; obligé sous peine de mort, dit-on, de montrer un visage souriant d'un côté et pleurant de l'autre. C'est la mort s'il n'est pas adroit ! L'Assemblée nationale jusqu'à quatre heures du matin n'entendant pas parler de son émissaire, le somme d'avoir à rendre compte de l'état de Paris, de ce Paris dont il ne sait rien ; malgré cela il n'en ira pas moins chez lui se coucher, ayant seulement laissé son équipage doré.

La tâche de Rœderer n'est pas beaucoup moins délicate, il ne sait pas encore s'il doit se lamenter ou non. Il entre de temps en temps, il écoute, il parle, il envoie chercher le directeur du département, lui, son procureur syndic ne sachant que faire. Les appartements sont encombrés, sept cents personnages en noir intriguent, les Suisses habillés de rouge et durs comme des roches; des fantômes ou des moitiés de fantômes de ministres avec Rœderer et des conseillers voltigent autour de Leurs Majestés; le vieux maréchal de Maillé se précipite aux pieds du souverain en disant que lui et ces braves messieurs viennent pour mourir pour la royauté. S'enrôler ! à minuit, au sein de la tranquillité de la nuit, troublée par la cloche d'alarme qui résonne au loin ! Il en est ainsi, à chaque mot flatteur, cloche après cloche répète le conte merveilleux. Les mauvais courtisans écoutent aux fenêtres, les ouvrent pour respirer l'air, distinguent les cloches par leur son. Celle-ci est le tocsin de Saint-Roch, celle-là de Saint-Jacques nommé la Boucherie? Et messieurs, n'entendez-vous pas aussi celle

de Saint-Germain l'Auxerrois ? C'est le même métal qui annonça l'orage il y a 220 ans, alors également par ordre de Sa Majesté, la veille de la Saint-Barthélemy ! De même comme alors sonnent aujourd'hui les cloches. Quel est le courtisan qui peut en faire une différence. Bien plus, il semble que l'on entende celle de l'Hôtel de Ville, nous la reconnaissons à son timbre. Oui, amis, c'est la terrible cloche de l'Hôtel de Ville, qui se fait entendre pendant la nuit. Par miracle, langue de cloche et bras d'homme ; c'est Marat lui-même, si vous le saviez, qui en tire la corde ! Marat sonne; Robespierre reste caché, invisible pendant quarante heures; des hommes ont du cœur, et quelques-uns aussi bon qu'aucun autre, et la frénésie même n'en donnera pas à d'autres.

Quelle mouvante confusion, dont l'issue avance lentement. L'heure incertaine, accompagnée de peines et de luttes, aura sa certitude qui existera toujours ! Des délégués chargés de pleins pouvoirs, trois de chaque section, en tout cent quarante-quatre, allèrent en masse à l'Hôtel de Ville vers minuit. L'escadron de Mandat qui y stationnait ne s'opposa point à leur introduction, n'y a-t-il pas le comité central des sections qui y siége habituellement, cette nuit en plus grand nombre? on y voit dominer la confusion, l'irrésolution et le claquement des langues. Les sentinelles sont sans repos, les rumeurs propagées par les faux courtisans, les Suisses rouges de Mandat et ses escadrons qui chargeront. Le mieux est de renverser l'insurrection? oui, renversez-la. Ah ! écoutez !... Le faubourg Saint-Antoine fait entendre son tocsin bien significatif ! amis, non, vous ne pouvez pas anéantir

l'insurrection, vous devez la supporter, vivre ou mourir avec elle.

C'est pourquoi il faut de la promptitude maintenant; que ces anciens municipaux munis de pleins pouvoirs, et mandataires du peuple souverain se démettent de leurs fonctions, et que ces nouveaux cent quarante-quatre s'en saisissent. Le voulez-vous ou ne le voulez-vous pas, dignes municipaux, vous devez marcher. N'est-ce pas heureux pour plusieurs d'entre eux de pouvoir se laver les mains de telles affaires et de siéger paralysés, sans avoir à rendre compte jusqu'à ce que l'heure arrive pour agir, ou pour se retirer chez soi, pour s'y livrer aux douceurs du repos? Deux seulement des anciens municipaux ou tout au plus trois, nous les citons : le maire Pétion, se promenant dans le jardin des Tuileries, le procureur Manuel, le procureur substitut Danton, l'invisible Atlas par-dessus tout, sont absents. Ainsi avec nos cent quarante-quatre parmi lesquels se trouve un Huguenin, un Billaud, un Chaumette, l'éditeur Tallien et Fabre d'Églantine, des Sergent, des Panise, et en un mot les imprévus et les prévus comblent la mesure, toute la fleur de l'extra-patriotisme. N'avons-nous pas comme par magie créé une nouvelle municipalité, prête à agir d'une manière illimitée, et qui se déclare elle-même en pleine insurrection. Avant toute chose, on envoie chercher le commandant Mandat par l'ordre du maire de cette municipalité. Pour ces escadrons qui doivent charger, et font sonner plus violemment que jamais la cloche d'alarme, aussi pour vous, les hardis cent quarante-quatre, reculer est aujourd'hui impossible !

Lecteurs, n'allez pas vous imaginer que dans cette position languissante, cette insurrection est facile. L'insurrection est difficile, chaque individu doute même de son proche voisin et ne connaît nullement ceux qui sont éloignés; il ignore sa force, et la force qu'il a contre lui. Seulement il est certain qu'en cas d'insuccès, son lot sera le gibet ! huit cent mille têtes et dans chacune une différence d'appréciation, des incertitudes, un théorème séparé d'action en rapport avec cela ; en dehors de tant d'incertitudes, il y a la certitude avec son résultat net, inévitable, qui ne peut être détruit, tendant, à tous moments, soit à la couronne civique ou à un coup ignominieux.

Si le lecteur peut prendre le vol d'Asmodée et planer tant sur les toits à l'extérieur, que pénétrer dans l'intérieur des maisons, qu'il regarde des tours de Notre-Dame ce qu'est Paris ! ce sont des voix hautes de plaintes, de véhémence ou des voix basses de grognements, d'hésitation; le courage se livrant à une défiance désespérante ; la lâcheté tremblante, silencieuse derrière, la porte barrée, et partout la paresse ronflant paisiblement, car grand nombre de nonchalants, restent étendus sur leurs matelas, toujours endormis. Oh ! entre la fanfare de ces bruyants tocsins élevés, et ce ronflement de la nonchalance, quelle gamme de trépidation, d'excitation de désespoir, et par-dessus tout d'incertitude, de périls; *Atropos et nox !*

Les combattants de cette section firent une sortie, ce que l'autre section ne fait pas ; et par conséquent ils rentrèrent. Le faubourg Saint-Antoine de ce côté de la rivière doute si le faubourg Saint-Marceau y a

pris part. Fermes dans l'assoupissement de l'inactivité sont les six cents Marseillais qui savent mourir. Mandat, deux fois sommé d'aller à l'Hôtel de Ville, ne s'est pas présenté. Les sentinelles avancées n'arrêtent pas, elles vont et viennent avec une folle précipitation; beaucoup de rumeurs circulent. Théroigne et des patriotes non officiels se meuvent dans l'obscurité, observant de tous côtés, comme des oiseaux de nuit. Environ trois mille gardes nationaux ont suivi Mandat et *sa générale;* le reste suit son théorème à lui sur les incertitudes, théorème qui est, qu'on marchera plutôt avec le faubourg Saint-Antoine; innombrables théories, dont la meilleure en pareille circonstance est le sommeil. Alors les tambours frappent d'une manière effrayante, et les cloches d'alarme carillonnent. Le faubourg Saint-Antoine lui-même ne fait que des sorties et des retraites, le commandant Santerre ne peut croire que les Marseillais et Saint-Marceau marcheront. Toi, cuve à bière, sonore et commune, à voix forte et à tête de bois, est-ce le moment, maintenant de biaiser? L'Alsacien Westermann l'empoigne à la gorge, le sabre nu; ainsi l'imagine la tête de bois. De cette manière s'écoule lentement la nuit, au milieu d'agitation, d'incertitude et de tocsin; les dispositions des hommes s'élevant jusqu'au paroxysme, et rien de fait.

Cependant Mandat, à la troisième sommation se présente, il vient sans garde, il est étonné de voir une municipalité nouvelle. On le questionne fortement sur cet ordre du maire de repousser la force par la force; sur ce plan stratégique de diviser le faubourg Saint-Antoine en deux parties, il répond ce qu'il peut;

on pense qu'il est juste d'envoyer ce commandant à la prison de l'Abbaye, et de laisser à un tribunal le soin de décider sur son compte. Hélas, en fait de lois, il n'y en a pas d'autres que le code de la loi primitive, c'est-à-dire les réunions tumultueuses, les coups de coude au dehors, tous les citoyens furieux jusqu'au paroxysme ; foule aussi cruelle que craintive, aussi aveugle que la nuit. Une telle cour de justice et non une autre peut seule arracher le pauvre Mandat de ses gardiens ; elle le terrasse, le massacre sur les marches de l'Hôtel de Ville. Regardez, vous, les nouveaux municipaux, et toi peuple en état d'insurrection ! Le sang est répandu, le sang doit attirer le sang ; hélas, dans un tel paroxysme de dispositions, il y aura encore plus de sang versé ; il en est ainsi du tigre ; cela ne fait que commencer.

Dix-sept individus ont été arrêtés dans les Champs-Élysées par des patriotes explorateurs, ils se glissent dans le clair-obscur. Vous avez des pistolets, des rapières, vous les dix-sept ? L'un d'eux, maudit les fausses patrouilles qui font la maraude dans une intention antinationale, courant après ce qu'elles peuvent espionner, et ce qu'elles peuvent détruire ! Les dix-sept sont amenés au corps de garde le plus proche ; onze d'entre eux s'échappent par un des passages de derrière. Comment cela ? La demoiselle Théroigne se présente devant la porte d'entrée avec sabre, pistolets, et une suite ; dénonce une connivence de traîtres, demande, reprend les six restants, en disant que la justice du peuple ne doit pas être jouée. Des six deux s'échappèrent encore dans le tourbillon et grâce au désordre tumultueux. Les quatre autres

infortunés sont massacrés, comme le fut Mandat, deux ex-soldats des gardes du corps, un abbé débauché et un pamphlétaire royaliste, Sulleau, que nous connaissons de nom, éditeur habile et auteur spirituel de toutes sortes d'ouvrages ; pauvre Sulleau, avec ses Actes des apôtres et ses étranges journaux-placards (car c'était un habile homme) arriva à sa fin de cette manière ! De tels faits eurent lieu le 10 août 1792.

Pensez, quelle nuit a dû passer cette pauvre Assemblée nationale, siégeant en très-petit nombre, essayant de discuter, frissonnante et tremblante, fixant ses regards sur les trente-deux azimuts à la fois de l'aiguille aimantée, quand l'orage est dans l'air ! Si l'insurrection arrive ? Si elle vient et si elle tombe ? Hélas, dans ce dernier cas, les courtisans avec leurs mousquetons, les Suisses avec leurs baïonnettes se précipitent animés par la victoire et nous demandent : « Toi Législative indéfinissable submergée, frénétique et qui te divise toi-même, ne feras-tu pas ici naufrage ? Figurez-vous les pauvres gardes nationaux bivouaquant sous des tentes volantes, ou se tenant en rang, s'appuyant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et cela toute une nuit de fatigue. Les nouveaux conseillers municipaux ordonnant une chose, les capitaines de défunt Mandat une autre. Le procureur Manuel a donné l'ordre que les canons fussent retirés du Pont-Neuf, nul ne s'est risqué de désobéir. Il paraît certain alors que le vieil état-major, condamné depuis si longtemps, a été enfin dissous ; Mandat n'est plus aujourd'hui notre chef, mais Santerre. Oui, amis, désormais Santerre, et bien certainement jamais Mandat ! Les escadrons qui doivent charger ne voient

rien de positif, excepté qu'ils ont froid et faim, et qu'ils sont surchargés de surveillance. C'est pénible de massacrer des frères français, plus pénible encore d'être tué par eux. Au dehors et au dedans des Tuileries, de tristes et indécises dispositions d'esprit règnent parmi ces hommes ; les Suisses seuls tiennent ferme. Leurs officiers dans ce moment-ci se rafraîchissent avec quelques gouttes d'eau-de-vie, les gardes nationaux refusent d'en prendre leur part.

Le roi Louis pendant ce temps se couche pour goûter un instant de repos et sommeiller ; sa perruque, lorsqu'il reparut, avait perdu sa poudre d'un côté. Le vieux maréchal de Maillé et les gentilshommes se montent l'esprit, puisque l'insurrection ne veut pas se montrer ; on se dit maintenant, avec ironie : « Le tocsin ne rend pas », le tocsin, comme une vache sans lait, ne produit rien. Du reste, ne pourrait-on pas proclamer la loi martiale ? pas aisément ; le maire Pétion, à ce qu'il paraît, est parti. D'un autre côté, notre commandant par intérim, ce pauvre Mandat étant pour jamais à l'Hôtel de Ville, se plaint qu'il y a tant de courtisans qui encombrent le service que cela augmente la peine des nationaux ; à quoi Sa Majesté réplique avec force : qu'ils obéiront à tout, qu'ils souffriront tout, qu'ils sont tous des hommes sûrs.

C'est ainsi et sur une pareille scène que disparaît avec la lueur grisâtre du matin, la lumière jaunâtre des lampes dans le palais du roi, scènes de mouvements, de confusions, et vraiment de conclusions pour l'objet dont on veut la fin. Rœderer et les fantômes de ministres se remuent dans la presse, se

consultent dans un cabinet d'à côté avec une ou les deux majestés. La sœur Élisabeth attire la reine à la fenêtre ; sœur, voyez quel beau lever de soleil, au-dessus de l'église des Jacobins et de ce quartier ! qu'il est heureux que le tocsin ne se soit pas fait encore entendre ! Mais Mandat ne revient pas ; Pétion est parti ; beaucoup de choses s'agitent dans l'invisible horizon. Vers cinq heures environ, il s'élève du jardin une sorte de bruit, comme un cri de joie qui s'est changé en un hurlement, et au lieu de *vive le roi !* c'est *vive la nation !* Mon Dieu, s'écrient les fantômes de ministres, que se passe-t-il là-bas ? Sa Majesté descendit avec le vieux maréchal Maillé, pour passer en revue les troupes, et les compagnies les plus rapprochées répètent ces mêmes mots. Sa Majesté la reine fondit en larmes. Cependant en retournant à son cabinet, ses yeux étaient secs et son regard serein, son air même était gai. La lèvre autrichienne et le nez aquilin, plus gros que d'ordinaire, donnent à sa contenance, dit Peltier, quelque chose de si imposant, que ceux qui ne l'ont pas vue de leurs propres yeux ne peuvent s'en faire une idée. C'est bien toi, fille de Thérèse !

Le roi Louis rentre, pâle de fatigue, mais du reste, toujours avec son air indifférent. De toutes les espérances, maintenant, la plus agréable est celle que le tocsin n'a pas sonné.

VII

LES SUISSES.

Malheureux amis, le tocsin sonne, il a sonné! Voyez, avec les premiers rayons du soleil, cette marée de l'Océan chargée de piques et de fusils ; brillante, elle vient de loin, de l'Est ; elle est immense, enfantée par la nuit ! Ils marchent, ces hôtes à mine rébarbative. Le faubourg Sanit-Antoine de ce côté-ci de la rivière, le faubourg Saint-Marceau de celui-là, les bronzés Marseillais en avant ; ils arrivent avec bourdonnements et murmures, entendus de loin, semblables à la marée de l'Océan, qui, ainsi que nous le disons, s'élève par l'influence de la lune du fond des ondes et roule étincelante. Nul roi ne peut la forcer de se retirer. Sur les bords sont des spectateurs qui vont çà et là, sans armes, mais non sans voix, et les gens armés se glissent au milieu d'eux. Le nouveau commandant Santerre a vraiment pris position à l'Hôtel de Ville ; il s'y est installé, c'est à peu près à moitié chemin de sa maison, l'Alsacien Westermann, le sabre reluisant, ne s'arrête pas non plus, ni les sections, ni les Marseillais, ni la demoiselle Théroigne, tous, sans interruption, sont debout.

Et maintenant où sont les escadrons de Mandat qui devaient charger? Pas un ne donne signe de vie, ou bien ils sont dans une mauvaise direction, en dehors du vrai chemin. Leurs officiers se réjouissent qu'ils aient fait cela. Dans ce moment il est incertain si

l'escadron sur le Pont-Neuf a fait ou non quelque résistance ; c'est assez, les Marseillais et le faubourg Saint-Marceau, les suivant, traversent sans obstacle ; ils traversent dans la ferme espérance que le faubourg Saint-Antoine et le reste iront en masse vers les Tuileries, le but de leur message. Les Tuileries au tumulte qu'ils font, le répètent ; les Suisses ont l'œil fixé sur le bassinet de leurs fusils, les courtisans préparent leurs mousquetons, leurs rapières, leurs poignards, quelques-uns ont des pelles à feu, chacun a une arme de guerre.

Jugez si dans ces circonstances le syndic Rœderer se sent à l'aise ! le ciel dans sa bonté n'enverra-t-il pas un moyen terme au pauvre syndic qui se trouve entre deux feux. Si, par exemple, Sa Majesté consentait à aller à l'Assemblée. Le roi et surtout la reine ne peut pas y consentir, aussi Sa Majesté répond-elle à la proposition par un « *fi donc !* » Elle dit même qu'on la clouerait plutôt aux murs ? Évidemment non. On a écrit aussi qu'on offrit au roi un pistolet, en ajoutant que c'était le moment de se montrer. Des témoins oculaires qui se trouvaient là tout près n'ont rien vu de cela, ni nous non plus. Ils ont vu seulement que la reine avait une contenance royale, calme ; qu'elle ne discuta pas, qu'elle ne fit aucun reproche au destin inexorable, et comme César au Capitole, elle se drapa de son manteau, ainsi qu'il convient à un noble fils d'Adam ; mais toi, ô Louis ! De quelle étoffe est-tu fait ? il n'y a pas d'énergie en toi, pour sauver ta couronne et ta vie. Le plus timide des daims qui est poursuivi ne meurt pas ainsi. Es-tu le plus faible des mortels ou le plus doux ? En

tout cas, tu es le plus malheureux des prédestinés.

La marée approche, le syndic Rœderer et toute la foule se serre de plus en plus. Les fanfares des nationaux armés se font entendre dans la cour. De loin comme de près, un vacarme de langues. Quel coup d'œil ! voilà la marée haute ! les messagers, les avant-coureurs parlent chaleureusement en dehors des grilles, et à cheval sur les murs, on a des pourparlers. Le syndic Rœderer sort et rentre. Les canonniers lui demandent : « Devons-nous tirer sur le peuple ? » Les ministres du roi : « Le palais du roi sera-t-il forcé ? » Le syndic Rœderer a un rude jeu à jouer. Il adresse aux canonniers de belles et chaleureuses paroles, aussi chaleureuses que peut le faire un homme dont le sang est tout à la fois chaud et froid. Chaud et froid, ô Rœderer ? pour nous, nous ne pouvons pas en même temps vivre et mourir ! Les canonniers répliquent en jetant au loin leurs cartouches. Réfléchissez sur cette réponse, ô roi Louis et vous ministres du roi, et prenez le terme moyen de salut du pauvre syndic, allez à la salle du Manége. Le roi Louis s'assied, les mains sur ses genoux, la contenance libre ; il fixe pendant quelque temps le syndic Rœderer, et reprend en fixant la reine par-dessus les épaules du syndic : « Marchons » ! Ils partent ; le roi Louis, la reine, la sœur Élisabeth, les deux enfants de Leurs Majestés avec leur gouvernante, ils partent suivis de Rœderer et des principaux personnages de la cour, entre un double rang de gardes nationaux. Les hommes avec leurs mousquetons, les solides Suisses paraissent tristes et semblent faire des reproches, et n'entendent seulement que ces mots de Rœderer : « le roi va à l'Assemblée, faites

faire passage. » Huit heures venaient de sonner à toutes les horloges, lorsque le roi quitta les Tuileries — pour toujours.

Quant à vous, bons Suisses, et vous braves gentilshommes, pour quelle cause vous sacrifiez-vous, et serez-vous sacrifiés ? Regardez des fenêtres de l'ouest, vous pouvez voir le roi Louis poursuivant tranquillement sa marche, le pauvre petit prince royal ramassant en folâtrant des feuilles tombées, sur la terrasse des Feuillants, et à ses côtés tourbillonne une foule agitée, au milieu est un homme très-bruyant, avec un long bâton, il est là pour qu'on n'obstrue pas le dehors, ni l'entrée de derrière de la salle, quand on y arrivera. La garde du roi ne peut pas aller plus loin qu'au pied de l'escalier. Voici la députation des législateurs qui paraît, l'homme au long bâton est requis de garder le silence ; les gardes de l'Assemblée se joignent à ceux du roi, et tous doivent monter en cas de nécessité ; l'escalier de l'extérieur est libre, ou du moins non encombré. Voyez, la royauté monte les marches, un grenadier bleu enlève le pauvre petit prince de la presse. La royauté est entrée, la royauté a disparu à jamais de nos regards. Et vous ? laissés là, au milieu des abîmes entr'ouverts et des cratères de l'insurrection, sans but, sans ordre ; si vous périssez, ce sera plus que comme martyrs, vous serez des martyrs sans cause ! Les mauvais courtisans disparaissent promptement par toute voie praticable. Ces pauvres Suisses ne savent que faire ; un seul devoir est bien clair pour eux, c'est celui de se tenir fermes à leur poste : ce devoir, ils le rempliront.

Le plus fort de la marée est arrivé, elle frappe

maintenant les grilles du château et les cours de l'est ; rien ne peut lui résister, elle fait entendre partout son bruit, pénètre, inonde la cour du Carrousel ; les bronzés Marseillais sont en avant. Le roi Louis est allé, dites-vous, à l'Assemblée nationale ! A la bonne heure : mais si l'Assemblée prononce sa déchéance, à quoi cela servira-t-il ? Notre poste est dans ce château ou dans une de ses forteresses. Jusque-là, nous devons persister. Réfléchissez, fidèles Suisses, s'il est bien que l'assassinat horrible commence et que vos frères mis en pièces servent à construire l'édifice. Pauvres Suisses ! ils ne savent que faire ; des fenêtres du midi partent quelques cartouches en signe de fraternité ; à l'est du dehors et dans l'intérieur, tout le long des escaliers et des corridors, ils se tiennent en rang et fermes, tranquilles ; ils refusent de bouger maintenant. Westermann leur adresse la parole en allemand-alsacien ; les Marseillais parlent en chaleureux provençal, avec accompagnement de gestes expressifs ; il s'y fait un vacarme étourdissant de causeries, de menaces, et cela partout et sans fin. Les Suisses tiennent bon, calmes et toujours immobiles ; c'est un pilier de granit dans cette vaste et impétueuse mer d'acier.

Qui peut prévoir l'issue inévitable : les Marseillais et la France entière de ce côté-ci, les solides Suisses de ce côté-là. La pantomime devient de plus en plus animée ; les sabres marseillais brillent par le mouvement, le front du Suisse se rembrunit ; la main pose la poudre dans le bassinet. Et, écoutez ! un bruit foudroyant domine les autres et passe en sifflant au-dessus des toits, ce sont trois canons marseillais du

Carrousel qu'un maladroit canonnier a pointés; à vous, Suisses, par conséquent, à faire feu! Les Suisses tirent par volées, par pelotons, en fusillades roulantes; les Marseillais, en grand nombre, et un homme de haute taille qui était plus grand parleur qu'aucun, gisent silencieux et brisés sur le pavé. Beaucoup de Marseillais, après un long et pénible voyage, ont fait pour toujours une halte ici. Le Carrousel est désert, la marée repoussée; les fuyards courent jusqu'au faubourg Saint-Antoine sans s'arrêter. Les canonniers, manquant de munitions, se sont éclipsés en laissant leurs pièces que les Suisses ont saisies.

Pensez quelle clameur résonne profondément dans les quatre coins de Paris et dans tous les cœurs, semblable au bruit que fait l'équipement de Bellone. Les bronzés Marseillais, se ralliant promptement, sont devenus de terribles démons qui savent mourir. Brest est dans une mauvaise passe, l'Alsacien Westermann, la demoiselle Théroigne, la sybille Théroigne : *Vengeance! la victoire ou la mort!* s'écrie en masse l'artillerie patriote, faible et forte. De tous les endroits ouverts propices à l'insurrection, des terrasses, des places, il part des rugissements semblables à celui d'un tourbillon de flammes. Les gardes nationaux bleus, en rang dans le jardin, ne peuvent faire autrement que leurs armes soient dirigées contre des assassins étrangers. Il y a sympathie entre mousquets dans les grandes masses d'individus; l'espèce humaine n'est-elle pas, comme des cordes montées, d'une concordance et d'une unité infinie : vous en pincez une et toutes commencent à répondre sur le ton doux ou

sur le ton furieux de la démence. La gendarmerie à cheval galope comme une folle, traverse à brides abattues sur le pont Royal, tirant et courant, nul ne sait où. Les cerveaux parisiens, cerveaux fiévreux, ont perdu la raison, ils ont, comme on dit, pris feu.

Écoutez, les fusillades ne se ralentissent pas ; celles des Suisses continuent toujours sans interruption à l'intérieur. Ils ont pris des canons, comme nous l'avons vu, et maintenant, d'un autre côté, ils en prennent trois de plus. Hélas! des canons sans amorces, l'acier et la pierre à feu y suppléeront, ont-ils eu la chance de répondre ! Le patriote spectateur a ses pressentiments ; un patriote observateur, tout à fait étranger, pense que les Suisses avec un chef auraient triomphé. Ce n'est point un homme incapable d'en juger, son nom est Napoléon Buonaparte. Des spectateurs, hommes et femmes, parmi lesquels se trouve le spirituel docteur Moor (de Glasgow), sont de l'autre côté de la rivière ; les canons passent près d'eux avec un bruit sourd, s'arrêtent sur le pont Royal et lancent contre les Tuileries leurs entrailles de fer, et à chaque coup les spectateurs des deux sexes poussent des bravos et frappent des mains. Cité de tous les démons ! Dans les rues éloignées, les habitants prennent leur déjeuner au café, poursuivent leurs affaires, s'arrêtant de temps à autre lorsqu'un triste écho reproduit un son plus fort. Et ici ? les Marseillais tombent blessés, mais Barbaroux est leur docteur, Barbaroux est tout près, dirigeant quoique en sous-main et sous-couvert. Le Marseillais tombe frappé à mort, léguant à son camarade son fusil, et indiquant dans quelle poche sont les cartouches, et meurt, en

murmurant : Venge-moi, venge ta patrie ! Les officiers fédérés de Brest, galopant en habits rouges, sont tués, pris pour des Suisses ! Tenez ! le Carrousel est la proie des flammes ! Paris pandemonium ! La malheureuse cité, nous l'avons déjà dit, est dans un accès de fièvre et de convulsion ; et de telles crises se sont présentées dans l'espace d'une demi-heure environ.

Mais qu'est-ce que cela, qui se risque sous le couvert des insignes de la législative, au milieu du vacarme et de la grêle mortelle, par la porte d'entrée de derrière de la salle de Manége ? et se dirige vers les Tuileries et les Suisses ; c'est l'ordre, écrit de Sa Majesté, pour qu'on cesse le feu ! O infortunés Suisses, pourquoi n'y a-t-il pas eu d'ordre de ne pas commencer ? Les Suisses cesseront-ils avec plaisir ; que celui qui a suscité cette fâcheuse insurrection cesse de tirer ? Vous ne pouvez pas raisonner avec l'insurrection pas plus qu'avec une hydre. Les morts et les mourants par centaines, gisant de tous côtés, sont portés à travers les rues, tout sanglants et privés de secours ; leur aspect ressemble à une torche des furies éclairant la folie. Paris la ville patriote rugit comme l'ourse privée de ses petits. Sus, patriotes, vengeance ! la victoire ou la mort ! On a vu des hommes se précipiter dans la lutte, armés seulement d'une canne. La terreur et la démence règnent partout.

Les Suisses, pressés par le dehors et paralysés à l'intérieur, ont cessé de tirer, mais non d'être tués. Que feront-ils ? le moment est désespéré ; un abri ou une mort prompte ; voilà tout ce qu'ils peuvent espérer. Une partie s'enfuit par la rue de l'Échelle, elle est détruite en entier ; une seconde, d'un autre côté ; elle

se jette dans le jardin à travers une dure fusillade, et se rue, suppliante, dans la salle de l'Assemblée nationale ; elle y trouve refuge et commisération derrière les banquettes. La troisième et la plus considérable, au nombre de trois cents, s'élance en colonne dans les Champs-Élysées. Ah ! qu'il leur soit au moins possible de gagner Courbevoie, où il y a d'autres Suisses ! O malheur ! voyez, au milieu même d'une telle fusillade, la colonne se sépara bientôt et follement, par diversité d'opinions, les uns d'un côté, les autres d'un autre ; ils se réfugient dans des maisons ou meurent en se battant de rue en rue. Le fer et le feu ne s'arrêteront pas, non, de longtemps encore. Les concierges des hôtels, porteurs de vêtements rouges sont massacrés, étant pris pour de véritables Suisses, ou Suisses de nom seulement. Les nombreux pompiers qui travaillent et font jouer la pompe sur cet enfumé Carrousel, sont également tués. Pourquoi le Carrousel ne brûlerait-il pas ? Quelques Suisses trouvent protection dans des maisons particulières ; ils ont la preuve que la pitié se voit encore dans le cœur de l'homme. Les braves Marseillais sont compatissants. Mais trop tard ; on fait ce qu'on peut pour en sauver. Le journaliste Gorsas discute fortement avec les groupes furieux, Clémence, un marchand de vin, se présente à la barre de l'Assemblée traînant un Suisse par la main : il expose avec chaleur comment il l'a sauvé, les périls qu'il a courus, et déclare que désormais il pourvoira à tous ses besoins, étant lui-même sans enfant, et s'évanouit au cou du pauvre Suisse, au milieu des applaudissements. Mais la majeure partie est massacrée, mise en pièces. Cinquante (quelques-

uns disent quatre-vingts) furent conduits, comme prisonniers, par les gardes nationaux à l'Hôtel de Ville ; le peuple, furieux, les assaillit sur la place de Grève et les massacra jusqu'au dernier. « O peuple, la jalousie de l'univers ! » peuple en folle effervescence.

Certes, il y a peu, dans l'histoire des massacres, de faits plus douloureux, quelles traces ineffaçables de sang se gravent plus tristement dans la mémoire, que celles de cette pauvre colonne suisse, partagée même d'opinions, et se dispersant dans l'obscurité et la mort. Honneur à vous, braves mortels, à vous pitié honorable pour de longues années ! vous fûtes plus que martyrs. Il n'était pas votre roi ce Louis, et il vous délaissa comme un misérable et un belître. Vous n'étiez pour lui que des mercenaires, à raison de quelques pauvres deniers par jour. Il vous fallait travailler pour gagner vos gages et remplir votre engagement ; cet engagement était de mourir, et vous l'avez exécuté. Honneur à ces dignes hommes ! fussent-ils suisses ou danois, ils vivront éternellement. Ils n'étaient pas des bâtards, ces Suisses, mais bien des êtres légitimes, nés fils de citoyens de Sempach et de Murton, qui fléchirent le genou, mais non devant toi, ô Bourgogne ! Que le voyageur, lorsqu'il traverse Lucerne, se retourne pour regarder un instant leur lion monumental ; il est tiré du roc, le sujet y tient, et les eaux du lac reproduisent langoureusement de loin et toujours le ranz des vaches que les montagnes de granit répètent sourdement aux alentours, et quoique inanimé, il parle à l'esprit.

VII

LA CONSTITUTION MISE EN PIÈCES.

Tel fut le 10 août, avec ses profits et pertes. Le patriote compte ses morts par milliers, tant fut terrible, de ces fenêtres, le feu des Suisses, qui étaient à la fin cependant réduits à douze cents. Ce n'était pas un jeu d'enfants, — non ce n'en est pas un! A deux heures de l'après-midi, le massacre, le pillage et l'incendie n'étaient point à leur fin.

Que de déluges de sans-culottisme frénétique rugissaient dans tous les passages vers les Tuileries; impitoyables dans la vengeance ! que de serviteurs furent égorgés, foulés aux pieds ! la dame Campan vit le sabre des Marseillais planer sur sa tête; mais le bronzé lui dit : « Va-t-en » et la repoussa sans la frapper. Dans les caves, que de bouteilles pleines de vin furent brisées, de tonneaux défoncés et absorbés ? Et dans les appartements, même jusqu'aux greniers, toutes les fenêtres furent brisées, et leurs riches et royales garnitures jetées dehors, ainsi que les glaces dorées, les rideaux de soie, les lits de plumes, et les cadavres des hommes. Les Tuileries étaient comme n'est aucun jardin sur terre. Celui qui en a le désir, peut voir tout cela longuement détaillé dans Mercier, dans le mordant Montgaillard ou dans les *Deux amis* de Beaulieu. Cent quatre-vingts corps suisses y sont entassés les uns sur les autres, tout nus et enlevés seulement le lendemain. Les patriotes ont mis en

pièces leurs uniformes rouges qu'ils promènent au bout des piques. Des cadavres horribles et à découvert sont étendus là, sous le soleil et les étoiles, attirant la curiosité d'une foule des deux sexes ; curiosité, puissions-nous en être dispensés. En outre, une centaine de voitures surchargées de morts se dirigent vers le cimetière de Sainte-Madeleine, accompagnées de pleurs et de regrets ; car chacun de ces cadavres avait des amis, une mère, sinon ici du moins là-bas. C'est un de ces champs de carnage dont on a lu la désignation sous le titre de « *Glorieuse victoire* », que chacun répétait chez soi.

Mais les bronzés Marseillais ont chassé le tyran du château. Il est tombé si bas qu'il ne peut se relever qu'avec peine. Quel moment pour l'Assemblée législative que celui où le représentant de l'hérédité y entra, et surtout dans de semblables conditions. Le grenadier portant le petit prince royal pour lui éviter la presse, le déposa sur la table de l'Assemblée. Un des membres adoucit l'amertume de ce spectacle en prononçant un discours en attendant ce qu'un autre aurait à dire ! Louis lâcha quelques mots : « Il était venu, dit-il, pour prévenir un grand crime, et se croyait maintenant plus en sûreté ici qu'aux Tuileries. » Le président Vergniaud répondit brièvement en phrases vagues, avouons-le : il parla, prit la défense des autorités constituées, et déclara que leur devoir était de mourir à leur poste.

Alors le roi s'assit, d'abord ici, puis là : une difficulté surgit ; la constitution ne permet pas que le débat ait lieu en présence de Sa Majesté qui, à la fin, va avec sa famille dans la loge du *sténographe*, en

face du circuit constitutionnel, dont elle est séparée par une balustrade. Cette loge de dix pieds carrés environ, avec un petit cabinet derrière, forme maintenant tous les appartements du roi de la grande France ; il y doit, lui et sa famille, rester captif, exposé aux regards de l'univers, ou se retirer de temps en temps dans le cabinet, et cela pendant l'espace de seize heures.

Bientôt on entend les trois canons marseillais, et le feu roulant des Suisses, sans interruption, semblable à celui du tonnerre, commence à se faire entendre ! Les honorables membres tressaillent ; les balles perdues semblent siffler une oraison funèbre tout en pénétrant dans la salle avec bruit et après avoir brisé les verres des fenêtres. « C'est ici notre poste, mourons ici ! » Conséquemment ils se posent sur leurs siéges comme des législateurs de pierre. Mais ne peut-on pas forcer l'entrée de derrière de la loge du sténographe ? On y voit des larmes au pied de la balustrade qui la sépare du centre de la salle enchantée constitutionnelle ! Voici les huissiers, précurseurs des pleurs et des tourments ! Sa Majesté s'arme de courage ; royauté et législative sont réunies dans la même salle, une destinée inconnue plane sur elles deux.

Sonnettes et encore sonnettes allant jusqu'au bruit du tonnerre, se font entendre ; des messagers hors d'haleine et l'œil égaré entrent précipitamment les uns après les autres ; l'ordre du roi pour les Suisses est parti. C'était un terrible tonnerre. Mais, ainsi que nous le savons, il eut son terme. Messagers essoufflés, Suisses fugitifs, patriotes dénonciateurs, trépidation,

à la fin convulsion, voilà ce qui a occupé beaucoup jusqu'à quatre heures.

Les nouveaux conseillers allaient et venaient, ainsi que ces trois drapeaux : *liberté, égalité, patrie !* et le vacarme du vivat. Vergniaud qui, comme président, parlait il y a quelques heures pour justifier les autorités constituées, a, en sa qualité de rapporteur du comité, proposé la suspension de la représentation héréditaire et la constitution immédiate d'une convention nationale pour décider sur ce qu'il y aurait à faire ! Rapport remarquable que le président devait avoir tout prêt dans sa poche ? Un président, dans de semblables circonstances, doit avoir beaucoup de choses prêtes, voire même de non prêtes, et, comme Janus, voir par devant et par derrière.

Le roi Louis prête l'oreille à tout, se retire vers minuit dans les trois petites chambres aux étages supérieurs, jusqu'à ce que le Luxembourg soit préparé pour lui, la sauve-garde de la nation. Il serait plus en sûreté si Brunswick était ici, mais hélas ! Têtes infortunées, découronnées ! La foule vient le lendemain matin les voir dans leurs trois chambres élevées. Montgaillard prétend que les augustes captifs avaient l'air enjoué, même gai ; que la reine et la princesse de Lamballe qui l'avait rejointe le soir, regardaient à la fenêtre ouverte, secouant la poudre de leur coiffure sur les gens qui se trouvaient au bas, et riant. L'homme est vraiment un être piquant et étranger.

Du reste, on doit supposer que la Législative et que la nouvelle municipalité sont sans cesse occupées. Des conseillers municipaux ou des membres de l'Assem-

blée, des messagers et des dépêches se répandent dans tous les coins de la France, annonçant des triomphes, mêlés de larmes d'indignation, pour les douze cents qui ont péri. La France répond par des acclamations ; le 10 août sera comme le 14 juillet, seulement plus sanglant et plus remarquable. La cour a conspiré? pauvre cour! La cour a été vaincue, elle aura à supporter, tout à la fois, la peine et le mépris. Les statues des rois sont alors renversées! Henri IV lui-même, bien qu'il porte la cocarde tricolore pour la première fois, disparaît du pont Neuf, où flotte la *patrie en danger*. Louis XIV tombe de plus haut sur la place Vendôme, et se brise dans sa chute. Le curieux peut remarquer écrit sur le fer du cheval : 12 août 1692, juste un siècle et un jour.

Le 10 août était un vendredi : la semaine n'est point finie, quand le ministère patriote est rappelé ; que peut-on en obtenir ? Le strict Roland, le Génevois Clavière, le lourd mathématicien Monge, autrefois simple ouvrier, et, pour ministre de la justice Danton, qui entre ici, comme il le dit lui-même, en employant une de ses expressions figuratives gigantesques, par la brèche du canon patriote. Ces personnages, sous les comités législatifs, doivent diriger le naufrage autant qu'ils le pourront : assez confusément, avec une vieille Assemblée législative submergée, avec une nouvelle municipalité si vive. Mais la Convention nationale s'assemblera, et alors! sans perdre de temps, une cour de justice avec un jury et une cour criminelle seront établies à Paris pour juger les crimes et les conspirations des Dix; la haute cour d'Orléans est éloignée et lente : le sang des douze cents patriotes,

quoi qu'il advienne des autres sangs versés, on s'en enquerra avant tout. Tremblez, criminels et conspirateurs, le ministre de la justice est Danton ! Robespierre, également après la victoire, prend place dans la nouvelle municipalité, municipalité improvisée insurrectionnaire, qui s'intitule le conseil général des communes.

Pendant trois jours, Louis et sa famille ont assisté aux débats de l'Assemblée législative, dans la loge du sténographe, et se sont retirés la nuit dans leurs chambres. Le Luxembourg, la sauvegarde de la nation, ne peut pas encore être prêt. Du reste, il paraît que le Luxembourg a tant d'issues et de souterrains, qu'aucune municipalité ne pourrait y exercer une surveillance nécessaire. La solide prison du Temple, pas aussi élégante bien certainement, est beaucoup plus sûre. Ce temple par conséquent ! Le lundi 13 août 1792, Louis et les malheureuses personnes attachées à sa maison y sont conduits dans la voiture du maire Pétion. Tout Paris est dehors pour les apercevoir. En traversant la place Vendôme, ils voient la statue de Louis XIV brisée sur le pavé. Pétion craint que le dédain peint fortement sur les traits de la reine ne produise une provocation; elle tient les yeux baissés et ne regarde pas du tout. La foule est considérable, mais calme; çà et là, on entend le cri de *Vive la nation !* Mais, pour la plupart, c'est le silence. La royauté de la France disparaît derrière les grilles du Temple. Ces vieilles tours élevées et pointues en forme d'éteignoirs, où *Bonsoir* domine le bâtiment. Sans sortir de ces mêmes tours, Jacques Molay et ses Templiers périrent sur un bûcher par ordre de la royauté

française, il y a cinq siècles. Telles sont les inconstances du destin ici-bas. Les ambassadeurs étrangers, y compris lord Gower, Anglais, demandèrent tous des passe-ports, et se dirigèrent immédiatement vers leurs demeures respectives.

Ainsi la Constitution est passée? pour jamais et dans un jour. Elle est passée cette merveille de l'univers ; le premier parlement biennal sous l'eau reste jusqu'à ce que la Convention arrive, et puis s'enfoncera dans des profondeurs infinies. On ne peut s'imaginer la rage intérieure des anciens constituants, constructeurs de constitution, des feuillants éclipsés, ces hommes qui croyaient que la Constitution marcherait. Lafayette s'élève à la hauteur de sa position à la tête de son corps d'armée. Les commissaires législatifs vont en poste pour se joindre à lui et à ses actes, sur les frontières du nord, pour féliciter et pérorer. Lafayette ordonne à la municipalité de Sedan d'arrêter ces commissaires et de les tenir étroitement en prison, comme rebelles, jusqu'à nouvel ordre de sa part. La municipalité de Sedan obéit.

Les conseillers municipaux de Sedan acquiescent ; mais les soldats de l'armée de Lafayette? les soldats de Lafayette ont, comme tous les soldats, une sorte de sentiment profond qu'ils sont, eux aussi, des sans-culottes en uniforme avec des ceinturons de buffle; que la victoire du 10 août est également un triomphe pour eux. Ils ne bougeront pas, ils ne suivront pas Lafayette à Paris ; ils se soulèveront et l'y enverront ! Le samedi suivant, 18, Lafayette, avec deux ou trois officiers indignés de son état-major, dont l'un est l'ancien constituant Alexandre de Lameth, après avoir d'abord

mis son armée en ordre autant que possible, traverse rapidement à cheval la frontière et passe en Hollande. Il court, hélas ! se jeter dans les griffes des Autrichiens ! Longtemps ballotté par les flots, il s'arrêta dans les donjons d'Olmutz. Cette histoire n'en saura pas davantage de lui. Adieu, toi le héros des deux mondes; le plus *mince*, le plus digne, le plus sociable, le plus honorable des hommes ! Dans une longue, dure et triste captivité, au milieu des révolutions, des triomphes et des changements, tu peux toujours et avec raison te flatter d'avoir été fidèle aux doctrines de Washington, et d'être un héros de noble caractère n'ayant qu'une seule idée. Les conseillers municipaux de Sedan se repentent et protestent, les soldants crient: « *Vive la nation !* » Dumouriez *Polymète*, de son camp de Maulde, se voit fait commandant en chef.

O Brunswick ! quelle sorte d'exécution militaire Paris mérite-t-il aujourd'hui ? En avant ! vous, hommes bien exercés et destructeurs, avec votre artillerie et vos ustensiles de campement. En avant, haut et chevaleresque roi de Prusse, vous, fanfarons d'émigrés, et dieu de la *guerre*, Broglie, pour apporter quelque consolation à l'humanité, qui, vraiment, n'est pas sans en avoir besoin.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I. — **La Fête des Piques** 1

I. Aux Tuileries 1
II. La salle du Manége 7
III. Revue 25
IV. Le journalisme 34
V. Le clubisme 41
VI. Je le jure 47
VII. Prodiges 52
VIII. Solennelle ligue d'alliance 57
IX. Symboles 66
X. Le genre humain 68
XI. Comme à l'âge d'or 77
XII. Bruit et fumée 86

LIVRE II. — **Nancy** 98

I. Bouillé 98
II. Arriéré et aristocratie 101
III. Bouillé à Metz 110
IV. Arriérés à Nancy 115
V. L'inspecteur Malseigne 122
VI. Bouillé à Nancy 128

LIVRE III. — **Les Tuileries** 140

I. Épiménide 140

II. Le vigilant 147
III. Le sabre à la main 156
IV. Fuir ou ne pas fuir 165
V. Le jour des poignards 178
VI. Mirabeau 188
VII. Mort de Mirabeau 193

LIVRE IV. — **Varennes** 207

I. Les fêtes de Pâques à Saint-Cloud 207
II. Les fêtes de Pâques à Paris 213
III. Le comte de Fersen 218
IV. Attitude 228
V. La Berline neuve 234
VI. Le vieux dragon Drouet 240
VII. La nuit des éperons 246
VIII. Le retour 259
IX. Le grand coup 263

LIVRE V — **Le premier Parlement** 272

I. Grande acceptation 272
II. Le livre de la loi 284
III. Avignon 295
IV. Pas de sucre 306
V. Le roi et les émigrés 311
VI. Les brigands et Jalès 325
VII. La Constitution ne marchera pas 330
VIII. Les Jacobins 337
IX. Le ministère Roland 342
X. La Pique-Nationale-Pétion 348
XI. La représentation héréditaire 351
XII. Procession des culottes noires 356

LIVRE VI. — **La Marseillaise** 365

I. Commission exécutive qui n'exécute rien 365

II. Marchons !. 374
III. Quelques consolations pour le genre humain 378
IV. Le souterrain. 385
V. Au dîner. 389
VI. Les cloches à minuit. 392
VII. Les Suisses 407
VIII. La Constitution mise en pièces. 417



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr